
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01658839 4

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# JOSEPH DE MAISTRE

Lyon. — Imprimerie E. VITTE, rue Condé, 30.




# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# J. DE MAISTRE

ÉDITION NE VARIETUR

2e TIRAGE

Contenant ses Œuvres posthumes et toute sa Correspondance inédite

## TOME CINQUIÈME

Les Soirées de Saint-Pétersbourg. (suite et fin).
Eclaircissement sur les Sacrifices. — Sur les Délais de la Justice Divine.






LYON
LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE
EMMANUEL VITTE, DIRECTEUR
3, place Bellecour, 3.

1892

# LES SOIRÉES

DE

# SAINT-PÉTERSBOURG

## OU ENTRETIENS

## SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE.

---

## SEPTIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Pour cette fois, monsieur le sénateur, j'espère que vous dégagerez votre parole, et que vous nous direz quelque chose sur la guerre.

LE SÉNATEUR.

Je suis tout prêt : car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité. Depuis que je pense, je pense à la guerre,

ce terrible sujet s'empare de toute mon attention, et jamais je ne l'ai assez approfondi.

Le premier mal que je vous en dirai vous étonnera sans doute; mais pour moi c'est une vérité incontestable : « *L'homme étant donné avec sa raison, ses sentiments et ses affections, il n'y a pas moyen d'expliquer comment la guerre est possible humainement.* » C'est mon avis très-réfléchi. La Bruyère décrit quelque part cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez. Il y a bien des années que j'ai lu ce morceau ; cependant je me le rappelle parfaitement : il insiste beaucoup sur la folie de la guerre ; mais plus elle est folle, moins elle est explicable.

LE CHEVALIER.

Il me semble cependant qu'on pourrait dire, avant d'aller plus loin : *que les rois vous commandent et qu'il faut marcher.*

LE SÉNATEUR.

Oh ! pas du tout, mon cher chevalier, je vous en assure. Toutes les fois qu'un homme, qui n'est pas absolument un sot, vous présente une question comme très-problématique après y avoir suffisamment songé, défiez-vous de ces solutions subites qui s'offrent à l'esprit de celui qui s'en est ou légèrement, ou point du tout occupé : ce sont ordinairement de simples aperçus sans consistance, qui n'expliquent rien et ne tiennent pas devant la réflexion. Les souverains ne com-

mandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion ; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. Il y a dans tous les pays des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permettrait jamais d'ordonner. Souvenez-vous d'une plaisanterie que vous me fîtes un jour sur une nation *qui a une académie des sciences, un observatoire astronomique et un calendrier faux.* Vous m'ajoutiez, en prenant votre sérieux, ce que vous aviez entendu dire à un homme d'état de ce pays : *Qu'il ne serait pas sûr du tout de vouloir innover sur ce point ; et que sous le dernier gouvernement, si distingué par ses idées libérales* ( comme on dit aujourd'hui ), *on n'avait jamais osé entreprendre ce changement.* Vous me demandâtes même ce que j'en pensais. Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il y a des sujets bien moins essentiels que la guerre, sur lesquels l'autorité sent qu'elle ne doit point se compromettre ; et prenez garde, je vous prie, qu'il ne s'agit pas d'expliquer la *possibilité*, mais la *facilité* de la guerre. Pour couper des barbes, pour raccourcir des habits, Pierre I[er] eut besoin de toute la force de son invincible caractère : pour amener d'innombrables légions sur le champ de bataille, même à l'époque *où il était battu pour apprendre à battre*, il n'eut besoin, comme tous les autres souverains, que de parler. Il y a cependant dans l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables : la compassion lui est aussi naturelle que la respiration. Par quelle magie inconcevable est-il toujours prêt, au pre

mier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut? Je concevrais encore une guerre nationale: mais combien y a-t-il de guerres de ce genre? une en mille ans, peut-être: pour les autres, surtout entre nations civilisées, qui raisonnent et qui savent ce qu'elles font, je déclare n'y rien comprendre. On pourra dire : *La gloire explique tout;* mais, d'abord, la gloire n'est que pour les chefs; en second lieu, c'est reculer la difficulté : car je demande précisément d'où vient cette gloire extraordinaire attachée à la guerre. J'ai souvent eu une vision dont je veux vous faire part. J'imagine qu'une intelligence, étrangère à notre globe, y vient pour quelque raison *suffisante* et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans ce monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme; que ce droit de tuer sans crime n'est confié, parmi nous, qu'au bourreau et au soldat. « L'un, ajoutera-t-on, donne la mort « aux coupables, convaincus et condamnés, et ses exé« cutions sont heureusement si rares, qu'un de ces « ministres de mort suffit dans une province. Quant « aux soldats, il n'y en a jamais assez : car ils doivent « tuer sans mesure, et toujours d'honnêtes gens. De

« ces deux *tueurs* de profession, le soldat et l'exécu-
« teur, l'un est fort honoré, et l'a toujours été parmi
« toutes les nations qui ont habité jusqu'à présent ce
« globe où vous êtes arrivé; l'autre, au contraire, est
« tout aussi généralement déclaré infâme; devinez, je
« vous prie, sur qui tombe l'anathème? »

Certainement le génie voyageur ne balancerait pas un instant; il ferait du bourreau tous les éloges que vous n'avez pu lui refuser l'autre jour, monsieur le comte, malgré tous nos préjugés, lorsque vous nous parliez de ce *gentilhomme*, comme disait Voltaire. C'est
« un être sublime, nous dirait-il; c'est la pierre angu-
« laire de la société : puisque le crime est venu habiter
« votre terre, et qu'il ne peut être arrêté que par le
« châtiment, ôtez du monde l'exécuteur, et tout ordre
« disparaît avec lui. Quelle grandeur d'âme, d'ailleurs!
« quel noble désintéressement ne doit-on pas nécessai-
« rement supposer dans l'homme qui se dévoue à des
« fonctions si respectables sans doute, mais si pénibles
« et si contraires à votre nature! car je m'aperçois,
« depuis que je suis parmi vous, que, lorsque vous
« êtes de sang froid, il vous en coûte pour tuer une
« poule. Je suis donc persuadé que l'opinion l'envi-
« ronne de tout l'honneur dont il a besoin, et qui lui
« est dû à si juste titre. Quant au soldat, c'est, à
« tout prendre, un ministre de cruautés et d'injustices.
« Combien y a-t-il de guerres évidemment justes?
« Combien n'y en a-t-il pas d'évidemment injustes!
« Combien d'injustices particulières, d'horreurs et d'a-
« trocités inutiles! J'imagine donc que l'opinion a très-

« justement versé parmi vous autant de honte sur la « tête du soldat, qu'elle a jeté de gloire sur celle de « l'exécuteur impassible des arrêts de la justice souve- « raine. »

Vous savez ce qui en est, messieurs, et combien le génie se serait trompé ! Le militaire et le bourreau occupent en effet les deux extrémités de l'échelle sociale ; mais c'est dans le sens inverse de cette belle théorie. Il n'y a rien de si noble que le premier, rien de si abject que le second : car je ne ferai point un jeu de mots en disant que leurs fonctions ne se rapprochent qu'en s'éloignant ; elles se touchent comme le premier degré dans le cercle touche le 360°, précisément parce qu'il n'y en a pas de plus éloigné (1). Le militaire est si noble, qu'il ennoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cependant qu'il n'exécute que ses pareils, et que, pour leur donner la mort, il ne se serve que de ses armes.

LE CHEVALIER.

Ah ! que vous dites là une chose importante, mon cher ami ! Dans tout pays où, par quelque considération que l'on puisse imaginer, on s'aviserait de faire exécuter par le soldat des coupables qui n'appartien-

---

(1) Il me semble, sans pouvoir l'assurer, que cette comparaison heureuse appartient au marquis de Mirabeau, qui l'emploie quelque part dans *l'Ami des hommes*.

draient pas à cet état, en un clin d'œil, et sans savoir pourquoi, on verrait s'éteindre tous ces rayons qui environnent la tête du militaire : on le craindrait, sans doute ; car tout homme qui a, pour contenance ordinaire, un bon fusil muni d'une bonne platine, mérite grande attention : mais ce charme indéfinissable de l'honneur aurait disparu sans retour. L'officier ne serait plus rien comme officier : s'il avait de la naissance et des vertus, il pourrait être considéré, *malgré* son grade ; il l'ennoblirait au lieu d'en être ennobli ; et, si ce grade donnait de grands revenus, il aurait le prix de la richesse, jamais celui de la noblesse ; mais vous avez dit, monsieur le sénateur : « *Pourvu cependant* « *que le soldat n'exécute que ses compagnons*, *et que*, « *pour les faire mourir*, *il n'emploie que les armes de* « *son état.* » Il faudrait ajouter : *et pourvu qu'il s'agisse d'un crime militaire :* dès qu'il est question d'un crime *vilain*, c'est l'affaire du bourreau.

LE COMTE.

En effet, c'est l'usage. Les tribunaux ordinaires ayant la connaissance des crimes civils, on leur remet les soldats coupables de ces sortes de crimes. Cependant, s'il plaisait au souverain d'en ordonner autrement, je suis fort éloigné de regarder comme certain que le caractère du soldat en serait blessé ; mais nous sommes tous les trois bien d'accord sur les deux autres conditions ; et nous ne doutons pas que ce caractère ne fût irrémissiblement flétri si l'on forçait

le soldat à fusiller le simple citoyen, ou à faire mourir son camarade par le feu ou par la corde. Pour maintenir l'honneur et la discipline d'un corps, d'une association quelconque, les récompenses privilégiées ont moins de force que les châtiments privilégiés : les Romains, le peuple de l'antiquité à la fois le plus sensé et le plus guerrier, avaient conçu une singulière idée au sujet des châtiments militaires de simple correction. Croyant qu'il ne pouvait y avoir de discipline sans bâton, et ne voulant cependant avilir ni celui qui frappait, ni celui qui était frappé, ils avaient imaginé de consacrer, en quelque manière, la bastonnade militaire : pour cela ils choisirent un bois, le plus inutile de tous aux usages de la vie, *la vigne*, et ils le destinèrent uniquement à châtier le soldat. La vigne, dans la main du centurion, était le signe de son autorité et l'instrument des punitions corporelles non capitales. La bastonnade, en général, était, chez les Romains, une peine avouée par la loi (1) ; mais nul homme non militaire ne pouvait être frappé avec la vigne, et nul autre bois que celui de la vigne ne pouvait servir pour frapper un militaire. Je ne sais comment quelque idée semblable ne s'est présentée à l'esprit d'aucun souverain moderne.

---

(1) Elle lui donnait même un nom assez doux, puisqu'elle l'appelait simplement l'*avertissement du bâton ;* tandis qu'elle nommait *châtiment* la peine du fouet, qui avait quelque chose de déshonorant. *Fustium admonitio, flagellorum castigatio.* (Callistratus, in lege VII, Digest. de Pœnis.)

Si j'étais consulté sur ce point, ma pensée ne ramènerait pas la vigne ; car les imitations serviles ne valent rien : je proposerais le laurier.

LE CHEVALIER.

Votre idée m'enchante, et d'autant plus que je la crois très-susceptible d'être mise à exécution. Je présenterais bien volontiers, je vous l'assure, à S. M. I. le plan d'une vaste serre qui serait établie dans la capitale, et destinée exclusivement à produire le laurier nécessaire pour fournir des baguettes de discipline à tous les bas officiers de l'armée russe. Cette serre serait sous l'inspection d'un officier général, chevalier de Saint-Georges, au moins de la seconde classe, qui porterait le titre de *haut inspecteur de la serre aux lauriers* : les plantes ne pourraient être soignées, coupées et travaillées que par de vieux invalides d'une réputation sans tache. Le modèle des baguettes, qui devraient être toutes rigoureusement semblables, reposerait à l'office des guerres dans un étui de vermeil ; chaque baguette serait suspendue à la boutonnière du bas officier par un ruban de Saint-Georges, et sur le fronton de la serre on lirait : *C'est mon bois qui produit mes feuilles.* En vérité, cette niaiserie ne serait point bête. La seule chose qui m'embarrasse un peu, c'est que les caporaux....

LE SÉNATEUR.

Mon jeune ami, quelque génie qu'on ait et de quelque pays qu'on soit, il est impossible d'improviser nn

*Code* sans respirer et sans commettre une seule faute, quand il ne s'agirait même que du *Code de la baguette ;* ainsi, pendant que vous y songerez un peu plus mûrement, permettez que je continue.

Quoique le militaire soit en lui-même dangereux pour le bien-être et les libertés de toute nation, car la devise de cet état sera toujours plus ou moins celle d'Achille : *Jura, nego mihi nata;* néanmoins les nations les plus jalouses de leurs libertés n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire (1) ; et l'antiquité sur ce point n'a pas pensé autrement que nous : c'est un de ceux où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours. Voici donc le problème que je vous propose : *Expliquez pourquoi ce qu'il y a de plus honorable dans le monde, au jugement de tout le genre humain sans exception, est le droit de verser innocemment le sang innocent?* Regardez-y de près, et vous verrez qu'il y a quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire ; d'autant que, si nous n'écoutions que la théorie et les raisonnements humains, nous serions conduits à des idées directement opposées. Il ne s'agit donc point d'expliquer la possibilité de la

---

(1) *Partout*, dit Xénophon, *où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances?* (Hist. græc. III. 4. 8.) En effet, ces trois points renferment tout.

guerre par la gloire qui l'environne : il s'agit avant tout d'expliquer cette gloire même, ce qui n'est pas aisé. Je veux encore vous faire part d'une autre idée sur le même sujet. Mille et mille fois on nous a dit que les nations, étant les unes à l'égard des autres dans l'état de nature, elles ne peuvent terminer leurs différends que par la guerre. Mais, puisque aujourd'hui j'ai l'humeur interrogante, je demanderai encore : *Pourquoi toutes les nations sont demeurées respectivement dans l'état de nature, sans avoir fait jamais un seul essai, une seule tentative pour en sortir?* Suivant les folles doctrines dont on a bercé notre jeunesse, il fut un temps où les hommes ne vivaient point en société; et cet état imaginaire, on l'a nommé ridiculement *l'état de nature*. On ajoute que les hommes, ayant balancé doctement les avantages des deux états, se déterminèrent pour celui que nous voyons.

LE COMTE.

Voulez-vous me permettre de vous interrompre un instant pour vous faire part d'une réflexion qui se présente à mon esprit contre cette doctrine, que vous appelez si justement *folle?* Le Sauvage tient si fort à ses habitudes les plus brutales que rien ne peut l'en dégoûter. Vous avez vu sans doute, à la tête du *Discours sur l'inégalité des conditions*, l'estampe gravée d'après l'historiette, vraie ou fausse, du Hottentot qui retourne chez ses égaux. Rousseau se doutait peu que ce frontispice était un puissant argument contre le livre. Le

Sauvage voit nos arts, nos lois, nos sciences, notre luxe, notre délicatesse, nos jouissances de toute espèce, et notre supériorité surtout qu'il ne peut se cacher, et qui pourrait cependant exciter quelques désirs dans des cœurs qui en seraient susceptibles ; mais tout cela ne le tente seulement pas, et constamment *il retourne chez ses égaux.* Si donc le Sauvage de nos jours, ayant connaissance des deux états, et pouvant les comparer journellement en certains pays, demeure inébranlable dans le sien, comment veut-on que le Sauvage primitif en soit sorti, par voie de délibération, pour passer dans un autre état dont il n'avait nulle connaissance? Donc la société est aussi ancienne que l'homme, donc le sauvage n'est et ne peut être qu'un homme dégradé et puni. En vérité, je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.

LE SÉNATEUR.

*Vous prêchez un converti*, comme dit le proverbe, je vous remercie cependant de votre réflexion : on n'a jamais trop d'armes contre l'erreur. Mais pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, si l'homme a passé *de l'état de nature*, dans le sens vulgaire de ce mot, à l'état de civilisation, ou par délibération ou *par hasard* (je parle encore la langue des insensés), pourquoi les nations n'ont-elles pas eu autant d'esprit ou autant de bonheur que les individus ; et comment n'ont-elles jamais convenu d'une société générale pour terminer les querelles des nations, comme elles sont convenues

d'une souveraineté nationale pour terminer celles des particuliers? On aura beau tourner en ridicule *l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre* (car je conviens qu'elle est impraticable), mais je demande pourquoi? je demande pourquoi les nations n'ont pu s'élever à l'état social comme les particuliers? Comment la raisonnante Europe surtout n'a-t-elle jamais rien tenté dans ce genre? J'adresse en particulier cette même question aux croyants avec encore plus de confiance : comment Dieu, qui est l'auteur de la société des individus, n'a-t-il pas permis que l'homme, sa créature chérie, qui a reçu le caractère divin de la perfectibilité, n'ait pas seulement essayé de s'élever jusqu'à la société des nations? Toutes les raisons imaginables, pour établir que cette société est impossible, militeront de même contre la société des individus. L'argument qu'on tirerait principalement de l'impraticable universalité qu'il faudrait donner à la grande souveraineté, n'aurait point de force; car il est faux qu'elle dût embrasser l'univers. Les nations sont suffisamment classées et divisées par les fleuves, par les mers, par les montagnes, par les religions, et par les langues surtout qui ont plus ou moins d'affinité. Et quand un certain nombre de uations conviendraient seules de passer à *l'état de civilisation*, ce serait déjà un grand pas de fait en faveur de l'humanité. Les autres nations, dira-t-on, tomberaient sur elles : eh! qu'importe? elles seraient toujours plus tranquilles entre elles et plus fortes à l'égard des autres, ce qui est suffisant. La perfection n'est pas du tout nécessaire sur ce point : ce serait déjà

beaucoup d'en approcher, et je ne puis me persuader qu'on n'eût jamais rien tenté dans ce genre, sans une loi occulte et terrible qui a besoin du sang humain.

LE COMTE.

Vous regardez comme un fait incontestable que jamais on n'a tenté cette *civilisation des nations :* il est cependant vrai qu'on l'a tentée souvent, et même avec obstination ; à la vérité sans savoir ce qu'on faisait, ce qui était une circonstance très-favorable au succès, et l'on était en effet bien près de réussir, autant du moins que le permet l'imperfection de notre nature. Mais les hommes se trompèrent ils prirent une chose pour l'autre, et tout manqua, en vertu, suivant toutes les apparences, de cette loi occulte et terrible dont vous nous parlez.

LE SÉNATEUR.

Je vous adresserais quelques questions, si je ne craignais de perdre le fil de mes idées. Observez donc, je vous prie, un phénomène bien digne de votre attention : c'est que le métier de la guerre, comme on pourrait le croire ou le craindre, si l'expérience ne nous instruisait pas, ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins celui qui l'exerce : au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête, et, pour mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier, comme je vous le disais dernièrement, du bon sens militaire.

Je le préfère infiniment aux longs détours des gens d'affaires. Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes. Au milieu des orages politiques, ils se montrent généralement défenseurs intrépides des maximes antiques, et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture : ils s'occupent volontiers des choses et des connaissances utiles, de l'économie politique par exemple : le seul ouvrage peut-être que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet est d'un militaire, Xénophon ; et le premier ouvrage du même genre qui ait marqué en France, est aussi d'un militaire, le maréchal de Vauban. La religion, chez eux, se marie à l'honneur d'une manière remarquable ; et lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée, si elle en a besoin. On parle beaucoup de la *licence des camps ;* elle est grande sans doute, mais le soldat communément ne trouve pas ces vices dans les camps ; il les y porte. Un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très-bien avec le courage militaire ; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse. Voltaire même est convenu de bonne foi qu'une armée prête à périr pour obéir à Dieu est invincible (1). Les lettres de Ra-

(1) C'est à propos du vaillant et pieux marquis de Fénelon,

cine vous ont sans doute appris que lorsqu'il suivait l'armée de Louis XIV, en 1692, en qualité d'historiographe de France, jamais il n'assistait à la messe dans le camp, sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.

Cherchez dans les œuvres spirituelles de Fénelon la lettre qu'il écrivait à un officier de ses amis. Désespéré de n'avoir pas été employé à l'armée, comme il s'en était flatté, cet homme avait été conduit, probablement par Fénelon même, dans les voies de la plus haute perfection : il en était à *l'amour pur*, à *la mort des Mystiques*. Or, croyez-vous peut-être que l'âme tendre et aimante du *Cygne de Cambrai* trouvera des compensations poar son ami dans les scènes de carnage auxquelles il ne devra prendre aucune part ; qu'il lui dira : *Après tout, vous êtes heureux ; vous ne verrez point les horreurs de la guerre et le spectacle épouvantable de tous les crimes qu'elle entraîne ?* Il se garde bien de lui tenir ces propos de femmelette ; il le console, au contraire, et s'afflige avec lui. Il voit dans cette privation un malheur accablant, une croix amère, toute propre à le détacher du monde.

Et que dirons-nous de cet autre officier, à qui madame Guyon écrivait qu'il ne devait point s'inquiéter, s'il lui arrivait quelquefois de perdre la messe les jours ouvriers, *surtout à l'armée ?* Les écrivains de qui nous tenons ces anecdotes vivaient cependant dans un siècle

---

tué à la bataille de Rocoux, que Voltaire a fait cet aveu. (*Histoire de Louis XV*, tom. 1er, chap. XVIII.)

passablement guerrier, ce me semble : mais c'est que rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire.

LE CHEVALIER.

Je suis fort éloigné de contredire cette vérité; cependant il faut convenir que si la vertu ne gâte point le courage militaire, il peut du moins se passer d'elle : car l'on a vu, à certaines époques, des légions d'athées obtenir des succès prodigieux.

LE SÉNATEUR.

Pourquoi pas, je vous prie, si ces athées en combattaient d'autres? Mais permettez que je continue. Non-seulement l'état militaire s'allie fort bien en général avec la moralité de l'homme, mais, ce qui est tout-à-fait extraordinaire, c'est qu'il n'affaiblit nullement ces vertus douces qui semblent le plus opposées au métier des armes. Les caractères les plus doux aiment la guerre, la désirent et la font avec passion. Au premier signal, ce jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence et du sang, s'élance du foyer paternel, et court les armes à la main chercher sur le champ de bataille ce qu'il appelle *l'ennemi*, sans savoir encore ce que c'est qu'un *ennemi*. Hier il se serait trouvé mal s'il avait écrasé par hasard le canari de sa sœur : demain vous le verrez monter sur un monceau

de cadavres *pour voir de plus loin*, comme disait Charron. Le sang qui ruisselle de toutes parts ne fait que l'animer à répandre le sien et celui des autres : il s'enflamme par degrés, et il en viendra jusqu'à *l'enthousiasme du carnage.*

LE CHEVALIER.

Vous ne dites rien de trop : avant ma vingt-quatrième année révolue, j'avais vu trois fois *l'enthousiasme du carnage :* je l'ai éprouvé moi-même, et je me rappelle surtout un moment terrible où j'aurais passé au fil de l'épée une armée entière, si j'en avais eu le pouvoir.

LE SÉNATEUR.

Mais si, dans le moment où nous parlons, on vous proposait de saisir la blanche colombe avec le sang froid d'un cuisinier, puis...

LE CHEVALIER.

Fi donc, vous me faites mal au cœur !

LE SÉNATEUR.

Voilà précisément le phénomène dont je vous parlais tout à l'heure. Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit point le véritable guerrier. Au milieu du

sang qu'il fait couler, il est humain comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour. Dès qu'il a remis l'épée dans le fourreau, la sainte humanité reprend ses droits, et peut-être que les sentiments les plus exaltés et les plus généreux se trouvent chez les militaires. Rappelez-vous, monsieur le chevalier, le grand siècle de la France. Alors la religion, la valeur et la science s'étant mises pour ainsi dire en équilibre, il en résulta ce beau caractère que tous les peuples saluèrent par une acclamation unanime comme le modèle du caractère européen. Séparez-en le premier élément, l'ensemble, c'est-à-dire toute la beauté, disparaît. On ne remarque point assez combien cet élément est nécessaire à tout, et le rôle qu'il joue là même où les observateurs légers pourraient le croire étranger. L'esprit divin qui s'était particulièrement reposé sur l'Europe adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice éternelle, et la *guerre européenne* marquera toujours dans les annales de l'univers. On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même si vous voulez mille et mille crimes inutiles, mais cependant on commençait la guerre au mois de mai; on la terminait au mois de décembre; on dormait sous la toile; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur.

C'était cependant un magnifique spectacle que de voir tous les souverains d'Europe, retenus par je ne sais quelle modération impérieuse, ne demander jamais à leurs peuples, même dans le moment d'un grand péril,

tout ce qu'il était possible d'en obtenir : ils se servaient de l'homme, et tous, conduits par une force invisible, évitaient de frapper sur la souveraineté ennemie aucun de ces coups *qui peuvent rejaillir* : gloire, honneur, louange éternelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au centre de l'Europe! Aucune nation ne triomphait de l'autre : la guerre antique n'existait plus que dans les livres ou chez les peuples *assis à l'ombre de la mort;* une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient, en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée, savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais des rois; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain; et, dans les horreurs mêmes de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pouvait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie. Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts : la médecine, la chirurgie, la pharmacie, amenaient leurs nombreux adeptes; au milieu d'eux s'élevait le génie de *saint Jean de Dieu*, de *saint Vincent de Paul*, plus grand, plus fort que l'homme, constant comme la foi, actif comme l'espérance, habile comme l'amour. Toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, consolées : toute plaie était touchée par la main de la science et par celle de la charité!... Vous parliez tout à l'heure, M. le chevalier, de légions d'*athées* qui ont obtenu des succès

prodigieux : je crois que si l'on pouvait enrégimenter des tigres, nous verrions encore de plus grandes merveilles : jamais le Christianisme, si vous y regardez de près, ne vous paraîtra plus sublime, plus digne de Dieu, et plus fait pour l'homme qu'à la guerre. Quand vous dites, au reste, *légions d'athées*, vous n'entendez pas cela à la lettre; mais supposez ces légions aussi mauvaises qu'elles peuvent l'être, savez-vous comment on pourrait les combattre avec le plus d'avantage? ce serait en leur opposant le principe diamétralement contraire à celui qui les aurait constituées. Soyez bien sûr que des *légions d'athées* ne tiendraient pas contre des *légions fulminantes*.

Enfin, messieurs, les fonctions du soldat sont terribles ; mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel, et l'on ne doit pas s'étonner que toutes les nations de l'univers se soient accordées à voir dans ce fléau quelque chose encore de plus particulièrement divin que dans les autres ; croyez que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Ecriture sainte. Coupables mortels, et malheureux, parce que nous sommes coupables! c'est nous qui rendons nécessaires tous les maux physiques, mais surtout la guerre : les hommes s'en prennent ordinairement aux souverains, et rien n'est plus naturel : Horace disait en se jouant :

« Du délire des rois les peuples sont punis. »

Mais J.-B. Rousseau a dit avec plus de gravité et de véritable philosophie :

« C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
« C'est le courroux du Ciel qui fait armer les rois. »

Observez de plus que cette loi déjà si terrible de la guerre n'est cependant qu'un chapitre de la loi générale qui pèse sur l'univers.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera :* dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuées !* mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main des-

tructive n'épargne rien de ce qui vit; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal : l'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant : ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux; lui qui est né pour aimer; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des

fictions pour se faire pleurer; lui enfin à qui il a été déclaré *qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement* (1)? c'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain; la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais? il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV; mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir* Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène

---

(1) Gen. IX, 5.

qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat ; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, *il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même ; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort* (1).

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort (2).

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement sur l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés sur un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la

---

(1) *Infixæ sunt gentes in interitu, quem fecerunt* (Ps. IX, 16.)

(2) *Car le dernier ennemi qui doit être détruit, c'est la mort.* (S. Paul aux Cor. I, 15, 26.)

terre ; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou pour l'abréger. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir ; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de leurs pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel tant générales que particulières ; conséquences peu connues parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables. Qui pourrait douter que la mort trouvée dans les combats n'ait de grands priviléges? et qui pourrait croire que les victimes de cet épouvantable jugement aient versé leur sang en vain? Mais il n'est pas temps d'insister sur ces sortes de matières ; notre siècle n'est pas mûr encore pour s'en occuper : laissons-lui sa physique, et tenons cependant toujours nos yeux fixés sur ce monde invisible qui expliquera tout.

La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne, et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte.

La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui sont rarement frappés dans les combats, et seulement lors-

que leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

La guerre est divine par la manière dont elle se déclare. Je ne veux excuser personne mal à propos ; mais combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés eux-mêmes par les circonstances ! Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui. *La terre avide de sang*, comme nous l'avons entendu il y a quelques jours (1), *ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre*. Applaudissons donc, autant qu'on voudra, au poète estimable qui s'écrie :

« Le moindre intérêt qui divise
« Ces foudroyantes majestés,
« Bellonne porte la réponse,
« Et toujours le salpêtre annonce
« Leurs meurtrières volontés. »

Mais que ces considérations très-inférieures ne nous empêchent point de porter nos regards plus haut.

La guerre est divine dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine : car ils peuvent être tout différents entre deux nations, quoique l'action de la guerre se soit montrée égale de part

(1) *Voy.* tom. IV.

et d'autre. Il y a des guerres qui avilissent les nations, et les avilissent pour des siècles ; d'autres les exaltent, les perfectionnent de toutes manières, et remplacent même bientôt, ce qui est fort extraordinaire, les pertes momentanées, par un surcroît visible de population. L'histoire nous montre souvent le spectacle d'une population riche et florissante au milieu des combats les plus meurtriers ; mais il y a des guerres vicieuses, des guerres de malédictions, que la conscience reconnaît bien mieux que le raisonnement : les nations en sont blessées à mort, et dans leur puissance, et dans leur caractère; alors vous pouvez voir le vainqueur même dégradé, appauvri, et gémissant au milieu de ses tristes lauriers, tandis que sur les terres du vaincu, vous ne trouverez, après quelques moments, pas un atelier, pas une charrue qui demande un homme.

La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine les succès. C'était sûrement sans y réfléchir, mon cher chevalier, que vous répétiez l'autre jour la célèbre maxime, que *Dieu est toujours pour les gros bataillons*. Je ne croirai jamais qu'elle appartienne réellement au grand homme à qui on l'attribue (1); il peut se faire aussi qu'il ait avancé cette maxime en se jouant, ou sérieusement dans un sens limité et très-vrai; car Dieu, dans le gouvernement temporel de sa providence, ne déroge point (le cas de miracle excepté) aux lois générales qu'il a établies pour toujours. Ainsi,

---

(1) Turenne.

comme deux hommes sont plus forts qu'un, cent mille hommes doivent avoir plus de force et d'action que cinquante mille. Lorsque nous demandons à Dieu la victoire, nous ne lui demandons pas de déroger aux lois générales de l'univers ; cela serait trop extravagant ; mais ces lois se combinent de mille manières , et se laissent vaincre jusqu'à un point qu'on ne peut assigner. Trois hommes sont plus forts qu'un seul sans doute : la proposition générale est incontestable ; mais un homme habile peut profiter de certaines circonstances, et un seul Horace tuera les trois Curiaces. *Un corps qui a plus de masse qu'un autre a plus de mouvement :* sans doute, si les vitesses sont égales ; mais il est égal d'avoir trois de masse et deux de vitesse, ou trois de vitesse et deux de masse. De même une armée de 40,000 hommes est inférieure physiquement à une autre armée de 60,000 ? mais si la première a plus de courage, d'expérience et de discipline, elle pourra battre la seconde ; car elle a plus d'action avec moins de masse, et c'est ce que nous voyons à chaque page de l'histoire. Les guerres d'ailleurs supposent toujours une certaine égalité ; autrement il n'y a point de guerre. Jamais je n'ai lu que la république de Raguse ait déclaré la guerre aux sultans, ni celle de Genève aux rois de France. Toujours il y a un certain équilibre dans l'univers politique, et même il ne dépend pas de l'homme de le rompre (si l'on excepte certains cas rares, précis et limités) : voilà pourquoi les coalitions sont si difficiles : si elles ne l'étaient pas, la politique étant si peu gouvernée par la justice, tous les jours on s'assemblerait pour détruire

une puissance ; mais ces projets réussissent peu , et le faible même leur échappe avec une facilité qui étonne dans l'histoire. Lorsqu'une puissance trop prépondérante épouvante l'univers, on s'irrite de ne trouver aucun moyen pour l'arrêter ; on se répand en reproches amers contre l'égoïsme et l'immoralité des cabinets qui les empêchent de se réunir pour conjurer le danger commun : c'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV ; mais, dans le fond, ces plaintes ne sont pas fondées. Une coalition entre plusieurs souverains, faite sur les principes d'une morale pure et désintéressée , serait un miracle. Dieu, qui ne le doit à personne, et qui n'en fait point d'inutiles , emploie, pour rétablir l'équilibre, deux moyens plus simples : tantôt le géant s'égorge lui-même, tantôt une puissance bien inférieure jette sur son chemin un obstacle imperceptible, mais qui grandit ensuite on ne sait comment , et devient insurmontable : comme un faible rameau , arrêté dans le courant d'un fleuve, produit enfin un attérissement qui le détourne.

En partant donc de l'hypothèse de l'équilibre , du moins approximatif, qui a toujours lieu, ou parce que les puissances belligérantes sont égales , ou parce que les plus faibles ont des alliés, combien de circonstances imprévues peuvent déranger l'équilibre et faire avorter ou réussir les plus grands projets , en dépit de tous les calculs de la prudence humaine. Quatre siècles avant notre ère, des oies sauvèrent le Capitole ; neuf siècles après la même époque, sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre. Je doute que, de part ni d'autre,

on comptât sur de pareils alliés ou qu'on redoutât de pareils ennemis. L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. Si vous jetez d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue à la guerre la puissance morale, vous conviendrez que nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un *département*, passez-moi ce terme, dont la Providence s'est réservé la direction, et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui. Jamais il n'est averti plus souvent et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité et de l'inévitable puissance qui règle tout. C'est l'opinion qui perd les batailles, et c'est l'opinion qui les gagne. *L'intrépide Spartiate sacrifiait à la peur* ( Rousseau s'en étonne quelque part, je ne sais pourquoi ); Alexandre sacrifia aussi à la peur avant la bataille d'Arbelles. Certes, ces gens-là avaient grandement raison, et pour rectifier cette dévotion pleine de sens, il suffit de prier *Dieu qu'il daigne ne pas nous envoyer la peur.* La peur ! Charles V se moqua plaisamment de cette épitaphe qu'il lut en passant : *Ci-gît qui n'eut jamais peur.* Et quel homme n'a jamais eu peur dans sa vie? qui n'a point eu l'occasion d'admirer, et dans lui, et autour de lui, et dans l'histoire, la toute-puissante faiblesse de cette passion, qui semble souvent avoir plus d'empire sur nous à mesure qu'elle a moins de motifs raisonnables ? *Prions donc*, M. le chevalier, car *c'est à vous, s'il*

*vous plaît, que ce discours s'adresse*, puisque c'est vous qui avez appelé ces réflexions ; prions Dieu de toutes nos forces, qu'il écarte de nous et de nos amis la peur qui est à ses ordres, et qui peut ruiner en un instant les plus belles spéculations militaires.

Et ne soyez pas effarouché de ce mot de *peur* ; car si vous le preniez dans son sens le plus strict, vous pourriez dire que la chose qu'il exprime est rare, et qu'il est honteux de la craindre. Il y a une peur de femme qui s'enfuit en criant ; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomène inconnu. Mais il y a une autre peur bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace, et lui persuade qu'il est vaincu. Voilà le fléau épouvantable toujours suspendu sur les armées. Je faisais un jour cette question à un militaire du premier rang, que vous connaissez l'un et l'autre. *Dites-moi, M. le Général, qu'est-ce qu'une bataille perdue? je n'ai jamais bien compris cela.* Il me répondit après un moment de silence : *Je n'en sais rien.* Et après un second silence il ajouta : *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.* Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat avec un autre est vaincu lorsqu'il est tué ou terrassé, et que l'autre est debout; il n'en est pas ainsi de deux armées : l'une ne peut être tuée, tandis que l'autre reste en pied. Les forces se balancent ainsi que les morts, et depuis surtout que l'invention de la poudre a mis plus d'égalité dans les moyens de destruction, une bataille ne se perd plus matériellement ; c'est-à-dire parce qu'il

y a plus de morts d'un côté que de l'autre : aussi Frédéric II, qui s'y entendait un peu, disait : *Vaincre, c'est avancer* Mais quel est celui qui avance ? c'est celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre. Rappelez-vous, M. le comte, ce jeune militaire de votre connaissance particulière, qui vous peignait un jour dans une de ses lettres, *ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné*. Je me souviens que vous fûtes frappé de cette phrase, qui exprime en effet à merveille le moment décisif ; mais ce moment échappe tout à fait à la réflexion, et prenez garde surtout qu'il ne s'agit nullement du nombre dans cette affaire. Le soldat *qui glisse en avant* a-t-il compté les morts ? L'opinion est si puissante à la guerre qu'il dépend d'elle de changer la nature d'un même événement, et de lui donner deux noms différents, sans autre raison que son bon plaisir. Un général se jette entre deux corps ennemis, et il écrit à sa cour : *Je l'ai coupé, il est perdu.* Celui-ci écrit à la sienne : *Il s'est mis entre deux feux, il est perdu.* Lequel des deux s'est trompé ? celui qui se laissera saisir par la *froide déesse*. En supposant toutes les circonstances et celle du nombre surtout, égales de part et d'autre au moins d'une manière approximative, montrez-moi entre les deux positions une différence qui ne soit pas purement morale. Le terme de *tourner* est aussi une de ces expressions que l'opinion *tourne* à la guerre comme elle l'entend. Il n'y a rien de si connu que la réponse de cette femme de Sparte à son fils qui se plaignait d'avoir une épée trop

courte : *Avance d'un pas* ; mais si le jeune homme avait pu se faire entendre du champ de bataille, et crier à sa mère : *Je suis tourné*, la noble Lacédémonienne n'aurait pas manqué de lui répondre : *Tourne-toi.* C'est l'imagination qui perd les batailles (1).

Ce n'est pas même toujours à beaucoup près le jour où elles se donnent qu'on sait si elles sont perdues ou gagnées : c'est le lendemain, c'est souvent deux ou trois jours après. On parle beaucoup de batailles dans le monde sans savoir ce que c'est ; on est surtout assez sujet à les considérer comme des points, tandis qu'elles couvrent deux ou trois lieues de pays : on vous dit gravement : Comment ne savez-vous pas ce qui s'est passé dans ce combat puisque vous y étiez? tandis que c'est précisément le contraire qu'on pourrait dire assez souvent. Celui qui est à la droite sait-il ce qui se passe à la gauche? sait-il seulement ce qui se passe à deux pas de lui? Je me représente aisément une de ces scènes épouvantables : sur un vaste terrain couvert de tous les apprêts du carnage, et qui semble s'ébranler sous les pas des hommes et des chevaux ; au milieu du feu et des tourbillons de fumée ; étourdi, transporté par le retentissement des armes à feu et des instruments militaires, par des voix qui commandent, qui hurlent ou qui s'éteignent ; environné de morts, de mourants, de cadavres mutilés ; possédé tour à tour par la crainte,

---

(1) *Et qui primi omnium vincuntur, oculi.* (Tac.)

par l'espérance, par la rage, par cinq ou six ivresses différentes, que devient l'homme? que voit-il? que sait-il au bout de quelques heures? que peut-il sur lui et sur les autres? Parmi cette foule de guerriers qui ont combattu tout le jour, il n'y en a souvent pas un seul, et pas même le général, qui sache où est le vainqueur. Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer des batailles modernes, des batailles fameuses dont la mémoire ne périra jamais; des batailles qui ont changé la face des affaires en Europe, et qui n'ont été perdues que parce que tel ou tel homme a cru qu'elles l'étaient; de manière qu'en supposant toutes les circonstances égales, et pas une goutte de sang de plus versée de part et d'autre, un autre général aurait fait chanter le *Te Deum* chez lui, et forcé l'histoire de dire tout le contraire de ce qu'elle dira. Mais, de grâce, à quelle époque a-t-on vu la puissance morale jouer à la guerre un rôle plus étonnant que de nos jours? n'est-ce pas une véritable magie que tout ce que nous avons vu depuis vingt ans? C'est sans doute aux hommes de cette époque qu'il appartient de s'écrier:

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Mais, sans sortir du sujet qui nous occupe maintenant, y a-t-il, dans ce genre, un seul événement contraire aux plus évidents calculs de la probabilité que nous n'ayons vu s'accomplir en dépit de tous les efforts de la prudence humaine? N'avons-nous pas fini même par voir perdre des batailles gagnées? au reste, mes-

sieurs, je ne veux rien exagérer, car vous savez que j'ai une haine particulière pour l'exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens. Pour peu que vous en trouviez dans ce que je viens de dire, je passe condamnation sans disputer, d'autant plus volontiers que je n'ai nul besoin d'avoir raison dans toute la rigueur de ce terme. Je crois en général que les batailles ne se gagnent ni ne se perdent physiquement. Cette proposition n'ayant rien de rigide, elle se prête à toutes les restrictions que vous jugerez convenables, pourvu que vous m'accordiez à votre tour (ce que nul homme sensé ne peut me contester) que la puissance morale a une action immense à la guerre, ce qui me suffit. Ne parlons donc plus de *gros bataillons*, M. le chevalier ; car il n'y a pas d'idée plus fausse et plus grossière, si on ne la restreint dans le sens que je crois avoir expliqué assez clairement.

LE COMTE.

Votre patrie, M. le sénateur, ne fut pas sauvée par de *gros bataillons*, lorsqu'au commencement du XVIe siècle, le prince Pajarski et un marchand de bestiaux, nommé Mignin, la délivrèrent d'un joug insupportable. L'honnête négociant promit ses biens et ceux de ses amis, en montrant le ciel à Pajarski, qui promit son bras et son sang : ils commencèrent avec mille hommes, et ils réussirent.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé que ce trait se soit présenté à votre mémoire ; mais l'histoire de toutes les nations est remplie de faits semblables qui montrent comment la puissance du nombre peut être produite, excitée, affaiblie ou annulée par une foule de circonstances qui ne dépendent pas de nous. Quant à nos *Te Deum*, si multipliés et souvent si déplacés, je vous les abandonne de tout mon cœur, M. le chevalier. Si Dieu nous ressemblait, ils attireraient la foudre ; mais il sait ce que nous sommes, et nous traite selon notre ignorance. Au surplus, quoiqu'il y ait des abus sur ce point comme il y en a dans toutes les choses humaines, la coutume générale n'en est pas moins sainte et louable.

Toujours il faut demander à Dieu des succès, et toujours il faut l'en remercier ; or comme rien dans ce monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre ; qu'il a restreint sur cet article le pouvoir naturel de l'homme, et qu'il aime à s'appeler *le Dieu de la guerre*, il y a toutes sortes de raisons pour nous de redoubler nos vœux lorsque nous sommes frappés de ce fléau terrible ; et c'est encore avec grande raison que les nations chrétiennes sont convenues tacitement, lorsque leurs armes ont été heureuses, d'exprimer leur reconnaissance envers le *Dieu des armées* par un *Te Deum*; car je ne crois pas que, pour le remercier des victoires qu'on ne tient que de lui, il soit possible d'employer une plus belle prière : elle appartient à votre Eglise, M. le comte.

LE COMTE.

Oui, elle est née en Italie, à ce qui paraît; et le titre d'*Hymne ambroisienne* pourrait faire croire qu'elle appartient exclusivement à saint Ambroise : cependant on croit assez généralement, à la vérité, sur la foi d'une simple tradition, que le *Te Deum* fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *improvisé* à Milan par les deux grands et saints docteurs saint Ambroise et saint Augustin, dans un transport de ferveur religieuse; opinion qui n'a rien que de très-probable. En effet, ce cantique inimitable, conservé, traduit par votre Eglise et par les communions protestantes, ne présente pas la plus légère trace du travail et de la méditation, n'est point une *composition :* c'est une *effusion ;* c'est une poésie brûlante, affranchie de tout mètre; c'est un dithyrambe divin où l'enthousiasme, volant de ses propres ailes, méprise toutes les ressources de l'art. Je doute que la foi, l'amour, la reconnaissance, aient parlé jamais de langage plus vrai et plus pénétrant.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez ce que vous nous dîtes dans notre dernier entretien sur le caractère intrinsèque des différentes prières. C'est un sujet que je n'avais jamais médité; et vous me donnez envie de faire *un cours de prières :* ce sera un objet d'érudition, car toutes les nations ont prié.

LE COMTE.

Ce sera un cours très-intéressant et qui ne sera pas de pure érudition. Vous trouverez sur votre route une foule d'observations intéressantes ; car la prière de chaque nation est une espèce d'indicateur qui nous montre avec une précision mathématique la position morale de cette nation. Les Hébreux, par exemple, ont donné quelquefois à Dieu le nom de *père :* les Païens mêmes ont fait grand usage de ce titre ; mais lorsqu'on en vient à la prière, c'est autre chose : vous ne trouverez pas dans toute l'antiquité profane, ni même dans l'ancien Testament, un seul exemple que l'homme ait donné à Dieu le titre de *père* en lui parlant dans la prière. Pourquoi encore les hommes de l'antiquité, étrangers à la révélation de Moïse, n'ont-ils jamais su exprimer le repentir dans leurs prières ? Ils avaient des remords comme nous puisqu'ils avaient une conscience : leurs grands criminels parcouraient la terre et les mers pour trouver des expiations et des expiateurs ; ils sacrifiaient à tous les dieux irrités ; ils se parfumaient, ils s'inondaient d'eau et de sang ; mais le *cœur contrit* ne se voit point ; jamais ils ne savent demander pardon dans leurs prières. Ovide, après mille autres, a pu mettre ces mots dans la bouche de l'homme outragé qui pardonne au coupable : *Non quia tu dignus, sed quia mitis ego ;* mais nul ancien n'a pu transporter ces mêmes mots dans la bouche du coupable parlant à Dieu. Nous avons l'air de traduire Ovide dans la liturgie de la messe lorsque nous

disons · *Non æstimator meriti, sed veniæ largitor admitte ;* et cependant nous disons alors ce que le genre humain entier n'a jamais pu dire sans révélation ; car l'homme savait bien qu'il pouvait *irriter* Dieu ou *un Dieu,* mais non qu'il pouvait *l'offenser.* Les mots de *crime* et de *criminel* appartiennent à toutes les langues : ceux de *péché* et de *pécheur* n'appartiennent qu'à la langue chrétienne. Par une raison du même genre, toujours l'homme a pu appeler Dieu *père*, ce qui n'exprime qu'une relation de création et de puissance ; mais nul homme, par ses propres forces, n'a pu dire *mon père !* car ceci est une relation d'amour, étrangère même au mont Sinaï, et qui n'appartient qu'au Calvaire.

Encore une observation : la barbarie du peuple hébreu est une des thèses favorites du XVIII[e] siècle ; il n'est permis d'accorder à ce peuple aucune science quelconque : il ne connaissait pas la moindre vérité physique ni astronomique : pour lui, la terre n'était qu'une *platitude* et le ciel qu'un *baldaquin* ; sa langue dérive d'une autre, et aucune ne dérive d'elle ; il n'avait ni philosophie, ni arts, ni littérature ; jamais, avant une époque très-retardée, les nations étrangères n'ont eu la moindre connaissance des livres de Moïse ; et il est très-faux que les vérités d'un ordre supérieur qu'on trouve disséminées chez les anciens écrivains du Paganisme dérivent de cette source. Accordons tout par complaisance : comment se fait-il que cette même nation soit constamment raisonnable, intéressante, pathétique, très-souvent même sublime et ravissante dans ses prières ? La Bible, en général, renferme une foule

de prières dont on a fait un livre dans notre langue ; mais elle renferme de plus, dans ce genre, le livre des livres, le livre par excellence et qui n'a point de rival, celui des Psaumes.

LE SÉNATEUR.

Nous avons eu déjà une longue conversation avec M. le chevalier sur le livre des Psaumes ; je l'ai plaint à ce sujet, comme je vous plains vous-même, de ne pas entendre l'esclavon : car la traduction des Psaumes que nous possédons dans cette langue est un chef-d'œuvre.

LE COMTE.

Je n'en doute pas : tout le monde est d'accord à cet égard, et d'ailleurs votre suffrage me suffirait ; mais il faut, sur ce point, que vous me pardonniez des préjugés ou des systèmes invincibles. Trois langues furent consacrées jadis sur le calvaire : l'hébreu, le grec et le latin ; je voudrais qu'on s'en tînt là. Deux langues religieuses dans le cabinet et une dans l'église, c'est assez. Au reste, j'honore tous les efforts qui se sont faits dans ce genre chez les différentes nations : vous savez bien qu'il ne nous arrive guère de disputer ensemble.

LE CHEVALIER.

Je vous répète aujourd'hui ce que je disais l'autre jour à notre cher sénateur en traitant le même sujet.

j'admire un peu David comme Pindare, je veux dire sur parole.

LE COMTE.

Que dites-vous, mon cher chevalier? Pindare n'a rien de commun avec David : le premier a pris soin lui-même de nous apprendre *qu'il ne parlait qu'aux savants, et qu'il se souciait fort peu d'être entendu de la foule de ses contemporains, auprès desquels il n'était pas fâché d'avoir besoin d'interprètes* (1). Pour entendre parfaitement ce poète, il ne vous suffirait pas de le *prononcer*, de le *chanter* même ; il faudrait encore le *danser*. Je vous parlerai un jour de ce *soulier dorique* tout étonné des nouveaux mouvements que lui prescrivait la muse impétueuse de Pindare (2). Mais quand vous parviendriez à le comprendre aussi parfaitement qu'on le peut de nos jours, vous seriez peu intéressé. Les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent *les chevaux de Hiéron* ou *les mules d'Agésilas?* quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes? Le charme tenait aux temps et aux lieux; aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide,

---

(1) Olymp. II, 149.

(2) Δωρίῳ φωνὰν ἐναρμόξαι ΠΕΔΙΛΩ. Olymp. III, 9.

plus d'Alphée ; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée. David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances : il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous : *elle est toute où nous sommes ;* et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les Psaumes, non, si vous m'en croyez, dans nos traductions modernes qui sont trop loin de la source, mais dans la version latine adoptée dans notre Eglise. Je sais que l'hébraïsme, toujours plus ou moins visible à travers la Vulgate, étonne d'abord le premier coup d'œil ; car les Psaumes, tels que nous les lisons aujourd'hui, quoiqu'ils n'aient pas été traduits sur le texte, l'ont cependant été sur une version qui s'était tenue elle-même très-près de l'hébreu ; en sorte que la difficulté est la même : mais cette difficulté cède aux premiers efforts. *Faites choix d'un ami qui*, sans être hébraïsant, ait pu néanmoins, par des lectures attentives et répétées, se pénétrer de l'esprit d'une langue la plus antique sans comparaison de toutes celles dont il nous reste des monuments, de son laconisme logique, plus embarrassant pour nous que le plus hardi laconisme grammatical, et qui se soit accoutumé surtout à saisir la liaison des idées presque invisible chez les Orientaux, dont le génie bondissant n'entend rien aux nuances européennes : vous verrez que le mérite essentiel de cette traduction est d'avoir su précisément passer assez près et assez loin de l'hébreu ;

vous verrez comment une syllabe, un mot, et je ne sais quelle aide légère donnée à la phrase, feront jaillir sous vos yeux des beautés du premier ordre. Les Psaumes sont une véritable *préparation évangélique;* car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible, et de toutes parts on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel, et relatif seulement à quelque événement de la vie du Roi-Prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci; toujours il généralise : comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentiments se tournent en prières : il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes. Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme; et cependant, lorsque l'Aigle de Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui *plus d'air* qu'Horace n'en voyait jadis sous le Cygne de Dircé (1). Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit : *Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants? Si j'emprunte les ailes de l'aurore et que je m'envole jusqu'aux bornes de l'Océan, c'est ta main même qui m'y conduit et j'y rencontrerai ton pouvoir. Si je m'élance dans les cieux, t'y*

(1) Multa *dircæum levat* aura *Cycnum, etc.* (Hor.)

*voilà; si je m'enfonce dans l'abîme, te voilà encore* (1). Tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler. — *Seigneur*, dit-il, *vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages, je serai ravi en chantant les œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! vos desseins sont des abîmes; mais l'aveugle ne voit pas ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas* (2).

S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images! quelle richesse d'expressions! Voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les *noces* de la terre et de l'élément humide: *Tu visites la terre dans ton amour et tu la combles de richesses! Fleuve du Seigneur, surmonte tes rivages! prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre que tu as reçu* (3); *inonde les sillons, va chercher les germes des plantes, et la terre, pénétrée de gouttes régénératrices, tressaillera de fécondité* (4). *Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions; tes nuées distilleront l'abondance* (5); *des îles de verdure embelliront le désert* (6);

---

(1) Ps. CXXXVIII, 7, 9, 10, 8.

(2) Ps. XCI, 5, 6, 7.

(3) *Quoniam ita est præparatio ejus.* (LXIV, 10.)

(4) *In stillicidiis ejus lætabitur germinans.* Je n'ai pas l'idée d'une plus belle expression.

(5) *Nubes tuæ stillabunt pinguedinem.* (12. Hebr.)

(6) *Pinguescent speciosa deserti.* (13.)

*les collines seront environnées d'allégresse; les épis se presseront dans les vallées; les troupeaux se couvriront de riches toisons; tous les êtres pousseront un cri de joie Oui, tous diront une hymne à ta gloire* (1).

Mais c'est dans un ordre plus relevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait de son temps être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles; et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénélon, il découvre dans le cœur de l'homme *ces degrés mystérieux* (2) *qui, de vertus en vertus, nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux* (3). Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. Cette loi est *une lampe pour son pied mal assuré, une lumière, un astre, qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vie* (4); *elle est vraie, elle est la vérité même: elle porte sa justification en elle-même; elle est plus douce que le miel, plus désirable que l'or et les pierres précieuses; et ceux qui lui sont fidèles y trouveront une récompense sans bornes* (5); *il la méditera*

---

(1) *Clamabunt, etenim hymnum dicent.* (14.)

(2) *Ascensiones in corde suo disposuit.* (LXXXIII, 6.)

(3) *Ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion.* (8).

(4) CXVIII, 105.

(5) XVIII, 10, 11.

*jour et nuit* (1); *il cachera les oracles de Dieu dans son cœur afin de ne le point offenser* (2); il s'écrie : *Si tu dilates mon cœur, je courrai dans la voie de tes commandements* (3).

Quelquefois le sentiment qui l'oppresse intercepte sa respiration. Un verbe, qui s'avançait pour exprimer la pensée du prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : TES AUTELS, Ô DIEU DES ESPRITS (4)!

D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le Christianisme. *Apprends-moi*, dit-il, *à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu* (5). Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, *parce qu'il est Dieu*, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée?

Il connaissait bien la loi terrible de notre nature viciée : il savait que l'homme *est conçu dans l'iniquité, et révolté dès le sein de sa mère contre la loi divine* (6). Aussi bien que le grand Apôtre, il savait que

---

(1) CXVIII, 97.
(2) *Ibid.*, 11.
(3) *Ibid.*, 32.
(4) *Altaria tua, Domine virtutum!* (LXXXIII, 4.)
(5) CXLII, 11.
(6) *In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.* (L, 7.) *Alienati sunt peccatores à vulvâ: erraverunt ab utero.* (LVII, 4.)

*l'homme est un esclave vendu à l'iniquité qui le tient sous son joug, de manière qu'il ne peut y avoir de liberté que là où se trouve l'esprit de Dieu* (1). Il s'écrie donc avec une justesse véritablement chrétienne : *C'est par toi que je serai arraché à la tentation; appuyé sur ton bras je franchirai le mur* (2) : ce mur de séparation élevé dès l'origine entre l'homme et le Créateur, ce mur qu'il faut absolument *franchir*, puisqu'il ne peut être *renversé*. Et lorsqu'il a dit à Dieu : *Agis avec moi* (3), ne confesse-t-il pas, n'enseigne-t-il pas toute la vérité? D'une part *rien sans nous*, et de l'autre *rien sans toi*. Que si l'homme ose témérairement ne s'appuyer que sur lui-même, la vengeance est toute prête : *Il sera livré aux penchants de son cœur et aux rêves de son esprit* (4).

Certain que l'homme est de lui-même incapable de prier, David demande à Dieu de le pénétrer *de cette huile mystérieuse, de cette onction divine qui ouvrira ses lèvres, et leur permettra de prononcer des paroles de louange et d'allégresse* (5); et comme il ne nous racontait que sa propre expérience, il nous laisse voir dans lui le travail de l'inspiration. *J'ai senti*, dit-il, *mon cœur s'échauffer au dedans de moi; les flammes ont*

(1) Rom. VII, 14. II Cor. III, 17.
(2) *In Deo meo transgrediar murum.* (Ps. XVII, 30.)
(3) *Fac mecum.* (LXXXV, 17.)
(4) *Ibunt in adinventionibus suis.* (LXXX, 15.)
(5) LXII, 6.

*Jailli de ma pensée intérieure* ; *alors ma langue s'est déliée*, *et j'ai parlé* (1). A ces flammes chastes de l'amour divin, à ces élans sublimes d'un esprit ravi dans le ciel, comparez la chaleur putride de Sapho ou l'enthousiasme soldé de Pindare : le goût, pour se décider, n'a pas besoin de la vertu.

Voyez comment le Prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : *il a refusé de croire, de peur de bien agir* (2); et comment en un seul mot encore il donne une leçon terrible aux croyants lorsqu'il leur dit : *Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur*, *haïssez donc le mal* (3).

Cet homme extraordinaire, enrichi de dons si précieux, s'était néanmoins rendu énormément coupable; mais l'expiation enrichit ses hymnes de nouvelles beautés : jamais le repentir ne parla un langage plus vrai, plus pathétique, plus pénétrant. Prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur (4), *il veut lui-même publier ses iniquités* (5). *Son crime est constamment devant ses yeux* (6), *et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos* (7). Au milieu de Jérusalem, au

(1) XXXVIII, 4.
(2) XXXV, 4.
(3) *Qui diligitis Dominum, odite malum.* (XCVI, 10. Berthier a divinement parlé sur ce texte. *Voy.* sa traduction
(4) XXXVII, 18.
(5) *Ibid.*, 19.
(6) L, 5.
(7) XXXVII, 11, 18.

sein de cette pompeuse capitale, destinée à devenir bientôt *la plus superbe ville de la superbe Asie* (1), sur ce trône où la main de Dieu l'avait conduit, *il est seul comme le pélican du désert, comme l'effraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit sur le faîte aérien des palais* (2). *Il consume ses nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de ses larmes* (3). *Les flèches du Seigneur l'ont percé* (4). *Dès lors il n'y a plus rien de sain en lui; ses os sont ébranlés* (5); *ses chairs se détachent; il se courbe vers la terre; son cœur se trouble; toute sa force l'abandonne; la lumière même ne brille plus pour lui* (6); *il n'entend plus; il a perdu la voix : il ne lui reste que l'espérance* (7). Aucune idée ne saurait le distraire de sa douleur, et cette douleur se tournant toujours en prière comme tous ses autres sentiments, elle a quelque chose de vivant qu'on ne rencontre point ailleurs. Il se rappelle sans cesse un oracle qu'il a prononcé lui-même : *Dieu a dit au coupable : Pourquoi te mêles-tu d'annoncer*

---

(1) *Longé clarissima urbium Orientis.* (Plin Hist. nat. V, 14.)
(2) Ps. CI, 7 8.
(3) VI, 7.
(4) XXXVII, 3.
(5) VI, 3.
(6) XXXVII, 4, 6, 7.
(7) *Ibid.* 16.

*mes préceptes avec ta bouche impure* (1)? *je ne veux être célébré que par le juste* (2). La terreur chez lui se mêle donc constamment à la confiance ; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier.

Enfin, rien ne me frappe dans ces magnifiques psaumes comme les vastes idées du Prophète en matière de religion ; celle qu'il professait, quoique resserrée sur un point du globe, se distinguait néanmoins par un penchant marqué vers l'universalité. Le temple de Jérusalem était ouvert à toutes les nations, et le disciple de Moïse ne refusait de prier son Dieu avec aucun homme, ni pour aucun homme : plein de ces idées grandes et généreuses, et poussé d'ailleurs par l'esprit prophétique qui lui montrait d'avance *la célérité de la parole et la puissance évangélique* (3), David ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité. Cet appel à la lumière, ce vœu de son cœur, revient à chaque instant dans ses sublimes composi-

---

(1) *Peccatori dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* (XLIX, 16.)

(2) *Rectos decet collaudatio.* (XXXII, 1.)

(3) *Velociter currit sermo ejus* (CXLVII, 15.) *Dominus dat verbum evangelizantibus.* (LXVII. 12.)

tions. Pour l'exprimer en mille manières, il épuise la langue sans pouvoir se contenter. *Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur; écoutez-moi, vous tous qui habitez le temps* (1). *Le Seigneur est bon pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur tous ses ouvrages* (2). *Son royaume embrasse tous les siècles et toutes les générations* (3). *Peuples de la terre, poussez vers Dieu des cris d'allégresse; chantez des hymnes à la gloire de son nom; célébrez sa grandeur par vos cantiques; dites à Dieu: La terre entière vous adorera; elle célèbrera par ses cantiques la sainteté de votre nom. Peuples, bénissez votre Dieu et faites retentir partout ses louanges* (4); *que vos oracles, Seigneur, soient connus de toute la terre, et que le salut que nous tenons de vous parvienne à toutes les nations* (5). *Pour moi, je suis l'ami, le frère de tous ceux qui vous craignent, de tous ceux qui observent vos commandements* (6). *Rois, princes, grands de la terre, peuples qui la couvrez, louez le nom*

---

(1) *Omnes qui habitatis tempus.* (XLVIII, 2.) Cette belle expression appartient à l'hébreu. La Vulgate dit : *Qui habitatis orbem.* Hélas ! les deux expressions sont synonymes.

(2) CXLIV, 9.

(3) *Ibid.*, 13.

(4) LXV, 1, 4, 8.

(5) LXVI, 3.

(6) *Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua.* (CXVIII, 63.)

*du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom* (1). *Que tous les peuples réunis à leurs maîtres ne fassent plus qu'une famille pour adorer le Seigneur* (2)*! Nations de la terre, applaudissez, chantez, chantez notre roi! chantez, car le Seigneur est le roi de l'univers.* CHANTEZ AVEC INTELLIGENCE (3). *Que tout esprit loue le Seigneur* (4).

Dieu n'avait pas dédaigné de contenter ce grand désir. Le regard prophétique du saint Roi, en se plongeant dans le profond avenir, voyait déjà l'immense explosion du *cénacle* et la face de la terre renouvelée par l'effusion de l'esprit divin. Que ses expressions sont belles et surtout justes! *De tous les points de la terre les hommes se* BESSOUVIENDRONT *du Seigneur et se convertiront à lui; il se montrera, et toutes les familles humaines s'inclineront* (5).

Sages amis, observez ici en passant comment l'infinie bonté a pu *dissimuler quarante siècles* (6) : elle at-

---

(1) CXLVII, 11, 12.

(2) CI, 22.

(3) *Psallite sapienter.* (XLVI, 8.)

(4) *Omnis spiritus laudet Dominum.* (CL, 5.) C'est le dernier mot du dernier psaume.

(5) REMINISCENTUR *et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus omnes familiæ gentium.* (XXI, 28.)

(6) Act. XVII, 30.

tendait le *souvenir* de l'homme (1). Je finirai par vous rappeler un autre vœu du Prophète-Roi : *Que ces pages*, dit-il, *soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent point encore béniront le Seigneur* (2).

Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Eternel : ses chants participent de l'éternité : les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les Psaumes ; l'Eglise se hâta de les adopter ; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée : et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bay ; on les murmure au Japon.

LE CHEVALIER.

Sauriez-vous me dire pourquoi je ne me ressouviens pas d'avoir lu dans les Psaumes rien de ce que vous venez de me dire ?

---

(1) *Oui, Platon, tu dis vrai!* Toutes les vérités sont dans nous ; elles sont NOUS, et lorsque l'homme croit les découvrir, il ne fait que regarder dans lui et dire OUI.

(2) *Scribantur hæc in generatione alterâ, et populus qui creabitur, laudabit Dominum.* (Ps. CI, 19.)

LE COMTE.

Sans doute, mon jeune ami, *je saurai vous le dire :* ce phénomène tient à la théorie des idées innées ; quoiqu'il y ait des notions originelles communes à tous les hommes, sans lesquelles ils ne seraient pas hommes, et qui sont en conséquence accessibles, ou plutôt naturelles à tous les esprits, il s'en faut néanmoins qu'elles le soient toutes au même point. Il en est, au contraire, qui sont plus ou moins *assoupies*, et d'autres plus ou moins dominantes dans chaque esprit ; et celles-ci forment ce qu'on appelle le *caractère* ou le *talent :* or il arrive que lorsque nous recevons par la lecture une sorte de pâture spirituelle, chaque esprit s'approprie ce qui convient plus particulièrement à ce que je pourrais appeler *son tempérament intellectuel*, et laisse échapper le reste. De là vient que nous ne lisons pas du tout les mêmes choses dans les mêmes livres ; ce qui arrive surtout à l'autre sexe comparé au nôtre, car les femmes ne lisent point comme nous. Cette différence étant générale et par là même plus sensible, je vous invite à vous en occuper.

LE SÉNATEUR.

La nuit qui nous surprend me rappelle, M. le comte, que vous auriez bien pu, puisque vous étiez si fort en train, nous rappeler quelque chose de ce que David a dit sur la nuit : comme il s'en occupait beaucoup, il en

a beaucoup parlé, et toujours je m'attendais que, parmi les textes saillants qui se sont présentés à vous, il y en aurait quelques-uns sur la nuit : car c'est un grand chapitre sur lequel David est revenu souvent : et qui pourrait s'en étonner? Vous le savez, mes bons amis, la nuit est dangereuse pour l'homme, et sans nous en apercevoir nous l'aimons tous un peu parce qu'elle nous met à l'aise. La nuit est une complice naturelle constamment à l'ordre de tous les vices, et cette complaisance séduisante fait qu'en général nous valons tous moins la nuit que le jour. La lumière intimide le vice; la nuit lui rend toutes ses forces, et c'est la vertu qui a peur. Encore une fois, la nuit ne vaut rien pour l'homme, et cependant, ou peut-être à cause de cela même, ne sommes-nous pas tous un peu idolâtres de cette facile divinité? qui peut se vanter de ne l'avoir jamais invoquée pour le mal? Depuis le brigand des grands chemins jusqu'à celui des salons, quel homme n'a jamais dit : *Flecte, precor, vultus ad mea furta tuos?* Et quel homme encore n'a jamais dit : *Nox conscia novit?* La société, la famille la mieux réglée, est celle où l'on veille le moins, et toujours l'extrême corruption des mœurs s'annonce par l'extrême abus dans ce genre. La nuit étant donc, de sa nature, *malè suada*, mauvaise conseillère, de là vient que les fausses religions l'avaient consacrée souvent à des rits coupables, *nota bonæ secreta deæ* (1).

---

(1) Juven., Sat. VI, 314.

LE COMTE.

Avec votre permission, mon cher ami, je dirai plutôt que la *corruption antique* avait consacré la nuit à de coupables orgies, mais que la *religion antique* n'avait point de tort, ou n'en avait d'autres que celui de son impuissance; car rien, je crois, ne commence par le mal. Elle avait mis, par exemple, les mystères que vous nommez sous la garde de la plus sévère pudeur, elle chassait du temple jusqu'au plus petit animal mâle, et jusqu'à la peinture même de l'homme; le poète que vous avez cité rappelle lui-même cette loi avec sa gaîté enragée, pour faire ressortir davantage un effroyable contraste. Vous voyez que les intentions primitives ne sauraient être plus claires : j'ajoute qu'au sein même de l'erreur, la prière nocturne de la Vestale semblait avoir été imaginée pour faire équilibre, un jour, aux mystères de la bonne déesse : mais le culte vrai devait se distinguer sur ce point, et il n'y a pas manqué. Si la nuit donne de mauvais conseils, comme vous le disiez tout à l'heure, il faut lui rendre justice, elle en donne aussi d'excellents : c'est l'époque des profondes méditations et des sublimes ravissements : pour mettre à profit ces élans divins et pour contredire aussi l'influence funeste dont vous parliez, le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, et l'a consacrée à de saintes cérémonies qu'il anime par une musique austère et de puissants cantiques. La religion même, dans tout

ce qui ne tient point au dogme, est sujette à certains changements que notre pauvre nature rend inévitables; cependant, jusque dans les choses de pure discipline, il y en aura toujours d'invariables; par exemple, il y aura toujours des fêtes qui nous appelleront tous à l'office de la nuit, et *toujours* il y aura des hommes choisis dont les pieuses voix se feront entendre dans les ténèbres, car le cantique légitime ne doit jamais se taire sur la terre:

Le jour au jour le rappelle,
La nuit l'annonce à la nuit.

LE SÉNATEUR.

Hélas! qui sait si vous n'exprimez pas, dans ce moment du moins, un vœu plutôt qu'une vérité! Combien le règne de la prière est affaibli, et quels moyens n'a-t-on pas employés pour éteindre sa voix! Notre siècle n'a-t-il pas demandé *à quoi servent les gens qui prient?* Comment la prière percera-t-elle les ténèbres, lorsqu'à peine il lui est permis de se faire entendre de jour? Mais je ne veux pas m'égarer dans ces tristes pressentiments. Vous avez dit tout ce qui a pu m'échapper sur la nuit, sans avoir dit cependant ce que David en a dit; et c'est à quoi je voudrais suppléer. Je vous demande à mon tour la permission de m'en tenir à mon idée principale. Plein d'idées qu'il ne tenait d'aucun homme, David ne cesse d'exhorter l'homme *à suspendre son sommeil pour*

*prier* (1) : il croyait que le silence auguste de la nuit prêtait une force particulière aux saints désirs. *J'ai cherché Dieu*, dit-il, *pendant la nuit, et je n'ai point été trompé* (2). Ailleurs il dit : *J'ai conversé avec mon cœur pendant la nuit. Je m'exerçais dans cette méditation*, *et j'interrogeais mon esprit* (3). En songeant d'autres fois à certains dangers qui, dans les temps antiques, devaient être plus forts que de nos jours, il disait dans sa conscience : *Seigneur*, *je me suis souvenu de ton nom*, pendant la nuit, *et j'ai gardé ta loi* (4). Et sans doute il croyait bien que l'influence de la nuit était l'épreuve des cœurs, puisqu'il ajoute : *Tu as éprouvé mon cœur en le visitant* la nuit (5).

L'air de la nuit ne vaut rien pour l'homme matériel ; les animaux nous l'apprennent en s'abritant tous pour dormir. Nos maladies nous l'apprennent en sévissant toutes pendant la nuit. Pourquoi envoyez-vous le matin chez votre ami malade demander *comment il a passé la nuit*, plutôt que vous n'envoyez demander le soir

---

(1) *In noctibus extollite manus vestras in sancta, etc.* (Ps. CXXXIII, 2.) *passim.*

(2) *Deum exquisivi manibus nocte, et non sum deceptus.* (LXXVI, 3.)

(3) *Meditatus sum nocte cum corde meo, et exercitabar et scopebam spiritum meum.* (LXXVI, 7.)

(4) *Memor fui, nocte, nominis tui, Domine, et custodivi legem tuam.* (CXVIII, 52.)

(5) *Probasti cor meum, et visitasti nocte.* (XVI, 3.)

*comment il a passé la journée?* Il faut bien que la nuit ait quelque chose de mauvais. De là vient la nécessité du sommeil qui n'est point fait pour le jour, et qui n'est pas moins nécessaire à l'esprit qu'au corps, car s'ils étaient l'un et l'autre continuellement exposés à l'action de certaines puissances qui les attaquent sans cesse, ni l'un ni l'autre ne pourraient *vivre*; il faut donc que les actions nuisibles soient suspendues périodiquement, et que tous les deux soient mis pendant ces intervalles sous une influence protectrice. Et comme le corps pendant le sommeil continue ses fonctions vitales, sans que le principe sensible en ait la conscience, les fonctions *vitales* de l'esprit continuent de même, comme vous pouvez vous en convaincre indépendamment de toute théorie, par une expérience vulgaire, puisque l'homme peut apprendre pendant le sommeil, et savoir, par exemple, à son réveil, des vers ou l'air d'une chanson qu'il ne savait pas en s'endormant (1). Mais pour que l'analogie fût parfaite, il fallait encore que le principe intelligent n'eût de même aucune conscience de ce qui se passe en lui pendant ce temps; ou du moins il

---

(1) L'interlocuteur aurait pu ajouter que l'homme possède de plus le pouvoir de s'éveiller à peu près sûrement à l'heure qu'il s'est prescrite à lui-même avant de s'endormir; phénomène aussi constant qu'inexplicable. Le sommeil est un des grands mystères de l'homme. Celui qui le comprendrait aurait, suivant les apparences, pénétré tous les autres.

(*Note de l'Editeur.*)

fallait qu'il ne lui en restât aucune mémoire, ce qui revient au même pour l'ordre établi. De la croyance universelle que l'homme se trouve alors sous une influence bonne et préservatrice naquit l'autre croyance, pareillement universelle, *que le temps du sommeil est favorable aux communications divines.* Cette opinion, de quelque manière qu'elle doive être entendue, s'appuie incontestablement sur l'Ecriture sainte qui présente un grand nombre d'exemples dans ce genre. Nous voyons de plus que les fausses religions ont toujours professé la même croyance : car l'erreur, en tournant le dos à sa rivale, ne cesse néanmoins d'en répéter tous les actes et toutes les doctrines qu'elle altère suivant ses forces, de manière que le type ne peut jamais être méconnu, ni l'image prise pour lui. Middleton, et autres écrivains du même ordre, ont fait une grande dépense d'érudition pour prouver que votre Eglise *imite* une foule de cérémonies païennes, reproches qu'ils auraient aussi adressés à la nôtre, s'ils avaient pensé à nous. Trompés par une religion négative et par un culte décharné, ils ont méconnu les formes éternelles d'une religion positive qui se retrouveront partout. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les *espèces* du *pain* et du *vin*.

Dirons-nous que nous tenons ces mêmes cérémonies des Mexicains ou des Péruviens ? Il faut bien se garder de conclure toujours de la conformité à la dérivation subordonnée : pour que le raisonnement soit légi-

time, il faut avoir exclu précédemment la dérivation commune. Or, pour en revenir à la nuit et aux songes, nous voyons que les plus grands génies de l'antiquité, sans distinction, ne doutaient nullement de l'importance des songes, et qu'ils venaient même s'endormir dans les temples pour y recevoir des oracles (1). Job n'a-t-il pas dit que *Dieu se sert des songes pour avertir l'homme* (2) : AVIS QU'IL NE RÉPÈTE JAMAIS? Et David ne disait-il pas, comme je vous le rappelais tout à l'heure, *que Dieu visite les cœurs pendant la nuit?* Platon ne veut-il pas *qu'on se prépare aux songes par une grande pureté d'âme et de corps* (3)? Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès pour les songes, où il s'avance jusqu'à refuser de reconnaître pour un véritable médecin celui qui ne sait pas interpréter les songes? Il me semble qu'un poète latin, Lucrèce, si je ne me trompe (4), est allé plus loin peut-être en disant

---

(1) . . . . . . . . . . . *fruiturque deorum*
*Colloquio.*
(Virg., Æn. VII, 90, 91.)

(2) *Semel loquitur Deus (et secundò id ipsum non repetit) per somnium in visione nocturnâ,.... ut avertat hominem ab his quæ facit.* (Job, XXXIII, 14, 15, 17.)

(3) *Cicer. de Divin.* I, 30.

(4) Non : le vers est de Juvénal.

*En animam et* mentem *cum quâ Dî nocte loquantur!*
(Juv. VI, 530.)
(*Note de l'Editeur.*)

*que les dieux, durant le sommeil, parlent à l'âme et à l'esprit.*

Enfin Marc-Aurèle (je ne vous cite pas ici un esprit faible) non-seulement a regardé ces communications nocturnes comme un fait incontestable, mais il déclare de plus, en propres termes, en avoir été l'objet. Que dites-vous sur cela, messieurs? Auriez-vous par hasard quelque envie de soutenir que toute l'antiquité sacrée et profane a radoté? que l'homme n'a jamais pu voir que ce qu'il voit, éprouver que ce qu'il éprouve? que les grands hommes que je vous cite étaient des esprits faibles? que...

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne crois point encore avoir acquis le droit d'être impertinent.

LE SÉNATEUR.

Et moi, je crois de plus que personne ne peut acquérir ce droit, qui, Dieu merci, n'existe pas.

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher ami, pourquoi vous ne rassembleriez pas une foule de pensées, d'un genre très-élevé et très-peu commun, qui vous arrivent constamment lorsque nous parlons métaphysique ou religion? Vous pourriez intituler ce recueil : *Elans philosophiques*. Il

existe bien un ouvrage écrit en latin sous le même titre ; *mais ce sont des élans à se casser le cou :* les vôtres, ce me semble, pourraient soulever l'homme sans danger.

LE CHEVALIER.

Je vous y exhorte aussi, mon cher sénateur ; en attendant, messieurs, il va m'arriver, par votre grâce, une chose qui certainement ne m'est arrivée de ma vie : c'est de m'endormir en pensant au *Prophète-Roi.* A vous l'honneur !

FIN DU SEPTIÈME ENTRETIEN.

# NOTES

DU

# SEPTIÈME ENTRETIEN

## N° I.

(Page 2. Cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez.)

« Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais entendu parler ? » et si les loups en faisaient de même, quels hurlements ! quelle boucherie ! et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? » (*La Bruyère.*)

## II.

(Page 10. C'est un de ces points où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours.)

Lycurgue prit des Egyptiens son idée de séparer les gens de guerre du reste des citoyens, et de mettre à part les marchands, artisans et gens de métier; au moyen de quoi il établit une chose publique véritablement noble, nette et gentille. (*Plut. in Lyc., cap. VI de la traduction d'Amyot.*)

Et parmi nous encore, une famille qui n'a jamais porté les armes, quelque mérite qu'elle ait acquis d'ailleurs dans toutes les fonctions civiles les plus honorables, ne sera jamais *véritablement noble, nette et gentille.* Toujours il lui manquera quelque chose.

## III.

(Page 12. Je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.)

L'erreur, pendant tout le dernier siècle, fut une espèce de religion que les philosophes professèrent et prêchèrent hautement comme les apôtres avaient professé et prêché la vérité. Ce n'est pas que ces philosophes aient jamais été de bonne foi : c'est au contraire ce qui leur a toujours et visiblement manqué. Cependant ils étaient convenus, comme les anciens augures, de ne jamais rire en se regardant, et ils mettaient, aussi bien que la chose est possible, l'audace à la place de la persuasion. Voici un passage de Montesquieu bien propre à

faire sentir la force de cet esprit général qui commandait à tous les écrivains :

*Les lois de la nature*, dit-il, *sont celles qui dérivent uniquement de la constitution de notre être; pour les connaître bien, il faut considérer un homme avant l'établissement des sociétés : les lois de la nature seraient celles qu'il recevrait dans un état pareil.* (Espr. des lois, liv. II.)

Ainsi *les lois naturelles, pour l'animal politique et religieux* (comme a dit Aristote), dérivent d'un état antérieur à toute association civile et religieuse! Je suis, toutes les fois qu'il ne s'agit pas du style, admirateur assez tranquille de Montesquieu ; cependant, jamais je ne me persuaderai qu'il ait écrit sérieusement ce qu'on vient de lire. Je crois tout simplement qu'il récitait son *Credo*, comme tant d'autres, du bout des lèvres, pour être fêté par les frères, et peut-être aussi pour ne pas se brouiller avec les inquisiteurs, car ceux de l'erreur ne badinaient pas de son temps.

## IV.

(Page 16. Jamais il n'assistait à la messe dans le camp, sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.)

« Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des « grenadiers qui fut tué. Vous ne serez peut-être pas fâché « de savoir qu'on lui trouva un cilice sur le corps. Il était « d'une piété singulière, et avait même fait ses dévotions le « jour d'auparavant. On dit que, dans cette compagnie, il y a « des gens fort réglés. Pour moi je n'entends guère de messe « dans le camp qui ne soit servie par quelque mousquetaire,

« et où il n'y en ait quelqu'un qui communie de la manière « du monde la plus édifiante. » (*Racine à Boileau, au camp devant Namur*, 1692. *Œuvres, édit. de Geoffroi*, Paris, 1608, tom. VII, pag. 275, lettre XXII.)

## V.

(Page 16. Une croix amère, toute propre à le détacher du monde.)

« J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est « un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du « monde et pour vous ramener à une vie de pure foi, qui est « une mort sans relâche. » (*Œuvres spirit. de Fénelon*, in-12, tom. IV, Lettre CLXIX, pag. 171, 172.)

## VI.

(Page 16. Et que dirons-nous de cet officier à qui madame Guyon, etc.)

« Il ne faut pas vous rendre singulier; ainsi ne vous faites « pas une affaire de perdre quelquefois la messe les jours « ouvriers, *surtout à l'armée*. Tout ce qui est de votre état « est ordre de Dieu pour vous. » (*Œuvres de madame Guyon*, tom. XXXIV; tom. XI *des Lettres chrétiennes et spirit.*, lettre XVI<sup>e</sup>, pag. 54, Londres, 1768, in-12.)

## VII.

(Page 21. Le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Ecriture-Sainte.)

Mascaron a dit dans l'oraison funèbre de Turenne, au commencement de la première partie : « Presque tous les peuples « de la terre, quelque différents d'humeur et d'inclination « qu'ils aient pu être, sont convenus en ce point d'attacher le « premier degré de la gloire à la profession des armes. Cependant si ce sentiment n'était appuyé que sur l'opinion des « hommes, on pourrait le regarder comme une erreur qui a « fasciné tous les esprits. Mais quelque chose de plus réel et « de plus solide me détermine là-dessus; et si nous sommes « trompés dans la noble idée que nous nous formons de la « gloire des conquérants, grand Dieu ! j'ose presque dire que « c'est vous qui nous avez trompés. Le plus auguste des « titres que Dieu se donne à lui-même, n'est-ce pas celui de « DIEU DES ARMÉES ? etc., etc. »

Mais qui n'admirerait la sagesse d'Homère, qui faisait dire à son Jupiter, il y a près de trois mille ans : *Ah ! que les hommes accusent les dieux injustement ! Ils disent que les maux leur viennent de nous, tandis que c'est uniquement par leurs crimes qu'ils se rendent malheureux plus qu'ils ne devraient l'être.* — Disons-nous mieux ? Je prie qu'on fasse attention à l'υπὲρ μόρον (*Odyss.* 1, 32.)

## VIII.

(Page 27. La terre, avide de sang, ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre.)

Isaïe, XXVI, 21. Gen. IV, 11. Dans la tragédie grecque d'Oreste, Apollon déclare : « Qu'il ne faut point s'en prendre « à Hélène de la guerre de Troie, qui a coûté si cher aux

« Grecs ; que la beauté de cette femme ne fut que le moyen « dont les dieux se servirent pour allumer le guerre entre « deux peuples, *et faire couler le sang qui devait purifier « la terre, souillée par le débordement de tous les crimes.* » (Mot à mot, *pour* POMPER *les souillures.*) Eurip., Orest. V, 1677-80.

Peu d'auteurs anciens se montrent plus versés qu'Euripide dans tous les dogmes de la théologie antique. Il a parlé comme Isaïe, et Mahomet a parlé comme l'un et l'autre : *Si Dieu*, dit-il, *n'élevait pas nation contre nation, la terre serait entièrement corrompue.* (Alcoran, cité par le chev. Will. Jones ; hist. de Thomas-Kouli-Khan. *Works*, in-4°, tom. V, pag. 8.) *Fas est et ab hoste doceri.*

## IX.

(Page 30. C'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV.)

Voici ce qu'écrivait Bolingbroke au sujet de la guerre terminée par la paix de Nimègue, en 1679 : « La misérable « conduite de l'Autriche, la pauvreté de quelques princes de « l'empire, la désunion et, pour parler clair, la politique « mercenaire de tous ces princes ; en un mot les vues étroites, « les fausses notions, et, pour m'exprimer encore aussi fran- « chement sur ma nation que sur les autres, la scélératesse du « cabinet anglais, n'empêchèrent pas seulement qu'on ne mît « des bornes à cette puissance, mais l'élevèrent à une force « presqu'insurmontable à toute coalition future. » (*Bolingbroke's Letters on the study and use of history*, Bâle, 1788, in-8°, Lettre VIII, pag. 184.)

En écrivant ces lignes, Bolingbroke se doutait peu qu'en un clin d'œil les Hollandais fouleraient aux pieds Louis XIV à Gertruidenberg, et qu'ils seraient le nœud d'une coalition formidable qui serait brisée à son tour par une puissance du second ordre : *Un gant et un verre d'eau.*

X

(Page 30. Sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre.)

L'empereur Arnoulf faisait le siège de Rome : un lièvre qui s'était jeté dans le camp de ce prince s'échappe en courant du côté de la ville ; les soldats le poursuivant avec de grands cris, les assiégés, qui se crurent au moment d'un assaut général, perdirent la tête et prirent la fuite, ou se précipitèrent du haut des remparts. Arnoulf, profitant de cette terreur panique, s'empara de la ville. (*Luitpr., hist., liv. I, chap.* 8.) Muratori ne croit pas trop à ce fait, quoiqu'il nous ait été raconté par un auteur contemporain. ( *Muratori Ann. d'Italia da ann. DCCCXCVI*, in 4°, tom. V, *pag.* 215. ) Je le crois cependant aussi certain que celui des oies.

XI.

(Page 57. Le poète que vous avez cité rappelle lui-même cette loi, etc., etc.)

*Illuc testiculi sibi conscius unde fugit mus*
*. . . . . . . ubi velari pictura jubetur*
*Quæcumque alterius sexûs imita figuram est.*

(Juven., sat. VI, 338, 341.)

## XII.

(Page 57. Le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, etc.)

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour ;
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec les anges
Le bien qu'à tes élus réserve ton amour.

Lève-toi, soleil adorable
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous aviez présentés.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents ;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Au joug de la raison asservisse nos sens......

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin, etc., etc.

(Voyez les hymnes du Bréviaire romain, traduites par Racine, dans les œuvres mêlées de ce grand poète.) Celui qui voudra sans vocation essayer quelque chose dans ce genre, en apparence si simple et si facile, apprendra deux choses en jetant la plume : ce que c'est que la prière, et ce que c'est que le talent de Racine.

XIII.

(Page 61. **Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la** *présence réelle* **sous les** *espèces* **du** *pain* **et du** *vin.*)

Rien n'est plus vrai que cette assertion. *Voy.* les Lettres américaines de Carli-Rubbi, in-8°, tom. I, lettres, 4, 5, 6, 9.

Au Pérou, le sacrifice consistait dans le *Cancu* ou pain consacré, et dans l'*Aca* ou liqueur sacrée, dont les prêtres et les Incas buvaient une portion après la cérémonie. (*Ibid.*, I. 9.)

« Les Mexicains formaient une image de leur idole en pâte « de maïs qu'ils faisaient cuire comme un pain. Après l'avoir « portée en procession et rapportée dans le temple, le prêtre « la rompait et la distribuait aux assistants. *Chacun mangeait « son morceau, et se croyait sanctifié après avoir mangé « son Dieu.* » (Raynal, Hist. phil. et pol., etc., liv. VI.) Carli a tort de citer ce trait sans le moindre signe de désapprobation. (*Ibid.*, I. 9.) On peut observer ici en passant que les mécréants du dernier siècle, Voltaire, Hume, Frédéric II, Raynal, etc., se sont extrêmement amusés à nous faire dire : *Que nous mangeons notre Dieu après l'avoir fait ; qu'une oublie devient Dieu, etc.* Ils ont trouvé un moyen infaillible de nous rendre ridicules, c'est de nous prêter leurs propres pensées ; mais cette proposition, *le pain est Dieu*, tombe d'elle-même *par sa propre absurdité.* (Bossuet, Hist. des Variat., II, 3.) Ainsi tous les bouffons possibles sont bien les maîtres de battre l'air tant qu'ils voudront.

XIV.

(Page 62. Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, etc., etc.)

Hippocrate dit dans ce traité : *Que tout homme qui juge bien des signes donnés par les songes en sentira l'extrême importance ;* et il décide ensuite, d'une manière plus générale que la mémoire de l'interlocuteur ne le lui rappelait, que *l'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse.* Ὅστις οὖν ἐπίσταται κρίνειν ταυτα ὀρθῶς, μέγα μέρος ἐπίσταται σοφίης. (Hipp. de Somn. pp. Edit. Van der Linden. Tom. I, cap. 2, in fin. *p.* 635.) Je ne connais aucun autre texte d'Hippocrate qui se rapporte plus directement au sujet.

(*Note de l'Editeur.*)

XV.

(Page 63. Enfin, Marc-Aurèle a regardé ces communications nocturnes comme un fait incontestable ; mais, etc.)

On lit en effet ceci dans les tablettes de ce grand personnage : *Les dieux ont la bonté de donner aux hommes, par les songes et par les oracles, les secours dont ils ont besoin. Une grande marque du soin des dieux pour moi, c'est que, dans mes songes, ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maux, particulièrement pour mes vertiges et mon crachement de sang, comme il m'arriva à Gaëte et à Chryse.* (Pensées de Marc-Aurèle, liv. I, in fin. ; liv. IX, § 27.)

# HUITIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Trouvez bon, Messieurs, qu'avant de poursuivre nos entretiens je vous présente le procès-verbal des séances précédentes.

LE SÉNATEUR.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire, monsieur le chevalier ?

LE CHEVALIER.

Le plaisir que je prends à nos conversations m'a fait naître l'idée de les écrire. Tout ce que nous disons ici se grave profondément dans ma mémoire. Vous savez que cette faculté est très-forte chez moi : c'est un mérite assez léger pour qu'il me soit permis de m'en parer ; d'ailleurs je ne donne point aux idées le temps

de s'échapper. Chaque soir avant de me coucher, et dans le moment où elles me sont encore très-présentes, j'arrête sur le papier les traits principaux, et pour ainsi dire la *trame* de la conversation; le lendemain je me mets au travail de bonne heure et j'achève le tissu, m'appliquant surtout à suivre le fil du discours et la filiation des idées. Vous savez d'ailleurs que je ne manque pas de temps, car il s'en faut que nous puissions nous réunir exactement tous les jours; je regarde même comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se donner parole expressément, et toute affaire cessante, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une règle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat. J'ai donc eu plus de temps qu'il ne fallait, et je crois que peu d'idées essentielles me sont échappées. Vous ne me refuserez pas d'ailleurs le plaisir d'entendre la lecture de mon ouvrage : et vous comprendrez, à la largeur des marges, que j'ai compté sur de nombreuses corrections. Je me suis promis une véritable jouissance dans ce travail commun; mais je vous avoue qu'en m'imposant cette tâche pénible, j'ai pensé aux autres plus qu'à moi. Je connais beaucoup d'hommes dans le monde, beaucoup de jeunes gens surtout, extrêmement dégoûtés des idées modernes. D'autres flottent et ne deman-

dent qu'à se fixer. Je voudrais leur communiquer ces mêmes idées qui ont occupé nos soirées, persuadé que je serais utile à quelques-uns et agréable au moins à beaucoup d'autres. Tout homme est une espèce de FOI pour un autre, et rien ne l'enchante, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime. S'il vous semblait même que ma plume, aidée par une mémoire heureuse et par une révision sévère, eût rendu fidèlement nos conversations, en vérité je pourrais fort bien faire la folie de les porter chez l'imprimeur.

LE COMTE.

Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'un tel ouvrage réussît.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, je vous en prie? Vous me disiez cependant, il y a peu de temps : *qu'une conversation valait mieux qu'un livre.*

LE COMTE.

Elle vaut mieux sans doute pour s'instruire, puisqu'elle admet l'interruption, l'interrogation et l'explication; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit faite pour être imprimée.

LE CHEVALIER.

Ne confondons pas les termes : ceux de *conversation*, de *dialogue* et d'*entretien* ne sont pas synonymes. La *conversation* divague de sa nature : elle n'a jamais de but antérieur ; elle dépend des circonstances ; elle admet un nombre illimité d'interlocuteurs. Je conviendrai donc si vous voulez qu'elle ne serait pas faite pour être imprimée, quand même la chose serait possible, à cause d'un certain *pêle-mêle* de pensées, fruit des transitions les plus bizarres, qui nous mènent souvent à parler, dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'opéra-comique.

Mais l'*entretien* est beaucoup plus sage ; il suppose un sujet, et si ce sujet est grave, il me semble que l'entretien est subordonné aux règles de l'art dramatique, qui n'admettent point un quatrième interlocuteur (1). Cette règle est dans la nature. Si nous avions ici un quatrième, il nous gênerait fort.

Quant au *dialogue*, ce mot ne représente qu'une fiction ; car il suppose une conversation qui n'a jamais existé. C'est une œuvre purement artificielle : ainsi on peut en écrire tant qu'on voudra ; c'est une composition comme une autre, qui part toute formée, comme Minerve, du cerveau de l'écrivain ; et les dialogues des

---

(1) *Nec quarta loqui persona laboret.* (Hor.)

*morts*, qui ont illustré plus d'une plume, sont aussi réels, et même aussi probables, que ceux des vivants publiés par d'autres auteurs. Ce genre nous est donc absolument étranger.

Depuis que vous m'avez jeté l'un et l'autre dans les lectures sérieuses, j'ai lu les Tusculanes de Cicéron traduites en français par le président Bouhier et par l'abbé d'Olivet. Voilà encore une œuvre de pure imagination, et qui ne donne pas seulement l'idée d'un entretien réel. Cicéron introduit un auditeur qu'il désigne tout simplement par la lettre A : il se fait faire une question par cet auditeur imaginaire, et lui répond tout d'une haleine par une dissertation régulière : ce genre ne peut être le nôtre. Nous ne sommes point des lettres majuscules ; nous sommes des êtres très-réels, très-palpables : nous parlons pour nous instruire et pour nous consoler. Il n'y a entre nous aucune subordination ; et, malgré la supériorité d'âge et de lumières, vous m'accordez une égalité que je ne demande point. Je persiste donc à croire que si nos entretiens étaient publiés fidèlement, c'est-à-dire avec toute cette exactitude qui est possible... Vous riez, M. le sénateur?

LE SÉNATEUR.

Je ris en effet, parce qu'il me semble que, sans vous en apercevoir, vous argumentez puissamment contre votre projet. Comment pourriez-vous convenir plus clairement des inconvénients qu'il entraînerait qu'en nous entraînant nous-mêmes dans une conversa-

tion sur les conversations ? Ne voudriez-vous pas aussi l'écrire, par hasard ?

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerais pas, je vous assure, si je publiais le livre ; et je suis persuadé que personne ne s'en fâcherait. Quant aux autres digressions inévitables dans tout entretien réel, j'y vois plus d'avantages que d'inconvénients, pourvu qu'elles naissent du sujet et sans aucune violence. Il me semble que toutes les vérités ne peuvent se tenir debout par leurs propres forces : il en est qui ont besoin d'être, pour ainsi dire, *flanquées* par d'autres vérités, et de là vient cette maxime très-vraie que j'ai lue je ne sais où : *que pour savoir bien une chose, il fallait en savoir un peu mille.* Je crois donc que cette facilité que donne la conversation, d'assurer sa route en étayant une proposition par d'autres lorsqu'elle en a besoin ; que cette facilité, dis-je, transportée dans un livre, pourrait avoir son prix et mettre de l'art dans la négligence.

LE SÉNATEUR.

Ecoutez, M. le chevalier, je le mets sur votre conscience, et je crois que notre ami en fait autant. Je crains peu, au reste, que la responsabilité puisse jamais vous ôter le sommeil, le livre ne pouvant faire beaucoup de mal, ce me semble. Tout ce que nous vous demandons en commun, c'est de vous garder sur toutes

choses, quand même vous ne publieriez l'ouvrage qu'après notre mort, de dire dans la préface : *J'espère que le lecteur ne regrettera pas son argent* (1), autrement vous nous verriez apparaître comme des ombres furieuses, et malheur à vous !

LE CHEVALIER.

N'ayez pas peur : je ne crois pas qu'on me surprenne jamais à aller piller Locke, après la peur que vous m'en avez faite.

Quoi qu'il en puisse arriver dans l'avenir, voyons, je vous en prie, où nous en sommes aujourd'hui. Nos entretiens ont commencé par l'examen de la grande et éternelle plainte qu'on ne cesse d'élever sur le succès du crime et les malheurs de la vertu ; et nous avons acquis l'entière conviction qu'il n'y a rien au monde de moins fondé que cette plainte, et que pour celui même qui ne croirait pas à une autre vie, le parti de la vertu serait toujours le plus sûr pour obtenir la plus haute chance de bonheur temporel. Ce qui a été dit sur les supplices, sur les maladies et sur les remords ne laisse pas subsister le moindre doute sur ce point. J'ai surtout fait une attention particulière à ces deux axiomes fondamentaux : savoir, en premier lieu, *que nul homme n'est puni comme juste, mais toujours comme*

(1) *Voy*. tom. IV, p. 319.

*homme*, en sorte qu'il est faux que la vertu souffre dans ce monde : c'est la nature humaine qui souffre, et toujours elle le mérite ; et secondement, *que le plus grand bonheur temporel n'est nullement promis, et ne saurait l'être, à l'homme vertueux, mais à la vertu.* Il suffit, en effet, pour que l'ordre soit visible et irréprochable, même dans ce monde, que la plus grande masse de bonheur soit dévolue à la plus grande masse de vertus en général ; et l'homme étant donné tel qu'il est, il n'est pas même possible à notre raison d'imaginer un autre ordre de choses qui ait seulement une apparence de raison et de justice. Mais comme il n'y a point d'homme juste, il n'y en a point qui ait droit de se refuser à porter de bonne grâce sa part des misères humaines, puisqu'il est nécessairement criminel ou de sang criminel ; ce qui nous a conduits à examiner à fond toute la théorie du *péché originel*, qui est malheureusement celle de la nature humaine. Nous avons vu dans les nations sauvages une image affaiblie du crime primitif ; et l'homme n'étant qu'une parole animée, la dégradation de la parole s'est présentée à nous, non comme le signe de la dégradation humaine, mais comme cette dégradation même ; ce qui nous a valu plusieurs réflexions sur les langues et sur l'origine de la parole et des idées. Ces points éclaircis, la prière se présentait naturellement à nous comme un supplément à tout ce qui avait été dit, puisqu'elle est un remède accordé à l'homme pour restreindre l'empire du mal en se perfectionnant lui-même, et qu'il ne doit s'en prendre qu'à ses propres vices, s'il refuse d'employer

ce remède. A ce mot de *prière* nous avons vu s'élever la grande objection d'une philosophie aveugle ou coupable, qui, ne voyant dans le mal physique qu'un résultat inévitable des lois éternelles de la nature, s'obstine à soutenir que par là même il échappe entièrement à l'action de la prière. Ce sophisme mortel a été discuté et combattu dans le plus grand détail. Les fléaux dont nous sommes frappés, et qu'on nomme très-justement *fléaux du ciel*, nous ont paru *des lois de la nature* précisément comme les supplices sont *des lois de la société*, et par conséquent d'une nécessité purement secondaire qui doit enflammer notre prière, loin de la décourager. Nous pouvions sans doute nous contenter à cet égard des idées générales, et n'envisager toutes ces sortes de calamités qu'en masse : cependant nous avons permis à la conversation de serpenter un peu dans ce triste champ, et la guerre surtout nous a beaucoup occupés. C'est, je vous l'assure, celle de toutes nos excursions qui m'a le plus attaché ; car vous m'avez fait envisager ce fléau de la guerre sous un point de vue tout nouveau pour moi, et je compte y réfléchir encore de toutes mes forces.

LE SÉNATEUR.

Pardon si je vous interromps, M. le chevalier ; mais avant d'abandonner tout à fait l'intéressante discussion sur les souffrances du juste, je veux encore soumettre à votre examen quelques pensées que je crois fondées et qui peuvent, à mon avis, faire considérer les peines

temporelles de cette vie comme l'une des plus grandes et des plus naturelles solutions de toutes les objections élevées sur ce point contre la justice divine. Le juste, en sa qualité d'homme, serait néanmoins sujet à tous les maux qui menacent l'humanité, et comme il n'y serait soumis précisément qu'en cette qualité d'homme, il n'aurait nul droit de se plaindre; vous l'avez remarqué, et rien n'est plus clair; mais vous avez remarqué de plus, ce qui malheureusement n'a pas besoin de preuve, qu'il n'y a point de *juste* dans la rigueur du terme, d'où il suit que tout homme a quelque chose à expier. Or, si le juste (tel qu'il peut exister) accepte les souffrances dues à sa qualité d'homme, et si la justice divine à son tour accepte cette acceptation, je ne vois rien de si heureux pour lui, ni de si évidemment juste.

Je crois de plus en mon âme et conscience que si l'homme pouvait vivre dans ce monde exempt de toute espèce de malheurs, il finirait par s'abrutir au point d'oublier complétement toutes les choses célestes et Dieu même. Comment pourrait-il, dans cette supposition, s'occuper d'un ordre supérieur, puisque dans celui même où nous vivons, les misères qui nous accablent ne peuvent nous désenchanter des charmes trompeurs de cette malheureuse vie?

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je suis dans l'erreur, mais il me semble qu'il n'y aurait rien de si infortuné qu'un homme qui

n'aurait jamais éprouvé l'infortune : car jamais un tel homme ne pourrait être sûr de lui-même, ni savoir ce qu'il vaut. Les souffrances sont pour l'homme vertueux ce que les combats sont pour le militaire : elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. Le brave s'est-il jamais plaint à l'armée d'être toujours choisi pour les expéditions les plus hasardeuses ? il les recherche au contraire et s'en fait gloire : pour lui, les souffrances sont une occupation, et la mort une aventure. Que le poltron s'amuse à vivre tant qu'il voudra, c'est son métier ; mais qu'il ne vienne point nous étourdir de ses impertinences sur le malheur de ceux qui ne lui ressemblent pas. La comparaison me semble tout à fait juste : si le brave remercie le général qui l'envoie à l'assaut, pourquoi ne remercierait-il pas de même Dieu qui le fait souffrir ? Je ne sais comment cela se fait, mais il est cependant sûr que l'homme gagne à souffrir volontairement, et que l'opinion même l'en estime davantage. J'ai souvent observé, à l'égard des austérités religieuses, que le vice même qui s'en moque ne peut s'empêcher de leur rendre hommage. Quel libertin a jamais trouvé l'opulente courtisane, qui dort à minuit sur l'édredon, plus heureuse que l'austère carmélite, qui veille et qui prie pour nous à la même heure? Mais j'en reviens toujours à ce que vous avez observé avec tant de raison : *qu'il n'y a point de juste.* C'est donc par un trait particulier de bonté que Dieu châtie dans ce monde, au lieu de châtier beaucoup plus sévèrement dans l'autre. Vous saurez, messieurs, qu'il n'y a rien que je croie plus fermement que le purgatoire. Comment les peines ne seraient-elles pas tou-

jours proportionnées aux crimes? Je trouve surtout que les nouveaux raisonneurs qui ont nié les peines éternelles sont d'une sottise étrange, s'ils n'admettent pas expressément le purgatoire : car, je vous prie, à qui ces gens-là feront-il accroire que l'âme de Robespierre s'élança de l'échafaud dans le sein de Dieu comme celle de Louis XVI? Cette opinion n'est cependant pas aussi rare qu'on pourrait l'imaginer : j'ai passé quelques années, depuis mon *hégire*, dans certaines contrées de l'Allemagne où les docteurs de la loi ne veulent plus ni enfer ni purgatoire : il n'y a rien de si extravagant. Qui jamais a imaginé de faire fusiller un soldat pour une pipe de faïence volée dans la chambrée? cependant il ne faut pas que cette pipe soit volée impunément; il faut que le voleur soit *purgé* de ce vol avant de pouvoir se placer en ligne avec les braves gens.

LE SÉNATEUR.

Il faut avouer, M. le chevalier, que si jamais nous avons une *Somme théologique* écrite de ce style, elle ne manquera pas de réussir dans le monde.

LE CHEVALIER.

Il ne s'agit nullement de style; chacun a le sien : il s'agit des choses. Or, je dis que le purgatoire est le dogme du bon sens; et puisque tout péché doit être expié dans ce monde ou dans l'autre, il s'ensuit que les afflictions envoyées aux hommes par la justice divine

sont un véritable bienfait, puisque ces peines, lorsque nous avons la sagesse de les accepter, nous sont, pour ainsi dire, *décomptées* sur celles de l'avenir. J'ajoute qu'elles sont un gage manifeste d'amour, puisque cette anticipation ou cette commutation de peine exclut évidemment la peine éternelle. Celui qui n'a jamais souffert dans ce monde ne saurait être sûr de rien ; et moins il a souffert moins il est sûr : mais je ne vois pas ce que peut craindre, ou pour m'exprimer plus exactement, ce que peut *laisser craindre* celui qui a souffert avec acceptation.

LE COMTE.

Vous avez parfaitement raisonné, M. le chevalier, et même je dois vous féliciter de vous être rencontré avec Sénèque ; car vous avez dit des carmélites précisément ce qu'il a dit des vestales (1) : j'ignore si vous savez que ces vierges fameuses se levaient la nuit, et qu'elles avaient leurs *matines*, au pied de la lettre, comme nos religieuses de la stricte observance : en tout cas comptez sur ce point de l'histoire. La seule observation critique que je me permettrai sur votre théologie peut être aussi, ce me semble, adressée à ce même Sénèque : « Aimeriez-vous

---

(1) *Non est iniquum nobilissimas virgines ad sacra facienda noctibus excitari, altissimo somno inquinatas frui.* (Senec., de Prov., cap. V.)

mieux, disait-il, être Sylla que Régulus, etc. (1)? » Mais prenez garde, je vous prie, qu'il n'y ait ici une petite confusion d'idées. Il ne s'agit point du tout de la gloire attachée à la vertu qui supporte tranquillement les dangers, les privations et les souffrances ; car sur ce point tout le monde est d'accord : il s'agit de savoir pourquoi il a plu à Dieu de rendre ce mérite nécessaire? Vous trouverez des blasphémateurs et même des hommes simplements légers, disposés à vous dire : *Que Dieu aurait bien pu dispenser la vertu de cette sorte de gloire.* Sénèque, ne pouvant répondre aussi bien que vous, parce qu'il n'en savait pas autant que vous (ce que je vous prie de bien observer), s'est jeté sur cette gloire qui prête beaucoup à la rhétorique ; et c'est ce qui donne à son traité de la Providence, d'ailleurs si beau et si estimable, une légère couleur de déclamation. Quant à vous, M. le sénateur, en mettant même cette considération à l'écart, vous avez rappelé avec beaucoup de raison que tout homme souffre parce qu'il est homme, parce qu'il serait Dieu s'il ne souffrait pas, et parce que ceux qui demandent un homme impassible, demandent un autre monde ; et vous avez ajouté une chose non moins incontestable en remarquant que nul homme n'étant juste, c'est-à-dire exempt de crimes actuels (si l'on excepte la sainteté proprement dite, qui est très-rare), Dieu fait réellement miséricorde aux coupables en les châtiant

(1) *Idem, ibid.*, tom. III. Ce ne sont pas les propres mots, mais le sens est rendu.

dans ce monde. Je crois que je vous aurais parlé de ces peines temporaires futures que nous nommons *purgatoire*, si M. le chevalier ne m'avait interdit de chercher mes preuves dans l'autre monde (1).

LE CHEVALIER.

Vous ne m'aviez pas compris parfaitement : je n'avais exclu de nos entretiens que les peines dont l'homme pervers est menacé dans l'autre monde : mais quant aux peines temporaires imposées au prédestiné, c'est autre chose.....

LE COMTE.

Comme il vous plaira. Il est certain que ces peines futures et temporaires fournissent, pour tous ceux qui les croient, une réponse directe et péremptoire à toutes les objections fondées sur les souffrances du prétendu juste, et il est vrai encore que ce dogme est si plausible, qu'il s'empare, pour ainsi dire, du bon sens, et n'attend pas la révélation. Je ne sais, au reste, si vous n'êtes pas dans l'erreur en croyant que dans ce pays où vous *avez dépensé* sans fruit, mais non pas sans mérite, tant de zèle et tant de valeur, vous avez entendu *les docteurs de la loi* nier tout à la fois l'enfer et le purgatoire. Vous

---

(1) *Voy.* tom. IV, p. 11.

pourriez fort bien avoir pris la dénégation d'un mot pour celle d'une chose. C'est une énorme puissance que celle des mots! Tel ministre que celui du purgatoire mettrait en colère, nous accordera sans peine un *lieu d'expiation* ou un *état intermédiaire*, ou peut-être même des *stations;* qui sait...? sans se croire le moins du monde ridicule. — Vous ne dites rien, mon cher sénateur? Je continue. — Un des grands motifs de la brouillerie du XVI[e] siècle fut précisément le *purgatoire.* Les insurgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple. Cependant lorsqu'ils sont devenus philosophes ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un *enfer à temps*, uniquement pour la bonne police, et de peur de faire monter au ciel, tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Thérèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que le purgatoire; en sorte qu'après s'être brouillés avec nous parce qu'ils ne voulaient point de purgatoire, ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent que le purgatoire : c'est cela qui est extravagant, comme vous disiez tout à l'heure. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je me hâte d'arriver à l'une des considérations les plus dignes d'exercer toute l'intelligence de l'homme, quoique, dans le fait, le commun des hommes s'en occupe fort peu.

*Le juste, en souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable par voie de réversibilité.*

C'est une des plus grandes et des plus importantes vérités de l'ordre spirituel; mais il faudrait pour la traiter

à fond plus de temps qu'il ne m'en reste aujourd'hui. Remettons-en donc la discussion à demain, et laissez-moi consacrer les derniers moments de la soirée au développement de quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit sur le même sujet.

*On ne saurait expliquer*, dit-on, *par les lumières de la raison, les succès du méchant et les souffrances du juste en ce monde*. Ce qui signifie sans doute *qu'il y a dans l'ordre que nous voyons une injustice qui ne s'accorde pas avec la justice de Dieu;* autrement l'objection n'aurait point de sens. Or, cette objection pouvant partir de la bouche d'un athée ou de celle d'un théiste, je ferai d'abord la première supposition pour écarter toute espèce de confusion. Voyons donc tout ce que cela veut dire de la part d'un de ces athées de persuasion ou de profession.

Je ne sais en vérité si ce malheureux Hume s'est compris lui-même, lorsqu'il a dit si criminellement, et même si sottement avec tout son génie : *Qu'il était impossible de justifier le caractère de la Divinité* (1). Justifier le caractère d'un être qui n'existe pas !

---

(1) Il a dit en effet en propres termes : « Qu'il est impossi-« ble à la raison naturelle de justifier le caractère de la Divi-« nité. » (Essays on liberty and necessity. vers. fin.) Il ajoute avec une froide et révoltante audace : « Montrer que « Dieu n'est pas l'auteur du péché, c'est ce qui a passé jusqu'à « présent toutes les forces de la philosophie. » (*Ibid.* Essays, tom. III, sect. VIII. v. Beatty. on Truth. part. II, ch. II.)

Encore une fois, qu'est-ce qu'on veut dire? Il me semble que tout se réduit à ce raisonnement : Dieu EST injuste, donc il n'existe pas. Ceci est curieux! Autant vaut le Spinosa de Voltaire qui dit à Dieu : *Je crois bien entre nous que vous n'existez pas* (1). Il faudra donc que le mécréant se retourne et dise : *Que l'existence du mal est un argument contre celle de Dieu ; parce que si Dieu existait, ce mal, qui est une injustice, n'existerait pas.* Ah! ces messieurs savent donc que Dieu qui n'existe pas *est juste par essence!* Ils connaissent les attributs d'un être chimérique; et ils sont en état de nous dire à point nommé comment Dieu serait fait si par hasard il y en avait un : en vérité il n'y a pas de folie mieux conditionnée. S'il était permis de rire en un sujet aussi triste, qui ne rirait d'entendre des hommes qui ont fort bien une tête sur les épaules comme nous, argumenter contre Dieu de cette même idée qu'il leur a donnée de lui-même, sans faire attention que cette seule idée prouve Dieu, puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas? En effet, l'homme peut-il se représenter à lui-même, et la peinture peut-elle représenter à ses yeux autre chose que ce qui existe? L'inépuisable imagination de Raphael a pu couvrir sa fameuse galerie d'assemblages fantastiques; mais chaque pièce existe dans la nature. Il en est de même du monde moral : l'homme ne peut concevoir que ce qui est; ainsi l'athée, pour nier Dieu, le suppose.

---

(1) Voyez la pièce très connue intitulée *les Systèmes*.

Au surplus, messieurs, tout ceci n'est qu'une espèce de préface à l'idée favorite que je voulais vous communiquer. J'admets la supposition folle d'un dieu hypothétique, et j'admets encore que les lois de l'univers puissent être injustes ou cruelles à notre égard sans qu'elles aient d'auteur intelligent ; ce qui est cependant le comble de l'extravagance : qu'en résultera-t-il contre l'existence de Dieu? Rien du tout. L'intelligence ne se prouve à l'intelligence que par le *nombre*. Toutes les autres considérations ne peuvent se rapporter qu'à certaines propriétés ou qualités du sujet intelligent, ce qui n'a rien de commun avec la question primitive de l'existence.

Le *nombre*, messieurs, le *nombre!* ou l'ordre et la *symétrie;* car l'ordre n'est que le *nombre ordonné*, et la symétrie n'est que *l'ordre aperçu* et *comparé*.

Dites-moi, je vous prie, si, lorsque Néron illuminait jadis ses jardins avec des torches dont chacune renfermait et brûlait un homme vivant, l'alignement de ces horribles flambeaux ne prouvait pas au spectateur une intelligence ordonnatrice aussi bien que la paisible illumination faite hier pour la fête de S. M. l'impératrice-mère (1)? Si le mois de juillet ramenait chaque année la peste, ce joli cycle serait tout aussi régulier que celui des moissons. Commençons donc à voir si le *nombre* est

---

(1) Cette circonstance fixe la date du dialogue au 23 juillet. (*Note de l'éditeur.*)

dans l'univers; de savoir ensuite *si* et *pourquoi* l'homme est traité bien ou mal dans ce même monde : c'est une autre question qu'on peut examiner une autre fois, et qui n'a rien de commun avec la première.

Le *nombre* est la barrière évidente entre la brute et nous; dans l'ordre immatériel, comme dans l'ordre physique, l'usage du feu nous distingue d'elle d'une manière tranchante et ineffaçable. Dieu nous a donné le nombre, et c'est par le nombre qu'il se prouve à nous, comme c'est par le nombre que l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre vous ôtez les arts, les sciences, la parole et par conséquent l'intelligence. Ramenez-le : avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté; le *cri* devient *chant*, le bruit reçoit le *rhythme*, le saut est *danse*, la force s'appelle *dynamique*, et les traces sont des *figures*. Une preuve sensible de cette vérité, c'est que dans les langues (du moins dans celles que je sais, et je crois qu'il en est de même de celles que j'ignore) les mêmes mots expriment le nombre et la pensée : on dit, par exemple, que la *raison* d'un grand homme a découvert la *raison* d'une telle progression : on dit *raison sage*, et *raison inverse*, *mécomptes* dans la politique, et *mécomptes* dans les calculs; ce mot de *calcul* même qui se présente à moi reçoit la double signification, et l'on dit : *Je me suis trompé dans tous mes calculs*, quoiqu'il ne s'agisse point du tout de calculs. Enfin nous disons également : *Il compte ses écus*, et *il compte aller vous voir*, ce que l'habitude seule nous empêche de trouver extraordinaire. Les mots relatifs aux poids, à la mesure, à l'équilibre, ramènent à tout mo-

ment, dans le discours, le *nombre* comme synonyme de la pensée ou de ses procédés ; et ce mot de *pensée* même ne vient-il pas d'un mot latin qui a rapport au nombre ?

L'intelligence comme la beauté se plaît à se contempler : or, le miroir de l'intelligence, c'est le nombre. De là vient le goût que nous avons tous pour la symétrie ; car tout être intelligent aime à placer et à reconnaître de tout côté son signe qui est l'*ordre*. Pourquoi des soldats en uniforme sont-ils plus agréables à la vue que sous l'habit commun ? pourquoi aimons-nous mieux les voir marcher en ligne qu'à la débandade ? pourquoi les arbres dans nos jardins, les plats sur nos tables, les meubles dans nos appartements, etc., doivent-ils être placés symétriquement pour nous plaire ? Pourquoi la rime, les pieds, les ritournelles, la mesure, le rhythme, nous plaisent-ils dans la musique et dans la poésie ? Pouvez-vous seulement imaginer qu'il y ait, par exemple, dans nos rimes *plates* (si heureusement nommées), quelque beauté intrinsèque ? Cette forme et tant d'autres ne peuvent nous plaire que parce que l'intelligence se plaît dans tout ce qui prouve l'intelligence, et que son signe principal est le nombre. Elle jouit donc partout où elle se reconnaît, et le plaisir que nous cause la symétrie ne saurait avoir d'autre racine ; mais faisons abstraction de ce plaisir et n'examinons que la chose en elle-même. Comme ces mots que je prononce dans ce moment vous prouvent l'existence de celui qui les prononce, et que s'ils étaient écris, ils la prouveraient de même à tous ceux qui liraient ces mots arrangés suivant les lois de la syntaxe, de même tous les êtres créés

prouvent par leur *syntaxe* l'existence d'un suprême écrivain qui nous parle par ces signes ; en effet, tous ces êtres sont des lettres dont la réunion forme un discours qui prouve Dieu, c'est-à-dire l'intelligence qui le prononce : car il ne peut y avoir de discours sans *âme parlante,* ni d'écriture sans écrivain ; à moins qu'on ne veuille soutenir que la courbe que je trace grossièrement sur le papier avec un anneau de fil et un compas prouve bien une intelligence qui l'a tracée, mais que cette même courbe décrite par une planète ne prouve rien ; ou qu'une lunette achromatique prouve bien l'existence de *Dollond* de *Ramsden,* etc.; mais que l'œil, dont le merveilleux instrument que je viens de nommer n'est qu'une grossière imitation, ne prouve point du tout l'existence d'un artiste suprême ni l'intention de prévenir l'aberration ! Jadis un navigateur, jeté par le naufrage sur une île qu'il croyait déserte, aperçut en parcourant le rivage une figure de géométrie tracée sur le sable : il reconnut l'homme et rendit grâces aux dieux. Une figure de la même espèce aurait-elle donc moins de force pour être écrite dans le ciel, et le nombre n'est-il pas toujours le même, de quelque manière qu'il nous soit présenté ? Regardez bien : il est écrit sur toutes les parties de l'univers et surtout sur le corps humain. *Deux* est frappant dans l'équilibre merveilleux des deux sexes qu'aucune science n'a pu déranger ; il se montre dans nos yeux, dans nos oreilles, etc. *Trente-deux* est écrit dans notre bouche ; et *vingt* divisé par *quatre* porte son invariable *quotient* à l'extrémité de nos quatre membres. Le nombre se déploie dans le règne

végétal, avec une richesse qui étourdit par son invariable constance dans les variétés infinies. Souvenez-vous, M. le sénateur, de ce que vous me dîtes un jour, d'après vos amples recueils sur le nombre *trois* en particulier : il est écrit dans les astres, sur la terre ; dans l'intelligence de l'homme, dans son corps ; dans la fable ; dans l'Evangile, dans le Talmud ; dans les Védas ; dans toutes les cérémonies religieuses, antiques ou modernes, légitimes ou illégitimes, aspersions, ablutions, invocations, exorcismes, charmes, sortiléges, magie noire ou blanche ; dans les mystères de la cabale, de la théurgie, de l'alchimie, de toutes les sociétés secrètes ; dans la théologie, dans la géométrie, dans la politique, dans la grammaire, dans une infinité de formules oratoires ou poétiques qui échappent à l'attention *inavertie ;* en un mot dans tout ce qui existe. On dira peut-être, *c'est le hasard* : allons donc ! — Des fous désespérés s'y prennent d'une autre manière : ils disent (je l'ai entendu) *que c'est une loi de la nature*. Mais qu'est-ce qu'une loi ? est-ce la volonté d'un législateur ? Dans ce cas ils disent ce que nous disons. Est-ce le résultat purement mécanique de certains éléments mis en action d'une certaine manière ? Alors, comme il faut que ces éléments, pour produire un ordre général et invariable, soient arrangés et agissent eux-mêmes d'une certaine manière invariable, la question recommence ; et il se trouve qu'au lieu d'une preuve de l'ordre et de l'intelligence qui l'a produit, il y en a deux ; comme si plusieurs dés jetés un grand nombre de fois amènent toujours *rafle de six*, l'intelligence sera prouvée par l'inva-

riabilité du nombre qui est l'effet, et par le travail intérieur de l'artiste qui est la cause.

Dans une ville toute échauffée par le ferment philosophique, j'ai eu lieu de faire une singulière observation : c'est que l'aspect de l'ordre, de la symétrie, et par conséquent du nombre et de l'intelligence, pressant trop vivement certains hommes que je me rappelle fort bien, pour échapper à cette torture de la conscience, ils ont inventé un subterfuge *ingénieux* et dont ils tirent le plus grand parti. Ils se sont mis à soutenir qu'il est impossible de reconnaître l'*intention* à moins de connaître l'*objet de* l'*intention* : vous ne sauriez croire combien ils tiennent à cette idée qui les enchante, parce qu'elle les dispense du sens commun qui les tourmente. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d' *arcane* qui suppose, suivant eux, une profonde science et d'immenses travaux. Je les ai entendus dire, en parlant d'un physicien qui avait prononcé quelque chose dans ce genre : *Il ose s'élever jusqu'aux causes finales* (c'est ainsi qu'ils appellent les intentions). Voyez le grand effort ! Une autre fois ils avertissaient de *se donner bien garde de prendre un effet pour une intention ;* ce qui serait fort dangereux, comme vous sentez : car si l'on venait à croire que Dieu se mêle d'une chose qui va toute seule, ou qu'il a eu une telle intention tandis qu'il en avait une autre, quelles suites funestes n'aurait pas une telle erreur ! Pour donner à l'idée dont je vous parle toute la force qu'elle peut avoir, j'ai toujours remarqué qu'ils affectent de resserrer autant qu'ils le peuvent la recherche des intentions

dans le cercle du troisième règne. Ils se retranchent pour ainsi dire dans la minéralogie et dans ce qu'ils appellent la *géologie*, où les intentions sont moins visibles, du moins pour eux, et qui leur présentent d'ailleurs le plus vaste champ pour disputer et pour nier (c'est le paradis de l'orgueil) ; mais quant au *règne de la vie*, dont il part une voix un peu trop claire *qui se fait entendre aux yeux*, ils n'aiment pas trop en discourir. Souvent je leur parlais de l'animal par pure malice, toujours ils me ramenaient aux molécules, aux atomes, à la gravité, aux couches terrestres, etc. *Que savons-nous*, me disaient-ils toujours avec la plus comique modestie, *que savons-nous sur les animaux ? le germinaliste sait-il ce que c'est qu'un germe ? entendons-nous quelque chose à l'essence de l'organisation ? a-t-on fait un seul pas dans la génération ? la production des êtres organisés est lettre close pour nous.* Or, le résultat de ce grand mystère, le voici : c'est que l'animal étant *lettre close*, on ne peut y lire aucune intention.

Vous croirez difficilement peut-être qu'il soit possible de raisonner aussi mal ; mais vous leur ferez trop d'honneur. C'est ce qu'ils pensent ; ou du moins c'est ce qu'ils veulent faire entendre (ce qui n'est pas à beaucoup près la même chose). Sur des points où il n'est pas possible de bien raisonner, l'esprit de secte fait ce qu'il peut ; il divague, il donne le change, et surtout il s'étudie à laisser les choses dans un certain demi-jour favorable à l'erreur. Je vous répète que lorsque ces philosophes dissertent sur les intentions, ou, comme ils disent, sur les *causes finales* (mais je n'aime pas ce mot),

toujours ils parlent de la nature morte quand ils sont les maîtres du discours, évitant avec soin d'être conduits dans le champ des deux premiers règnes où ils sentent fort bien que le terrain résiste à leur tactique ; mais, de près ou de loin, tout tient à leur grande maxime, que l'*intention* ne saurait être prouvée tant qu'on n'a pas prouvé l'*objet de l'intention ;* or je n'imagine pas de sophisme plus grossier : comment ne voit-on pas (1) qu'il ne peut y avoir de symétrie sans fin, puisque la symétrie seule est une *fin* du *symétriseur* ? Un *garde-temps*, perdu dans les forêts d'Amérique et trouvé par un Sauvage, lui démontre la main et l'intelligence d'un ouvrier aussi certainement qu'il les démontre à M. Schubbert (2). N'ayant donc besoin que *d'une fin* pour tirer notre conclusion, nous ne sommes point obligés de ré-

---

(1) On voit très bien ; mais l'on est fâché de voir, et l'on voudrait ne pas voir. On a honte d'ailleurs de ne voir que ce que les autres voient, et de recevoir une démonstration *ex ore infantium et lactentium.* L'orgueil se révolte contre la vérité *qui laisse approcher les enfants.* Bientôt *les ténèbres du cœur* s'élèvent jusqu'à l'esprit, et la cataracte est formée. Quant à ceux qui nient par pur orgueil et sans conviction (le nombre en est immense), ils sont peut-être plus coupables que les premiers.

(2) Savant astronome de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, distingué par une foule de connaissances que sa politesse tient constamment aux ordres de tout amateur qui veut en profiter.

pondre au sophiste qui nous demande, *quelle fin*? Je fais creuser un canal autour de mon château : l'un dit, *c'est pour conserver du poisson;* l'autre, *c'est pour se mettre à l'abri des voleurs:* un troisième enfin, *c'est pour dessécher et rassainir le terrain.* Tous peuvent se tromper ; mais celui qui serait bien sûr d'avoir raison, c'est celui qui se bornerait à dire : *Il l'a fait creuser pour des fins à lui connues.* Quant au philosophe qui viendrait nous dire : « Tant que vous n'êtes pas tous d'accord « sur l'intention, j'ai droit de n'en voir aucune. Le « lit du canal n'est qu'un affaissement naturel des « terres ; le revêtement est une concrétion ; la ba- « lustrade n'est que l'ouvrage d'un volcan, pas plus « extraordinaire par sa régularité que ces assem- « blages d'aiguilles basaltiques qu'on voit en Irlande « et ailleurs, etc... »

LE CHEVALIER.

Croyez-vous, messieurs, qu'il y eût un peu trop de brutalité à lui dire : *Mon bon ami, le canal est destiné à baigner les fous*, ce qu'on lui prouverait sur-le-champ ?

LE SÉNATEUR.

Je m'opposerais pour mon compte à cette manière de raisonner, par la raison toute simple qu'en sortant de l'eau, le philosophe aurait eu droit de dire : *Cela ne prouve rien.*

LE COMTE.

Ah! quelle erreur est la vôtre, mon cher sénateur! Jamais l'orgueil n'a dit: *J'ai tort;* et celui de ces gens-là moins que tous les autres. Quand vous lui auriez donc adressé l'argument le plus démonstratif, il vous dirait toujours : *Cela ne prouve rien.* Ainsi la réponse devant toujours être la même, pourquoi ne pas adopter l'argument qui fait la justice ? Mais comme ni le philosophe, ni le canal, ni surtout le château ne sont là, je continuerai, si vous le permettez.

Ils parlent de *désordre* daus l'univers; mais qu'est-ce que le *désordre?* c'est une dérogation à l'*ordre* apparemment; donc on ne peut objecter le *désordre* sans confesser un *ordre* antérieur, et par conséquent l'intelligence. On peut se former une idée parfaitement juste de l'univers en le voyant sous l'aspect d'un vaste cabinet d'histoire naturelle ébranlé par un tremblement de terre. La porte est ouverte et brisée; il n'y a plus de fenêtres ; des armoires entières sont tombées ; d'autres pendent encore à des fiches prêtes à se détacher. Des coquillages ont roulé dans la salle des minéraux, et le nid d'un colibri repose sur la tête d'un crocodile. Cependant quel insensé pourrait douter de l'intention primitive, ou croire que l'édifice fut construit dans cet état ? Toutes les grandes masses sont ensemble : dans le moindre éclat d'une vitre on la voit tout entière; le vide d'une layette la replace : l'ordre est aussi visible que le désordre ; et l'œil, en se promenant dans ce

vaste temple de la nature, rétablit sans peine tout ce qu'un agent funeste a brisé, ou faussé, ou souillé, ou déplacé. Il y a plus : regardez de près, et déjà vous reconnaîtrez une main réparatrice. Quelques poutres sont étayées ; on a pratiqué des routes au milieu des décombres ; et, dans la confusion générale, une foule d'*analogues* ont déjà repris leur place et se touchent. Il y a donc deux intentions visibles au lieu d'une, c'est-à-dire l'ordre et la restauration : mais en nous bornant à la première idée, le *désordre* supposant nécessairement l'*ordre*, celui qui argumente du désordre contre l'existence de Dieu la suppose pour la combattre.

Vous voyez à quoi se réduit ce fameux argument : *Ou Dieu a pu empêcher le mal que nous voyons, et il a manqué de bonté ; ou voulant l'empêcher il ne l'a pu, et il a manqué de puissance.* — MON DIEU ! qu'est-ce que cela signifie? Il ne s'agit ni de toute-puissance ni de toute bonté ; il s'agit seulement *d'existence* et de *puissance*. Je sais bien que Dieu ne peut changer les essences des choses ; mais je ne connais qu'une infiniment petite partie de ces essences, de manière que j'ignore une infiniment grande quantité de choses que Dieu ne peut faire, sans cesser pour cela d'être tout-puissant. Je ne sais ce qui est possible, je ne sais ce qui est impossible ; de ma vie je n'ai étudié que le nombre ; je ne crois qu'au nombre ; c'est le signe, c'est la voix, c'est la parole de l'intelligence ; et comme il est partout, je la vois partout.

Mais laissons là les athées, qui heureusement sont

très-peu nombreux dans le monde (1), et reprenons la question avec le théisme. Je veux me montrer tout aussi complaisant à son égard que je l'ai été avec l'athée ; cependant il ne trouvera pas mauvais que je commence par lui demander ce que c'est qu'une injustice ? S'il ne m'accorde pas que *c'est un acte qui viole une loi*, le mot n'aura plus de sens ; et s'il ne m'accorde que *la loi est la volonté d'un législateur, manifestée à ses sujets pour être la règle de leur conduite*, je ne comprendrai pas mieux le mot de *loi* que celui d'*injustice*. Or je comprends fort bien comment une loi humaine peut être *injuste*, lorsqu'elle viole une loi divine ou révélée, ou innée ; mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard de l'homme ? Y aurait-il par hasard quelque législateur commun au-dessus de Dieu qui lui ait prescrit la manière dont il doit agir envers l'homme ? Et quel sera le juge entre lui et nous ? Si le théiste croit que l'idée de Dieu n'emporte point celle d'une justice semblable à la nôtre, de quoi se plaint-il ? il ne sait ce qu'il dit. Que si, au contraire, il croit Dieu juste suivant nos idées, tout en se plaignant des injustices qu'il remarque dans l'état où nous som-

(1) Je ne sais s'il y a peu d'athées dans le monde, mais je sais bien que la philosophie entière du dernier siècle est tout-à-fait *athéistique*. Je trouve même que l'athéisme a sur elle l'avantage de la franchise. Il dit : *Je ne le vois pas* ; l'autre dit : *Je ne le vois pas là* ; mais jamais elle ne dit autrement : je la trouve moins *honnête*.

mes, il admet, sans y faire attention, une contradiction monstrueuse, c'est-à-dire *l'injustice d'un Dieu juste.* — *Un tel ordre de choses est injuste; donc il ne peut avoir lieu sous l'empire d'un Dieu juste:* cet argument n'est qu'une erreur dans la bouche d'un athée, mais dans celle du théiste c'est une absurdité : Dieu étant une fois admis, et sa justice l'étant aussi comme un attribut nécessaire de la divinité, le théiste ne peut plus revenir sur ses pas sans déraisonner, et il doit dire au contraire : *Un tel ordre de choses a lieu sous l'empire d'un Dieu essentiellement juste: donc cet ordre de choses est juste par des raisons que nous ignorons :* expliquant l'ordre des choses par les attributs, au lieu d'accuser follement les attributs par l'ordre des choses.

Mais j'accorde même à ce théiste supposé la coupable et non moins folle proposition, *qu'il n'y a pas moyen de justifier le caractère de la Divinité.*

Quelle conclusion pratique en tirerons-nous? car c'est surtout cela dont il s'agit. Laissez-moi, je vous prie, *monter* ce bel argument : *Dieu est injuste, cruel, impitoyable ; Dieu se plaît au malheur de ses créatures; donc...* c'est ici que j'attends les murmurateurs ! — *Donc* apparemment *il ne faut pas le prier.* — Au contraire, messieurs ; et rien n'est plus évident : *donc il faut le prier et le servir avec beaucoup plus de zèle et d'anxiété* que si sa miséricorde était sans bornes comme nous l'imaginons. Je voudrais vous faire une question : si vous aviez vécu sous les lois d'un prince, je ne dis pas méchant, prenez bien garde, mais seulement sévère et ombrageux, jamais tranquille sur son autorité, et ne sachant pas fer-

mer l'œil sur la moindre démarche de ses sujets, je serais curieux de savoir si vous auriez cru pouvoir vous donner les mêmes libertés que sous l'empire d'un autre prince d'un caractère tout opposé, heureux de la liberté générale, se rangeant toujours pour laisser passer l'homme, et ne cessant de redouter son pouvoir, afin que personne ne le redoute? Certainement non. Eh bien! la comparaison saute aux yeux et ne souffre pas de réplique. Plus Dieu nous semblera terrible, plus nous devrons redoubler de crainte religieuse envers lui, plus nos prières devront être ardentes et infatigables: car rien ne nous dit que sa bonté y suppléera. La preuve de l'existence de Dieu précédant celle de ses attributs, nous savons *qu'il est* avant de savoir *ce qu'il est*; même nous ne saurons jamais pleinement *ce qu'il est*. Nous voici donc placés dans un empire dont le souverain a publié une fois pour toutes les lois qui régissent tout. Ces lois sont, en général, marquées au coin d'une sagesse et même d'une bonté frappante: quelques-unes néanmoins (je le suppose en ce moment) paraissent dures, *injustes* même si l'on veut: là-dessus, je le demande à tous les mécontents, que faut-il faire? sortir de l'empire peut-être? impossible: il est partout, et rien n'est hors de lui. Se plaindre, se dépiter, écrire contre le souverain? c'est pour être fustigé ou mis à mort. Il n'y a pas de meilleur parti à prendre que celui de la résignation et du respect, je dirai même de l'*amour*; car, puisque nous partons de la supposition que le maître existe, et qu'il faut absolument *servir*, ne vaut-il pas mieux (quel qu'il soit) le servir par amour que sans amour?

Je ne reviendrai point sur les arguments avec lesquels nous avons réfuté, dans nos précédents entretiens, les plaintes qu'on ose élever contre la providence, mais je crois devoir ajouter qu'il y a dans ces plaintes quelque chose d'intrinsèquement faux et même de niais, ou comme disent les Anglais, un certain *non sens* qui saute aux yeux. Que signifient en effet des plaintes ou stériles ou coupables, qui ne fournissent à l'homme aucune conséquence pratique, aucune lumière capable de l'éclairer et de le perfectionner ? des plaintes au contraire qui ne peuvent que lui nuire, qui sont inutiles même à l'athée, puisqu'elles n'effleurent pas la première des vérités et qu'elles prouvent même contre lui ? qui sont enfin à la fois ridicules et funestes dans la bouche du théiste, puisqu'elles ne sauraient aboutir qu'à lui ôter l'amour en lui laissant la crainte ? Pour moi je ne sais rien de si contraire aux plus simples leçons du sens commun. Mais savez-vous, messieurs, d'où vient ce débordement de doctrines insolentes qui jugent Dieu sans façon et lui demandent compte de ses décrets ? Elles nous viennent de cette phalange nombreuse qu'on appelle *les savants*, et que nous n'avons pas su tenir dans ce siècle à leur place, qui est la seconde. Autrefois il y avait très peu de savants, et un très petit nombre de ce très petit nombre était impie ; aujourd'hui on ne voit que *savants :* c'est un métier, c'est une foule, c'est un peuple ; et parmi eux l'exception, déjà si triste, est devenue règle. De toutes parts ils ont usurpé une influence sans bornes : et cependant, s'il y a une chose sûre dans le monde, c'est, à mon avis, que ce n'est point à la science qu'il

appartient de conduire les hommes. Rien de ce qui est nécessaire ne lui est confié : il faudrait avoir perdu l'esprit pour croire que Dieu ait chargé les académies de nous apprendre ce qu'il est et ce que nous lui devons. Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'état d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices ; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien ; ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser : de quoi pourraient-ils se plaindre ? Quant à celui qui parle ou écrit pour ôter un dogme national au peuple, il doit être pendu comme voleur domestique. Rousseau même en est convenu, sans songer à ce qu'il demandait pour lui (1). Pourquoi a-t-on commis l'imprudence d'accorder la parole à tout le monde? C'est ce qui nous a perdus. Les philosophes (ou ceux qu'on a nommés de la sorte) ont tous un certain orgueil féroce et rebelle qui ne s'accommode de rien : ils détestent sans exception toutes les distinctions dont ils ne jouissent pas ; il n'y a point d'autorité qui ne leur déplaise : il n'y a rien au-dessus d'eux qu'ils ne haïssent. Laissez-les faire, ils attaqueront tout, même Dieu, parce qu'il est maître. Voyez si ce ne sont pas les mêmes hommes qui ont écrit contre les rois et contre celui qui les a établis ! Ah ! si lorsque enfin la terre sera raffermie.......

---

(1) *Contrat Social.*

LE SÉNATEUR.

Singulière bizarrerie du climat ! après une journée des plus chaudes, voilà le vent qui fraîchit au point que la place n'est plus tenable. Je ne voudrais pas qu'un homme échauffé se trouvât sur cette terrasse ; je ne voudrais même pas y tenir un discours trop animé. Il y aurait de quoi gagner une extinction de voix. A demain donc, mes bons amis.

FIN DU HUITIÈME ENTRETIEN.

# NOTES

DU

# HUITIÈME ENTRETIEN.

## N° I.

(Page 89. Ce dogme est si plausible qu'il s'empare pour ainsi dire du bon sens et n'attend pas la révélation.)

Les livres mêmes des protestants présentent plusieurs témoignages favorables à ce dogme. Je ne me refuserai point le plaisir d'en citer un des plus frappants, et que je n'irai point exhumer d'un *in-fol*. Dans les *Mélanges extraits des papiers de madame Necker*, l'éditeur, M. Necker, rappelle au sujet de la mort de son *incomparable* épouse ce mot d'une femme de campagne : « Si celle-là n'est pas reçue en paradis, nous « sommes tous perdus. » Et il ajoute : *Ah ! sans doute elle y est dans ce séjour céleste* ; ELLE Y EST OU ELLE Y SERA, *et son crédit y servira ses amis !* (Observations de l'éditeur, tom. I, *p.* 13.)

On conviendra que ce texte exhale une assez forte odeur de

Catholicisme, tant sur le purgatoire que sur le culte des saints; et l'on ne saurait, je crois, citer une protestation plus naturelle et plus spontanée du bon sens contre les préjugés de sectes et d'éducation.

II.

(Page 90. Ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent *que* le purgatoire.)

Le docteur Beattie, en parlant du VI[e] livre de l'Enéide, dit *qu'on y trouve une théorie sublime des récompenses et des châtiments de l'autre vie, théorie prise probablement des Pythagoriciens et des Platoniciens, qui la devaient eux-mêmes à une ancienne tradition.* Il ajoute *que ce système, quoique imparfait, s'accorde avec les espérances et les craintes de l'homme, et avec leurs notions naturelles du vice et de la vertu,* ASSEZ *pour rendre le récit du poète intéressant et pathétique à l'excès.* (On Thruth., part. III, ch. II, in 8°, *p.* 221, 223.)

Le docteur, en sa qualité de protestant, ne se permet pas de parler plus clair; on voit cependant combien sa raison s'accommodait d'un système qui renfermait surtout LUGENTES CAMPOS. Le Protestantisme, qui s'est trompé sur tout, comme il le reconnaîtra bientôt, ne s'est jamais trompé d'une manière plus *anti-logique* et plus *anti-divine* que sur l'article du purgatoire.

Les Grecs appelaient les morts *les souffrants.* (Οἱ κεκμηκότες, οἱ καμόντες.) Clarke, sur le 278[e] vers du III[e] livre de l'Iliade, et Ernesti dans son Lexique, (in ΚΑΜΝΩ) prétendent que cette expression est exactement synonyme du latin *vitâ functus;* ce qui ne peut être vrai, ce me semble,

surtout à l'égard de la seconde forme καμόντες, le vers d'Homère où se trouve cette expression remarquable indiquant, sans le moindre doute, la vie et la souffrance *actuelles*.

Καὶ ποταμοὶ, καὶ γαῖα, καὶ οἳ ὑπένερθε ΚΑΜΟΝΤΑΣ
Ἀνθρώπους τίνυρθον.

(Hom. *Iliad.*, III. 278.)

III.

(Page 92. Puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas.)

Mallebranche, après avoir exposé cette belle démonstration de l'existence de Dieu par l'idée que nous en avons, avec toute la force, toute la clarté, toute l'élégance imaginable, ajoute ces mots bien dignes de lui et bien dignes de nos plus sages méditations : *Mais*, dit-il, *il est assez inutile de proposer au commun des hommes de ces démonstrations que l'on peut appeler* personnelles (*Mallebr.*, *Rech. de la Vér.*, liv. II, chap. XI.) Que toute personne donc pour qui cette démonstration est faite s'écrie de tout son cœur : *Je vous remercie de n'être pas comme un de ceux-là.* Ici la prière du pharisien est permise et même ordonnée, pourvu qu'en la prononçant, la *personne* ne pense pas du tout à ses talents, et n'éprouve pas le plus léger mouvement de haine contre *ceux-là*.

IV.

(Page 98. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d'*arcane.*)

Un de ces fous désespérés, remarquable par je ne sais quel orgueil aigre, immodéré, repoussant, qui donnerait à tout lecteur l'envie d'aller battre l'auteur s'il était vivant, s'est particulièrement distingué par le parti qu'il a tiré de ce grand sophisme. Il nous a présenté une théorie des fins *qui embrasserait les ouvrages de l'art et ceux de la nature* (un soulier, par exemple, et une planète), *et qui proposerait des règles d'analyse pour découvrir les vues d'un agent par l'inspection de son ouvrage.* On vient, par exemple, d'inventer le métier à bas : vous êtes tenu de *découvrir par voie d'analyse les vues de l'artiste,* et tant que vous n'avez pas deviné qu'il s'agit du *bas de soie,* il n'y a point de *fin*, et, par conséquent, point d'artiste. *Cette théorie est destinée à remplacer les ouvrages où elle est faiblement traitée; car la plupart des ouvrages écrits jusqu'à présent sur les causes finales, renferment des principes si hasardés, si vagues, des observations si puériles et si décousues, des réflexions si triviales et si déclamatoires, qu'on ne doit pas être surpris qu'ils aient dégoûté tant de personnes de ces sortes de lectures.* Il se garde bien, au reste, de nommer les auteurs de ces ouvrages si *puérils*, si *déclamatoires*, etc ; car il aurait fallu nommer tout ce qu'on a jamais vu de plus grand, de plus religieux et de plus aimable dans le monde, c'est-à-dire, tout ce qui lui ressemblait le moins.

---

# NEUVIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

En bien, M. le comte, êtes-vous prêt sur cette question dont vous nous parliez hier (1)?

LE COMTE.

Je n'oublierai rien, messieurs, pour vous satisfaire selon mes forces ; mais permettez-moi d'abord de vous faire observer que toutes les sciences ont des mystères, et qu'elles présentent certains points où la théorie en apparence la plus évidente se trouve en contradiction avec l'expérience. La politique, par exemple, offre plusieurs preuves de cette vérité. Qu'y a-t-il de plus extra-

(1) *Voy.* pag. 90.

vagant en théorie que la monarchie héréditaire? Nous en jugeons par l'expérience ; mais si l'on n'avait jamais ouï parler de gouvernement, et qu'il fallût en choisir un, on prendrait pour un fou celui qui délibérerait entre la monarchie héréditaire et l'élective. Cependant nous savons, dis-je, par l'expérience, que la première est, à tout prendre, ce que l'on peut imaginer de mieux, et la seconde de plus mauvais. Quels arguments ne peut-on pas accumuler pour établir que la souveraiuté vient du peuple! Cependant il n'en est rien. La souveraineté est toujours *prise*, jamais *donnée;* et une seconde théorie plus profonde découvre ensuite qu'il en doit être ainsi. Qui ne dirait que la meilleure constitution politique est celle qui a été délibérée et écrite par des hommes d'état parfaitement au fait du caractère de la nation, et qui ont prévu tous les cas? néanmoins rien n'est plus faux. Le peuple le mieux constitué est celui qui a le moins écrit de lois constitutionnelles; et toute constitution écrite est NULLE. Vous n'avez pas oublié ce jour où le professeur P... se déchaîna si fort ici contre la vénalité des charges établies en France. Je ne crois pas en effet qu'il y ait rien de plus révoltant au premier coup d'œil, et cependant il ne fut pas difficile de faire sentir, même au professeur, le paralogisme qui considérait la vénalité *en elle-même*, au lieu de la considérer seulement comme moyen *d'hérédité*; et j'eus le plaisir de vous convaincre qu'une magistrature héréditaire était ce qu'on pouvait imaginer de mieux en France.

Ne soyons donc pas étonnés si, dans d'autres branches de nos connaissances, en métaphysique surtout et en

théologie naturelle, nous rencontrons des propositions qui scandalisent tout à fait notre raison, et qui cependant se trouvent ensuite démontrées par les raisonnements les plus solides.

Au nombre de ces propositions, il faut sans doute ranger comme une des plus importantes celles que je me contentai d'énoncer hier : *que le juste, souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui-même, mais pour le coupable, qui, de lui-même, ne pourrait s'acquitter*.

Au lieu de vous parler moi-même, ou si vous voulez, avant de vous parler moi-même sur ce grand sujet, permettez, messieurs, que je vous cite deux écrivains qui l'ont traité chacun à leur manière, et qui, sans jamais s'être lus ni connus mutuellement, se sont rencontrés avec un accord surprenant.

Le premier est un gentilhomme anglais, nommé Jennyngs, mort en 1787, homme distingué sous tous les rapports, et qui s'est fait beaucoup d'honneur par un ouvrage très court, mais tout à fait substantiel, intitulé : *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*. Je ne connais pas d'ouvrage plus original et plus profondément pensé. Le second est l'auteur anonyme des *Considérations sur la France* (1), publiées pour la première fois en 1794. Il a été longtemps le contemporain de

(1) Le comte de Maistre lui-même.

(*Note de l'Editeur.*)

Jennyngs, mais sans avoir jamais entendu parler de lui ni de son livre avant l'année 1803 ; c'est de quoi vous pouvez être parfaitement sûrs. Je ne doute pas que vous n'entendiez avec plaisir la lecture de deux morceaux aussi singuliers par leur accord.

LE CHEVALIER.

Avez-vous ces deux ouvrages ? Je les lirais avec plaisir, le premier surtout, qui a tout ce qu'il faut pour me convenir, puisqu'il est très bon sans être long.

LE COMTE.

Je ne possède ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages, mais vous voyez d'ici ces volumes immenses couchés sur mon bureau. C'est là que depuis plus de trente ans j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne à de simples indications ; d'autres fois je transcris mot à mot des morceaux essentiels ; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné ; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que tout ce qu'on est convenu d'ap-

peler *plaisirs*. Je vois des pages datées ds Genève, de Rome, de Venise, de Lausanne. Je ne puis rencontrer les noms de ces villes sans me rappeler ceux des excellents amis que j'y ai laissés, et qui jadis consolèrent mon exil. Quelques-uns n'existent plus, mais leur mémoire m'est sacrée. Souvent je tombe sur des feuilles écrites sous ma dictée par un enfant bien-aimé que la tempête a séparé de moi. Seul dans ce cabinet solitaire, je lui tends les bras, et je crois l'entendre qui m'appelle à son tour. Une certaine date me rappelle ce moment où, sur les bords d'un fleuve étonné de se voir pris par les glaces, je mangeai avec un évêque français un dîner que nous avions préparé nous-mêmes. Ce jour-là j'étais gai, j'avais la force de rire doucement avec l'excellent homme qui m'attend aujourd'hui dans un meilleur monde; mais la nuit précédente, je l'avais passée à l'ancre sur une barque découverte, au milieu d'une nuit profonde, sans feu ni lumière, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers qui ne cessaient de nous menacer, et ne pouvant étendre sur des têtes chéries qu'une misérable natte pour les préserver d'une neige fondante qui tombait sans relâche.....

Mais, bon Dieu ! qu'est-ce donc que je dis, et où vais-je m'égarer ? M. le Chevalier, vous êtes plus près ; voulez-vous bien prendre le volume B de mes recueils, et, sans me répondre surtout, lisez d'abord le passage de Jennyngs, comme étant le premier en date : vous le trouverez à la page 525. J'ai posé le signet ce matin.

— En effet, le voici tout de suite.

*Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même, par M. Jennyngs*, traduite par M. Le Tourneur. Paris, 1769, in-12. Conclusion, nº 4, p. 517.

« Notre raison ne peut nous assurer que quelques « souffrances des individus ne soient pas nécessaires au « bonheur de tous; elle ne peut nous démontrer que « ce ne soit pas de nécessité que le crime est suivi « du châtiment; que celui-ci ne puisse être imposé sur « nous et levé comme une taxe sur le bien général, ou « que cette taxe ne puisse pas être payée par un être « aussi bien que par un autre, et que, par conséquent, « si elle est volontairement offerte, elle ne puisse pas « être justement acceptée de l'innocent à la place du « coupable....... Dès que nous ne connaissons pas la « source du mal, nous ne pouvons pas juger ce qui est « ou n'est pas le remède efficace convenable. Il est à re- « marquer que, malgré l'espèce d'absurdité apparente « que présente cette doctrine, elle a cependant été uni- « versellement adoptée dans tous les âges. Aussi loin « que l'histoire peut faire rétrograder nos recherches « dans les temps les plus reculés, nous voyons toutes « les nations, tant civilisées que barbares, malgré la « vaste différence qui les sépare dans toutes leurs opi- « nions religieuses, se réunir dans ce point et croire à « l'avantage du moyen d'apaiser leurs dieux offensés « par des sacrifices, c'est-à-dire par la substitution des « souffrances des autres hommes et des autres animaux. « Jamais cette notion n'a pu dériver de la raison, puis- « qu'elle la contredit; ni de l'ignorance qui n'a jamais

« pu inventer un expédient aussi inexplicable;.... ni de « l'artifice des rois et des prêtres, dans la vue de do-« miner sur le peuple. Cette doctrine n'a aucun rapport « avec cette fin. Nous la trouvons plantée dans l'esprit « des sauvages les plus éloignés qu'on découvre de nos « jours, et qui n'ont ni rois ni prêtres. Elle doit donc « dériver d'un instinct naturel ou d'une révélation sur-« naturelle ; et l'un ou l'autre sont également des opé-« rations de la puissance divine.... Le Christianisme « nous a dévoilé plusieurs vérités importantes dont nous « n'avions précédemment aucune connaissance, et parmi « ces vérités celle-ci,... *que Dieu veut bien accepter les* « *souffrances du Christ comme une expiation des péchés* « *du genre humain*..... Cette vérité n'est pas moins in-« telligible que celle-ci..... *Un homme acquitte les dettes* « *d'un autre homme* (1). Mais.... pourquoi Dieu accepte « ces punitions, ou à quelles fins elles peuvent servir,

---

(1) Il est difficile dans ces sortes de matières d'apercevoir quelque chose qui ait échappé à Bellarmin. *Satisfactio*, dit-il, *est compensatio pœnæ vel solutio debiti : potest autem unus ita pro alio pœnam compensare vel debitum solvere, ut ille satisfacere merito dici possit.* C'est-à-dire :

La compensation d'une peine ou le paiement d'une dette est ce qu'on nomme *satisfaction*. Or, un homme peut, ou compenser une peine ou payer une dette pour un autre homme, de manière qu'on puisse dire avec vérité que celui-là *a satisfait.* (Rob. Bellarmini *controv. christ. fidei de indulgentiis.* Lib. I, cap. II. Ingolst., 1601, in-fol., tom. 3, col. 1493.)

« c'est sur quoi le christianisme garde le silence ; et ce « silence est sage. Mille instructions n'auraient pu « nous mettre en état de comprendre ces mystères, et « conséquemment il n'exige point que nous sachions ou « que nous croyions rien sur la forme de ces mystères. »

Je vais lire maintenant l'autre passage tiré des *Considérations sur la France*, 2e édition, Londres, 1797, in-8°, chap. 3, p. 53.

« Je sens bien que, dans toutes ces considérations, « nous sommes continuellement assaillis par le tableau « si fatigant des innocents qui périssent avec les cou- « pables ; mais sans nous enfoncer dans cette question « qui tient à tout ce qu'il y a de plus profond, on peut « la considérer seulement dans son rapport avec le « dogme universel et aussi ancien que le monde, *de la* « *réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des* « *coupables*.

« Ce fut de ce dogme, ce me semble, que les anciens « firent dériver l'usage des sacrifices qu'ils pratiquèrent « dans tout l'univers, et qu'ils jugeaient utiles, non-seu- « lement aux vivants, mais encore aux morts (1) ; usage

---

(1) Ils sacrifiaient, au pied de la lettre, *pour le repos des âmes.— Mais*, dit Platon, *on dira que nous serons punis dans l'enfer, ou dans notre personne, ou dans celle de nos descendants, pour les crimes que nous avons commis dans le monde. A cela on peut répondre qu'il y a des sacrifices très-puissants pour l'expiation des péchés, et que les dieux se laissent fléchir, comme l'assurent de très-grandes villes,*

« typique que l'habitude nous fait envisager sans éton-
« nement, mais dont il n'est pas moins difficile d'attein-
« dre la racine.

« Les *dévouements*, si fameux dans l'antiquité, te-
« naient encore au même dogme. Décius avait la *foi*
« que le sacrifice de sa vie serait accepté par la divi-
« nité, et qu'il pouvait faire équilibre à tous les maux
« qui menaçaient sa patrie (1).

« Le Christianisme est venu consacrer ce dogme qui
« est infiniment naturel à l'homme, quoiqu'il paraisse
« difficile d'y arriver par le raisonnement.

« Ainsi, il peut y avoir eu dans le cœur de Louis XVI,
« dans celui de la céleste Elisabeth, tel mouvement, telle
« acceptation, capable de sauver la France.

« On demande quelquefois à quoi servent ces austé-
« rités terribles exercées par certains ordres religieux,
« et qui sont aussi des *dévouements* : autant voudrait
« précisément demander à quoi sert le Christianisme,
« puisqu'il repose tout entier sur ce même dogme
« agrandi, de l'*innocence payant pour le crime*.

« L'autorité qui approuve ces ordres choisit quelques
« hommes et les isole du monde pour en faire des *con-*
« *ducteurs*.

---

*et les poètes enfants des dieux, et les prophètes envoyés des dieux.* (Plat., de Rep. opp., tom. VI, édit. Bipont., *p.* 225. Litt. P. *p.* 226. Litt. A.)

(1) *Piaculum omnis deorum iræ. . . . . omnes minas periculaque ab diis superis inferisque in se unum vertit.* (Tit. Liv. VIII, 10.)

« Il n'y a que violence dans l'univers ; mais nous « sommes gâtés par la philosophie moderne, qui nous « a dit que *tout est bien*, tandis que le mal a tout souillé, « et que dans un sens très vrai, *tout est mal*, puisque « rien n'est à sa place. La note tonique du système de « notre création ayant baissé, toutes les autres ont « baissé proportionnellement, suivant les règles de « l'harmonie. *Tous les êtres gémissent* (1) et tendent « avec effort et douleur vers un autre ordre de cho- « ses. »

Je suis persuadé, messieurs, que vous ne verrez pas sans étonnement deux écrivains parfaitement inconnus l'un à l'autre se rencontrer à ce point, et vous serez sans doute disposés à croire que deux instruments qui ne pouvaient s'entendre n'ont pu se trouver rigoureusement d'accord, que parce qu'ils l'étaient, l'un et l'autre pris à part, avec un instrument supérieur qui leur donne le ton.

---

(1) Saint Paul aux Romains, VIII, 19 et suiv.

Le système de la palingénésie de Charles Bonnet a quelques points de contact avec le texte de saint Paul ; mais cette idée ne l'a pas conduit à celle d'une dégradation antérieure. Elles s'accordent cependant fort bien. Le coup terrible frappé sur l'homme par la main divine produisit nécessairement un contre-coup sur toutes les parties de la nature.

EARTH FELT THE WOUND.

(Miltons's Par. lost IX, 783.)

Voilà pourquoi tous les êtres gémissent.

Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne pût satisfaire pour le crime ; et ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang une force expiatrice ; de manière que la *vie*, qui est le sang, pouvait racheter une autre *vie.*

Examinez bien cette croyance, et vous verrez que si Dieu lui-même ne l'avait mise dans l'esprit de l'homme, jamais elle n'aurait pu commencer. Les grands mots de *superstition* et de *préjugé* n'expliquent rien ; car jamais il n'a pu exister d'erreur universelle et constante. Si une opinion fausse règne sur un peuple, vous ne la trouverez pas chez son voisin ; ou si quelquefois elle paraît s'étendre, je ne dis pas sur tout le globe, mais sur un grand nombre de peuples, le temps l'efface en passant.

Mais la croyance dont je vous parle ne souffre aucune exception de temps ni de lieu. Nations antiques et modernes, nations civilisées ou barbares, époques de science ou de simplicité, vraies ou fausses religions, il n'y a pas une seule dissonance dans l'univers.

Enfin l'idée du *péché* et celle du *sacrifice pour le péché*, s'étaient si bien amalgamées dans l'esprit des hommes de l'antiquité, que la langue sainte exprimait l'un et l'autre par le même mot. De là cet hébraïsme si connu, employé par saint Paul, *que le Sauveur a été fait péché pour nous* (1).

A cette théorie des sacrifices, se rattache encore l'inexplicable usage de la circoncision pratiquée chez tant

---

(1) II. Cor. V, 21.

de nations de l'antiquité ; que les descendants d'Isaac et d'Ismaël perpétuent sous nos yeux avec une constance non moins inexplicable, et que les navigateurs de ces derniers siècles ont retrouvé dans l'archipel de la mer Pacifique (nommément à Taïti), au Mexique, à la Dominique, et dans l'Amérique septentrionale, jusqu'au 30e degré de latitude (1). Quelques nations ont pu varier dans la manière ; mais toujours on retrouve *une opération douloureuse et sanglante faite sur les organes de la reproduction*. C'est-à-dire : *Anathème sur les générations humaines*, et SALUT PAR LE SANG.

Le genre humain professait ces dogmes depuis sa chute, lorsque la grande victime, *élevée pour attirer tout à elle*, cria sur le Calvaire :

TOUT EST CONSOMMÉ !

*Alors le voile du temple étant déchiré*, le grand secret du sanctuaire fut connu, autant qu'il pouvait l'être dans cet ordre de choses dont nous faisons partie. Nous comprîmes pourquoi l'homme avait toujours cru qu'une âme pouvait être sauvée par une autre, et pourquoi il avait toujours cherché sa régénération dans le sang.

Sans le Christianisme, l'homme ne sait ce qu'il est, parce qu'il se trouve isolé dans l'univers et qu'il ne

(1) Voy. *les Lettres américaines*, traduites de l'italien de M. le comte *Gian-Rinaldo Carli-Rubi*. Paris, 1788, 2 vol. in-8o, Lettre IX, pag. 149, 152.

peut se comparer à rien ; le premier service que lui rend la religion est de lui montrer ce qu'il a coûté.

REGARDEZ-MOI ; C'EST DIEU QUI FAIT MOURIR UN DIEU (1).

Oui ! regardons-le attentivement, amis qui m'écoutez ! et nous verrons tout dans ce sacrifice : énormité du crime qui a exigé une telle expiation ; inconcevable grandeur de l'être qui a pu le commettre ; prix infini de la victime qui a dit : *Me voici* (2) *!*

Maintenant, si l'on considère d'une part que toute cette doctrine de l'antiquité n'était que le cri prophétique du genre humain, annonçant le salut par le sang, et que, de l'autre, le Christianisme est venu justifier cette prophétie, en mettant la réalité à la place du type, de manière que le dogme inné et radical n'a cessé d'annoncer le grand sacrifice qui est la base de la nouvelle révélation, et que cette révélation, étincelante de tous les rayons de la vérité, prouve à son tour l'origine divine du dogme que nous apercevons constamment comme un point lumineux au milieu des ténèbres du Paganisme, il résulte de cet accord une des preuves

(1) ΙΔΕΣΘΕ Μ'ΟΙΑ ΠΡΟΣ ΘΕΟΥ ΠΑΣΧΩ ΘΕΟΣ.
*Videte quanta patior à Deo Deus !*
(Æschyl. in Prom., v. 92.)

(2) *Corpus aptasti mihi. . . . . . . . . tunc dixi :* ecce venio. (Psalm. XXXIX, 7 ; Hebr. X, 5.)

les plus entraînantes qu'il soit possible d'imaginer.

Mais ces vérités ne se prouvent point par le calcul ni par les lois du mouvement. Celui qui a passé sa vie sans avoir jamais goûté les choses divines ; celui qui a rétréci son esprit et desséché son cœur par de stériles spéculations qui ne peuvent, ni le rendre meilleur dans cette vie, ni le préparer pour l'autre ; celui-là, dis-je, repoussera ces sortes de preuves, et même il n'y comprendra rien. Il est des vérités que l'homme ne peut saisir qu'avec *l'esprit de son cœur* (1). Plus d'une fois l'homme de bien est ébranlé, en voyant des personnes dont il estime les lumières se refuser à des preuves qui lui paraissent claires : c'est une illusion. Ces personnes manquent d'un sens, et voilà tout. Lorsque l'homme le plus habile n'a pas le sens religieux, non-seulement nous ne pouvons le vaincre, mais nous n'avons même aucun moyen de nous faire entendre de lui, ce qui ne prouve rien que son malheur. Tout le monde sait l'histoire de cet aveugle-né qui avait découvert, à force de réflexion, *que le cramoisi ressemblait infiniment au son de la trompette :* or, que cet aveugle fût un sot ou qu'il fût un *Saunderson*, qu'importe à celui qui sait ce que c'est que le cramoisi ?

Il faudrait de plus grands détails pour approfondir le sujet intéressant des sacrifices ; mais je pourrais abuser de votre patience, et moi-même je craindrais de m'égarer. Il est des points qui exigent, pour être traités à

---

(1) MENTE CORDIS SUI. (Luc I, 51.)

fond, tout le calme d'une discussion écrite (1). Je crois au moins, mes bons amis, que nous en savons assez sur les souffrances du juste. Ce monde est une milice, un combat éternel. Tous ceux qui ont combattu courageusement dans une bataille sont dignes de louanges sans doute ; mais sans doute aussi la plus grande gloire appartient à celui qui en revient blessé. Vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, ce que nous disait l'autre jour un homme d'esprit que j'aime de tout mon cœur. *Je ne suis pas du tout*, disait-il, *de l'avis de Sénèque, qui ne s'étonnait point si Dieu se donnait de temps en temps le plaisir de contempler un grand homme aux prises avec l'adversité* (2). *Pour moi, je vous l'avoue, je ne comprends point comment Dieu peut s'amuser à tourmenter les honnêtes gens.* Peut-être qu'avec ce badinage philosophique il aurait embarrassé Sénèque ; mais pour nous il ne nous embarrasserait guère. Il n'y a point de *juste*, comme nous l'avons tant dit ; mais s'il est un homme *assez juste* pour mériter les complaisances de son Créateur, qui pourrait s'étonner que Dieu, ATTENTIF SUR SON PROPRE OUVRAGE, prenne plaisir à le perfectionner ? Le

---

(1) *Voyez* à la fin de ce volume le morceau intitulé : *Eclaircissements sur les sacrifices.*

(2) *Ego verò non miror si quando impetum capit (Deus) spectandi magnos viros colluctantes cum aliquâ calamitate..... Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat* INTENTUS OPERI SUO DEUS ! *Ecce par Deo dignum ! vir fortis cum malâ fortunâ compositus !* (Sen., de Prov., cap. II.)

père de famille peut rire d'un serviteur grossier qui jure ou qui ment ; mais sa main tendrement sévère punit rigoureusement ces mêmes fautes sur le fils unique dont il rachèterait volontiers la vie par la sienne. Si la tendresse ne pardonne rien, c'est pour n'avoir plus rien à pardonner. En mettant l'homme de bien aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes passées, le met en garde contre les fautes futures, et le mûrit pour le ciel. Sans doute *il prend plaisir* à le voir échapper à l'inévitable justice qui l'attendait dans un autre monde. Y a-t-il une plus grande joie pour l'amour que la résignation qui le désarme ? Et quand on songe de plus que ses souffrances ne sont pas seulement utiles pour le juste, mais qu'elles peuvent, par une sainte acceptation, tourner au profit des coupables, et qu'en souffrant ainsi il *sacrifie* réellement pour tous les hommes, on conviendra qu'il est en effet impossible d'imaginer un spectacle plus digne de la divinité.

Encore un mot sur ces souffrances du *juste*. Croyez-vous par hasard que la vipère ne soit un animal venimeux qu'au moment où elle mord, et que l'homme affligé du mal caduc ne soit véritablement épileptique que dans le moment de l'accès ?

LE SÉNATEUR.

Où voulez-vous donc en venir, mon digne ami ?

LE COMTE.

Je ne ferai pas un long circuit, comme vous allez voir. L'homme qui ne connaît l'homme que par ses actions

ne le déclare *méchant* que lorsqu'il le voit commettre un crime. Autant vaudrait cependant croire que le venin de la vipère s'engendre au moment de la morsure. L'occasion ne fait point le méchant, elle le manifeste (1). Mais Dieu qui voit tout, Dieu qui connaît nos inclinations et nos pensées les plus intimes bien mieux que les hommes ne se connaissent matériellement les uns les autres, emploie le châtiment par manière de remède, et frappe cet homme qui nous paraît sain pour extirper le mal avant le paroxisme. Il nous arrive souvent, dans notre aveugle impatience, de nous plaindre des lenteurs de la providence dans la punition des crimes ; et, par une singulière contradiction, nous l'accusons encore, lorsque sa bienfaisante célérité réprime les inclinations vicieuses avant qu'elles aient produit des crimes. Quelquefois Dieu épargne un coupable connu, parce que la punition serait inutile, tandis qu'il châtie le coupable caché, parce que ce châtiment doit sauver un homme. C'est ainsi que le sage médecin évite de fatiguer par des remèdes et des opérations inutiles un malade sans espérance. « *Laissez-le*, dit-il, en se retirant, *amusez-le, donnez-lui tout ce qu'il demandera :* » mais si la constitution des choses lui permettait de voir distinctement dans le corps d'un homme, parfaitement sain en apparence, le germe du mal qui doit le tuer demain ou

---

(1) Tout homme instruit reconnaîtra ici quelques idées de Plutarque. (*De serâ. Num. vind.*)

dans dix ans, ne lui conseillerait-il pas de se soumettre, pour échapper à la mort, aux remèdes les plus dégoûtants et aux opérations les plus douloureuses ; et si le lâche préférait la mort à la douleur, le médecin dont nous supposons l'œil et la main également infaillibles, ne conseillerait-il pas à ses amis de le lier et de le conserver malgré lui à sa famille ? Ces instruments de la chirurgie, dont la vue nous fait pâlir, la scie, le trépan, le forceps, le lithotome, etc., n'ont pas sans doute été inventés par un génie ennemi de l'espèce humaine ; eh bien ! ces instruments sont dans la main de l'homme, pour la guérison du mal physique, ce que le mal physique est, dans celle de Dieu, pour l'extirpation du véritable mal (1). Un membre luxé ou fracturé peut-il être rétabli sans douleur ? une plaie, une maladie interne peuvent-elles être guéries sans abstinence, sans privation de tout genre, sans régime plus ou moins fatigant ?

---

(1) On peut dire des souffrances précisément ce que le prince des orateurs chrétiens a dit du travail ; « Nous sommes « pécheurs, et comme dit l'Ecriture : *Nous avons tous été* « *conçus dans l'iniquité*.... Dieu donc envoie la douleur à « l'homme comme une peine de sa désobéissance et de sa ré- « bellion, et cette peine est, en même temps, par rapport à « nous, satisfactoire et préservatrice. Satisfactoire, pour expier « le péché commis, et préservatrice, pour nous empêcher de « le commettre ; satisfactoire, parce que nous avons été pré- « varicateurs, et préservatrice, afin que nous cessions de « l'être. » (Bourdaloue, Sermon sur l'oisiveté.)

Combien y a-t-il dans toute la pharmacopée de remèdes qui ne révoltent pas nos sens ? Les souffrances, même immédiatement causées par les maladies, sont-elles autre chose que l'effort de la vie qui se défend ? Dans l'ordre sensible comme dans l'ordre supérieur, la loi est la même et aussi ancienne que le mal : LE REMÈDE DU DÉSORDRE SERA LA DOULEUR.

LE CHEVALIER.

Dès que j'aurai rédigé cet entretien, je veux le faire lire à cet ami commun dont vous me parliez il y a peu de temps ; je suis persuadé qu'il trouvera vos raisons bonnes, ce qui vous fera grand plaisir, puisque vous l'aimez tant. Si je ne me trompe, il croira même que vous avez ajouté aux raisons de Sénèque, qui devait être cependant un très-grand génie, car il est cité de tout côté. Je me rappelle que mes premières versions étaient puisées dans un petit livre intitulé *Sénèque chrétien*, qui ne contenait que les propres paroles de ce philosophe. Il fallait que cet homme fût d'une belle force pour qu'on lui ait fait cet honneur. J'avais donc une assez grande vénération pour lui, lorsque La Harpe est venu déranger toutes mes idées avec un volume entier de son Lycée, tout rempli d'oracles tranchants rendus contre Sénèque. Je vous avoue cependant que je penche toujours pour l'avis du valet de la comédie :

Ce Sénèque, monsieur, était un bien grand homme !

LE COMTE.

Vous faites fort bien, M. le chevalier, de ne point changer d'avis. Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque ; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs ; sans doute il est trop recherché, trop sentencieux ; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres ; mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus, il pénètre profondément les esprits,

Et de tout ce qu'il dit laisse un long souvenir.

Je ne connais pas d'auteur (Tacite peut-être excepté) qu'on se rappelle davantage. A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables ; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements : *ses questions naturelles* sont sans contredit le morceau le plus précieux que l'antiqnité nous ait laissé dans ce genre : il a fait un beau traité sur la *Providence* qui n'avait point encore de nom à Rome du temps de Cicéron. Il ne tiendrait qu'à moi de le citer sur une foule de questions qui n'avaient pas été traitées ni même pressenties par ses devanviers. Cependant, malgré son mérite, qui est très-grand, il me serait permis de convenir sans orgueil que j'ai pu ajouter à ses

raisons. Car je n'ai en cela d'autre mérite que d'avoir profité de plus grands secours, et je crois aussi, à vous parler vrai, qu'il n'est supérieur à ceux qui l'ont précédé que par la même raison, et que s'il n'avait été retenu par les préjugés de siècle, de patrie et d'état, il eût pu nous dire à peu près tout ce que je vous ai dit; car tout me porte à juger qu'il avait une connaissance assez approfondie de nos dogmes.

LE SÉNATEUR.

Croiriez-vous peut-être au Christianisme de Sénèque ou à sa correspondance épistolaire avec saint Paul ?

LE COMTE.

Je suis fort éloigné de soutenir ni l'un ni l'autre de ces deux faits ; mais je crois qu'ils ont une racine vraie, et je me tiens sûr que Sénèque a entendu saint Paul, comme je le suis que vous m'écoutez dans ce moment. Nés et vivants dans la lumière, nous ignorons ses effets sur l'homme qui ne l'aurait jamais vue. Lorsque les Portugais portèrent le Christianisme aux Indes, les Japonais, qui sont le peuple le plus intelligent de l'Asie, furent si frappés de cette nouvelle doctrine dont la renommée les avait cependant très-imparfaitement informés, qu'ils députèrent à Goa deux membres de leurs deux principales académies pour s'informer de cette nouvelle religion ; et bientôt des ambassadeurs japonais vinrent demander des prédicateurs chrétiens au vice-

roi des Indes, de manière que, pour le dire en passant, il n'y eut jamais rien de plus paisible, de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon : ce qui est profondément ignoré par beaucoup de gens qui se mêlent d'en parler. Mais les Romains et les Grecs du siècle d'Auguste étaient bien d'autres hommes que les Japonais du XVI^e (1). Nous ne réfléchissons pas assez à l'effet que le Christianisme dut opérer sur une foule de bons esprits de cette époque. Le gouverneur romain de Césarée, *qui savait très-bien ce que c'était que cette doctrine*, disant tout effrayé à saint Paul : « *C'est assez pour cette heure, retirez-vous* (2), » et les aréopagites qui lui disaient : « *Nous vous entendrons une autre fois sur ces choses* (3), » faisaient, sans le savoir, un bel éloge de sa prédication. Lorsqu'Agrippa, après avoir entendu saint Paul, lui dit : *Il s'en faut de peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien* ; l'Apôtre lui répondit : « *Plût à Dieu qu'il ne*

---

(1) Pour la science, peut-être, mais pour le caractère, le bon sens et l'esprit naturel, je n'en sais rien. Saint François Xavier, l'Européen qui a le mieux connu les Japonais, en avait la plus haute idée. *C'est*, dit-il, *une nation prudente, ingénieuse, docile à la raison, et très avide d'instruction.* (*S. Francisci Xaverii, Ind. Ap. Epist. Wratisl.* 1734, in-12, *p.* 166.) Il en avait souvent parlé sur ce ton.

(*Note de l'Editeur.*)

(2) Act. XXIV, 22, 25.

(3) *Ibid.*, XVII, 32.

*s'en fallût rien du tout, et que vous devinssiez, vous et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi,* A LA RÉSERVE DE CES LIENS, » et il montra ses chaînes (1). Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes; après cent lectures de cette belle réponse, *je crois la lire encore pour la première fois,* tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante ! Je ne puis vous exprimer enfin à quel point j'en suis touché. Le cœur de d'Alembert, quoique raccorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre ce discours (2): jugez de l'effet qu'il dut produire sur les auditeurs. Rappelons-nous que les hommes d'autrefois étaient faits comme nous. Ce roi Agrippa, cette reine Bérénice, ces proconsuls Serge et Gallion (dont le premier se fit chrétien), ces gouverneurs Félix et Faustus, ce tribun Lysias et toute leur suite, avaient des parents, des amis, des correspondants. Ils parlaient, ils écrivaient. Mille bouches répétaient ce que nous lisons aujourd'hui, et ces nouvelles faisaient d'autant plus d'impression qu'elles annonçaient comme preuve de la doctrine des miracles incontestables, même de nos jours, pour tout homme qui juge sans passion. Saint Paul

---

(1) Act. XXVI, 29.

(2) Il pourrait bien y avoir ici une petite erreur de mémoire, car je ne sache pas que d'Alembert ait parlé de ce discours. Il a vanté seulement, si je ne me trompe, celui que le même apôtre tint à l'aréopage, et qui est en effet admirable.

(*Note de l'Editeur.*)

prêcha une année et demie à Corinthe et deux ans à Ephèse (1) ; tout ce qui se passait dans ces grandes villes retentissait en un clin d'œil jusqu'à Rome. Mais enfin le grand apôtre arriva à Rome même *où il demeura deux ans entiers, recevant tous ceux qui venaient le voir, et prêchant en toute liberté sans que personne le gênât* (2). Pensez-vous qu'une telle prédication ait pu échapper à Sénèque qui avait alors soixante ans? et lorsque depuis, traduit au moins deux fois devant les tribunaux pour la doctrine qu'il enseignait, Paul se défendit publiquement et fut absous (3), pensez-vous que ces événements n'aient pas rendu sa prédication et plus célèbre et plus puissante? Tous ceux qui ont la moindre connaissance de l'antiquité savent que le Christianisme, dans son berceau, était pour les Chrétiens une *initiation*, et pour les autres un *système*, une *secte* philosophique ou théurgique. Tout le monde sait combien on était alors avide d'opinions nouvelles : il n'est pas même permis d'imaginer que Sénèque n'ait point eu connaissance de l'enseignement de saint Paul ; et la démonstration est achevée par la lecture de ses ouvrages, où il parle de Dieu et de l'homme d'une manière toute nouvelle. A côté du passage de ses épîtres où il dit que *Dieu doit être honoré et* AIMÉ, une main inconnue écrivit jadis sur la marge de l'exemplaire dont je me sers : *Deum*

(1) Act. XVII, 11 ; XIX, 10.
(2) Act. XXVIII, 30, 31.
(3) II. Tim. IV, 16.

*amari vix alii auctores dixerunt* (1). L'expression est au moins très-rare et très-remarquable.

Pascal a fort bien observé *qu'aucune autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer ;* sur quoi je me rappelle que Voltaire, dans le honteux commentaire qu'il a ajouté aux pensées de cet homme fameux, objecte que *Marc-Aurèle et Epictète parlent* CONTINUELLEMENT *d'aimer Dieu.* Pourquoi ce joli érudit n'a-t-il pas daigné nous citer les passages ? Rien n'était plus aisé, puisque, suivant lui, ils se touchent. Mais revenons à Sénèque. Ailleurs il a dit : *Mes Dieux* (2) et même *notre Dieu et notre Père* (3) ; il a dit formellement : *Que la volonté de Dieu soit faite* (4). On passe sur ces expressions ; mais cherchez-en de semblables chez les philosophes qui l'ont précédé, et cherchez-les surtout dans Cicéron qui a traité précisément les mêmes sujets. Vous n'exigez pas, j'espère, de ma mémoire d'autres citations dans ce moment ; mais lisez les ouvrages de Sénèque, et vous sentirez la vérité de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je me flatte que lorsque vous tomberez sur certains passages dont je n'ai plus qu'un souvenir vague, où il parle de l'in-

---

(1) *On ne lira guère ailleurs que Dieu est aimé.* S'il existe quelque trait de ce genre, on le trouvera dans Platon. Saint Augustin lui en fait honneur. (*De civit. Dei,* VIII, 5, 6. Vid. *Sen. epist.* 47.)

(2) *Deos meos.* (Epist. 93.)

(3) *Deus et parens noster.* (Epist. 110.)

(4) *Placeat homini, quidquid Deo placuerit.* (Epist. 74.)

croyable héroïsme de certains hommes qui ont bravé les tourments les plus horribles avec une intrépidité qui paraît surpasser les forces de l'humanité, vous ne douterez guère qu'il n'ait eu les Chrétiens en vue.

D'ailleurs, la tradition sur le Christianisme de Sénèque et sur ses rapports avec saint Paul, sans être décisive, est cependant quelque chose de plus que rien, si on la joint surtout aux autres présomptions.

Enfin le Christianisme à peine né avait pris racine dans la capitale du monde. Les apôtres avaient prêché à Rome vingt-cinq ans avant le règne de Néron. Saint Pierre s'y entretint avec Philon : de pareilles conférences produisirent nécessairement de grands effets. Lorsque nous entendons parler de Judaïsme à Rome sous les premiers empereurs, et surtout parmi les Romains mêmes, très souvent il s'agit de Chrétiens : rien n'est si aisé que de s'y tromper. On sait que les Chrétiens, du moins un assez grand nombre d'entre eux, se crurent longtemps tenus à l'observation de certains points de la loi mosaïque ; par exemple, à celui de l'abstinence du sang. Fort avant dans le quatrième siècle, on voit encore des Chrétiens martyrisés en Perse pour avoir refusé de violer les observances légales. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait souvent confondus, et vous verrez en effet les Chrétiens enveloppés comme Juifs dans la persécution que ces derniers s'attirèrent par leur révolte contre l'empereur Adrien. il faut avoir la vue bien fine et le coup d'œil très juste ; il faut de plus regarder de très près, pour discerner les deux religions chez les auteurs des deux premiers siècles. Plutarque, par exemple, de

qui veut-il parler, lorsque, dans son traité de la Superstition, il s'écrie : *O Grecs! qu'est-ce donc que les Barbares ont fait de vous?* et que tout de suite il parle de *sabbatismes*, de *prosternations*, de honteux accroupissements, etc. Lisez le passage entier, et vous ne saurez s'il s'agit de dimanche ou de sabbat, si vous contemplez un deuil judaïque ou les premiers rudiments de la pénitence canonique. Longtemps je n'y ai vu que le judaïsme pur et simple ; aujourd'hui je penche pour l'opinion contraire. Je vous citerais encore à ce propos les vers de Rutilius, *si je m'en souvenais*, comme dit madame de Sévigné. Je vous renvoie à son voyage : vous lirez les plaintes amères qu'il fait de *cette superstition judaïque qui s'emparait du monde entier*. Il en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde : or, qui pourrait croire qu'il s'agit de Judaïsme? n'est-ce pas, au contraire, le Christianisme qui s'emparait du monde et qui repoussait également le Judaïsme et le Paganisme? Ici les faits parlent; il n'y a pas moyen de disputer.

Au reste, messieurs, je supposerai volontiers que vous pourriez bien être de l'avis de Montaigne, et qu'un moyen sûr de vous faire haïr les choses vraisemblables serait de vous les *planter* pour démontrées. Croyez donc ce qu'il vous plaira sur cette question particulière; mais dites-moi, je vous prie, pensez-vous que le Judaïsme seul ne fût pas suffisant pour influer sur le système moral et religieux d'un homme aussi pénétrant que Sénèque, et qui connaissait parfaitement cette religion? Laissons dire les poètes qui ne voient que la superficie des

choses, et qui croient avoir tout dit quand ils ont appelé les Juifs *verpos* et *recutitos*, et tout ce qu'il vous plaira. Sans doute que le grand anathème pesait déjà sur eux. Mais ne pouvait-on pas alors, comme à présent, admirer les écrits en méprisant les personnes? Au moyen de la version des Septante, Sénèque pouvait lire la Bible aussi commodément que nous. Que devait-il penser lorsqu'il comparait les théogonies poétiques au premier verset de la Genèse, ou qu'il rapprochait le déluge d'Ovide de celui de Moïse? quelle source immense de réflexions! Toute la philosophie antique pâlit devant le seul livre de la *Sagesse*. Nul homme intelligent et libre de préjugés ne lira les Psaumes sans être frappé d'admiration et transporté dans un nouveau monde. A l'égard des personnes mêmes, il y avait de grandes distinctions à faire. Philon et Josèphe étaient bien apparemment des hommes de bonne compagnie, et l'on pouvait sans doute s'instruire avec eux. En général, il y avait dans cette nation, même dans les temps les plus anciens, beaucoup plus d'instruction qu'on ne le croit communément, par des raisons qu'il ne serait pas difficile d'assigner. Où avaient-ils pris, par exemple, leur calendrier, l'un des plus justes, et peut-être le plus juste de l'antiquité? Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice, et il ne tient qu'à nous de l'admirer encore de nos jours, puisque nous le voyons marcher de front avec celui des nations modernes, sans erreurs ni embarras d'aucune espèce. On peut voir, par l'exemple de Daniel, combien les hommes habiles de cette nation étaient considérés à Babylone, qui

renfermait certainement de grandes connaissances. Le fameux rabbin *Moïse Maimonide*, dont j'ai parcouru quelques ouvrages traduits, nous apprend qu'à la fin de la grande captivité, un très-grand nombre de Juifs ne voulurent point retourner chez eux; qu'ils se fixèrent à Babylone; qu'ils y jouirent de la plus grande liberté, de la plus grande considération, et que la garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.

En feuilletant l'autre jour mes petits *Elzévirs* que vous voyez là rangés en cercle sur ce plateau tournant, je tombai par hasard sur la république hébraïque de *Pierre Cunœus*. Il me rappela cette anecdote si curieuse d'Aristote, qui s'entretint en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.

La traduction des livres sacrés dans une langue devenue celle de l'univers, la dispersion des Juifs dans les différentes parties du monde, et la curiosité naturelle à l'homme pour tout ce qu'il y a de nouveau et d'extraordinaire, avaient fait connaître la loi mosaïque, qui devenait ainsi une introduction au Christianisme. Depuis longtemps, les Juifs servaient dans les armées de plusieurs princes qui les employaient volontiers à cause de leur valeur reconnue et de leur fidélité sans égale. Alexandre surtout en tira grand parti et leur montra des égards recherchés. Ses successeurs au trône d'Egypte l'imitèrent sur ce point, et donnèrent constamment aux Juifs de très-grandes marques de confiance. Lagus mit sous leur garde les plus fortes places de L'Egypte, et, pour

conserver les villes qu'il avait conquises dans la Lybie, il ne trouva rien de mieux que d'y envoyer des colonies juives. L'un des Ptolémées, ses successeurs, voulut se procurer une traduction solennelle des livres sacrés. Evergètes, après avoir conquis la Syrie, vint rendre ses actions de grâces à Jérusalem : il offrit à DIEU un grand nombre de victimes et fit de riches présents au temple. Philométor et Cléopâtre confièrent à deux hommes de cette nation le gouvernement du royaume et le commandement de l'armée (1). Tout en un mot justifiait le discours de Tobie à ses frères : *Dieu vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent pas, afin que vous leur fassiez connaître ses merveilles ; afin que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu et le seul tout-puissant* (2).

Suivant les idées anciennes, qui admettaient une foule de divinités et surtout de dieux nationaux, le Dieu d'Israël n'était, pour les Grecs, pour les Romains et même pour toutes les autres nations, qu'une nouvelle divinité ajoutée aux autres ; ce qui n'avait rien de choquant. Mais comme il y a toujours dans la vérité une action secrète plus forte que tous les préjugés, le nouveau Dieu, partout où il se montrait, devait nécessairement faire une grande impression sur une foule d'esprits. Je vous

---

(1) Josèphe contre Appion. Liv. II, chap. II.

(2) *Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis omnia mirabilia ejus, et faciatis scire eos quia non est alius Deus omnipotens præter illum.* (Tob. XIII, 4.)

en ai cité rapidement quelques exemples, et je puis vous en citer d'autres. La cour des empereurs romains avait un grand respect pour le temple de Jérusalem. Caïus Agrippa ayant traversé la Judée *sans y faire ses dévotions* (voulez-vous me pardonner cette expression?) son aïeul, l'empereur Auguste, en fut extrêmement irrité; et ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'une disette terrible qui affligea Rome à cette époque fut regardée par l'opinion publique comme un châtiment de cette faute. Par une espèce de réparation, ou par un mouvement spontané encore plus honorable pour lui, Auguste, quoiqu'il fût en général grand et constant ennemi des religions étrangères, ordonna qu'on sacrifierait chaque jour à ses frais sur l'autel de Jérusalem. Livie, sa femme, y fit présenter des dons considérables. C'était la mode à la cour, et la chose en était venue au point que toutes les nations, même les moins amies de la juive, craignaient de l'offenser, de peur de déplaire au maître; et que tout homme qui aurait osé toucher au livre sacré des Juifs, ou à l'argent qu'ils envoyaient à Jérusalem, aurait été considéré et puni comme un sacrilége. Le bon sens d'Auguste devait sans doute être frappé de la manière dont les Juifs concevaient la Divinité. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans un texte célèbre; mais rien ne m'a fait autant d'impression que l'étonnante sagacité de Tibère au sujet des Juifs. Séjan, qui les détestait, avait voulu jeter sur eux le soupçon d'une conjuration qui devait les perdre : Tibère n'y fit nullement attention, *car*, disait ce prince pénétrant, *cette nation, par principe, ne*

*portera jamais la main sur son souverain.* Ces Juifs, qu'on se représente comme un peuple farouche et intolérant, étaient cependant, à certains égards, le plus tolérant de tous, au point qu'on a peine quelquefois à comprendre comment les professeurs exclusifs de la vérité se montraient si accommodants avec les religions étrangères. On connait la manière tout à fait *libérale* dont Elisée résolut le cas de conscience proposé par un capitaine de la garde syrienne (1). Si le prophète avait été Jésuite, nul doute que Pascal, pour cette décision, ne l'eût mis, quoiqu'à tort, dans ses Lettres provinciales. Philon, si je ne me trompe, observe quelque part que le grand-prêtre des Juifs, seul dans l'univers, priait pour les nations et les puissances étrangères (2). En effet, je ne crois pas qu'il y en ait d'autre exemple dans l'antiquité. Le temple de Jérusalem était environné d'un portique destiné aux étrangers qui venaient y prier librement. Une foule de ces *Gentils* avaient confiance en ce Dieu (*quel qu'il fût*) qu'on adorait sur le mont de Sion. Personne ne les gênait ni leur demandait compte de leurs croyances nationales, et nous les voyons encore, dans l'Evangile, venir, au jour solennel de Pâque, adorer à Jérusalem , sans la moindre marque de désapprobation ni de surprise de la part de l'historien sacré.

---

(1) Reg. IV, 5, 19.

(2) Baruch, liv. XI. — Ils obéissaient en cela à un précepte divin. (Jerem. XXIV, 7.)

L'esprit humain ayant été suffisamment préparé ou averti par ce noble culte, le Christianisme parut ; et, presque au moment de sa naissance, il fut connu et prêché à Rome. C'en est assez pour que je sois en droit d'affirmer que la supériorité de Sénèque sur ses devanciers, par parenthèse j'en dirais autant de Plutarque, dans toutes les questions qui intéressent réellement l'homme, ne peut être attribuée qu'à la connaissance plus ou moins parfaite qu'il avait des dogmes mosaïques et chrétiens. La vérité est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil ; l'une et l'autre s'insinuent sans effort de leur part et sans instruction de la nôtre, toutes les fois qu'elles sont à portée d'agir. Du moment où le Christianisme parut dans le monde, il se fit un changement sensible dans les écrits des philosophes, ennemis même ou indifférents. Tous ces écrits ont, si je puis m'exprimer ainsi, *une couleur* que n'avaient pas les ouvrages antérieurs à cette grande époque. Si donc la raison humaine veut nous montrer ses forces, qu'elle cherche ses preuves avant notre ère ; qu'elle ne vienne point *battre sa nourrice* ; et, comme elle l'a fait si souvent, nous citer ce qu'elle tient de la révélation, pour nous prouver qu'elle n'en a pas besoin. Laissez-moi, de grâce, vous rappeler un trait ineffable de ce *fou du grand genre* (comme l'appelle Buffon), qui a tant influé sur un siècle bien digne de l'écouter. Rousseau nous dit fièrement dans son Émile : *Qu'on lui soutient vainement la nécessité d'une révélation, puisque Dieu a tout dit à nos yeux, à notre conscience et à notre jugement : que Dieu veut être adoré* EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ, *et que tout le*

*reste n'est qu'une affaire de police* (1). Voilà, messieurs, ce qui s'appelle raisonner ! *Adorer Dieu en esprit et en vérité !* C'est une bagatelle sans doute ! il n'a fallu QUE Dieu pour nous l'enseigner.

Lorsqu'une *bonne* nous demandait jadis : *Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde?* Nous répondions : *Pour le connaître, l'aimer, le servir dans cette vie, et mériter ainsi ses récompenses dans l'autre.* Voyez comment cette réponse, qui est à la portée de la première enfance, est cependant si admirable, si étourdissante, si incontestablement au-dessus de tout ce que la science humaine réunie a jamais pu imaginer, que le sceau divin est aussi visible sur cette ligne du Catéchisme élémentaire que sur le Cantique de Marie, ou sur les oracles les plus pénétrants du SERMON DE LA MONTAGNE.

Ne soyons donc nullement surpris si cette doctrine divine, plus ou moins connue de Sénèque, a produit dans ses écrits une foule de traits qu'on ne saurait trop remarquer. J'espère que cette petite discussion, que nous avons pour ainsi dire trouvée sur notre route, ne vous aura point ennuyés.

Quant à La Harpe, que j'avais tout à fait perdu de vue, que voulez-vous que je vous dise? En faveur de ses talents, de sa noble résolution, de son repentir sincère, de son invariable persévérance, faisons grâce à tout ce qu'il a dit sur des choses qu'il n'entendait pas, ou qui

---

(1) *Emile*, La Haie, 1762, in-8°, tom. III, *p.* 135.

réveillaient dans lui quelque passion mal assoupie. *Qu'il repose en paix !* Et nous aussi, messieurs, allons *reposer en paix ;* nous avons fait un excès aujourd'hui, car il est deux heures : cependant il ne faut pas nous en repentir. Toutes les soirées de cette grande ville n'auront pas été innocentes, ni par conséquent aussi heureuses que la nôtre. *Reposons en paix*! et puisse ce sommeil tranquille, précédé et produit par des travaux utiles et d'innocents plaisirs, être l'image et le gage de ce repos sans fin qui n'est accordé de même qu'à une suite de jours passés comme les heures qui viennent de s'écouler pour nous !

FIN DU NEUVIÈME ENTRETIEN.

# NOTES

DU

# NEUVIÈME ENTRETIEN

## N° I.

(Page 117. *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme.*)

Ce livre fut traduit en français sous ce titre : *Vue de l'évidence de la Religion chrétienne, considérée en elle-même, par M. Jennyngs.* Paris, 1764, in-12. Le traducteur, M. Le Tourneur, se permit de mutiler et d'altérer l'ouvrage sans en avertir, ce qu'il ne faut, je crois, jamais faire. On lira avec plus de fruit la traduction de l'abbé de Feller avec des notes. Liége, 1779, in-12. Elle est inférieure du côté du style, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Celle de Le Tourneur est remarquable par cette épigraphe, faite pour le siècle : *Vous me persuaderiez* PRESQUE *d'être Chrétien.* (Act. Apost. XXVI, 28.)

II.

(Page 136. Il n'y eut jamais rien de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon.)

Rien n'est si vrai : il suffit de citer les lettres de saint François Xavier. Il écrivait de Malaca, le 20 juin 1549 : « Je pars « (pour le Japon) moi troisième, avec Cosme, Turiani et Jean « Fernand : nous sommes accompagnés de trois Chrétiens « japonais, sujets d'une rare probité.... Les Japonais viennent « fort à propos d'envoyer des ambassadeurs au vice-roi des « Indes, pour en obtenir des prêtres qui puissent les instruire « dans la religion chrétienne. » Et le 3 novembre de la même année, il écrivait de Congoximo au Japon, où il était arrivé le 5 août : « Deux bonzes et d'autres Japonais, en grand nom- « bre, s'en vont à Goa pour s'y instruire dans la foi. » (*S. Francisci Xaverii, Ind. ap. Epistolæ.* Wratislaviæ, 1734, in-12, pages 160 et 208.)

III.

(Page 139. Voltaire..... objecte que *Marc-Aurèle et Epictète parlent* CONTINUELLEMENT *d'aimer Dieu.*)

Voy. les Pensées de Pascal. Paris, Reynouard, 1803, 2 vol. in-8°, tom. II, pag. 328. — Il y a dans ce passage de Voltaire autant de bévues que de mots. Car sans parler du *continuellement*, qui est tout à fait ridicule, *parler d'aimer Dieu* n'est point du tout *demander à Dieu la grâce de l'aimer ;* et c'est ce que Pascal a dit. Ensuite Marc-Aurèle et Epictète n'étaient pas des *religions*. Pascal n'a point dit (ce qu'il aurait pu dire cependant) : *Aucun homme hors de* notre religion n'a deman-

dé, etc. Il a dit, ce qui est fort différent : *Aucune autre religion que la nôtre*, etc. Qu'importe que tel ou tel homme ait pu dire quelques mots mal prononcés sur l'*amour de Dieu*? Il ne s'agit pas d'en *parler*, il s'agit de l'*avoir;* il s'agit même de l'inspirer aux autres, et de l'inspirer en vertu d'une institution générale, à portée de tous les esprits. Or, voilà ce qu'a fait le Christianisme, et voilà ce que jamais la philosophie n'a fait, ne fera ni ne peut faire. On ne saurait assez le répéter : elle ne peut rien sur le cœur de l'homme. — *Circùm præcordia ludit.* Elle se joue autour du cœur; jamais elle n'entre.

## IV.

(Page 140.... Vous ne douterez guère qu'il (Sénèque) n'ait eu les Chrétiens en vue.)

« Que sont, dit-il, dans son épître LXXVIII, que sont les ma-
« ladies les plus cruelles comparées aux flammes, aux cheva-
« lets, aux lames rougies, à ces plaies faites par un raffine-
« ment de cruauté sur des membres déjà enflammés par des
« plaies précédentes? Et cependant, au milieu de ces suppli-
« ces, un homme a pu ne pas laisser échapper un soupir ; il a
« pu ne pas supplier : ce n'est pas assez, il a pu ne pas répon-
« dre : ce n'est point assez encore; il a pu rire, et même de
« bon cœur. » Et ailleurs : « Quoi donc, si le fer, après avoir
« menacé la tête de l'homme intrépide, creuse, découpe l'une
« après l'autre toutes les parties de son corps; si on lui fait
« contempler ses entrailles dans son propre sein ; si, pour
« aiguiser la douleur, on interrompt son supplice pour le re-
« prendre bientôt après ; *si l'on déchire ses plaies cicatrisées*
« *pour en faire jaillir de nouveau sang*, n'éprouvera-t-il ni
« la crainte ni la douleur? il souffrira sans doute, car nul de-

« gré de courage ne peut éteindre le sentiment; mais il n'a « peur de rien; il regarde *d'en haut* ses propres souffrances. » (Epit. LXXXV.)

De qui donc voulait parler Sénèque? Y a-t-il avant les martyrs des exemples de tant d'atrocité d'une part et de tant d'intrépidité de l'autre? Sénèque avait vu les martyrs de Néron; Lactance, qui voyait ceux de Dioclétien, a décrit leurs souffrances, et l'on a les plus fortes raisons de croire qu'en écrivant, il avait en vue les passages de Sénèque qu'on vient de lire. Ces deux phrases surtout sont remarquables par leur rapprochement.

*Si ex intervallo, quò magis tormenta sentiat, repetitur et per siccata viscera recens dimittitur sanguis.* (Sen. Ep. LXXXV.)

*Nihil aliud devitant quàm ut ne torti moriantur.... curam tortis diligenter adhibent ut ad alios cruciatus membra renoventur, et reparetur novus sanguis ad pœnam.* (Lact., div. Instit., lib. V, cap. II, de Justitià.)

## V.

(Pag. 141.... Et tout de suite il (Plutarque) parle de *sabbatismes*, de prosternations, de honteux accroupissements, etc.)

Chez les Hébreux, et sans doute aussi chez d'autres nations orientales, l'homme qui déplorait la perte d'un objet chéri ou quelque autre grand malheur, se tenait assis; et voilà pourquoi *siéger* et *pleurer* sont si souvent synonymes dans l'Ecriture-Sainte. Ce passage des Psaumes, par exemple (totalement dénaturé dans nos malheureuses traductions): *Surgite postquàm sederitis, qui manducatis panem doloris* (Ps. CXXVI, 2.), signifie: « Consolez-vous, après avoir pleuré, ô vous qui « mangez le pain de la douleur! » Une foule d'autres textes

attestent la même coutume, qui n'était point étrangère aux Romains. Mais lorsque Ovide dit, en parlant de Lucrèce :

. . . . . . . Passis SEDET illa capillis,
Ut solet ad nati mater itura rogum.

(*Fast.* II, 813-814.)

Il n'entend sûrement pas décrire l'attitude ordinaire d'une femme assise ; et lorsque les enfants d'Israel venaient s'asseoir dans le temple pour y pleurer leurs crimes ou leurs malheurs, (Jud. XX, 26, etc.,) ils n'étaient pas sûrement assis commodément sur des siéges. Il paraît certain que, dans ces circonstances, on était assis à terre et accroupi ; et c'est à cette attitude d'un homme assis sur ses jambes que Plutarque fait allusion par l'expression qu'il emploie et qui ne peut être rendue facilement dans notre langue. *Assise ignoble* serait l'expression propre, si le mot d'*assise* n'avait pas perdu, comme celui de *session*, sa signification primitive.

Il faut cependant observer, pour l'exactitude, qu'une différence de ponctuation peut altérer la phrase de Plutarque, de manière que l'épithète d'ignoble tomberait sur le mot de *prosternation*, au lieu d'affecter celui d'accroupissement. Le traducteur latin s'est déterminé pour le sens adopté de mémoire par l'interlocuteur. L'observation principale demeure au reste dans toute sa force.

(*Note de l'Editeur.*)

VI.

(Page 141. Il (Rutilius) en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde.)

Je crois qu'on ne sera pas fâché de lire ici les vers de Rutilius :

Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset
Pompeii bellis imperioque Titi !
Latiùs excisæ pestis contagia serpunt,
Victoresque suos natio victa premit.

C'est-à-dire : « Plût aux dieux que la Judée n'eût jamais « succombé sous les armes de Pompée et de Titus ! Les venins « qu'elle communique s'étendent plus au loin par la conquête, « et la nation vaincue avilit ses vainqueurs. » Il semble en effet que ces paroles, dites surtout dans le Ve siècle, ne sauraient désigner que les chrétiens, et c'est ainsi que les a entendues le docte Huet dans sa *Démonstration évangélique*. (Prop. III, § 21.) Cependant un très habile interprète de l'Ecriture-Sainte, et qui nous l'a expliquée avec un luxe d'érudition qui s'approche quelquefois de l'ostentation, embrasse le sentiment contraire, et croit que, dans le passage de Rutilius, il s'agit uniquement des Juifs. (Dissertazioni e lezioni di S. Scrittura del P. Nicolaï della Compagnia di Gesù. Firenze, 1756, in-4°, tom. I. Dissert. prim. *Voy.* pag. 138.) Tant il est difficile de voir clair sur ce point, et de discerner exactement les deux religions dans les écrits des auteurs païens !

## VII.

(Page 141... Sénèque, qui connaissait parfaitement cette religion.)

Il la connaissait si bien, qu'il en a marqué le principal caractère dans un ouvrage que nous n'avons plus, mais dont saint Augustin nous a conservé ce fragment. « Il y a, dit Sénè- « que, parmi les Juifs, des hommes qui savent les raisons de

« leurs mystères ; mais la foule ignore pourquoi elle fait ce « qu'elle fait. » (*Sen. apud S. Aug. Civ. Dei*, VII, II.) Et saint Augustin n'a-t-il pas dit lui-même : *Que peu de gens comprenaient ces mystères, quoique plusieurs les célébrassent !* (*Ibid.* X, 16.) Origène est plus détaillé et plus exprès. *Y a-t-il rien de plus beau*, dit-il, *que de voir les Juifs instruits dès le berceau de l'immortalité de l'âme et des peines et des récompenses de l'autre vie ? Ces choses n'étaient cependant représentées que sous une enveloppe mythologique aux enfants et aux* HOMMES-ENFANTS. *Mais pour ceux qui cherchaient la parole et qui voulaient en pénétrer les mystères, cette mythologie était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi*, métamorphosée *en vérité*. (Orig. adv. Cels. lib. V, n° 42, pag. 610, col. 2, Litt. D.) Ce qu'il dit ailleurs n'est pas moins remarquable : *La doctrine des Chrétiens sur la résurrection des morts, sur le jugement de Dieu, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, n'est point nouvelle : ce sont les anciens dogmes du Judaïsme.* (*Id. ibid.*, lib. II, nos 1, 4.)

Eusèbe, cité par le célèbre Huet, tient absolument le même langage. Il dit en propres termes : « Que la multitude avait « été assujettie chez les Hébreux à la lettre de la loi et aux « pratiques minutieuses, dépourvues de toute explication ; « mais que les esprits élevés, affranchis de cette servitude, « avaient été dirigés vers l'étude d'une certaine philosophie « divine, fort au-dessus du vulgaire, et vers l'interprétation « des sens allégoriques. » (*Huet, Démonstr. évangél.*, tom. II, Prop. IX, chap. 171, n° 8.)

Cette tradition (ou *réception*) est la véritable et respectable Cabale, dont la moderne n'est qu'une fille illégitime et contrefaite.

## VIII.

(Pag. 142. Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice.)

Je ne sache pas que Newton ait parlé du calendrier des Hébreux dans sa chronologie ; mais il en dit un mot en passant dans ce livre, dont on peut dire à bon droit : *Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu ;* c'est dans le Commentaire de l'Apocalypse, où il dit laconiquement (mais c'est un oracle) : *Judœi usi non sunt vitioso cyclo.* (Isaaci Newtoni ad Dan. proph. vatic. nec non, etc., opus posthumum. (Trad. lat. de Suderman, Amst. 1737, in-4°, cap. II, pag. 113.) Scaliger, excellent juge dans ce genre, décide *qu'il n'y a rien de plus exact, rien de plus parfait* que le calcul de l'année Judaïque ; il renvoie même les calculateurs modernes à l'école des Juifs, et leur conseille sans façon *de s'instruire à cette école ou de se taire.* (Scaliger, de Emend. temp., lib. VIII. Genève, 1629, in-fol., pag. 656.) Ailleurs il nous dit : *Hœc sunt ingeniosissima, etc.... methodum hujus computi lunaris argutissimam et elegantissimam esse nemo harum rerum paulò peritus inficiabitur.* (*Ibid.*, lib. VII, pag. 640.)

(*Note de l'Editeur.*)

## IX.

(Page 143... La garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.)

Quelque estime qu'on doive à ce rabbin justement célèbre (*Moïse Maimonide*), je voudrais cependant, sur le fait particulier des archives d'Ecbatane, rechercher les autorités sur

lesquelles il s'est appuyé ; ce que je ne suis point à même de faire dans ce moment. Quant à l'immense établissement des Juifs au-delà de l'Euphrate, où ils formaient réellement une puissance, il n'y a pas le moindre doute sur ce fait. (*Voy.* l'Ambassade de Philon, *Inter opera græc. et lat.* Genève, 1613, in-fol., pag. 792, litt. B.)

X.

(Page 143. Il (Aristote) s'entretint en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.)

Cunæus dit en effet (Lib. I, c. IV, pag. 26. Elz. 1632) : « Tantâ « eruditione ac scientiâ *hominem, uti præ illo omnes Græci qui* « *aderant trunci et stipites esse viderentur.* » Mais cet auteur, quoique d'ailleurs savant et exact, s'est permis ici une légère hyperbole, s'il n'a pas été trompé par sa mémoire. Aristote vante ce Juif comme un homme aimable, hospitalier, vertueux, *chaste surtout*, savant et éloquent. Il ajoute, *qu'il y avait beaucoup à apprendre en sa conversation ;* mais il ne fait aucune comparaison humiliante pour les Grecs. Je ne sais donc où Cunæus a pris ses *trunci* et ses *stipites.* L'interlocuteur au reste paraît ignorer que ce n'est point Aristote qui parle ici, mais bien Cléarque, son disciple, qui fait parler Aristote dans un dialogue de la composition du premier. (*Voy.* le fragment de Cléarque dans le livre de Josèphe contre Appion. Liv. I, chap. VIII, trad. d'Arnault d'Andilly.)

(*Note de l'Editeur.*)

XI.

(Page 143. La traduction des livres sacrés dans une langue devenue celle de l'univers.)

Il y avait, longtemps avant les Septante, une traduction grecque d'une partie de la Bible. (*Voy.* la préface qui est à la tête de la Bible de Beyerling. Anvers, 3 vol. in-fol. — Fréret, *Défense de la Chronologie*, pag. 264; *Leçons de l'histoire*, tom. I, pag. 616. Baltus, *Défense des Pères, etc.* Chap. XX, Paris, in-4°, 1711, pag. 614 et suiv.

On pourrait même à cet égard se dispenser de preuves; car la traduction *officielle* ordonnée par Ptolémée suppose nécessairement que le livre était alors, je ne dis pas *connu*, mais *célèbre*. En effet, *on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas*. Quel prince a jamais pu ordonner la traduction d'un livre, et d'un tel livre, sans y être déterminé par un désir universel, fondé à son tour sur un grand intérêt excité par ce livre?

XII.

(Page 145. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans un texte célèbre.)

« *Judæi mente solâ unumque numen intelligunt, summum* « *illud et æternum, neque mutabile, neque interiturum.* » C'est ce même homme qui nous dira du *même* culte et dans le *même* chapitre : *mos absurdus sordidusque.* (Ann. v. 3.) Rendre justice à ce qu'on hait est un tour de force presque toujours au-dessus des plus grands esprits.

On sera bien aise peut-être de lire, d'après Philon, le détail de certaines circonstances extrêmement intéressantes, touchées rapidement dans un dialogue dont la mémoire fait tous les frais. Philon parlant à un prince tel que Caligula, et lui citant les actes et les opinions de la famille impériale, n'était sûrement pas tenté de mentir ni même d'exagérer.

« Agrippa, dit-il, votre aïeul maternel, étant allé à Jérusa- « lem, sous le règne d'Hérode, fut enchanté de la religion des

« Juifs, et ne pouvait plus s'en taire.... L'empereur Auguste « ordonna que, de ses propres revenus et selon les formes lé- « gitimes, on offrirait chaque jour AU DIEU TRÈS-HAUT, sur l'au- « tel de Jérusalem, un taureau et des agneaux en holocauste, » quoiqu'il sût très-bien que le temple ne renfermait aucun « simulacre, ni public, ni caché ; mais ce grand prince, que « personne ne surpassait en esprit philosophique, sentait bien « la nécessité qu'il existât dans ce monde un autel dédié au « Dieu invisible, et qu'à ce Dieu tous les hommes pussent « adresser leurs vœux pour en obtenir la communication d'un « heureux espoir et la jouissance des biens parfaits.....

« Julie, votre bisaïeule, fit de magnifiques présents au tem- « ple en vases et en coupes d'or, et quoique l'esprit de la fem- « me se détache difficilement des images, et ne puisse conce- « voir des choses absolument étrangères aux sens, Julie, aussi « supérieure à son sexe par l'instruction que par les autres « avantages de la nature, arriva au point de contempler les « choses intelligibles préférablement aux sensibles, et de savoir « que celles-ci ne sont que les ombres des premières. » N.B. Par ce nom de *Julie*, il faut entendre *Livie*, femme d'Auguste, qui avait passé, par adoption, dans la famille des Jules, et qui était en effet bisaïeule de Caligula.

Ailleurs, et dans le même discours à ce terrible Caligula, Philon lui dit expressément : *Que l'empereur Auguste* n'admirait *pas seulement, mais qu'il* ADORAIT *cette coutume de n'employer aucune image pour représenter matériellement une nature invisible.*

Εθαύμαζε καὶ προσέκυνει κ. τ. λ.

(Philonis leg. ad Caium, inter Opp. Colon. Allobrog., 1613, in-fol., pag. 799 et 803.)

# DIXIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Dites-nous, M. le chevalier, si vous n'avez point rêvé aux sacrifices la nuit dernière ?

LE CHEVALIER.

Oui, sans doute, j'y ai rêvé ; et comme c'est un pays absolument nouveau pour moi, je ne vois encore les objets que d'une manière confuse. Il me semble cependant que le sujet serait très-digne d'être approfondi, et si j'en crois ce sentiment intérieur dont nous parlions un jour, notre ami commun aurait réellement ouvert dans le dernier entretien une riche mine qu'il ne s'agit plus que d'exploiter.

LE SÉNATEUR.

C'est précisément sur quoi je voulais vous entretenir aujourd'hui. Il me paraît, M. le comte, que vous avez

mis le principe des sacrifices au-dessus de toute attaque, et que vous en avez tiré une foule de conséquences utiles. Je crois de plus que la théorie de la *réversibilité* est si naturelle à l'homme, qu'on peut la regarder comme une vérité *innée* dans toute la force du terme, puisqu'il est absolument impossible que nous l'ayons apprise. Mais croyez-vous qu'il le fût également de *découvrir* ou *d'entrevoir* au moins la raison de ce dogme universel ?

Plus on examine l'univers, et plus on se sent porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne sait expliquer et que le retour au bien dépend d'une force contraire qui nous pousse sans cesse vers une certaine unité tout aussi inconcevable (1). Cette communauté de mérites, cette réversibilité que vous avez si bien prouvées, ne peuvent venir que de cette unité que nous ne comprenons pas. En réfléchissant sur la croyance générale et sur l'instinct naturel des hommes, on est frappé de cette tendance qu'ils ont à unir des choses que la nature semble avoir totalement séparées :

(1) Le genre humain en corps pourrait, dans cette supposition, adresser à Dieu ces mêmes paroles employées par saint Augustin parlant de lui-même : « Je fus coupé en pièces « au moment où je me séparai de ton unité pour me perdre « dans une foule d'objets : tu daignas rassembler les morceaux « de moi-même. » *Colligens me à dispersione in quâ frustratim discissus sum, dum ab uno te aversus in multa evanui.* (D. August. Confess. II, 1, 2.)

ils sont très-disposés, par exemple, à regarder un peuple, une ville, une corporation, mais surtout une famille, comme un être moral et unique, ayant ses bonnes et ses mauvaises qualités, capable de mériter ou démériter, et susceptible par conséquent de peines et de récompenses. De là vient le *préjugé*, ou pour parler plus exactement, le *dogme* de la noblesse, si universel et si enraciné parmi les hommes. Si vous le soumettez à l'examen de la raison, il ne soutient pas l'épreuve ; car il n'y a pas, si nous ne consultons que le raisonnement, de distinction qui nous soit plus étrangère que celle que nous tenons de nos aïeux : cependant il n'en est pas de plus estimée, ni même de plus volontiers reconnue, hors le temps des factions, et alors même les attaques qu'on lui porte sont encore un hommage indirect et une reconnaissance formelle de cette grandeur qu'on voudrait anéantir.

Si la gloire est héréditaire dans l'opinion de tous les hommes, le blâme l'est de même, et par la même raison. On demande quelquefois, sans trop y songer, pourquoi la honte d'un crime ou d'un supplice doit retomber sur la postérité du coupable ; et ceux qui font cette question se vantent ensuite du mérite de leurs aïeux : c'est une contradiction manifeste.

LE CHEVALIER.

Je n'avais jamais remarqué cette analogie.

LE SÉNATEUR.

Elle est cependant frappante. Un de vos aïeux, M. le chevalier (j'éprouve un très-grand plaisir à vous le rappeler), fut tué en Egypte à la suite de saint Louis : un autre périt à la bataille de Marignan en disputant un drapeau ennemi : enfin votre dernier aïeul perdit un bras à Fontenoi. Vous n'entendez pas sans doute que cette illustration vous soit étrangère, et vous ne me désavouerez pas, si j'affirme que vous renonceriez plutôt à la vie qu'à la gloire qui vous revient de ces belles actions. Mais songez donc que si votre ancêtre du XIII^e siècle avait livré saint Louis aux Sarrasins au lieu de mourir à ses côtés, cette infamie vous serait commune par la même raison et avec la même justice qui vous a transmis une illustration tout aussi personnelle que le crime, si l'on n'en croyait que notre petite raison. Il n'y a pas de milieu, M. le chevalier : il faut ou recevoir la honte de bonne grâce, si elle vous échoit, ou renoncer à la gloire. Aussi l'opinion sur ce point n'est pas douteuse. Il n'y a sur le déshonneur héréditaire d'autre incrédule que celui qui en souffre : or ce jugement est évidemment nul. A ceux qui, pour le seul plaisir de montrer de l'esprit et de contredire les idées reçues, parlent, ou même font des livres contre ce qu'ils appellent le *hasard* ou le *préjugé* de la naissance, proposez, s'ils ont un nom ou seulement de l'honneur, de s'associer par le mariage une famille flétrie dans les temps anciens, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

Quant à ceux qui n'auraient ni l'un ni l'autre, comme ils parleraient aussi pour eux, il faudrait les laisser dire.

Cette même théorie ne pourrait-elle point jeter quelque jour sur cet inconcevable mystère de la punition des fils pour les crimes de leurs pères ? Rien ne choque au premier coup d'œil comme une malédiction héréditaire : cependant, pourquoi pas, puisque la bénédiction l'est de même ? Et prenez garde que ces idées n'appartiennent pas seulement à la Bible, comme on l'imagine souvent. Cette hérédité heureuse ou malheureuse est aussi de tous les temps et de tous les pays : elle appartient au Paganisme comme au Judaïsme ou au Christianisme, à l'enfance du monde, comme aux vieilles nations ; on la trouve chez les théologiens, chez les philosophes, chez les poètes, au théâtre et à l'Eglise.

Les arguments que la raison fournit contre cette théorie ressemblent à celui de Zénon contre la possibilité du mouvement. On ne sait que répondre, mais on marche. La famille est sans doute composée d'individus qui n'ont rien de commun suivant la raison ; mais, suivant l'instinct et la persuasion universelle, toute famille est *une*.

C'est surtout dans les familles souveraines que brille cette unité : le souverain change de nom et de visage ; mais il est toujours, comme dit l'Espagne, MOI LE ROI. Vos Français, M. le chevalier, ont deux belles maximes plus vraies peut-être qu'ils ne pensent : l'une de droit civil, *le mort saisit le vif* ; et l'autre de droit

public, *le roi ne meurt pas.* Il ne faut donc jamais le diviser par la pensée lorsqu'il s'agit de le juger.

On s'étonne quelquefois de voir un monarque innocent périr misérablement dans l'une de ces catastrophes politiques si fréquentes dans le monde. Vous ne croyez pas sans doute que je veuille étouffer la compassion dans les cœurs ; et vous savez ce que les crimes récents ont fait souffrir au mien : néanmoins, à s'en tenir à la rigoureuse raison, que veut-on dire ? tout coupable peut être *innocent* et même *saint* le jour de son supplice. Il est des crimes qui ne sont consommés et caractérisés qu'au bout d'un assez long espace de temps : il en est d'autres qui se composent d'une foule d'actes plus ou moins excusables, pris à part, mais dont la répétition devient à la fin très-criminelle. Dans ces sortes de cas, il est évident que la peine ne saurait précéder le complément du crime.

Et même dans les crimes instantanés, les supplices sont toujours suspendus et doivent l'être. C'est encore une de ces occasions si fréquentes où la justice humaine sert d'interprète à celle dont la nôtre n'est qu'une image et une dérivation.

Une étourderie, une légèreté, une contravention à quelque règlement de police, peuvent être réprimées sur-le-champ ; mais dès qu'il s'agit d'un crime proprement dit, jamais le coupable n'est puni au moment où il le devient. Sous l'empire de la loi mahométane, l'autorité punit et même de mort l'homme qu'elle en juge digne au moment et sur le lieu même où elle le saisit ; et ces exécutions brusques, qui n'ont pas man-

qué d'aveugles admirateurs, sont néanmoins une des nombreuses preuves de l'abrutissement et de la réprobation de ces peuples. Parmi nous, l'ordre est tout différent : il faut que le coupable soit arrêté ; il faut qu'il soit accusé ; il faut qu'il se défende ; il faut surtout qu'il pense à sa conscience et à ses affaires ; il faut des préparatifs matériels pour son supplice ; il faut enfin, pour tenir compte de tout, un certain temps pour le conduire au lieu du châtiment, qui est fixe. L'échafaud est un *autel* : il ne peut donc être placé ni déplacé que par l'autorité ; et ces retards, respectables jusque dans leurs excès, et qui de même ne manquent pas d'aveugles détracteurs, ne sont pas moins une preuve de notre supériorité.

Si donc il arrive que, pendant la suspension indispensable qui doit avoir lieu entre le crime et le châtiment, la souveraineté vienne à changer de nom, qu'importe à la justice? il faut qu'elle ait son cours ordinaire. En faisant même abstraction de cette unité que je contemple dans ce moment, rien n'est plus juste humainement ; car nulle part l'héritier naturel ne peut se dispenser de payer les dettes de la succession, à moins qu'il ne *s'abstienne*. La souveraineté répond de tous les actes de la souveraineté. Toutes les dettes, tous les traités, tous les crimes l'obligent. Si, par quelque acte désordonné, elle organise aujourd'hui un germe mauvais dont le développement naturel doit opérer une catastrophe dans cent ans, ce coup frappera justement la couronne *dans cent ans*. Pour s'y soustraire, il fallait la refuser. Ce n'est jamais CE roi, c'est LE roi qui est

innocent ou coupable. Platon, je ne sais plus où, dans le *Gorgias* peut-être, a dit une chose épouvantable à laquelle j'ose à peine penser (1); mais si l'on entend sa proposition dans le sens que je vous présente maintenant, il pourrait bien avoir raison. Des siècles peuvent s'écouler justement entre l'acte méritoire et la récompense, comme entre le crime et le châtiment. Le roi ne peut naître, il ne peut mourir qu'une fois ; il dure autant que la royauté. S'il devient coupable, il est traité avec poids et mesure : il est, suivant les circonstances, averti, menacé, humilié, suspendu, emprisonné, jugé ou sacrifié.

Après avoir examiné l'homme, examinons ce qu'il y a de plus merveilleux en lui, la parole ; nous trouverons encore le même mystère, c'est-à-dire, division inexplicable et tendance vers une certaine unité tout aussi inexplicable. Les deux plus grandes époques du monde spirituel sont sans doute celle de *Babel*, où les langues se divisèrent, et celle de la *Pentecôte*, où elles firent un merveilleux effort pour se réunir : on peut même observer là-dessus, en passant, que les deux prodiges les plus extraordinaires dont il soit fait mention dans l'histoire de l'homme sont, en même temps, les

---

(1) Προστάτης πόλεως οὐδ' εἷς ποτε ἀδίκως ἀπόλοιτο ὑπ' αὐτῆς τῆς πόλεως ἧς προστατεῖ. (Plat. Gorgias. Opp., t. VI, édit. Bipont., pag. 156.)

faits les plus certains dont nous ayons connaissance. Pour les contester il faut manquer à la fois de raison et de probité.

Voilà comment tout ayant été divisé, tout désire la réunion. Les hommes, conduits par ce sentiment, ne cessent de l'attester de mille manières. Ils ont voulu, par exemple, que le mot *union* signifiât la *tendresse*, et que ce mot de *tendresse* même ne signifie que la disposition à l'union. Tous leurs signes *d'attachement* (autre mot créé par le même sentiment) sont des unions matérielles. Ils se touchent la main, ils s'embrassent. La bouche étant l'organe de la parole, qui est elle-même l'organe et l'expression de l'intelligence, tous les hommes ont cru qu'il y avait dans le rapprochement de deux bouches humaines quelque chose de sacré qui annonçait le mélange de deux âmes. Le vice s'empare de tout et se sert de tout, mais je n'examine que le principe.

La religion a porté à l'autel le *baiser de paix* avec grande connaissance de cause : je me rappelle même avoir rencontré, en feuilletant les saints pères, des passages où ils se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux. Mais soit qu'il assouvisse l'effronterie, soit qu'il effraie la pudeur, ou qu'il rie sur les lèvres de l'épouse et de la mère, d'où vient sa généralité et sa puissance?

Notre unité mutuelle résulte de notre unité en Dieu tant célébrée par la philosophie même. Le système de Mallebranche de *la vision en Dieu* n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de saint Paul : *C'est*

*en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinosa sont une corruption de cette grande idée; mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité. La première fois que je lus dans le grand ouvrage de cet admirable Mallebranche, si négligé par son injuste et aveugle patrie : *Que Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner. Les hommes ont peu dit de choses aussi belles.

J'eus la fantaisie jadis de feuilleter les œuvres de madame Guyon, uniquement parce qu'elle m'avait été recommandée par le meilleur de mes amis, *François de Cambrai.* Je tombai sur un passage du commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, où cette femme célèbre compare les intelligences humaines aux eaux courantes qui sont toutes parties de l'Océan, et qui ne s'agitent sans cesse que pour y retourner. La comparaison est suivie avec beaucoup de justesse; mais vous savez que les morceaux de prose ne séjournent pas dans la mémoire. Heureusement je puis y suppléer en vous récitant des vers inexprimablement beaux de Métastase (1), qui a traduit

(1) . . . Musarum comitem, cui carmina semper
Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis.

(*Virg.*, Æn., IX, 775-776.)

madame Guyon à moins qu'il ne l'ait rencontrée comme par miracle.

L'onda dal mar divisa
Bagna la valle e il monte :
Va passagiera in fiume ;
Va prigioniera in fonte :
Mormora sempre e geme
Finche non torni al mar ;

Al mar dove ella nacque,
Dove acquistò gli umori,
Dove d'a lunghi errori
Spera di riposar (1)

---

(1) Metast. Artas. III, 1. — Voici le passage de Mad. Guyon, indiqué dans le dialogue : — « Dieu étant notre dernière fin, « l'âme peut sans cesse s'écouler dans lui comme dans son « terme et son centre, et y être mêlée et transformée sans en « ressortir jamais. Ainsi qu'un fleuve, qui est une eau sortie de « la mer et très distincte de la mer, se trouvant hors de son « origine, tâche par diverses agitations de se rapprocher de la « mer, jusqu'à ce qu'y étant enfin retombé, il se perde et se « mélange avec elle, ainsi qu'il y était perdu et mêlé avant « que d'en sortir ; et il ne peut plus en être distingué. » (*Comment. sur le Cantique des Cantiques ;* in-12, 1687, chap. I, v. I.)

L'illustre ami de madame Guyon exprime encore la même idée dans son Télémaque. *La raison éternelle,* dit-il, *est comme un grand océan de lumières : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre.* (Liv. IV.) On sent dans ces deux morceaux deux âmes *mêlées.*

Mais toutes ces eaux ne peuvent se mêler à l'Océan sans se mêler ensemble, du moins d'une certaine manière que je ne comprends pas du tout. Quelquefois je voudrais m'élancer hors des limites étroites de ce monde; je voudrais anticiper sur le jour des révélations et me plonger dans l'infini. Lorsque la double loi de l'homme sera effacée, et que ces deux centres seront confondus, il sera UN : car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de la duité? Mais si nous considérons les hommes, les uns à l'égard des autres, qu'en sera-t-il d'eux, lorsque le mal étant anéanti, il n'y aura plus de passion ni d'intérêt personnel? Que deviendra le MOI, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem céleste, où tous les habitants, pénétrés par le même esprit, se pénètreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur (1)? Une infinité de spectres lumineux de même dimension, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux; c'est un seul spectre infiniment lumineux. Je me garde bien cependant de vouloir toucher à la *personnalité*, sans laquelle l'immortalité n'est rien; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en voyant comment tout dans l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité.

---

(1) *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.*

Saint Paul a inventé un mot qui a passé dans toutes les langues chrétiennes ; c'est celui d'*édifier*, qui est fort étonnant au premier coup d'œil : car qu'y a-t-il donc de commun entre la construction d'un édifice et le bon exemple qu'on donne à son prochain ?

Mais on découvre bientôt la racine de cette expression. Le vice écarte les hommes comme la vertu les unit. Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'enfante un intérêt particulier contraire à l'ordre général ; il n'y a pas un acte pur qui ne sacrifie un intérêt particulier à l'intérêt général, c'est-à-dire qui ne tende à créer une volonté une et régulière à la place de ces myriades de volontés divergentes et coupables. Saint Paul partait donc de cette idée fondamentale, que nous sommes tous *l'édifice de Dieu ; et que cet édifice que nous devons élever est le corps du Sauveur* (1). Il tourne cette idée de plusieurs manières. Il veut qu'on s'*édifie* les uns les autres, afin que tout homme *édifie et soit édifié*. Il prononce surtout ce mot célèbre : *La science enfle, mais la charité édifie* (2) : mot admirable et d'une vérité frappante : car la science réduite à elle-même divise au lieu d'unir, et toutes ses constructions ne sont que des apparences ; au lieu que la vertu *édifie* réellement, et ne peut même agir sans *édifier*. Saint Paul avait lu dans le sublime testament de son maître que les hommes sont un et plu-

---

(1) Cor. III, 9.
(2) I. Cor. VIII, 10.

sieurs comme Dieu (1) ; de manière que tous *sont terminés et consommés dans l'unité* (2), car jusque-là l'œuvre n'est pas finie. Et comment n'y aurait-il point entre nous une certaine unité (elle sera ce qu'on voudra : on l'appellera comme on voudra), puisqu'*un seul homme nous a perdus par un seul acte ?* Je ne fais point ici ce qu'on appelle *un cercle* en prouvant l'unité par l'origine du mal, et l'origine du mal par l'unité : point du tout ; le mal n'est que trop prouvé par lui-même ; il est partout et surtout dans nous. Or, de toutes les suppositions qu'on peut imaginer pour en expliquer l'origine, aucune ne satisfait le bon sens ennemi de l'ergotage autant que cette croyance, qui le présente comme le résultat héréditaire d'une prévarication fondamentale, et qui a pour elle le torrent de toutes les traditions humaines.

La dégradation de l'homme peut donc être mise au nombre des preuves de l'unité humaine, et nous aider à comprendre comment par la loi d'analogie, qui régit toutes les choses divines, *le salut de même est venu* par un seul (3).

---

(1) « Qu'ils soient UN comme nous (*Jean*, XVII, 11.), afin « qu'ils soient un tous ensemble, comme vous êtes en moi et « moi en vous, qu'ils soient de même UN en vous. (*Ibid.*, XXI.) « Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin « qu'ils soient UN comme nous sommes UN. (*Ibid.*, XXII.) »

(2) « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en UN. (*Ibid.*, XXIII.) »

(3) Rom. V, 17, seq.

Vous disiez l'autre jour, M. le comte, qu'il n'y avait pas de dogme chrétien qui ne fût appuyé sur quelque tradition universelle et aussi ancienne que l'homme, ou sur quelque sentiment inné qui nous appartient comme notre propre existence. Rien n'est plus vrai. N'avez-vous jamais réfléchi à l'importance que les hommes ont toujours attachée au repas pris en commun? *La table*, dit un ancien proverbe grec, *est l'entremetteuse de l'amitié*. Point de traités, point d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubre, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse? pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du cacique; passez de la plus haute civilisation aux rudiments de la société; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas placés comme une espèce de religion, comme une théorie d'égards, de bienveillance, d'étiquette, souvent de politique; théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses très-remarquables. Les hommes n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune. Ce signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité. Ce sentiment étant donc universel, la religion l'a choisi pour en faire la base de son principal mystère; et comme tout repas, suivant l'instinct universel, était une *communion* à la même

coupe (1), elle a voulu à son tour que sa *communion* fût un *repas*. Pour la vie spirituelle comme pour la vie corporelle, une nourriture est nécessaire. Le même organe matériel sert à l'une et à l'autre. A ce banquet, tous les hommes deviennent UN en se rassasiant d'une nourriture qui est une et qui est toute dans tous. Les anciens pères, pour rendre sensible jusqu'à un certain point cette transformation dans l'unité, tirent volontiers leurs comparaisons de l'*épi* et de la *grappe*, qui sont les matériaux du mystère. Car tout ainsi que plusieurs grains de blé ou de raisin ne font qu'un pain ou qu'une boisson, de même ce pain et ce vin mystiques qui nous sont présentés à la table sainte brisent le MOI, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.

Il y a une foule d'exemples de ce sentiment naturel, légitimé et consacré par la religion, et qu'on pourrait regarder comme des traces presque effacées d'un état primitif. En suivant cette route, croyez-vous, M. le comte, qu'il fût absolument impossible de se former une certaine idée de cette solidarité qui existe entre les hommes (vous me permettrez bien ce terme de jurisprudence), d'où résulte la réversibilité des mérites qui explique tout ?

---

(1) *In segno della comunione e participazione a' sagrifizj essendo* la mensa in se stessa sacra, *e non essendo altro i conviti che sagrifizj*. (Antichità di Ercolano. Napoli, 1779, in-fol., tom. VII, tav. IX, pag. 42.)

LE COMTE.

Il me serait impossible, mon respectable ami, de vous exprimer, même d'une manière bien imparfaite, le plaisir que m'a causé votre discours ; mais je vous l'avoue avec une franchise dont vous êtes bien digne, ce plaisir est mêlé d'un certain effroi. Le vol que vous prenez peut trop aisément vous égarer, d'autant plus que vous n'avez pas, comme moi, un fanal que vous puissiez regarder par tous les temps et de toutes les distances. N'y a-t-il pas de la témérité à vouloir comprendre des choses si fort au-dessus de nous ? Les hommes ont toujours été tentés par les idées singulières qui flattent l'orgueil: il est si doux de marcher par des routes extraordinaires que nul pied humain n'a foulées ! Mais qu'y gagne-t-on ? l'homme en devient-il meilleur ? c'est là le grand point. Je dis de plus : en devient-il plus savant ? Pourquoi accorderions-nous notre confiance à ces belles théories, si elles ne peuvent nous mener ni loin ni droit ? Je ne refuse point de voir de fort beaux aperçus dans tout ce que vous venez de nous dire ; mais, encore une fois, ne courons-nous pas deux grands dangers, celui de nous égarer d'une manière funeste, et celui de perdre à de vaines spéculations un temps précieux que nous pourrions employer en études, et peut-être même en découvertes utiles ?

LE SÉNATEUR.

C'est précisément le contraire, mon cher comte : il n'y a rien de si utile que ces études qui ont pour objet

le monde intellectuel, et c'est précisément la grande route des découvertes. Tout ce qu'on peut savoir dans la philosophie rationnelle se trouve dans un passage de saint Paul, et ce passage le voici :

CE MONDE EST UN SYSTÈME DE CHOSES INVISIBLES MANIFESTÉES VISIBLEMENT.

*L'univers*, a dit quelque part Charles Bonnet, *ne serait donc qu'un assemblage d'apparences* (1) !

Sans doute, du moins dans un certain sens ; car il y a un genre d'idéalisme qui est très raisonnable. Difficilement peut-être trouvera-t-on un système de quelque célébrité qui ne renferme rien de vrai.

Si vous considérez que tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence ; que tout mouvement est un effet, de manière que la *cause* proprement dite d'un mouvement ne peut être un mouvement (2); que ces mots de *cause* et de *matière* s'excluent mutuellement comme ceux de *cer-*

---

(1) Toute la nature ne serait donc pour nous qu'un grand et magnifique spectacle d'apparences. (Bonnet, *Paling.*, part. XIII, chap. II.)

(2) Saint Thomas a dit : *Omne mobile à principio immobili.* (Adv. gentes I, XLIV, nº 2, et XLVII, nº 6.) Mallebranche l'a répété. *Dieu seul*, dit-il, *est tout à la fois moteur et immobile.* (Rech. de la vérité, in-4º, Append. pag. 520.) Mais l'axiome appartient à la philosophie antique.

*cle* et de *triangle*, et que tout se rapporte dans ce monde que nous voyons à un autre monde que nous ne voyons pas (1), vous sentirez que nous vivons en effet *au milieu d'un système de choses invisibles manifestées visiblement*.

Parcourez le cercle des sciences, vous verrez qu'elles commencent toutes par un mystère. Le mathématicien tâtonne sur les bases du calcul des quantités imaginaires, quoique ses opérations soient très-justes. Il comprend encore moins le principe du calcul infinitésimal, l'un des instruments les plus puissants que Dieu ait confiés à l'homme. Il s'étonne de tirer des conséquences infaillibles d'un principe qui choque le bon sens, et nous avons vu des académies demander au monde savant l'explication de ces contradictions apparentes. L'astronome attractionnaire dit *qu'il ne s'embarrasse nullement de savoir ce que c'est que* l'attraction, *pourvu qu'il soit démontré que cette force existe*; mais, dans sa conscience, il s'en embarrasse beaucoup. Le *germinaliste*, qui vient de pulvériser les romans de l'*épigénégiste*, s'arrête tout pensif devant l'oreille du mulet: toute sa science branle et sa vue se trouble. Le physi-

---

(1) Tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle éternel où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles.... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité. (*Massillon*, *Serm. sur les afflictions*, III[e] partie.

cien, qui a fait l'expérience de Hales, se demande à lui-même ce que c'est qu'une plante, ce que c'est que le bois, enfin ce que c'est que la matière, et n'ose plus se moquer des alchimistes. Mais rien n'est plus intéressant que ce qui se passe de nos jours dans l'empire de la chimie. Soyez bien attentifs à la marche des expériences, et vous verrez où les adeptes se trouveront conduits. J'honore sincèrement leurs travaux ; mais je crains beaucoup que la postérité n'en profite sans reconnaissance, et ne les regarde eux-mêmes comme des aveugles qui sont arrivés sans le savoir dans un pays dont ils niaient l'existence.

Il n'y a donc aucune loi sensible qui n'ait *derrière elle* (passez-moi cette expression ridicule) une loi spirituelle dont la première n'est que l'expression visible ; et voilà pourquoi toute explication de cause par la matière ne contentera jamais un bon esprit. Dès qu'on sort du domaine de l'expérience matérielle et palpable pour entrer dans celui de la philosophie rationnelle, il faut sortir de la matière et tout expliquer par la métaphysique. J'entends la vraie métaphysique et non celle qui a été cultivée avec tant d'ardeur durant le dernier siècle par des hommes qu'on appelait sérieusement *métaphysiciens*. Plaisants métaphysiciens ! qui ont passé leur vie à prouver qu'il n'y a point de métaphysique ; brutes illustres en qui le génie était *animalisé !*

Il est donc très-certain, mon digne ami, qu'on ne peut arriver que par *ces routes extraordinaires* que vous craignez tant. Que si je n'arrive pas, ou parce que je manque de forces, ou parce que l'autorité aura élevé

des barrières sur mon chemin, n'est-ce pas déjà un point capital de savoir que je suis dans la bonne route? Tous les inventeurs, tous les hommes originaux ont été des hommes religieux et même exaltés. L'esprit humain, dénaturé par le scepticisme irréligieux, ressemble à une friche qui ne produit rien, ou qui se couvre de plantes spontanées, inutiles à l'homme. Alors même sa fécondité naturelle est un mal : car ces plantes, en mêlant et entrelaçant leurs racines, durcissent le sol, et forment une barrière de plus entre le ciel et la terre. Brisez, brisez cette croûte maudite ; détruisez ces plantes mortellement vivaces ; appelez toutes les forces de l'homme ; enfoncez le soc ; cherchez profondément les puissances de la terre pour les mettre en contact avec les puissances du ciel.

Voilà, messieurs, l'image naturelle de l'intelligence humaine ouverte ou fermée aux connaissances divines.

Les sciences naturelles même sont soumises à la loi générale. Le génie ne se traîne guère appuyé sur des syllogismes. Son allure est libre ; sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver, et personne ne l'a vu marcher (1). Y a-t-il, par exemple, un homme qu'on

---

(1) *Divina cognitio non est inquisitiva.... non per ratiocinationem causata, sed immaterialis cognitio rerum absque discursu.* (S. Thomas advers. gentes, I, 92.) En effet, la science étant une intuition, plus elle a ce caractère dans l'homme, et plus elle s'approche de son modèle.

puisse comparer à Keppler dans l'astronomie? Newton lui-même est-il autre chose que le sublime commentateur de ce grand homme, qui seul a pu écrire son nom dans les cieux? car les lois du monde sont les *lois de Keppler*. Il y a surtout dans la troisième quelque chose de si extraordinaire, de si indépendant de toute autre connaissance préliminaire, qu'on ne peut se dispenser d'y reconnaître une véritable inspiration : or, il ne parvint à cette immortelle découverte qu'en suivant je ne sais quelles idées mystiques de nombres et d'harmonie céleste, qui s'accordaient fort bien avec son caractère profondément religieux, mais qui ne sont, pour la froide raison, que de purs rêves. Si l'on avait soumis ces idées à l'examen de certains philosophes en garde contre toute espèce de superstition, à celui de Bacon, par exemple, qui aimait l'astronomie et la physique comme les *premiers hommes* d'Italie aiment les femmes, il n'aurait pas manqué d'y voir des *idoles de cavernes* ou des *idoles de tribus*, etc. (1).

Mais ce Bacon, qui *avait substitué la méthode d'induction à celle du syllogisme*, comme on l'a dit dans un siècle où l'on a épuisé tous les genres de délire, non-seulement était demeuré étranger à la découverte de son immortel contemporain, mais il tenait obstinément au système de Ptolémée, malgré les travaux de Coper-

---

(1) Ceux qui connaissent la philosophie de Bacon entendent cet argot : il serait trop long de l'expliquer aux autres.

nie, et il appellait cette obstination *une noble constance* (1).

Et dans la patrie de Roger Bacon il croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, et que le mouvement de tâtonnement, qu'on fait en haussant et baissant une lentille pour trouver le vrai point du foyer, augmentait la chaleur des rayons solaires.

Il est impossible que vous ne vous soyez pas quelquefois divertis des explications mécaniques du magnétisme, et surtout des atomes de Descartes formés en *tire-bouchons* (2) ; mais vous n'avez sûrement pas lu ce qu'en a dit Gilbert : car ces vieux livres ne se lisent plus. Je ne prétends point dire qu'il ait raison ; mais j'engagerais sans balancer ma vie, et même mon honneur, que jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert, ou d'autres du même genre, comme le mouvement général des eaux dans le monde ne s'expliquera jamais d'une manière satisfaisante (supposé qu'il s'explique) qu'à la manière de Sénèque (3), c'est-à-dire par des

---

(1) *Itaque tenebimus, quemadmodum cœlestia solent*, NOBILEM CONSTANTIAM. (The works of Fr. Bacon. London, 1803, in-8°. *Thema cœli*, tom. IX, p. 252.)

(2) *Cartesii principia philosophica*, Pars IV, n° 133, p. 186. Amst., Blaen, 1685, in 4°.

(3) *Sen. Quæst. nat.* III, 10, 12, 15. Elzevir, 1639, 4 vol. in-12, tom. II, pag. 578, seqq.

méthodes totalement étrangères à nos expériences matérielles et aux lois de la mécanique.

Plus les sciences se rapportent à l'homme, comme la médecine, par exemple, moins elles peuvent se passer de religion : lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux, comme savants ou comme écrivains, s'ils ont le mérite du style ; mais ne les appelez jamais auprès de votre lit. Laissons de côté, si vous le voulez, la raison métaphysique, qui est cependant bien importante ; mais n'oublions jamais le précepte de Celse, qui nous recommande quelque part de chercher autant que nous le pouvons *le médecin ami* (1) ; cherchons donc avant tout celui qui a juré d'aimer tous les hommes, et fuyons pardessus tout celui qui, par système, ne doit l'amour à personne.

Les mathématiques mêmes sont soumises à cette loi, quoiqu'elles soient un instrument plutôt qu'une science, puisqu'elles n'ont de valeur qu'en nous conduisant à des connaissances d'un autre ordre ; comparez les mathématiciens du grand siècle et ceux du suivant. Les nôtres furent de *puissants chiffreurs :* ils manièrent avec une dextérité merveilleuse et qu'on ne saurait trop admirer les instruments remis entre leurs mains ; mais ces instruments furent inventés dans le siècle de la foi et

---

(1) *Quùm par scientia sit, utiliorem tamen medicum esse (scias) amicum quàm extraneum.* (Aur. Corn. Celsi de Remed. Præf. lib. I.)

même des factions religieuses, qui ont une vertu admirable pour créer les grands caractères et les grands talents. Ce n'est point la même chose d'avancer dans une route ou de la découvrir.

Le plus original des mathématiciens du XVIII^e^ siècle, autant qu'il m'est permis d'en juger, le plus fécond, et celui surtout dont les travaux tournèrent le plus au profit de l'homme (ce point ne doit jamais être oublié) par l'application qu'il en fit à l'optique et à l'art nautique, fut Léonard Euler, dont la tendre piété fut connue de tout le monde, de moi surtout, qui ai pu si longtemps l'admirer de près.

Qu'on ne vienne donc point crier à l'*illuminisme*, à la *mysticité*. Des mots ne sont rien ; et cependant c'est avec ce rien qu'on intimide le génie et qu'on barre la route des découvertes. Certains philosophes se sont avisés dans ce siècle de parler de *causes* : mais quand voudra-t-on donc comprendre qu'il ne peut y avoir de *causes* dans l'ordre matériel, et qu'elles doivent toutes être cherchées dans un autre cercle ?

Or, si cette règle a lieu, même dans les sciences naturelles, pourquoi, dans les sciences d'un ordre surnaturel, ne nous livrerions-nous pas, sans le moindre scrupule, à des recherches que nous pourrions aussi nommer *surnaturelles ?* Je suis étonné, M. le comte, de trouver en vous les préjugés auxquels l'indépendance de votre esprit aurait pu échapper aisément.

LE COMTE.

Je vous assure, mon cher ami, qu'il pourrait bien y avoir du malentendu entre nous, comme il arrive dans la plupart des discussions. Jamais je n'ai prétendu nier, Dieu m'en préserve, que la religion ne soit la mère de la science : la théorie et l'expérience se réunissent pour proclamer cette vérité. Le sceptre de la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. Elle n'est parvenue à ce haut point de civilisation et de connaissances que parce qu'elle a commencé par la théologie ; parce que les universités ne furent d'abord que des écoles de théologie, et parce que toutes les sciences, greffées sur ce *sujet* divin, ont manifesté la sève divine par une immense végétation. L'indispensable nécessité de cette longue préparation du génie européen est une vérité capitale qui a totalement échappé aux discoureurs modernes. Bacon même, que vous avez justement pincé, s'y est trompé comme des gens bien au-dessous de lui. Il est tout à fait amusant lorsqu'il traite ce sujet, et surtout lorsqu'il se fâche contre la scolastique et la théologie. Il faut en convenir, cet homme célèbre a paru méconnaître entièrement les préparations indispensables pour que la science ne soit pas un grand mal. Apprenez aux jeunes gens la physique et la chimie avant de les avoir imprégnés de religion et de morale ; envoyez à une nation neuve des académiciens avant de lui avoir envoyé des missionnaires, et vous verrez le résultat.

On peut même, je crois, prouver jusqu'à la démonstration qu'il y a dans la science, si elle n'est pas entièrement subordonnée aux dogmes nationaux, quelque chose de caché qui tend à ravaler l'homme, et à le rendre surtout inutile ou mauvais citoyen : ce principe bien développé fournirait une solution claire et péremptoire du grand problème de l'utilité des sciences, problème que Rousseau a fort embrouillé dans le milieu du dernier siècle avec son esprit faux et ses demi-connaissances (1).

---

(1) L'étude des sciences naturelles a son excès comme tout le reste, et nous y sommes arrivés. Elles ne sont point, elles ne doivent point être le but principal de l'intelligence, et la plus haute folie qu'on pût commettre serait celle de s'exposer à manquer *d'hommes* pour avoir plus de *physiciens*. *Philosophe*, disait très-bien Sénèque, *commence par t'étudier toi-même avant d'étudier le monde*. (Ep. LXV.) Mais les paroles de Bossuet frappent bien plus fortement, parce qu'elles tombent de plus haut.

« L'homme est vain de plus d'une sorte : ceux-là pensent « être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intel- « ligence.... à la vérité, ils sont dignes d'être distingués des « autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde ; « mais qui les pourrait supporter, lorsque aussitôt qu'ils se « sentent un peu de talent.... ils fatiguent toutes les oreilles... « et pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de dé- « cider de tout souverainement ? *O justesse dans la vie ! ô* « *égalité dans les mœurs ! ô mesure dans les passions ! riches* « *et véritables ornements de la nature raisonnable, quand* « *est-ce que nous apprendrons à vous estimer !* » (Sermon sur l'honneur.)

Pourquoi les savants sont-ils presque toujours de mauvais hommes d'état, et en général inhabiles aux affaires ?

D'où vient au contraire que les prêtres (je dis les PRÊTRES) sont naturellement hommes d'état ? c'est-à-dire, pourquoi l'ordre sacerdotal en produit-il davantage, proportion gardée, que tous les autres ordres de la société ? surtout de ces hommes d'état *naturels*, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'élancent dans les affaires et réussissent sans préparation, tels par exemple que Charles V et son fils en employèrent beaucoup, et qui nous étonnent dans l'histoire ?

Pourquoi la plus noble, la plus forte, la plus puissante des monarchies a-t-elle été *faite*, au pied de la lettre, par des ÉVÊQUES (c'est un aveu de Gibbon) *comme une ruche est faite par des abeilles ?*

Je ne finirais pas sur ce grand sujet ; mais, mon cher sénateur, pour l'intérêt même de cette religion et pour l'honneur qui lui est dû, souvenons-nous qu'elle ne nous recommande rien tant que la simplicité et l'obéissance. De qui notre argile est-elle mieux connue que de Dieu ? J'ose dire que ce que nous devons ignorer est plus important pour nous que ce que nous devons savoir. S'il a placé certains objets au delà des bornes de notre vision, c'est sans doute parce qu'il serait dangereux pour nous de les apercevoir distinctement. J'adopte de tout mon cœur et j'admire votre comparaison tirée de la terre ouverte ou fermée aux influences du ciel : prenez garde cependant de ne pas tirer une conséquence fausse d'un principe évident. Que la religion,

et même la piété, soit la meilleure préparation pour l'esprit humain ; qu'elle le dispose, autant que la capacité individuelle le permet, à toute espèce de connaissances, et qu'elle le place sur la route des découvertes, c'est une vérité incontestable pour tout homme qui a seulement mouillé ses lèvres à la coupe de la vraie philosophie. Mais quelle conclusion tirerons-nous de cette vérité? *qu'il faut donc faire tous nos efforts pour pénétrer les mystères de cette religion ?* Nullement : permettez-moi de vous le dire, c'est un sophisme évident. La conclusion légitime est qu'il faut subordonner toutes nos connaissances à la religion, croire fermement qu'on étudie en priant ; et surtout, lorsque nous nous occupons de philosophie rationnelle, ne jamais oublier que toute proposition de métaphysique, qui ne sort pas comme d'elle-même d'un dogme chrétien, n'est et ne peut être qu'une coupable extravagance. Voilà qui nous suffit pour la pratique : qu'importe tout le reste ? Je vous ai suivi avec un extrême intérêt dans tout ce que vous nous avez dit sur cette incompréhensible unité, base nécessaire de la *réversibilité* qui expliquerait tout, si on pouvait l'expliquer. J'applaudis à vos connaissances et à la manière dont vous savez les faire converger : cependant quel avantage vous donnent-elles sur moi ? Cette réversibilité, je la crois tout comme vous, comme je crois à l'existence de la ville de Pékin aussi bien que ce missionnaire qui en revient, avec qui nous dînâmes l'autre jour. Quand vous pénétreriez la raison de ce dogme, vous perdriez le mérite de la foi, non-seulement sans aucun profit, mais

de plus avec un très-grand danger pour vous ; car vous ne pourriez, dans ce cas, répondre de votre tête. Vous rappelez-vous ce que nous lisions ensemble, il y a quelque temps, dans un livre de saint Martin ? *Que le chimiste imprudent court risque d'adorer son ouvrage.* Ce mot n'est point écrit en l'air : Mallebranche n'a-t-il pas dit qu'une *fausse croyance sur l'efficacité des causes secondes pouvait mener à l'idolâtrie ?* c'est la même idée. Nous avons perdu, il n'y a pas bien longtemps, un ami commun éminent en science et en sainteté : vous savez bien que lorsqu'il faisait, toujours pour lui seul, certaines expériences de chimie, il croyait devoir s'environner de saintes précautions. On dit que la chimie pneumatique date de nos jours : mais il y a eu, il y a, et sans doute il y aura toujours une chimie trop *pneumatique.* Les ignorants rient de ces sortes de choses, parce qu'ils n'y comprennent rien, et c'est tant mieux pour eux. Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être coupable. Nous parlons souvent avec un étonnement niais de l'absurdité de l'idolâtrie ; mais je puis bien vous assurer que si nous avions les connaissances qui égarèrent les premiers idolâtres, nous le serions tous, ou que du moins Dieu pourrait à peine marquer pour lui *douze mille hommes dans chaque tribu.* Nous partons toujours de l'hypothèse banale que l'homme s'est élevé graduellement de la barbarie à la science et à la civilisation. C'est le rêve favori, c'est l'erreur-mère, et, comme dit l'école, le *protopseudès* de notre siècle. Mais si les philosophes de ce malheureux siècle, avec l'horrible perversité que nous leur avons

connue, et qui s'obstinent encore malgré les avertissements qu'ils ont reçus, avaient possédé de plus quelques-unes de ces connaissances qui ont dû nécessairement appartenir aux premiers hommes, malheur à l'univers ! ils auraient amené sur le genre humain quelque calamité d'un ordre surnaturel. Voyez ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont attiré, malgré leur profonde stupidité dans les sciences spirituelles.

Je m'oppose donc, autant qu'il est en moi, à toute recherche curieuse qui sort de la sphère temporelle de l'homme. *La religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre* : c'est un excellent mot de Bacon, et, pour cette fois, je n'ai pas envie de le critiquer. Je serais seulement un peu tenté de croire qu'il n'a pas lui-même assez réfléchi sur sa propre maxime, puisqu'il a travaillé formellement à séparer l'*aromate* de la science.

Observez encore que la religion est le plus grand véhicule de la science. Elle ne peut, sans doute, créer le talent qui n'existe pas : mais elle l'exalte sans mesure partout où elle le trouve, surtout le talent des découvertes, tandis que l'irréligion le comprime toujours et l'étouffe souvent. Que voulons-nous de plus ? Il n'est pas permis de pénétrer l'instrument qui nous a été donné pour pénétrer. Il est trop aisé de le briser, ou, ce qui est pire peut-être, de le fausser. Je remercie Dieu de mon ignorance encore plus que de ma science ; car ma science est moi, du moins en partie, et par conséquent je ne puis être sûr qu'elle est bonne : mon ignorance au contraire, du moins celle dont je parle, est de lui ; par-

tant, j'ai toute la confiance possible en elle. Je n'irai point tenter follement d'escalader l'enceinte salutaire dont la sagesse divine nous a environnés ; je suis sûr d'être de ce côté sur les terres de la vérité : qui m'assure qu'au delà (pour ne point faire de supposition plus triste) je ne me trouverai pas sur les domaines de la superstition ?

LE CHEVALIER.

Entre deux puissances supérieures qui se battent, une troisième, quoique très-faible, peut bien se proposer pour médiatrice, pourvu qu'elle soit agréable et qu'elle ait de la bonne foi.

Il me semble d'abord, M. le sénateur, que vous avez donné un peu trop de latitude à vos idées religieuses. Vous dites que l'explication des causes doit toujours être cherchée hors du monde matériel, et vous citez Keppler, qui arriva à ses fameuses découvertes par je ne sais quel système d'harmonie céleste à laquelle je ne comprends rien ; mais dans tout cela je ne vois pas l'ombre de religion. On peut bien être musicien et calculer des accords sans avoir de la piété. Il me semble que Keppler aurait fort bien pu découvrir ses lois sans croire en Dieu.

LE SÉNATEUR.

Vous vous êtes répondu à vous-même, M. le chevalier, en prononçant ces mots *hors du monde matériel*. Je

n'ai point dit que chaque découverte doive sortir immédiatement d'un dogme comme le poulet sort de l'œuf : j'ai dit qu'il n'y a point de causes dans la matière, et que par conséquent elles ne doivent point être cherchées dans la matière. Or, mon cher ami, il n'y a que les hommes religieux qui puissent et qui veuillent en sortir. Les autres ne croient qu'à la matière, et se courroucent même lorsqu'on leur parle d'un autre ordre de choses. Il faut à notre siècle une astronomie mécanique, une chimie mécanique, une pesanteur mécanique, une morale mécanique, une parole mécanique, des remèdes mécaniques : que sais-je enfin ? tout n'est-il pas mécanique ? Or, il n'y a que l'esprit religieux qui puisse guérir cette maladie. Nous parlions de Keppler ; mais jamais Keppler n'aurait pris la route qui le conduisit si bien, s'il n'avait pas été éminemment religieux. Je ne voudrais pas d'autre preuve de son caractère que le titre qu'il donna à son ouvrage sur la véritable époque de la naissance de J.-C. (1). Je doute que de nos jours un astronome de Londres ou de Paris en choisit un pareil.

Ainsi vous voyez, mon cher chevalier, que je n'ai pas confondu les objets, comme vous l'avez cru d'abord.

---

(1) On connaît un ouvrage de ce fameux astronome intitulé : *De vero anno quo Dei Filius humanam naturam assumpsit Joh. Keppleri commentatiuncula*, in-4°. Peut-être qu'en effet un érudit protestant ne s'exprimerait point ainsi de nos jours.

LE CHEVALIER.

Soit : je ne suis point assez fort pour disputer avec vous ; mais voici un point sur lequel j'aurais encore envie de vous quereller : notre ami avait dit que votre goût pour les explications d'un genre extraordinaire pouvait vous conduire et en conduire d'autres peut-être à de très-grands dangers, et qu'elles avaient de plus l'extrême inconvénient de nuire aux études utiles. A cela vous avez répondu que c'était précisément le contraire, et que rien ne favorisait l'avancement des sciences et des découvertes en tout genre, comme cette tournure d'esprit qui nous porte toujours hors du monde matériel. C'est encore un point sur lequel je ne me crois pas assez fort pour disputer avec vous ; mais ce qui me paraît évident, c'est que vous avez passé l'autre objection sous silence, et cependant elle est grave. J'accorde que les idées mystiques et extraordinaires puissent quelquefois mener à d'importantes découvertes : il faut aussi mettre dans l'autre bassin de la balance les inconvénients qui peuvent en résulter. Accordons, par exemple, qu'elles puissent illuminer un Keppler : si elles doivent encore produire dix mille fous qui troublent le monde et le corrompent même, je me sens très-disposé à sacrifier le grand homme.

Je crois donc, si vous voulez bien excuser mon impertinence, que vous êtes allé un peu trop loin et que vous ne feriez pas mal de vous défier un peu plus de vos *élans spirituels :* du moins, je ne l'aurai jamais assez

dit, autant que j'en puis juger. Mais comme le devoir d'un médiateur est d'ôter et d'accorder quelque chose aux deux parties, il faut aussi vous dire, M. le comte, que vous me paraissez pousser la timidité à l'excès. Je vous fais mon compliment sur votre soumission religieuse. J'ai beaucoup couru le monde : en vérité, je n'ai rien trouvé de meilleur ; mais je ne sais pas trop comprendre comment la foi vous mène à craindre la superstition. C'est tout le contraire, ce me semble, qui devrait arriver ; je suis de plus surpris que vous en vouliez autant à cette superstition, qui n'est pas, ce me semble, une si mauvaise chose. Au fond, qu'est-ce que la superstition ? L'abbé Gérard, dans un excellent livre, dont le titre est cependant en opposition directe avec l'ouvrage, m'enseigne qu'il n'y a point de synonymes dans les langues. La superstition n'est donc ni l'*erreur*, ni le *fanatisme*, ni aucun autre monstre de ce genre portant un autre nom. Je le répète, qu'est-ce donc que la superstition ? *Super* ne veut-il pas dire *par delà* ? Ce sera donc quelque chose qui est *par delà* la croyance légitime. En vérité, il n'y a pas de quoi crier *haro*. J'ai souvent observé dans ce monde que *ce qui suffit ne suffit pas* ; n'allez pas prendre ceci pour un jeu de mots : celui qui veut faire précisément tout ce qui est permis, fera bientôt tout ce qui ne l'est pas. Jamais nous ne sommes sûrs de nos qualités morales que lorsque nous avons su leur donner un peu d'exaltation. Dans le monde politique, les pouvoirs constitutionnels établis parmi les nations libres ne subsistent guère qu'en se heurtant. Si quelqu'un vient à vous pour vous renverser, il ne suffit pas

de vous roidir à votre place : il faut le frapper lui-même, et le faire reculer si vous pouvez. Pour franchir un fossé, il faut toujours fixer son point de vue fort au delà du bord, sous peine de tomber dedans. Enfin c'est une règle générale, il serait bien singulier que la religion en fût une exception. Je ne crois pas qu'un homme, et moins encore une nation, puisse croire précisément ce qu'il faut. Toujours il y aura du plus ou du moins. J'imagine, mes bons amis, que l'honneur ne vous déplaît pas? Cependant qu'est-ce que l'honneur? C'est la *superstition de la vertu*, ou ce n'est rien. En amour, en amitié, en fidélité, en bonne foi, etc., la superstition est aimable, précieuse même et souvent nécessaire; pourquoi n'en serait-il de même de la piété? je suis porté à croire que les clameurs contre *les excès de la chose* partent des ennemis de *la chose*. La raison est bonne sans doute, mais il s'en faut que tout doive se régler par la raison. — Ecoutez ce petit conte, je vous en prie : peut-être c'est une histoire.

Deux sœurs ont leur père à la guerre : elles couchent dans la même chambre; il fait froid, et le temps est mauvais : elles s'entretiennent des peines et des dangers qui environnent leur père. *Peut-être*, dit l'une, *il bivaque dans ce moment : peut-être il est couché sur la terre, sans feu ni couverture : qui sait si ce n'est pas le moment que l'ennemi a choisi.... ah !....*

Elle s'élance hors de son lit, court en chemise à son bureau, en tire le portrait de son père, vient le placer sous son chevet, et jette sa tête sur le bijou chéri. — *Bon papa! je te garderai.* — *Mais, ma pauvre sœur,*

dit l'autre, *je crois que la tête vous tourne. Croyez-vous donc qu'en vous enrhumant vous sauverez notre père, et qu'il soit beaucoup plus en sûreté parce que votre tète appuie sur son portrait? prenez garde de le casser, et croyez-moi, dormez.*

Certainement, celle-ci a raison, et tout ce qu'elle dit est vrai; mais si vous deviez épouser l'une ou l'autre de ces deux sœurs, dites-moi, graves philosophes, choisiriez-vous la logicienne ou la *superstitieuse?*

Pour revenir, je crois que la superstition est *un ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur, en mesurer la hauteur et planter les échelles. Vous m'opposerez les abus; mais d'abord croyez-vous que les abus d'une chose divine n'aient pas dans la chose même certaines limites naturelles, et que les inconvénients de ces abus puissent jamais égaler le danger d'ébranler la croyance? Je vous dirai d'ailleurs, en suivant ma comparaison : si un ouvrage avancé est trop avancé, ce sera aussi un grand *abus*; car il ne sera utile qu'à l'ennemi qui s'en servira pour se mettre à couvert et battre la place : faut-il donc ne point faire d'ouvrages avancés? Avec cette belle crainte des *abus*, on finirait par ne plus oser remuer.

Mais il y a des abus ridicules et des abus criminels; voilà ce qui m'intrigue. C'est un point que je n'ai pas su débrouiller dans ma tête. J'ai vu des hommes livrés à ces idées singulières dont vous parliez tout à l'heure, qui étaient bien, je vous l'assure, les plus honnêtes et les plus aimables qu'il fût possible de connaître. Je veux

vous faire à ce propos une petite histoire qui ne manquera pas de vous amuser. Vous savez dans quelle retraite et avec quelles personnes j'ai passé l'hiver de 1806. Parmi les personnes qui se trouvaient là, un de vos anciens amis, M. le comte, faisait les délices de notre société : c'était le vieux commandeur de M...., que vous avez beaucoup vu jadis à Lyon, et qui vient de terminer sa longue et vertueuse carrière. Il avait soixante et dix ans révolus lorsque nous le vîmes se mettre en colère pour la première fois de sa vie. Parmi les livres qu'on nous envoyait de la ville voisine pour occuper nos longues soirées, nous trouvâmes un jour l'ouvrage posthume de je ne sais plus quel échappé des petites-maisons de Genève, qui avait passé une grande partie de sa vie à chercher la cause mécanique de la pesanteur, et qui, se flattant de l'avoir trouvée, chantait modestement EUREKA, tout en s'étonnant néanmoins de *l'accueil glacé qu'on faisait à son système* (1). En mourant, il avait chargé ses exécuteurs testamentaires de publier, pour le bien de l'univers, cette rare découverte accompagnée de plusieurs morceaux d'une métaphysique pestilentielle. Vous sentez bien qu'il fut obéi ponctuellement ; et ce livre, qui était échu au bon commandeur, le mit dans une colère tout à fait divertissante.

« Le *sage* auteur de ce livre, nous disait-il, a décou-
« vert que la cause de la pesanteur doit se trouver hors

(1) *Voy.* la pag. 307 du livre en question. Genève, 1805, in-8°.

« du monde, vu qu'il n'y a dans l'univers aucune ma-
« chine capable d'exécuter ce que nous voyons. Vous
« me demanderez peut-être ce que c'est qu'une région
« *hors du monde?* L'auteur ne le dit pas, mais ce doit
« être bien loin. Quoi qu'il en soit, *dans ce pays hors
« du monde*, *il y avait une fois* (on ne sait ni comment
« ni pourquoi, car ni lui ni ses amis ne se forment l'idée
« d'aucun commencement), *il y avait*, dis-je, *une quan-
« tité suffisante d'atomes en réserve. Ces atomes étaient
« faits comme des cages dont les barreaux sont plusieurs
« millions de fois plus longs qu'ils ne sont épais. Il appelle
« ces atomes* ultra-mondains, *à cause de leur pays natal*,
« *ou* gravifiques, *à cause de leurs fonctions.*

« *Or, il advint qu'un jour Dieu prit de ces atomes au-
« tant qu'il en put tenir dans ses deux mains, et les lança
« de toutes ses forces dans notre sphère, et voilà pourquoi
« le monde tourne.*

« *Mais il faut bien observer que cette projection d'ato-
« mes eut lieu* une fois pour toutes (1), *car dès lors, il
« n'y a pas d'exemple qne Dieu se soit mêlé de la gravité.*

« Voilà où nous en sommes, voilà ce qu'on a pu nous
« dire ; car on ose tout dire à ceux qui peuvent tout en-
« tendre. Nous ressemblons aujourd'hui dans nos lectu-
« res à ces insectes impurs qui ne sauraient vivre que
« dans la fange ; nous dédaignons tout ce qui instrui-
« sait, tout ce qui charmait nos ancêtres ; et, pour nous,

(1) C'est l'expression de l'auteur.

« un livre est toujours assez bon pourvu qu'il soit mau-
« vais. »

Jusque-là, tout le monde pouvait être de l'avis de l'excellent vieillard; mais nous tombâmes des nues lorsqu'il ajouta :

« N'avez-vous jamais remarqué que, parmi les innom-
« brables choses qu'on a dites, surtout à l'époque des
« ballons, sur le vol des oiseaux et sur les efforts que
« notre pesante espèce a faits à diverses époques pour
« imiter ce mécanisme merveilleux, il n'est venu dans
« la tête d'aucun philosophe de se demander si les oi-
« seaux ne pourraient point donner lieu à quelques ré-
« flexions particulières sur la pesanteur? Cependant, si
« les hommes s'étaient rappelé que toute l'antiquité
« s'est accordée à reconnaître dans les oiseaux quelque
« chose de divin, que toujours elle les a interrogés sur
« l'avenir, que suivant une tradition bizarre, elle les
« avait déclarés *antérieurs aux dieux*; qu'elle avait con-
« sacré certains oiseaux à ses divinités principales; que
« les prêtres égyptiens, au rapport de Clément d'Ale-
« xandrie, ne mangeaient, pendant le temps de leurs
« purifications légales, que des chairs de volatiles,
« *parce que les oiseaux étaient les plus légers des ani-*
« *maux* (1), et que suivant Platon dans son livre des

---

(1) Si la citation est exacte, ce que je ne puis vérifier en ce moment, il est superflu d'observer que cette expression doit être prise dans le sens vulgaire de *viande légère*.

(*Note de l'Editeur.*)

« Lois, *l'offrande la plus agréable qu'il soit possible de* « *faire aux dieux, c'est un oiseau* (1) ; s'ils avaient con- « sidéré de plus cette foule de faits surnaturels où les « oiseaux sont intervenus, et surtout l'honneur insigne « fait à la colombe, je ne doute pas qu'ils n'eussent été « conduits à mettre en question si la loi commune de « la pesanteur affecte les oiseaux vivants au même de- « gré que le reste de la matière brute ou organisée.

« Mais pour nous élever plus haut, si l'orgueilleux « aveugle que je vous citais tout à l'heure, au lieu de « lire Lucrèce, qu'il reçut à treize ans des mains d'un « père assassin, avait lù les vies des saints, il aurait pu « concevoir quelques idées justes sur la route qu'il fau- « drait tenir pour découvrir la cause de la pesanteur ; il « aurait vu que parmi les miracles incontestables opé- « rés par ces élus, ou qui s'opéraient sur leurs person- « nes, et dont le plus hardi scepticisme ne peut ébran-

---

(1) Les citations de mémoire sont rarement parfaitement exactes. Platon, dans cet endroit de ses œuvres, ne dit point que *l'oiseau* (seul) *est l'offrande la plus agréable*. Il dit que « les offrandes les plus divines (θειότατα δῶρα) sont les oiseaux « *et les figures qu'un peintre peut exécuter en un jour.* » (Opp., tom. IX, de Leg. lib. XII, pag. 206.) Il faut mettre le second article au nombre de ceux où le bon plaisir du plus grand philosophe de l'antiquité fut d'être énigmatique ou même bizarre, sans qu'on sache pourquoi.

(*Note de l'Editeur.*)

« ler la certitude, il n'en est pas de plus incontestable « ni de plus fréquent que celui du ravissement matériel. « Lisez, par exemple, les vies et les procès de canonisa- « tion de saint François Xavier, de saint Philippe de « Néri, de sainte Thérèse, etc., etc., et vous verrez s'il « est possible de douter. Contesterez-vous les faits ra- « contés par cette sainte elle-même, dont le génie et la « candeur égalaient la sainteté ! On croit entendre saint « Paul, racontant les dons de la primitive église et pres- « crivant des règles pour les manifester utilement, avec « un naturel, un calme, un sang-froid mille fois plus « persuasif que les serments les plus solennels.

« Les jeunes gens, surtout les jeunes gens studieux, et « surtout encore ceux qui ont eu le bonheur d'échap- « per à certains dangers, sont fort sujets à rêver pen- « dant le sommeil qu'ils s'élèvent dans les airs et qu'ils « s'y meuvent à volonté ; un homme de beaucoup d'es- « prit et d'un excellent caractère, que j'ai beaucoup vu « jadis, mais que je ne dois plus revoir, me disait un « jour qu'il avait été si souvent visité dans sa jeunesse « pas ces sortes de rêves, qu'il s'était mis à soupçonner « que la pesanteur n'était pas naturelle à l'homme. « Pour mon compte, je puis vous assurer que l'illusion « chez moi était quelquefois si forte, que j'étais éveillé « depuis quelques secondes avant d'être bien dé- « trompé.

« Mais il y a quelque chose de plus grand que tout « cela. Lorsque le divin auteur de notre religion eut « accompli tout ce qu'il devait encore faire sur la terre « après sa mort, lorsqu'il eut donné à ses disciples les

« trois dons qu'il ne leur retira jamais, l'intelligence (1),
« la mission (2), et l'indéfectibilité (3) ; alors, *tout étant*
« *consommé* dans un nouveau sens, en présence de ses
« disciples qui venaient de le toucher et de manger
« avec lui, l'Homme-Dieu *cessa de peser* et se perdit
« dans les nues.

« Il y a loin de là aux *atomes gravifiques* ; cependant,
« il n'y a pas d'autre moyen de savoir ou de se douter
« au moins de ce que c'est que la pesanteur. »

A ces mots, un éclat de rire, parti d'un coin du salon, nous déconcerta tous. Vous croirez peut-être que le commandeur se fâcha : pas du tout, il se tut ; mais nous vîmes sur son visage une profonde expression de tristesse mêlée de terreur. Je ne saurai vous dire combien je le trouvai intéressant. Le rieur, dont vous croirez sans doute deviner le nom, se crut obligé de lui adresser des excuses qui furent faites et reçues de fort bonne grâce. La soirée se termina très-paisiblement.

La nuit, lorsque mes quatre rideaux m'eurent séparé, par un *double contour*, des hommes, de la lumière et des affaires, tout ce discours me revint dans l'esprit. *Quel mal y a-t-il donc*, me disais-je, *que ce digne homme croie que l'état de sainteté et les élans d'une piété ardente aient la puissance de suspendre*, *à l'égard de l'homme*, *les lois*

(1) Luc, XXIV, 45.
(2) Marc, XVI, 15, 16.
(3) Matth., XXVIII, 20.

*de la pesanteur, et qu'on peut en tirer des conclusions légitimes sur la nature de cette loi ? Certainement il n'y a rien de plus innocent.*

Mais ensuite je me rappelai certains personnages de ma connaissance qui me paraissaient être arrivés par le même chemin à un résultat bien différent. C'est pour eux qu'a été fait le mot d'*illuminé*, qui est toujours pris en mauvaise part. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce mouvement de la conscience universelle qui condamne ces hommes et leurs doctrines : et, en effet, j'en ai connu plusieurs d'un caractère très équivoque, d'une probité assez problématique ; et remarquables surtout par une haine plus ou moios visible pour l'ordre et la hiérarchie sacerdotales. Que faut-il donc penser ? Je m'endormis avec ce doute, et je le retrouve aujourd'hui auprès de vous. Je balance entre les deux systèmes que vous m'avez exposés. L'un me paraît priver l'homme des plus grands avantages, mais au moins on peut dormir tranquille ; l'autre échauffe le cœur et dispose l'esprit aux plus nobles et aux plus heureux efforts ; mais aussi il y a de quoi trembler pour le bon sens et pour quelque chose de mieux encore. Ne pourrait-on pas trouver une règle qui pût me tranquilliser et me permettre d'avoir un avis ?

LE COMTE.

Mon très-cher chevalier, vous ressemblez à un homme plongé dans l'eau qui demanderait à boire. Cette règle que vous demandez existe : elle vous touche, elle vous

environne, elle est universelle. Je vais prouver en peu de mots que, sans elle, il est impossible à l'homme de marcher ferme, à égale distance de l'illuminisme et du scepticisme ; et pour cela.....

LE SÉNATEUR.

*Nous vous entendrons un autre jour.*

LE COMTE.

Ah ! ah ! vous êtes de l'aréopage. Eh bien ! n'en parlons plus pour aujourd'hui ; mais je vous dois des remercîments et des félicitations, M. le chevalier, pour votre charmante apologie de la superstition. A mesure que vous parliez, je voyais disparaître ces traits hideux et ces longues oreilles dont la peinture ne manque jamais de la décorer ; et quand vous avez fini, elle me semblait presque une jolie femme. Lorsque vous aurez notre âge, hélas ! nous ne vous entendrons plus ; mais d'autres vous entendront, et vous leur rendrez la culture que vous tenez de nous. Car c'est bien nous, s'il vous plaît, qui avons donné le premier coup de bêche à cette bonne terre. Au surplus, messieurs, nous ne sommes pas réunis pour disputer, mais pour discuter. Cette table, quoiqu'elle ne porte que du thé et quelques livres, est aussi une *entremetteuse de l'amitié*, comme dit le proverbe que notre ami citait tout à l'heure : ainsi nous ne contesterons plus. Je voudrais seulement vous proposer une idée qui pourrait bien, ce me semble, pas-

ser pour un traité de paix entre nous. Il m'a toujours paru que, dans la haute métaphysique, il y a des règles de *fausse position* comme il y en avait jadis dans l'arithmétique. C'est ainsi que j'envisage toutes les opinions qui s'éloignent de la révélation expresse, et qu'on emploie pour expliquer d'une manière plus ou moins plausible tel ou tel point de cette même révélation. Prenons, si vous voulez, pour exemple, l'opinion de la préexistence des âmes, dont on s'est servi pour expliquer le péché originel. Vous voyez d'un coup d'œil tout ce qu'on peut dire contre la création successive des âmes, et le parti qu'on peut tirer de la préexistence pour une foule d'explications intéressantes : je vous déclare néanmoins expressément que je ne prétends point adopter ce système comme une vérité ; mais je dis, et voici ma règle de *fausse position :* Si j'ai pu, moi chétif mortel, trouver une solution nullement absurde qui rend assez bien raison d'un problème embarrassant, comment puis-je douter que, si ce système n'est pas vrai, il y a une autre solution que j'ignore, et que Dieu a jugé à propos de refuser à notre curiosité ? J'en dis autant de l'hypothèse ingénieuse de l'illustre Leibnitz, qu'il a établie sur le crime de Sextus Tarquin, et qu'il a développée avec tant de sagacité dans sa Théodicée ; j'en dis autant de cent autres systèmes, et des vôtres en particulier, mon digne ami. Pourvu qu'on ne les regarde point comme des démonstrations, qu'on ne les propose que pour se tranquilliser l'esprit, comme je viens de vous le dire, et qu'ils ne mènent surtout ni à l'orgueil ni au mépris de l'autorité, il me semble que la

critique doit se taire devant ces précautions. On tâtonne dans toutes les sciences : pourquoi la métaphysique, la plus obscure de toutes, serait-elle exceptée? J'en reviens cependant toujours à dire que, pour peu qu'on se livre trop à ces sortes de recherches transcendantes, on fait preuve au moins d'une certaine inquiétude qui expose fort le mérite de la foi et de la docilité. Ne trouvez-vous pas qu'il y a déjà bien longtemps que nous sommes dans les nues ? En sommes-nous devenus meilleurs? J'en doute un peu. Il serait temps de redescendre sur terre. J'aime beaucoup, je vous l'avoue, les idées pratiques, et surtout ces analogies frappantes qui se trouvent entre les dogmes du Christianisme et ces doctrines universelles que le genre humain a toujours professées, sans qu'il soit possible de leur assigner aucune racine humaine. Après le voyage que nous venons d'exécuter à tire-d'aile dans les plus hautes régions de la métaphysique, je voudrais vous proposer quelque chose de moins sublime : parlons par exemple des *indulgences*.

LE SÉNATEUR.

La transition est un peu brusque.

LE COMTE.

Qu'appelez-vous *brusque*, mon cher ami? Elle n'est ni brusque ni insensible, car il n'y en a point. Jamais nous ne nous sommes égarés un instant, et maintenant

encore nous ne changeons point de discours. N'avons-nous pas examiné en général la grande question des souffrances du juste dans ce monde, et n'avons-nous pas reconnu clairement que toutes les objections fondées sur cette prétendue injustice étaient des sophismes évidents ? Cette première considération nous a conduits à celle de la *réversibilité*, qui est le grand mystère de l'univers. Je n'ai point refusé, M. le sénateur, de m'arrêter un instant avec vous sur le bord de cet abîme où vous avez jeté un regard bien perçant. Si vous n'avez pas *vu*, on ne vous accusera pas au moins de n'avoir pas bien regardé. Mais en nous essayant sur ce grand sujet, nous nous sommes bien gardés de croire que ce mystère qui explique tout eût besoin lui-même d'être expliqué. C'est un fait, c'est une croyance aussi naturelle à l'homme que la vue ou la respiration ; et cette croyance jette le plus grand jour sur les voies de la providence dans le gouvernement du monde moral. Maintenant, je vous fais apercevoir ce dogme universel dans la doctrine de l'Eglise sur un point qui excita tant de rumeur dans le XVI[e] siècle, et qui fut le premier prétexte de l'un des plus grands crimes que les hommes aient commis contre Dieu. Il n'y a cependant pas de père de famille protestant qui n'ait accordé des indulgences chez lui, qui n'ait pardonné à un enfant punissable *par l'intercession* et *par les mérites* d'un autre enfant dont il a lieu d'être content. Il n'y a pas de souverain protestant qui n'ait signé cinquante *indulgences* pendant son règne, en accordant un emploi, en remettant ou commuant une peine, etc., *par les mérites* des

pères, des frères, des fils, des parents, ou des ancêtres. Ce principe est si général et si naturel qu'il se montre à tout moment dans les moindres actes de la justice humaine. Vous avez ri mille fois de la sotte balance qu'Homère a mise dans les mains de son Jupiter, apparemment pour le rendre ridicule. Le Christianisme nous montre bien une autre balance. D'un côté tous les crimes, de l'autre toutes les satisfactions ; de ce côté, les bonnes œuvres de tous les hommes, le sang des martyrs, les sacrifices et les larmes de l'innocence s'accumulant sans relâche pour faire équilibre au mal qui, depuis l'origine des choses, verse dans l'autre bassin ses flots empoisonnés. Il faut qu'à la fin le côté du salut l'emporte, et pour accélérer cette œuvre universelle, dont l'attente *fait gémir tous les êtres* (1), il suffit que l'homme veuille. Non-seulement il jouit de ses propres mérites, mais les satisfactions étrangères lui sont imputées par la justice éternelle, pourvu qu'il l'ait voulu et qu'il se soit rendu digne de cette *réversibilité*. Nos frères séparés nous ont contesté ce principe, comme si la *rédemption* qu'ils adorent avec nous était autre chose qu'*une grande indulgence, accordée au genre humain par les mérites infinis de l'innocence par excellence, volontairement immolée pour lui!* Faites sur ce point une observation bien importante : l'homme qui est le fils de la vérité est si bien fait pour la vérité, qu'il ne peut être

(1) Rom. VIII, 22.

trompé que par la vérité corrompue ou mal interprétée. Ils ont dit : *L'Homme-Dieu a payé pour nous ; donc nous n'avons pas besoin d'autres mérites* ; il fallait dire : *Donc les mérites de l'innocent peuvent servir au coupable.* Comme la rédemption n'est qu'une *grande indulgence*, l'indulgence, à son tour, n'est qu'une *rédemption diminuée.* La disproportion est immense sans doute ; mais le principe est le même, et l'analogie incontestable. *L'indulgence générale* n'est-elle pas vaine pour celui qui ne veut pas en profiter et qui l'annule, quant à lui, par le mauvais usage qu'il fait de sa liberté ? Il en est de même de la *rédemption particulière.* Et l'on dirait que l'erreur s'était mise en garde d'avance contre cette analogie évidente, en contestant le mérite des bonnes œuvres personnelles ; mais l'épouvantable grandeur de l'homme est telle, qu'il a le pouvoir de résister à Dieu et de repousser sa grâce : elle est telle, que le dominateur souverain, et *le roi des vertus*, ne le traite qu'AVEC RESPECT (1). Il n'agit pour lui, qu'avec lui ; il ne force point sa volonté (cette expression n'a même point de sens) ; il faut qu'elle acquiesce ; il faut que, par une humble et courageuse coopération, l'homme s'approprie cette satisfaction, autrement elle lui demeurera étrangère. *Il doit prier sans doute comme s'il ne pouvait rien ; mais il doit agir aussi comme s'il pouvait*

---

(1) *Cum magnâ reverentiâ.* (Sap. XII, 18.)

*tout* (1). Rien n'est accordé qu'à ses efforts, soit qu'il mérite par lui-même, soit qu'il s'approprie les œuvres d'un autre.

Vous voyez comment chaque dogme du Christianisme se rattache aux lois fondamentales du monde spirituel : il est tout aussi important d'observer qu'il n'en est pas un qui ne tende à purifier l'homme et à l'exalter.

Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport ! le monde qui *combat* présente une main au monde qui *souffre* et saisit de l'autre celle du monde qui *triomphe.* L'action de grâce, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les esprits, comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres.

Et quelle belle loi encore que celle qui a mis deux conditions indispensables à toute *indulgence* ou *rédemption secondaire* : mérite surabondant d'un côté, bonnes œuvres prescrites et pureté de conscience de l'autre ! Sans l'œuvre méritoire, sans *l'état de grâce*, point de rémission par les mérites de l'innocence. Quelle noble émulation pour la vertu ! quel avertissement et quel encouragement pour le coupable !

---

(1) Louis Racine, préface du poème de la Grâce.

« Vous pensez, disait jadis l'apôtre des Indes à ses « néophytes, vous pensez à vos frères qui souffrent « dans un autre monde : vous avez la religieuse ambi- « tion de les soulager ; mais pensez d'abord à vous- « mêmes : Dieu n'écoute point celui qui se présente à « lui avec une conscience souillée ; *avant d'entreprendre « de soustraire des âmes aux peines du purgatoire, « commencez par délivrer les vôtres de l'enfer* (1). »

Il n'y a pas de croyance plus noble et plus utile, et tout législateur devrait tâcher de l'établir chez lui, sans même s'informer si elle est fondée ; mais je ne crois pas qu'il soit possible de montrer une seule opinion universellement utile qui ne soit pas vraie.

Les aveugles ou les rebelles peuvent donc contester tant qu'ils voudront le principe des *indulgences :* nous les laisserons dire, c'est celui de la *réversibilité ;* c'est la foi de l'univers.

J'espère, messieurs, que nous avons beaucoup ajouté, dans ces deux derniers entretiens, à la masse des idées que nous avions rassemblées dans les premiers sur la grande question qui nous occupe. La pure raison nous a fourni des solutions capables seules de faire triom-

---

(1) *Et sanè æquum est ut alienam à purgatorio animam liberaturus, priùs ab inferno liberet suam.* Lettre de saint François Xavier à saint Ignace. Goa, 21 octobre 1542. (*Inter epist. sancti Francisci Xaverii à Tursellino et Possevino latinè versas.* Wratislaviæ, 1734, in-12, p. 16.)

pher la providence, *si l'on ose la juger* (1). Mais le Christianisme est venu nous en présenter une nouvelle d'autant plus puissante qu'elle repose sur une idée universelle aussi ancienne que le monde, et qui n'avait besoin que d'être rectifiée et sanctionnée par la révélation. Lors donc que le coupable nous demandera *pourquoi l'innocence souffre dans ce monde*, nous ne manquerons pas de réponses, comme vous l'avez vu ; mais nous pouvons en choisir une plus directe et plus touchante peut-être que toutes les autres. — Nous pouvons répondre : *Elle souffre pour vous, si vous le voulez.*

---

(1) *Ut vincas cùm judicaris.* (Ps. L, 6.)

FIN DU DIXIÈME ENTRETIEN.

# NOTES

## DU

# DIXIÈME ENTRETIEN.

### N° I.

(Page 169. Ils (les saints Pères) se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux.)

Il est impossible de savoir quels textes l'interlocuteur avait eu en vue, ni même s'il s'en rappelait quelques-uns bien distinctement. Je ne puis citer sur ce point que deux passages : l'un de Clément d'Alexandrie, l'autre de saint Jean-Chrysostôme. Le premier dit (Pedag., lib. III, chap. XI.) : *Qu'il n'y a rien de plus criminel que de faire servir au vice un signe mystique de sa nature.*

Le second est moins laconique. « Il a été donné, dit-il, pour « allumer dans nous le feu de la charité, afin que de cette manière « nous nous aimions comme des frères, comme des pères et des « enfants s'aiment entre eux... Ainsi les âmes s'avancent l'une

« vers l'autre pour s'unir... Mais je ne puis ajouter d'autres « choses sur ce sujet... *Vous m'entendez, vous qui êtes admis « aux mystères....* Et vous, qui osez prononcer des paroles « outrageantes ou obscènes, songez quelle bouche vous profa- « nez, et tremblez.... Quand l'apôtre disait aux fidèles : *Saluez- « vous par le saint baiser....* c'était pour unir et confondre « leurs âmes. » *Per oscula inter se copulavit.* (D. Joan. Chrysost. in II, ad Cor. epist. comm. hom. xxx., inter opp. curâ Bern. de Montfaucon. Paris, MDCCXXXII, tom. X, pag. 650-651.)

On peut encore citer Pline le naturaliste. « Il y a, dit-il, je « ne sais quelle religion attachée à certaines parties du corps. « Le revers de la main, par exemple, se présente au baiser....; « mais si nous appliquons le baiser aux yeux, nous semblons « pénétrer jusqu'à l'âme et la toucher. »

*Inest et aliis partibus quædam religio : sicut dextra osculis aversa appetitur.... hos (oculos) cùm osculamur, animum ipsum videmur attingere.* (C. Plin. Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, MDCLXXXV ; in-4°, tom. II, §§ 54, 103, pages 547, 595.)

(*Note de l'Editeur.*)

II.

(Page 170. Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps.)

*Recherche de la vérité*, in-4°.

Au reste, ce système de la *vision en Dieu* est clairement exprimé par saint Thomas, qui aurait été, quatre siècles plus tard, Mallebranche ou Bossuet, et peut-être l'un et l'autre.

« *Videntes Deum, omnia simul vident in ipso* : Ceux qui « voient Dieu voient en même temps tout en lui. » (*D. Thom. adversus gentes*. Lib. III, cap. LIX.) Puisqu'ils vivent dans le sein de celui *qui remplit tout, qui contient tout et qui entend tout*. (Eccli. I, 7.) Saint Augustin s'en approche encore infiniment lorsqu'il appelle Dieu avec tant d'élégance et non moins de justesse, SINUM COGITATIONIS MEÆ ; *le centre générateur de mes pensées*. (Confess., liv. XIII, 11.) Le P. Berthier a dit, en suivant les mêmes idées : Toutes « les créatures, l'ouvrage « de vos mains, quoique très distinguées de vous, puisqu'elles « sont finies, sont toujours en vous, et vous êtes toujours en « elles. Le ciel et la terre ne vous contiennent pas, puisque « vous êtes infini ; mais vous les contenez dans votre immen- « sité. *Vous êtes le lieu de tout ce qui existe, et vous n'êtes que dans vous-même*. » (Réflex. spirit., tom. III, pag. 28.) Ce système est nécessairement vrai de quelque manière ; quant aux conclusions qu'on en voudra tirer, ce n'est point ici le lieu de s'en occuper.

## III.

(Page 174.... Un seul homme nous a perdus par un seul acte.) Rom. V, 17, seq.

« Tous les hommes doivent donc croître ensemble pour « ne faire qu'un seul corps par le Christ, qui en est la tête. « Car nous ne sommes tous que les membres de ce corps uni- « que qui se forme et *s'édifie* par la charité, et ces membres « reçoivent de leur chef l'esprit, la vie et l'accroissement, « par le moyen des jointures et des communications qui les « unissent, et suivant la mesure qui est propre à chacun « d'eux. » (Eph. IV, 15, 16.)

Et cette grande unité est si fort le but de toute l'action divine par rapport à nous, « *que celui qui accomplit tout en* « *tous ne se trouvera lui-même accompli que lorsqu'elle* « *sera accomplie.* » (Ibid. I, 23.)

Et alors, c'est-à-dire à la fin des choses, *Dieu sera tout en tous*. (I. Cor., XV, 28.)

C'est ainsi que saint Paul commentait son maître ; et Origène, commentant saint Paul à son tour, se demande ce que signifient ces paroles : *Dieu sera tout en tous ;* et il répond : « Je crois « qu'elles signifient que Dieu sera aussi *tout dans chacun*, « c'est-à-dire que chaque substance intelligente, étant parfai- « tement purifiée, *toutes ses pensées seront Dieu ;* elle ne « pourra voir et comprendre que Dieu ; elle possédera Dieu, « et Dieu sera le principe et la mesure de tous les mouvements « de cette intelligence : ainsi Dieu sera *tout en tous ;* ainsi la « fin des choses nous ramènera au point dont nous étions « partis...., lorsque la mort et le mal seront détruits ; alors « Dieu sera véritablement TOUT EN TOUS. » (*Origène, au livre des Principes*, liv. III, ch. VI.)

## IV.

(Page 176.... Ce pain et ce vin mystiques, qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le MOI, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.)

On pourrait citer plusieurs passages dans ce sens : un seul de saint Augustin peut suffire : « Mes frères, disait-il dans l'un « de ses sermons, si vous êtes le corps et les membres du « Sauveur, c'est votre propre mystère que vous recevez. Lors- « qu'on prononce : *Voilà le corps de J.-C.*, vous répondez :

« *Amen* : vous répondez ainsi à ce que vous êtes (*ad id quod* « *estis respondetis*), et cette réponse est une confession de « foi.... Ecoutons l'Apôtre qui nous dit : *Etant plusieurs, nous* « *ne sommes cependant qu'un seul pain et qu'un seul corps.* « (I. Cor., x, 17.) Rappelez-vous que le pain ne se fait pas d'un « seul grain, mais de plusieurs. L'exorcisme, qui précède le « baptême, vous *broya* sous la meule : l'eau du baptême vous « fit fermenter ; et lorsque vous reçûtes le feu du Saint-Esprit, « vous fûtes pour ainsi dire *cuits* par ce feu... Il en est de « même du vin. Rappelez-vous, mes frères, comment on le « fait. Plusieurs grains pendent à la grappe ; mais la liqueur « exprimée de ces grains est une confusion dans l'unité. Ainsi « le Seigneur J.-C. a consacré dans sa table le mystère de paix « et de notre unité. » (*Saint Augustin, Serm. inter opp. ult. edit. Ben.* Paris, 1683 ; 14 vol. in-fol., tom. V, part. I ; 1103, col. p. 2, litt. D, E, F.)

## V.

(Page 178. *Ce monde est un système de choses invisibles, manifestées visiblement.*)

ΕΙΣ ΤΟ ΜΗ ΕΚ ΦΑΙΝΟΜΕΝΩΝ ΤΑ ΒΛΕΠΟΜΕΝΑ ΓΕΓΟΝΕΝΑΙ.

(Hebr. XI, 5.) La Vulgate a traduit : *Ut ex invisibilibus visibilia fierent.* — Erasme dans sa traduction dédiée à Léon X : *Ut ex his quæ non apparebant ea quæ videntur fierent.* — Le Gros : *Tout ce qui est visible est formé d'une matière ténébreuse.* — La Version de Mons : *Tout ce qui est visible a été formé, n'y ayant rien auparavant que d'invisible.* — Sacy comme la traduction de Mons. (Il y travailla avec Arnaud, etc.) — La traduction protestante d'Osterwald : *De sorte que les choses qui se voient n'ont pas été faites des choses qui appa-*

*raissent.* — Celle de David Martin, in-fol., Genève, 1707 (Bible Synodale) : *En sorte que les choses qui se voient* n'ont point *été faites de choses qui parussent.* — La traduction anglaise, reçue par l'église anglicane : *So that things wich are seen were not made of things wich do appear.* — La traduction esclavone, dont on ignore l'auteur, mais qui est fort ancienne, puisqu'on l'a attribuée, quoique faussement, à saint Jérôme : *Vo ege ot neyavliaemich vidimym byti* (ce qui revient absolument de la Vulgate). — La traduction allemande de Luther : *Dass alless was man sihet aus nichts worden ist.*

Saint Jean Chrysostôme a entendu ce texte comme la Vulgate, dont le sens est seulement un peu développé dans le dialogue. Ἐκ μὴ φαινομένων τὰ βλεπόμενα γέγονε. (Chrys. Hom. XXII, in epist. ad Hebr. cap. XI.)

## VI.

(Page 179. Le physicien qui a fait l'expérience de Hales.)

Je crois devoir observer en passant, croyant la chose assez peu connue, que cette fameuse expérience de Hales sur les plantes, qui n'enlèvent pas le moindre poids à la terre qui les nourrit, se trouve mot à mot dans le livre appelé : *Actus Petri, seu Recognitiones.* Le fameux Whiston, qui faisait grand cas de ce livre, et qui l'a traduit du grec, a inséré le passage tout entier dans son livre intitulé : *Astronomical principles of religion.* London, 1725 ; in-8°, pag. 187. Sur ce livre des *Recognitiones*, attribué à saint Clément, disciple de saint Pierre, écrit dans le IIe siècle, et interpolé dans le IIIe, voy. *Joh Millii Prolegomena in N. T. græcum ;* in-fol., pag. 1, n° 277, et l'ouvrage de Rufin, *De adulteratione libr. Origenis*, inter opp. Orig. Bâle, Episcopius, 1771, tom. I, pag. 778 ; 2 vol. n-fol.

## VII.

(Page 182. Les lois du monde sont les *lois de Keppler*, etc.)

Il est plus que probable que Keppler n'aurait jamais pensé à la fameuse règle qui l'immortalise, si elle n'était sortie comme d'elle-même de son système harmonique des cieux, fondé.... sur je ne sais quelles perfections pythagoriques des nombres, des figures et consonnances; système mystérieux, dont il s'occupa dès sa première jeunesse jusqu'à la fin de ses jours, auquel il rapporta tous ses travaux, qui en fut l'âme, et qui nous a valu la plus grande partie de ses observations et de ses écrits. (Mairan, *Dissert. sur la glace.* Paris, 1749; in-12, præf., pag. 11.)

## VIII.

(Page 183. Il croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, etc., etc.)

La réunion des rayons du soleil augmente la chaleur, comme le prouvent les verres brûlants, *qui sont plus minces dans le milieu que vers les bords*, « à la différence des ver-« res de lunettes, *comme je le crois*. Pour s'en servir, on « place d'abord le verre brûlant, *autant que je me le rappelle*, « entre le soleil et le corps qu'on veut enflammer; ensuite on « l'élève vers le soleil, *ce qui rend l'angle du cône plus aigu;* « mais je suis persuadé que, s'il avait d'abord été placé à la « distance où on le portait ensuite après l'avoir élevé, il n'au-« rait plus eu la même force, et cependant l'angle n'aurait « pas été moins aigu. » (*Inquisitio legitima de calore et fri-*

*gore*, tom. II, pag. 181.) Ailleurs il y revient, et il nous dit : « Que si l'on place d'abord un miroir ardent à la distance, par « exemple, d'une palme, il ne brûle point autant que si, après « l'avoir placé à une distance moindre de moitié, on le reti- « rait lentement et graduellement à la première distance. *Le « cône cependant et la convergence sont les mêmes ; mais « c'est le mouvement qui augmente la chaleur.* » (Ibid. tom. VIII, Nov. org., lib. II, nº 28, pag. 101.) Il n'y a rien au-delà. C'est dans ce genre le point culminant de l'ignorance.

## IX.

(Page 183. Jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert et d'autres du même genre.)

Non-seulement je n'ai pas lu, mais je n'ai pu me procurer le livre de Guillaume Gilbert, dont Bacon parle si souvent (*Commentarii de magnete.*) Je puis cependant y suppléer d'une manière suffisante pour mon objet, en citant le passage suivant de la physique de Gassendi, abrégée par Bernier, in-12, tom. I, ch. XVI, pag. 170-171 : « Je suis persuadé que « la terre.... n'est autre chose qu'un grand aimant, et que « l'aimant.... n'est autre chose qu'une petite terre qui provient « de la véritable et légitime substance de la terre. Si, après « avoir observé qu'un rejeton qu'on a planté pousse des raci- « nes, qu'il germe, qu'il jette des branches, etc..., on ne fait « aucune difficulté d'assurer que ce rejeton a été retranché de « l'olivier (par exemple) ou de la véritable substance de l'oli- « vier ; de même aussi, après avoir mis un aimant en équilibre « et ayant observé que non-seulement il a des pôles, un axe, « un équateur, des parallèles, des méridiens et toutes les au-

« tres choses qu'a le corps même de la terre; mais aussi qu'il « apporte une conformation avec la terre même, en tournant « ses pôles vers les pôles de la terre et ses autres parties vers « les parties semblables de la terre, pourquoi ne peut-on pas « assurer que l'aimant a été retranché de la terre ou de la « véritable substance de la terre? »

## X.

(Page 184. Lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux, comme savants ou comme écrivains, mais ne les appelez jamais auprès de votre lit.)

Je trouve dans mes papiers l'observation suivante qui vient fort à l'appui de cette thèse. Je la tirai jadis d'un précis anonyme sur le docteur Cheyne, médecin anglais, inséré dans le 20e vol. du *Magasin européen*, pour l'année 1791, novembre, pag. 356.

« Il faut le dire à la gloire des professeurs en médecine, les « plus grands inventeurs dans cette science et les praticiens « les plus célèbres ne furent pas moins renommés par leur « piété que par l'étendue de leurs connaissances; et véritable- « ment on ne doit point s'étonner que des hommes appelés « par leur profession à scruter les secrets les plus cachés de « la nature, soient les hommes les plus pénétrés de la sagesse « et de la bonté de son auteur.... Cette science a peut-être « produit en Angleterre une plus grande *constellation* d'hom- « mes fameux par le génie, l'esprit et la science, qu'aucune « autre branche de nos connaissances. »

Citons encore l'illustre Morgagni. Il répétait souvent *que ses connaissances en médecine et en anatomie avaient mis sa foi à l'abri même de la tentation*. Il s'écriait un jour : *Oh!*

*si je pouvais aimer ce grand Dieu comme je le connais !* (Voy. *Elogio del dottore Giambattista Morgagni*, *Efemeridi di Roma*, 13 *giugno* 1772, nº 24.)

## XI.

(Page 184. Ils manièrent avec une dextérité merveilleuse, et qu'on ne saurait trop admirer, les instruments remis entre leurs mains, mais ces instruments furent inventés, etc., etc.)

Le mot de *siècle* ne doit point être pris ici au pied de la lettre; car l'ère moderne de l'invention, dans les sciences mathématiques, s'étend depuis le triumvirat de Cavalieri, du P. Grégoire de saint Vincent et de Viette, à la fin du XVIe siècle, jusqu'à Jacques et Jean Bernouilli, au commencement du XVIIIe; et il est très vrai que cette époque fut celle *de la foi et des factions religieuses*. Un homme de ce dernier siècle, qui paraît n'avoir eu aucun égal pour la variété et l'étendue des connaissances et des talents dégagés de tout alliage nuisible, le P. Boscowich, croyait en 1755, non-seulement qu'on ne pouvait rien opposer *alors* aux *géants* de l'époque qui venait de finir, mais que toutes les sciences étaient sur le point de rétrograder, et il le prouvait par une jolie courbe. (Voy. *Rog. Jos.* Boscowich S. J. *Vaticinium quoddam geometricum, in Supplem. ad* Bened. Stay, *philos. recent. versibus traditam. Romæ*, Palcarini, 1755; in-8º, tom. I, pag. 408.) Il ne m'appartient point de prononcer sur ces *Récréations mathématiques ;* mais je crois qu'en général, et en tenant compte de quelques exceptions qui peuvent aisément être ramenées à la règle, *l'étroite alliance du génie religieux et du génie inventeur* demeurera toujours démontrée pour tout bon esprit.

## XII.

(Page 199. Ces atomes étaient faits comme des cages dont les barreaux, etc.)

« Cet excès de la longueur des barreaux sur la largeur doit « être exprimé, *au moins*, par le nombre 10 élevé à la « 27e puissance. Quant à la largeur, elle est constamment la « même, sans exception quelconque, et plus petite qu'un « pouce d'une quantité qui est 10 élevée à la 13e puis- « sance. » Ici il n'y a ni plus, ni moins, ni à peu près ; le compte est rond.

## XIII.

(Pag. 200.... Que l'antiquité s'est accordée à reconnaître dans les oiseaux quelque chose de divin, etc.)

Aristophane, dans sa comédie *des Oiseaux*, fait allusion à cette tradition antique :

Οὗτος δὲ (ἔρως) χάει πτερόεντι μιγεὶς νυχίῳ κατὰ τάρταρον εὐρὺν
Ενεόττευσε γένος ἡμέτερον, καὶ πρῶτον ἀνήγαγεν ἐς φῶς.
Πρότερον δ' οὐκ ἦν γενος ἀθανάτων...

Ille verò alatus mistus chao et caliginoso, in tartaro ingente,
Edidit nostrum genus, et primum eduxit in lucem :
Neque enim deorum genus ante erat....

(*Aristoph.*, *Aves*, V, 699, 702.)

## XIV.

(Page 201... Si au lieu de lire Lucrèce qu'il reçut à treize ans des mains d'un père assassin, etc.)

*Ibid.* pag. 23. Il appelle quelque part Lucrèce *son maître dans la physique.* Il ne doute pas d'avoir trouvé la solution *du plus grand problème que les physiciens se soient jamais proposé, et que la plupart d'entre eux avaient toujours regardé, ou comme absolument insoluble en soi, ou comme inaccessible à l'esprit humain*, pag. 244. Cependant il se garde bien de se livrer à l'orgueil : *Il n'a eu de plus que les autres hommes que le bonheur d'avoir été mené, encore écolier*, à la bonne source, *et d'y avoir puisé.* (Page 150.) Et pour faire honneur à son maître, il dit en annonçant la mort d'un Ecossais de ses amis : *Que le pauvre homme s'en est allé* QUO NON NATA JACENT. (Page 290.) Personne au moins ne saurait lui disputer le mérite de la clarté.

## XV.

(Page 202. Lisez, par exemple, les vies et procès de canonisation de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, etc., etc.)

Je crus devoir chercher et placer ici la narration où sainte Thérèse décrit cet état extraordinaire :

« Dans le ravissement, dit-elle, on ne peut presque jamais
« y résister... Il arrive souvent sans que nous y pensions...,
« avec une impétuosité si prompte et si forte, que nous voyons

« et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce
« divin aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes... Je résis-
« tais quelquefois un peu, mais je me trouvais après si lasse
« et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le corps tout
« brisé... C'est un combat qu'on entreprendrait contre un très
« puissant géant... En d'autres temps, il m'était impossible
« de résister à un mouvement si violent : *Je me sentais enle-*
« *ver l'âme et la tête et ensuite tout le corps, en sorte qu'il*
« *ne touchait plus à la terre.* Une chose aussi extraordinaire
« m'étant arrivée un jour que j'étais à genoux au chœur, au
« milieu de toutes les religieuses, prête à communier, j'usai
« du droit que me donnait ma qualité de supérieure pour leur
« défendre d'en parler. Une autre fois, etc. »

(*Œuvres et vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même et par l'ordre de ses supérieurs*. Traduction d'Arnaud d'Andilly Paris, 1680; in-fol., cap. XX, pag. 104.) *Voy.* encore *les Vies des Saints*, trad. de l'anglais de Butler; 12 vol. in-8°. — *Vie de saint Thomas*, tom. II, pag. 572. — De saint Philippe de Néri, tom. IV, note D, pag. 541, seqq. — *Vie de saint François Xavier*, par le P. Bouhours, in-12, tom. II, pag. 572. — *Prediche di Francesco Masotti, della compagnia di Gesù.* Venezia, 1769, pag. 330, etc., etc.

---

# ONZIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Quoique vous n'aimiez pas trop les voyages dans les nues, mon cher comte, j'aurais envie cependant de vous y transporter de nouveau. Vous me coupâtes la parole l'autre jour en me comparant *à un homme plongé dans l'eau qui demande à boire.* C'est fort bien dit, je vous assure ; mais votre épigramme laisse subsister tous mes doutes. L'homme semble de nos jours ne pouvoir plus respirer dans le cercle antique des facultés humaines. Il veut les franchir ; il s'agite comme un aigle indigné contre les barreaux de sa cage. Voyez ce qu'il tente dans les sciences naturelles ! Voyez encore cette nouvelle alliance qu'il a opérée et qu'il avance avec tant de succès entre les théories physiques et les arts, qu'il force d'enfanter des prodiges pour servir les sciences ! comment voudriez-vous que cet esprit général du siècle ne s'étendît pas jusqu'aux questions de l'ordre spirituel ?

et pourquoi ne lui serait-il pas permis de s'exercer sur l'objet le plus important pour l'homme, pourvu qu'il sache se tenir dans les bornes d'une sage et respectueuse modération ?

LE COMTE.

Premièrement, M. le chevalier, je ne croirais point être trop exigeant si je demandais que l'esprit humain, libre sur tous les autres sujets, un seul excepté, se défendît sur celui-là toute recherche téméraire. En second lieu, cette modération dont vous me parlez et qui est une si belle chose en spéculation, est réellement impossible dans la pratique : du moins, elle est si rare, qu'elle doit passer pour impossible. Or, vous m'avouerez que, lorsqu'une certaine recherche n'est pas nécessaire, et qu'elle est capable de produire des maux infinis, c'est un devoir de s'en abstenir. C'est ce qui m'a rendu toujours suspects et même odieux, je vous l'avoue, tous les élans spirituels des illuminés, et j'aimerais mieux mille fois....

LE SÉNATEUR.

Vous avez donc décidément peur des *illuminés*, mon cher ami ! Mais je ne crois pas à mon tour être trop exigeant si je demande humblement que les mots soient définis, et qu'on ait enfin l'extrême bonté de nous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, afin qu'on sache de qui et de quoi l'on parle, ce qui ne laisse pas que d'être utile dans une discussion. On donne ce nom d'*illuminés* à

ces hommes coupables, qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le Christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de saint Martin, qui ne professe pas seulement le Christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine. Vous m'avouerez, messieurs, qu'il n'est jamais arrivé aux hommes de tomber dans une plus grande confusion d'idées. Je vous confesse même, que je ne puis entendre de sang-froid, dans le monde, des étourdis de l'un et de l'autre sexe crier à l'*illuminisme*, au moindre mot qui passe leur intelligence, avec une légèreté et une ignorance qui pousseraient à bout la patience la plus exercée. Mais vous, mon cher ami le *Romain*, vous, si grand défenseur de l'autorité, parlez-moi franchement. Pouvez-vous lire l'Ecriture sans être obligé d'y découvrir une foule de passages qui oppriment votre intelligence, et qui l'invitent à se livrer aux tentatives d'une sage *exégèse?* N'est-ce pas à vous comme aux autres qu'il a été dit : *scrutez les écritures*. Dites-moi, je vous prie, en conscience, comprenez-vous le premier chapitre de la Genèse? Comprenez-vous l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques? L'Ecclésiaste ne vous cause-t-il aucune peine? Quand vous lisez dans la Genèse qu'au moment où nos premiers parents s'aperçurent de leur nudité, *Dieu leur fit des habits de peau*, entendez-vous cela au pied de la lettre, croyez-vous que la Toute-Puissance se soit employée à tuer des animaux, à les écorcher, à tanner leurs peaux, à créer enfin du fil et des

aiguilles pour terminer ces nouvelles tuniques? Croyez-vous que les coupables de Babel aient réellement entrepris, pour se mettre l'esprit en repos, d'élever une tour dont la girouette atteignît la lune seulement (je dis peu, comme vous voyez!); *et lorsque les étoiles tomberont sur la terre*, ne serez-vous point empêché pour les placer? Mais, puisqu'il est question du ciel et des étoiles, que dites-vous de la manière dont ce mot de *ciel* est souvent employé par les écrivains sacrés! Lorsque vous lisez que *Dieu a créé le* ciel *et la terre; que le* ciel *est pour lui*, mais qu'il a donné *la terre aux enfants des hommes*; *que le Sauveur est monté au* ciel *et qu'il est descendu aux enfers*, etc., comment entendez-vous ces expressions? Et quand vous lisez *que le Fils est assis à la droite du Père*, et que *saint Etienne en mourant le vit dans cette situation*, votre esprit n'éprouve-t-il pas un certain malaise, et je ne sais quel désir que d'autres paroles se fussent présentées à l'écrivain sacré? Mille expressions de ce genre vous prouveront qu'il a plu à Dieu, tantôt de laisser parler l'homme comme il voulait, suivant les idées régnantes à telle ou telle époque, et tantôt de cacher, sous des formes, en apparence simples et quelquefois grossières, de hauts mystères qui ne sont pas faits pour tous les yeux : or, dans les deux suppositions, quel mal y a-t-il donc à creuser ces abîmes de la grâce et de la bonté divine, comme on creuse la terre pour en tirer de l'or ou des diamants? Plus que jamais, messieurs, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse

accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que *les temps sont arrivés*. Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean ; et quoique les théologiens protestants n'aient débité en général que de tristes rêves sur ce même livre, où ils n'ont jamais su voir que ce qu'ils désiraient, cependant, après avoir payé ce malheureux tribut au fanatisme de secte, je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe : *Que plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse, se rapportaient à nos temps modernes*. Un de ces écrivains même est allé jusqu'à dire que l'évènement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite) qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire : or, dites-moi, messieurs, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé ? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses ? Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur : à cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : *L'Orient est sur le point de triompher ; le vainqueur partira de la Judée ; un enfant divin nous est donné, il va paraître, il descend du plus haut des cieux, il ramènera l'âge d'or sur la terre....?* Vous savez le reste. Ces idées

étaient universellement répandues ; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son *Pollion*, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée par l'ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la quatrième églogue de ce poète ; et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire. Le matérialisme, qui souille la philosophie de notre siècle, l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et, de plus, la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fut jamais. Pensez-vous que les anciens se soient tous accordés à croire que la puissance divinatrice ou prophétique était un apanage inné de l'homme (1) ? Cela

---

(1) *Veteres.... vim* μαντικὴν (divinatricem) *in naturâ quan-*

n'est pas possible. Jamais un être et, à plus forte raison, jamais une classe entière d'êtres ne saurait manifester généralement et invariablement une inclination contraire à sa nature. Or, comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances.

Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de Van-Dale et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles. Mais quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existants. L'homme est assujetti au temps ; et néanmoins, il est par nature étranger au temps ; il l'est au point que l'idée même du bonheur éternel, jointe à celle du temps, le fatigue et l'effraie. Que chacun se consulte, il se sen-

---

*doque homini inesse contendunt... nec desunt inter recentiores nostri seculi scriptores qui veteribus hâc in re assensum præbeant, etc.*

*Voy.* Sam. Bochart, Epist. ad dom. de Segrais, Blondel, Reinesius, Fabricius et d'autres encore cités dans la dissertation de Mar. Barth. Christ. Richard, *De Româ ante Romulum conditâ (in Thess. dissert. M. Joh. Christoph. Martini,* tom. II, part. 1 ; in-8° ; pag. 241.)

tira écrasé par l'idée d'une félicité successive et sans terme : je dirais qu'*il a peur de s'ennuyer*, si cette expression n'était pas déplacée dans un sujet aussi grave; mais ceci me conduit à une observation qui vous paraîtra peut-être de quelque valeur.

Le prophète jouissant du privilège de sortir du temps, ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur *le juste persécuté*, sort tout à coup du temps, et s'écrie, présent à l'avenir : *ils ont percé mes mains et mes pieds*; *ils ont compté mes os*; *ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur mon vêtement.* (Ps. XXI, 17-19.) Un autre exemple non moins remarquable de cette marche prophétique se trouve dans le magnifique psaume LXXI (1);

---

(1) Le dernier verset de ce psaume porte dans la Vulgate: *Defecerunt laudes David filii Jesse.* Le Gros a traduit : *Ici finissent les louanges de David.*

La traduction protestante française dit : *Ici se terminent les requêtes de David;* et la traduction anglaise : *Les prières de David sont finies.* M. Genoude se tire de ses platitudes avec

David, en prenant la plume, ne pensait qu'à Salomon ; mais bientôt l'idée du type se confondant dans son esprit avec celle du modèle, à peine est-il arrivé au cinquième verset que déjà il s'écrie : *Il durera autant que les astres*; et l'enthousiasme croissant d'un instant à l'autre, il enfante un morceau superbe, unique en chaleur, en rapidité, en mouvement poétique. On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations de tous les genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avait cependant une racine vraie comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme, et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps ; car le temps est *quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir*. De là vient que dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état du sommeil fut toujours jugé favorable aux communications divines. En attendant que cette grande énigme nous soit expliquée, célébrons dans le temps celui qui a dit à la nature :

---

une aisance merveilleuse en disant : *Ici finit le premier recueil que David avait fait de ses Psaumes*. Pour moi, je serais tenté d'écrire intrépidement : *Ici David, oppressé par l'inspiration, jeta la plume*, et ce verset ne serait plus qu'une note qui appartiendrait aux éditeurs de David, ou peut-être à lui-même.

*Le temps sera pour vous ; l'éternité sera pour moi* (1) ; célébrons sa mystérieuse grandeur, *et maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles, et dans toute la suite des éternités* (2) *et par delà l'éternité* (3), *et lorsque enfin tout étant consommé, un ange criera au milieu de l'espace évanouissant :* IL N'Y A PLUS DE TEMPS (4) !

Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet esprit *prophétique* que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai, que *jamais il n'y eut dans le monde de grands évènements qui n'aient été prédits de quelque manière.* Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition ; mais si vous y réfléchissez vous-même, vous trouverez que l'assertion de ce *pieux* écrivain est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un dernier exemple dans la révolution française, prédite de tous côtés et de la manière la plus incontestable. Mais, pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient et *de la grande année, et du siècle d'or, et de la grande Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant !* Cependant, tout cela était vrai :

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre.

---

(1) Thomas, Ode sur le temps.

(2) *Perpetuas æternitates.* Dan. XII, 3.

(3) *In æternum et ultrà.* Exod. XV, 18.

(4) Alors l'ange jura par celui qui vit dans les siècles des siècles.... QU'IL N'Y AURAIT PLUS DE TEMPS. *Apoc.* X, 6.

Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, notamment dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui? l'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion? et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches?

Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare? cherchez-la dans les sciences : considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, si vous n'en étiez avertis, que Newton nous ramène Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que les corps sont mus précisément comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies, sans qu'on sache comment? C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose ; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie : l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée ; et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux, et mettra fin au XVIII^e^ siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les *siècles* proprement dits. Alors des opinions, qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront des axiomes

dont il ne sera pas permis de douter ; et l'on parlera de notre *stupidité* actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen âge. Déjà même, la force des choses a contraint quelques savants de l'école matérielle à faire des concessions qui les rapprochent de l'*esprit* ; et d'autres, ne pouvant s'empêcher de pressentir cette tendance sourde d'une opinion puissante, prennent contre elle des précautions qui font peut-être, sur les véritables observateurs, plus d'impression qu'une résistance directe. De là leur attention scrupuleuse à n'employer que des expressions matérielles. Il ne s'agit jamais dans leurs écrits que de lois *mécaniques*, de *principes mécaniques*, d'astronomie *physique*, etc. Ce n'est pas qu'ils ne sentent à merveille que les théories matérielles ne contentent nullement l'intelligence : car, s'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques ; mais c'est précisément parce qu'ils le sentent qu'ils mettent, pour ainsi dire, des mots en garde contre des vérités. On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement et par le respect humain. Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés ou d'initiés, ou comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas absolument qu'on sache *plus* ou *autrement* qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité *illuminée*, qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées les conséquences les plus précieuses

pour l'homme. Alors, toute la science changera de face : l'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies ; que le Paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; qu'il suffit de les *nettoyer* pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot toutes les idées changeront ; et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : VENEZ, SEIGNEUR, VENEZ ! pourquoi blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner ? Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique qui se manifeste chez eux par la faculté de deviner les langues et de les parler purement avant qu'elles soient formées, de même les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain.

Rappelez-vous encore, M. le comte, le compliment que vous m'avez adressé sur mon érudition au sujet du nombre *trois*. Ce nombre en effet se montre de tous côtés, dans le monde physique comme dans le moral, et dans les choses divines. Dieu parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï, et cette révélation fut resserrée, par des raisons que nous ignorons, dans les limites étroites d'un seul peuple et d'un seul pays. Après quinze siècles, une seconde révélation s'adressa à tous les hommes sans distinction, et c'est celle dont

nous jouissons : mais l'universalité de son action devait être encore infiniment restreinte par les circonstances de temps et de lieu. Quinze siècles de plus devaient s'écouler avant que l'Amérique vît la lumière ; et ses vastes contrées recèlent encore une foule de hordes sauvages si étrangères au grand bienfait, qu'on serait porté à croire qu'elles en sont exclues par nature en vertu de quelque anathème primitif et inexplicable. Le grand Lama seul a plus de sujets spirituels que le pape ; le Bengale a soixante millions d'habitants, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Contemplez encore ces archipels immenses du grand Océan, qui forment aujourd'hui une cinquième partie du monde. Vos missionnaires ont fait sans doute des efforts merveilleux pour annoncer l'Evangile dans quelques-unes de ces contrées lointaines ; mais vous voyez avec quels succès. Combien de myriades d'hommes que la *bonne nouvelle* n'atteindra jamais ! Le cimeterre du fils d'Ismael n'a-t-il pas chassé presque entièrement le Christianisme de l'Afrique et de l'Asie ? Et, dans notre Europe enfin, quel spectacle s'offre à l'œil religieux ! le Christianisme est radicalement détruit dans tous les pays soumis à la réforme insensée du XVI^e^ siècle ; et, dans vos pays catholiques mêmes, il semble n'exister plus que de nom. Je ne prétends point placer mon église au-dessus de la vôtre ; nous ne sommes pas ici pour disputer. Hélas ! je sais bien aussi ce qui nous manque ; mais je vous prie, mes bons amis, de vous examiner avec la même sincérité : quelle haine d'un côté, et de l'autre quelle prodigieuse indifférence parmi vous pour la religion et pour

tout ce qui s'y rapporte ! quel déchaînement de tous les pouvoirs catholiques contre le chef de votre religion ! à quelle extrémité l'invasion générale de vos princes n'a-t-elle pas réduit chez vous l'ordre sacerdotal ! L'esprit public qui les inspire ou les imite s'est tourné entièrement contre cet ordre. C'est une conjuration, c'est une espèce de rage ; et pour moi je ne doute pas que le pape n'aimât mieux traiter une affaire ecclésiastique avec l'Angleterre qu'avec tel ou tel cabinet catholique que je pourrais vous nommer. Quel sera le résultat du tonnerre qui recommence à gronder dans ce moment ? Des millions de Catholiques passeront peut-être sous des sceptres hétérodoxes pour vous et même pour nous. S'il en était ainsi, j'espère bien que vous êtes trop éclairés pour compter sur ce qu'on appelle *tolérance* ; car vous savez de reste que le Catholicisme n'est jamais *toléré* dans la force du terme. Quand on vous permet d'entendre la messe et qu'on ne fusille pas vos prêtres, on appelle cela *tolérance* ; cependant ce n'est pas tout à fait votre compte. Examinez-vous d'ailleurs vous-mêmes dans le silence des préjugés, et vous sentirez que votre pouvoir vous échappe ; vous n'avez plus cette *conscience de la force* qui reparaît souvent sous la plume d'Homère, lorsqu'il veut nous rendre sensibles les hauteurs du courage. Vous n'avez plus de héros. Vous n'osez plus rien, et l'on ose tout contre vous. Contemplez ce lugubre tableau ; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une troisième explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain. Je

ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient, dans la révélation même, des raisons de prévoir une révélation de la révélation. Appelez, si vous voulez, ces hommes *illuminés;* je serai tout à fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez le nom sérieusement.

Vous, mon cher comte, vous, apôtre si sévère de l'unité et de l'autorité, vons n'avez pas oublié sans doute tout ce que vous nous avez dit au commencement de ces entretiens, sur tout ce qui se passe d'extraordinaire dans ce moment. Tout annonce, et vos propres observations mêmes le démontrent, *je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas.* Vous ne pouvez donc pas, sans vous mettre en contradiction avec vous-même, condamner ceux qui *saluent de loin cette unité*, comme vous le disiez, et qui essaient, suivant leurs forces, de pénétrer des mystères si redoutables sans doute, mais tout à la fois si consolants pour vous.

Et ne dites point que tout est dit, que tout est révélé, et qu'il ne nous est permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne nous manque pour le salut; mais du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup; et quant aux manifestations futures, j'ai, comme vous voyez, mille raisons pour m'y attendre, tandis que vous n'en avez pas une pour me prouver le contraire. L'Hébreu qui accomplissait la loi n'était-il pas en sûreté de conscience? Je vous citerais, s'il le

fallait, je ne sais combien de passages de la Bible, qui promettent au sacrifice judaïque et au trône de David une durée égale à celle du soleil. Le Juif qui s'en tenait à l'écorce avait toute raison, *jusqu'à l'événement*, de croire au règne temporel du Messie ; il se trompait néanmoins, comme on le vit depuis : mais savons-nous ce qui nous attend nous-mêmes ? *Dieu sera avec nous jusqu'à la fin des siècles* ; *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise, etc.* Fort bien ! en résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle, et qu'il ne lui est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons ? ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement.

Je veux, avant de finir, arrêter vos regards sur deux circonstances remarquables de notre époque. Je veux parler d'abord de l'état actuel du Protestantisme qui, de toutes parts, se déclare socinien : c'est ce qu'on pourrait appeler son *ultimatum*, *tant prédit à leurs pères.* C'est le mahométisme européen, inévitable conséquence de la réforme. Ce mot de *mahométisme* pourra sans doute vous surprendre au premier aspect ; cependant rien n'est plus simple. Abbadie, l'un des premiers docteurs de l'église protestante, a consacré, comme vous le savez, un volume entier de son admirable ouvrage *sur la vérité de la religion chrétienne*, à la preuve de la divinité du Sauveur. Or, dans ce volume, il avance avec grande connaissance de cause, que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, Mahomet doit être incontestablement considéré comme l'apôtre et le bienfaiteur du genre humain, puisqu'il l'aurait arraché à la plus coupable idolâtrie.

Le chevalier Jones a remarqué quelque part *que le mahométisme est une secte chrétienne*, ce qui est incontestable et pas assez connu. La même idée avait été saisie par Leibnitz, et, avant ce dernier, par le ministre Jurieu (1). L'Islamisme admettant l'unité de Dieu et la mission divine de Jésus-Christ, dans lequel cependant il ne voit qu'une excellente créature, pourquoi n'appartiendrait-il pas au Christianisme autant que l'Arianisme, qui professe la même doctrine? Il y a plus ; on pourrait, je crois, tirer de l'Alcoran une profession de foi qui embarrasserait fort la conscience délicate des ministres protestants, s'ils devaient la signer. Le Protestantisme ayant donc, partout où il régnait, établi presque généralement le Socinianisme, il est censé avoir anéanti le Christianisme dans la même proportion.

---

(1) « Les Mahométans, quoi qu'on puisse dire au contraire, « sont certainement *une secte de Chrétiens*, si cependant des « hommes qui suivent l'hérésie impie d'Arius méritent le nom « de *Chrétiens*. »

(Wm Jone's a description of Asia. — Works, in-4°, tom. V, p. 388.)

*Il faut avouer que les Sociniens approchent fort des Mahométans*. (Leibnitz, dans ses œuvres in-4°, tom. V, pag. 481. Esprit et pensées du même, in-8°, tom. II, pag. 84.)

*Les Mahométans sont, comme le dit M. Jurieu, une secte du Christianisme*. (Nicole, dans le traité d'unité de l'Eglise, in-12, liv. III, ch. 2, pag. 341.) On peut donc ajouter le témoignage de Nicole aux trois autres déjà cités.

Vous semble-t-il qu'un tel état de choses puisse durer, et que cette vaste apostasie ne soit pas à la fois et la cause et le présage d'un mémorable jugement ?

L'autre circonstance que je veux vous faire remarquer, et qui est bien plus importante qu'elle ne paraît l'être au premier coup d'œil, c'est la société biblique. Sur ce point, M. le comte, je pourrais vous dire en style de Cicéron : *novi tuos sonitus* (1). Vous en voulez beaucoup à cette société biblique, et je vous avouerai franchement que vous dites d'assez bonnes raisons contre cette inconcevable institution ; si vous le voulez même, j'ajouterai que, malgré ma qualité de Russe, je défère beaucoup à votre église sur cette matière : car, puisque, de l'aveu de tout le monde, vous êtes, en fait de prosélytisme, de si puissants ouvriers, qu'en plus d'un lieu vous avez pu effrayer la politique, je ne vois pas pourquoi on ne se fierait pas à vous, sur la propagation du Christianisme que vous entendez si bien. Je ne dispute donc point sur tout cela, pourvu que vous me permettiez de révérer, autant que je le dois, certains membres et surtout certains protecteurs de la société, dont il n'est pas même permis de soupçonner les nobles et saintes intentions.

Cependant je crois avoir trouvé à cette institution une face qui n'a pas été observée et dont je vous fais les juges. Ecoutez-moi, je vous prie.

---

(1) *Nosti meos sonitus*. (Cic. ad Att.)

Lorsqu'un roi d'Egypte (on ne sait lequel ni dans quel temps) fit traduire la Bible en grec, il croyait satisfaire ou sa curiosité, ou sa bienfaisance, ou sa politique ; et sans contredit, les véritables Israélites ne virent pas, sans un extrême déplaisir, cette loi vénérable jetée pour ainsi dire aux nations, et cessant de parler exclusivement l'idiome sacré qui l'avait transmise dans toute son intégrité de Moïse à Eléazar.

Mais le Christianisme s'avançait, et les traducteurs de la Bible travaillaient pour lui en faisant passer les saintes écritures dans la langue universelle ; en sorte que les apôtres et leurs premiers successeurs trouvèrent l'ouvrage fait. La version des Septante monta subitement dans toutes les chaires et fut traduite dans toutes les langues alors vivantes, qui la prirent pour texte.

Il se passe dans ce moment quelque chose de semblable sous une forme différente. Je sais que Rome ne peut souffrir la société biblique, qu'elle regarde comme une des machines les plus puissantes qu'on ait jamais fait jouer contre le Christianisme. Cependant qu'elle ne s'alarme pas trop : quand même la société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante, qui certes se doutaient fort peu du Christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction. Une nouvelle effusion de l'Esprit saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Écriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs ; ils ont bien d'autres occupa-

tions ; mais la société biblique, instrument aveugle de la providence, prépare ces différentes versions que les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime (nouvelle ou primitive, n'importe) *qui chassera le doute de la cité de Dieu* (1) ; et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir.

LE COMTE.

Je suis ravi, mon excellent ami, que vos brillantes explications me conduisent moi-même à m'expliquer à mon tour d'une manière à vous convaincre que je n'ai pas au moins le très-grand malheur de parler de ce que je ne sais pas.

Vous voudriez donc *qu'on eût d'abord l'extrême bonté* de vous expliquer *ce que c'est qu'un illuminé*. Je ne nie point qu'on abuse souvent de ce nom et qu'on ne lui fasse dire ce qu'on veut : mais si, d'un côté, on doit mépriser certaines décisions légères trop communes dans le monde, il ne faut pas non plus, d'autre part, compter pour rien je ne sais quelle désapprobation vague, mais générale, attachée à certains noms. Si celui d'*illuminé* ne tenait à rien de condamnable, on ne conçoit pas aisément comment l'opinion, constamment trompée, ne pourrait l'entendre prononcer sans y joindre l'idée d'une exaltation ridicule ou de quelque chose

(1) *Fides dubitationem eliminat è civitate Dei.* (Huet, *de imbecill. mentis humanæ*, lib. III, n° 15.)

de pire. Mais puisque vous m'interpellez formellement de vous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, peu d'hommes peut-être sont plus que moi en état de vous satisfaire.

En premier lieu, je ne dis pas que tout *illuminé* soit franc-maçon : je dis seulement que tous ceux que j'ai connus, en France surtout, l'étaient ; leur dogme fondamental est que le Christianisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est qu'une véritable *loge bleue* faite pour le vulgaire ; mais qu'il dépend de *l'homme de désir* de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes, telles que les possédaient les premiers Chrétiens qui étaient de véritables initiés. C'est ce que certains Allemands ont appelé le *Christianisme transcendental.* Cette doctrine est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne.

Les connaissances surnaturelles sont le grand but de leurs travaux et de leurs espérances ; ils ne doutent point qu'il ne soit possible à l'homme de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir ainsi les plus rares mystères.

Leur coutume invariable est de donner des noms extraordinaires aux choses les plus connues sous des noms consacrés : ainsi un *homme* pour eux est un *mineur*, et sa naissance, *émancipation.* Le péché originel s'appelle le *crime positif;* les actes de la puissance divine ou de ses agents dans l'univers s'appellent des *bénédictions*, et les peines infligées aux coupables, des *pâtiments.* Souvent je les ai tenus moi-même en *pâti-*

*ment*, lorsqu'il m'arrivait de leur soutenir que tout ce qu'ils disaient de vrai n'était que le catéchisme couvert de mots étranges.

J'ai eu l'occasion de me convaincre, il y a plus de trente ans, dans une grande ville de France, qu'une certaine classe de ces illuminés avait des grades supérieurs inconnus aux initiés admis à leurs assemblées ordinaires ; qu'ils avaient même un culte et des prêtres qu'ils nommaient du nom hébreu *cohen*.

Ce n'est pas au reste qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait réellement dans leurs ouvrages des choses vraies, raisonnables et touchantes, mais qui sont trop rachetées par ce qu'ils y ont mêlé de faux et de dangereux, surtout à cause de leur aversion pour toute autorité et hiérarchie sacerdotales. Ce caractère est général parmi eux : jamais je n'y ai rencontré d'exception parfaite parmi les nombreux adeptes que j'ai connus.

Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes, Saint-Martin, dont les ouvrages furent le code des hommes dont je parle, participait cependant à ce caractère général. Il est mort sans avoir voulu recevoir un prêtre ; et ses ouvrages présentent la preuve la plus claire qu'il ne croyait point à la légitimité du sacerdoce chrétien (1).

---

(1) Saint-Martin mourut en effet le 13 octobre 1804, sans avoir voulu recevoir un prêtre. (Mercure de France, 18 mars 1809. N° 408, pag. 499 et suiv.)

En protestant qu'il n'avait jamais douté de la sincérité de La Harpe dans sa conversion (et quel honnête homme pourrait en douter), il ajoutait cependant *que ce littérateur célèbre ne lui paraissait pas s'être dirigé par les véritables principes* (1).

Mais il faut lire surtout la préface qu'il a placée à la tête de sa traduction du livre des *Trois principes*, écrit en Allemand par *Jacob Böhme* : c'est là qu'après avoir justifié jusqu'à un certain point les injures vomies par ce fanatique contre les prêtres catholiques, il accuse notre sacerdoce en corps d'avoir trompé sa destination (2), c'est-à-dire, en d'autres termes, que Dieu n'a pas su

---

(1) Le journal que l'interlocuteur vient de citer ne s'explique pas tout à fait dans les mêmes termes. Il est moins laconique et rend mieux les idées de Saint-Martin. « En protestant, « dit le journaliste, de la sincérité de la conversion de La « Harpe, il ajoutait cependant *qu'il ne la croyait point* « *dirigée par les véritables voies lumineuses.* » Ibid.

(*Note de l'Editeur.*)

(2) Dans la préface de la traduction citée, Saint-Martin s'exprime de la manière suivante :

« C'est à ce sacerdoce *qu'aurait dû appartenir* la manifesta- « tion de toutes les merveilles et de toutes les lumières dont « le cœur et l'esprit de l'homme auraient un si pressant « besoin. » (Paris, 1802, in-8°, préface, pag. 3.)

Ce passage, en effet, n'a pas besoin de commentaire. Il en résulte à l'évidence qu'il n'y a point de sacerdoce, et que l'Evangile ne suffit pas *au cœur et à l'esprit de l'homme.*

établir dans sa religion un sacerdoce tel qu'il aurait dû être pour remplir ses vues divines. Certes c'est grand dommage, car cet essai ayant manqué, il reste bien peu d'espérance. J'irai cependant mon train , messieurs, comme si le Tout-Puissant avait réussi, et tandis que les *pieux disciples* de Saint-Martin, *dirigés*, suivant la doctrine de leur maître, *par les véritables principes*, entreprennent de traverser les flots à la nage, je dormirai en paix dans cette barque qui cingle heureusement à travers les écueils et les tempêtes depuis mille huit cent neuf ans.

J'espère, mon cher sénateur, que vous ne m'accuserez pas de parler des illuminés sans les connaître. Je les ai beaucoup vus ; j'ai copié leurs écrits de ma propre main. Ces hommes, parmi lesquels j'ai eu des amis, m'ont souvent édifié ; souvent ils m'ont amusé, et souvent aussi... mais je ne veux point me rappeler certaines choses. Je cherche au contraire à ne voir que les côtés favorables. Je vous ai dit plus d'une fois que cette secte peut être utile dans les pays séparés de l'Eglise, parce qu'elle maintient le sentiment religieux, accoutume l'esprit au dogme, le soustrait à l'action délétère de la réforme, qui n'a plus de bornes, et le prépare pour la réunion. Je me rappelle même souvent avec la plus profonde satisfaction que, parmi les illuminés protestants que j'ai connus en assez grand nombre, je n'ai jamais rencontré une certaine aigreur qui devrait être exprimée par un nom particulier, parce qu'elle ne ressemble à aucun autre sentiment de cet ordre : au contraire, je n'ai trouvé chez eux que bonté, douceur et piété

même, j'entends à leur manière. Ce n'est pas en vain, je l'espère, qu'ils s'abreuvent de l'esprit de saint François de Sales, de Fénelon, de sainte Thérèse : madame Guyon même, qu'ils savent par cœur, ne leur sera pas inutile. Néanmoins, malgré ces avantages, ou pour mieux dire, malgré ces compensations, l'illuminisme n'est pas moins mortel sous l'empire de notre Eglise et de la vôtre même, en ce qu'il anéantit fondamentalement l'autorité qui est cependant la base de notre système.

Je vous l'avoue, messieurs, je ne comprends rien à un système qui ne veut croire qu'aux miracles, et qui exige absolument que les prêtres en opèrent, sous peine d'être déclarés nuls. Blair a fait un beau discours sur ces paroles si connues de saint Paul : « Nous ne voyons « maintenant *les choses* que comme dans un miroir et « sous des images obscures (1). » Il prouve à merveille que si nous avions connaissance de ce qui se passe dans l'autre monde, l'ordre de celui-ci serait troublé et bientôt anéanti ; car l'homme, instruit de ce qui l'attend, n'aurait plus le désir ni la force d'agir. Songez seulement à la brièveté de notre vie. Moins de trente ans nous sont accordés en commun : qui peut croire qu'un tel être soit destiné pour converser avec les anges ? Si les prêtres sont faits pour les communica-

---

(1) *Videmus nunc per speculum in ænigmate.* (Epist. ad Cor. cap. XIII, 12.)

tions, les révélations, les manifestations, etc., l'extraordinaire deviendra donc notre état ordinaire. Ceci serait un grand prodige ; mais ceux qui veulent des miracles sont les maîtres d'en opérer tous les jours. Les véritables miracles sont les bonnes actions faites en dépit de notre caractère et de nos passions. Le jeune homme qui commande à ses regards et à ses désirs en présence de la beauté est un plus grand thaumaturge que Moïse, et quel prêtre ne recommande pas ces sortes de prodiges ? La simplicité de l'Evangile en cache souvent la profondeur : on y lit : *S'ils voyaient des miracles, ils ne croiraient pas ;* rien n'est plus profondément vrai. Les clartés de l'intelligence n'ont rien de commun avec la rectitude de la volonté. Vous savez bien, mon vieil ami, que certains hommes, s'ils venaient à trouver ce qu'ils cherchent, pourraient fort bien devenir coupables au lieu de se perfectionner. Que nous manque-t-il donc aujourd'hui, puisque nous sommes les maîtres de bien faire ? et que manque-t-il aux prêtres, puisqu'ils ont reçu la puissance d'intimer la loi et de pardonner les transgressions ?

Qu'il y ait des mystères dans la Bible, c'est ce qui n'est pas douteux ; mais à vous dire la vérité, peu m'importe. Je me soucie fort peu de savoir ce que c'est qu'un *habit de peau*. Le savez-vous mieux que moi, vous, qui travaillez à le savoir ? et serions-nous meilleurs si nous le savions ? Encore une fois, cherchez tant qu'il vous plaira : prenez garde cependant de ne pas aller trop loin, et de ne pas vous tromper en vous livrant à votre imagination. Il a bien été dit, comme vous le rappelez :

*Scrutez les Ecritures*; mais comment et pourquoi ? Lisez le texte : *Scrutez les Ecritures, et vous y verrez qu'elles rendent témoignage de moi.* (Jean. V, 39.) Il ne s'agit donc que de ce fait déjà certain, et non de recherches interminables pour l'avenir qui ne nous appartient pas. Et quant à cet autre texte, *les étoiles tomberont*, ou pour mieux dire, *seront tombantes ou défaillantes*, l'évangéliste ajoute immédiatement, que *les vertus du ciel seront ébranlées*, expressions qui ne sont que la traduction rigoureuse des précédentes. Les étoiles tombantes que vous voyez dans les belles nuits d'été n'embarrassent, je vous l'avoue, guère plus mon intelligence. Revenons maintenant...

LE CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît, avant que j'aie fait une petite querelle à notre bon ami sur une proposition qui lui est échappée. Il nous a dit en propres termes : *Vous n'avez plus de héros*; c'est ce que je ne puis passer. Que les autres nations se défendent comme elles l'entendront ; moi je ne cède point sur l'honneur de la mienne. Le prêtre et le chevalier français sont parents, et l'un est comme l'autre *sans peur et sans reproche.* Il faut être juste, messieurs : je crois que, pour la gloire de l'intrépidité sacerdotale, la révolution a présenté des scènes qui ne le cèdent en rien à tout ce que l'histoire ecclésiastique offre de plus brillant dans ce genre. Le massacre des Carmes, celui de Quiberon, cent autres faits particuliers retentiront à jamais dans l'univers.

LE SÉNATEUR.

Ne me grondez pas, mon cher chevalier ; vous savez, et votre ami le sait aussi, que je suis à genoux devant les glorieuses actions qui ont illustré le clergé français pendant l'épouvantable période qui vient de s'écouler. Lorsque j'ai dit : *Vous n'avez plus de héros*, j'ai parlé en général et sans exclure aucune noble exception : j'entendais seulement indiquer un certain affaiblissement universel que vous sentez tout aussi bien que moi ; mais je ne veux point insister, et je vous rends la parole, M. le comte.

LE COMTE.

Je reprends donc, puisque vous le voulez l'un et l'autre. Vous attendez un grand événement : vous savez que, sur ce point, je suis totalement de votre avis, et je m'en suis expliqué assez clairement dans l'un de nos premiers entretiens. Je vous remercie de vos réflexions sur ce grand sujet, et je vous remercie en particulier de l'explication si simple, si naturelle, si ingénieuse du *Pollion* de Virgile, qui me semble tout à fait *acceptable* au tribunal du sens commun.

Je ne vous remercie pas moins de ce que vous me dites sur la société biblique. Vous êtes le premier penseur qui m'ayez un peu réconcilié avec une institution qui repose tout entière sur une erreur capitale ; car ce n'est point la *lecture*, c'est l'enseignement de l'Ecriture sainte qui est utile : la douce colombe, avalant d'abord

et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée, est l'image naturelle de l'Eglise expliquant aux fidèles cette parole écrite, qu'elle a mise à leur portée. Lue sans notes et sans explication, l'Ecriture sainte est un poison. La société biblique est une œuvre protestante, et, comme telle, vous devriez la condamner ainsi que moi ; d'ailleurs, mon cher ami, pouvez-vous nier qu'elle ne renferme, je ne dis pas seulement une foule d'indifférents, mais de sociniens même, de déistes achevés, je dis plus encore, d'ennemis mortels du Christianisme ?.. Vous ne répondez pas.... on ne saurait mieux répondre.... Voilà cependant, il faut l'avouer, de singuliers propagateurs de la foi ! Pouvez-vous nier de plus les alarmes de l'église anglicane, quoiqu'elle ne les ait point encore exprimées formellement ? Pouvez-vous ignorer que les *vues secrètes* de cette société ont été discutées avec effroi dans une foule d'ouvrages composés par des docteurs anglais ? Si l'église anglicane, qui renferme de si grandes lumières, a gardé le silence jusqu'à présent, c'est qu'elle se trouve placée dans la pénible alternative, ou d'approuver une société qui l'attaque dans ses fondements, ou d'abjurer le dogme insensé et cependant fondamental du Protestantisme, le *jugement particulier*. Il y aurait bien d'autres objections à faire contre la société biblique, et la meilleure c'est vous qui l'avez faite, M. le sénateur ; *en fait de prosélytisme, ce qui déplaît à Rome ne vaut rien.* Attendons l'effet qui décidera la question. On ne cesse de nous parler du nombre des *éditions ;* qu'on nous parle un peu de celui des *conversions*. Vous savez, au

reste, si je rends justice à la bonne foi qui se trouve disséminée dans la société, et si je vénère surtout les grands noms de quelques protecteurs ! Ce respect est tel, que souvent je me suis surpris argumentant contre moi-même sur le sujet qui nous occupe dans ce moment, pour voir s'il y aurait moyen de transiger avec l'intraitable logique. Jugez donc si j'embrasse avec transport le point de vue ravissant et tout nouveau sous lequel vous me faites apercevoir dans un prophétique lointain l'effet d'une entreprise qui, séparée de cet espoir consolateur, épouvante la religion au lieu de la réjouir . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Cœtera desiderantur.*

FIN DU ONZIÈME ET DERNIER ENTRETIEN.

# NOTES

## DU

# ONZIÈME ENTRETIEN.

---

### N° I.

(Page 231... La nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions.)

On ne lira pas sans intérêt le passage suivant d'un livre allemand intitulé : *Die Siegesgeschichte der christlichen Religion in einer gemeinnützigen Erklarung der Offenbarung Johannis*. Nüremberg, 1799, in-8°. L'auteur anonyme est fort connu en Allemagne, mais nullement en France, que je sache du moins. Son ouvrage mérite d'être lu par tous ceux qui en auront la patience. A travers les flots d'un fanatisme qui fait peur, *erat quod tollere velles*. Voici donc le passage, qui est très analogue à ce que vient de dire l'interlocuteur :

« Le second ange qui crie : *Babylone est tombée*, est *Jacob* « *Böhme*. Personne n'a prophétisé plus clairement que lui sur « ce qu'il appelle *l'ère des lis* (LILIENZEIT). » Tous les cha-

pitres de son livre crient : « Babylone est tombée ! sa prostitu-« tion est tombée ; *le temps des lis est arrivé.* » (*Ibid.*, ch. XIV, v, VIII, pag. 421.)

« Le roi Louis XVI avait mûri dans sa longue captivité et il « était devenu *une gerbe parfaite*. Lorsqu'il fut monté sur « l'échafaud, il leva les yeux au ciel et dit comme son rédemp-« teur : *Seigneur, pardonnez à mon peuple.* Dites, mon cher « lecteur, si un homme peut parler ainsi sans être pénétré « (*durchgedrungen*) de l'esprit de Jésus-Christ ! Après lui des « millions d'innocents ont été moissonnés et rassemblés *dans* « *la grange* par l'épouvantable révolution. La moisson a com-« mencé par le champ français, et de là elle s'étendra sur tout « le champ du Seigneur dans la chrétienté. Tenez-vous donc « prêts, priez et veillez. (Page 429.) Cette nation (la française) « était en Europe la première en tout : il n'est pas étonnant « que la première aussi elle ait été mûre dans tous les sens. « Les deux anges moissonneurs commencent par elle, et lors-« que la moisson sera prête dans toute la chrétienté, alors le « Seigneur paraîtra et mettra fin à toute moisson et à tout « pressurage sur la terre. » (*Ibid.*, pag. 431.)

Je ne saurais dire pourquoi les docteurs protestants ont en général un grand goût pour la fin du monde. Bengel, qui écrivait il y a soixante ans à peu près, en comptant, par les plus doctes calculs, les années de la *bête* depuis l'an 1130, trouvait qu'elle devait être anéantie précisément en l'année 1796. (*Ibid.*, pag. 433.)

L'anonyme que je cite nous dit d'une manière bien autrement péremptoire : « Il ne s'agit plus de bâtir des palais et « d'acheter des terres pour sa postérité ; *il ne nous reste plus* « *de temps pour cela.* » (*Ibid.*, pag. 433.)

Toutes les fois qu'on a fait, depuis la naissance de leur secte, un peu trop de bruit dans le monde, ils ont toujours cru

qu'il allait finir. Déjà, dans le XVI[e] siècle, un jurisconsulte allemand réformé, dédiant un livre de jurisprudence à l'électeur de Bavière, s'excusait sérieusement dans la préface, d'avoir entrepris un ouvrage profane *dans un temps où l'on touchait visiblement à la fin du monde.* Ce morceau mérite d'être cité dans la langue originale; une traduction n'aurait point de grâce.

*In hoc imminente rerum humanarum occasu, circumactâque jam ferme præcipitantis œvi periodo, frustra tantum laboris impenditur in his politicis studiis paulò post desituris... Quum vel universa mundi machina suis jam fessa fractaque laboribus, et effecta senio, ac hominum flagitiis velut morbis confecta lethalibus ad eamdem* ἀπολύτρωσιν *si unquam aliàs*, certe nunc imprimis *quadam* αποχοραδοχία *feratur et anhelet. Accedit miserrima, quæ præ oculis est Reip. fortuna, et inenarrabiles* ὠδῖνες *Ecclesiæ* hoc in extremo seculorum agone *durissimis angoribus et sævissimis doloribus laceratæ.*

(Matth. Wesembecii præf. in Paratitlas.)

II.

(Page 232.... Son *Pollion*, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée.)

Il n'y a rien de plus curieux que ce que le célèbre Heyne a écrit sur le *Pollion.* Il cite de bonne foi une foule d'auteurs anciens et nouveaux qui ont vu quelque chose d'extraordinaire dans cette pièce, ce qui ne l'empêche pas néanmoins de dire : *Je ne vois rien de plus vain et de plus nul que cette opi-*

*nion* (1). Mais quelle *opinion?* Il s'agit d'un *fait*. Si quelqu'un a cru que Virgile était immédiatement inspiré, voilà ce qu'on nomme une *opinion* dont on peut se moquer si l'on veut; mais ce n'est pas de quoi il s'agit : veut-on nier qu'à la naissance du Sauveur l'univers ne fût dans l'attente de quelque grand évènement? Non, sans doute, la chose n'est pas possible, et le docte commentateur convient lui-même que *jamais la fureur des prophéties ne fut plus forte qu'à cette époque* (2), *et que parmi ces prophéties, il en était une qui promettait une immense félicité;* il ajoute que Virgile *tira bon parti de ces oracles* (3). C'est en vain que Heyne, pour changer l'état de la question, nous répète les réflexions banales *sur le mépris des Romains* pour les superstitions judaïques (4); car, sans lui demander ce qu'il entend par les superstitions judaïques, ceux qui auront lu attentivement ces entretiens auront pu se convaincre que le système religieux des Juifs ne manquait à Rome ni de connaisseurs, ni d'approbateurs, ni de partisans déclarés, même dans les plus hautes classes. Nous tenons encore de Heyne qu'*Hérode était l'ami particulier et l'hôte de Pollion*; *et que Nicolas de Damas, très habile homme, qui avait fait les affaires de ce même Hérode et qui était un favori d'Auguste, avait bien pu instruire ce prince des opinions judaïques*. Il ne faut donc pas croire les Romains si

---

(1) *Nihil tamen istâ opinione esse potest levius, et certis rerum argumentis magis destitutum.* (Heyne, sur la IV^e églogue, dans son édition de Virgile. Londres, 1793; in-8°, tom. I, pag. 72.

(2) *Nullo tamen tempore vaticiniorum insanius fuit studium.* (Ibid., pag. 73.)

(3) *Unum fuit aliquod* (Sibyllinum oraculum) *quod magnam aliquam futuram felicitatem promitteret.* (Ibid., pag. 74.) Hoc itaque oraculo et vaticinio seu commento ingenioso commodè *usus est Virgilius.* (Ibid., pag. 74.)

(4) Ibid., pag. 73.

étrangers à l'histoire et à la croyance des Hébreux ; mais encore une fois ce n'est pas de quoi il s'agit. Croyait-on à l'époque marquée *qu'un grand évènement allait éclore ? Que l'Orient l'emporterait ? Que des hommes partis de la Judée assujettiraient le monde ?* Parlait-on de tous côtés *d'une femme auguste, d'un enfant miraculeux prêt à descendre du ciel, pour ramener l'âge d'or sur la terre*, etc. ? Oui, il n'y a pas moyen de contester ces faits : Tacite, Suétone, leur rendent témoignage. *Toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse ; la prédiction d'un conquérant qui devait asservir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poètes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme ; avertis par les oracles du paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient d'où l'on attendait ce libérateur. Jérusalem s'éveillait à des bruits si flatteurs*, etc. (1).

C'est en vain que l'irréligion obstinée interroge toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le *Pollion*. Quand cet enfant se trouverait, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son temps, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient ; mais cet enfant n'existe pas, et quelques efforts qu'aient faits les commentateurs, jamais ils n'ont pu en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence. Le docteur Lowth surtout (*De sacrâ poesi Hebræorum*) ne laisse rien à désirer sur ce point intéressant.

De quoi s'agit-il donc, et sur quoi dispute-t-on ? Heyne a eu des successeurs qui ont beaucoup renchéri sur lui. Plaignons

---

(1) Sermons du P. Elisée.

des hommes (je n'en nomme aucun) furieux contre la vérité, qui, sans loi et sans conscience, changent l'état d'une question toute claire pour chercher des difficultés où il n'y en a point, et s'amusent à réfuter doctement ce que nous ne disons pas, pour se consoler de ne pouvoir réfuter ce que nous disons.

## III.

(Page 233. Jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive, etc.)

Il n'y a rien de si connu que le traité de Plutarque *De la cessation des oracles*. Il y a des vers de Lucain qui ne paraissent pas aussi connus, et qui méritent cependant de l'être. Ce sont de ces choses qu'il faut abandonner aux réflexions du lecteur accoutumé à faire le *départ* des vérités.

. . . . . . . . Non ullo sæcula dono
Nostra carent majore Deûm, quàm Delphica sedes
Quòd siluit, postquàm reges timuère futura
Et Superos vetuère loqui . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas. . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . Mentemque priorem
Expulit, atque hominem toto sibi cedere jussit
Pectore. . . . . . . . . . . . . . .

Puis il ajoute sur l'esprit prophétique en général :

. . . . . . . Nec tantùm prodere vati
Quantùm scire licet : venit ætas omnis in unam
Congeriem, miserumque premunt tot sæcula pectus,
Tanta patet rerum series, atque omne futurum
Nititur in lucem. . . . . . . . .

(*Luc.* Phars. V, 92, 180.)

## IV.

(Page 236. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition.)

Le morceau de Machiavel sur les prophéties mérite en effet grande attention : « *D'onde ei si nasca io non sò*, etc., c'est-à-dire :

« Je ne saurais en donner la raison ; mais c'est un fait « attesté par toute l'histoire ancienne et moderne, que jamais « il n'est arrivé de grand malheur dans une ville ou dans une « province qui n'ait été prédit par quelques devins ou annon- « cé par des révélations, des prodiges ou autres signes céles- « tes. Il serait fort à désirer que la cause en fût discutée par « des hommes instruits dans les choses naturelles et surnatu- « relles, avantage que je n'ai point. Il peut se faire que notre « atmosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes (1), « habitée par une foule d'esprits qui prévoient les choses futu- « res par les lois mêmes de leur nature, ces intelligences, qui « ont pitié des hommes, les avertissent par ces sortes de « signes, afin qu'ils puissent se tenir sur leurs gardes. Quoi « qu'il en soit, le fait est certain, et toujours après ces annon- « ces, on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires. » (Mach. Disc. sur Tite-Live, I, 56.)

---

(1) C'était un dogme pythagoricien, *εἶναι πάντα τον αέρα ψύχων ἔμπλεων* (Laert. in Pyth.) *Il y a en l'air*, dit Plutarque, *des natures grandes et puissantes, au demeurant malignes et mal accointables.* (Plut. de Iside et Osiride, cap. XXIV, trad. d'Amyot.) Saint Paul, avant Plutarque, avait consacré cette antique croyance. (Ephes. II, 2.)

Entre mille preuves de cette vérité, l'histoire d'Amérique en présente une remarquable : « Si l'on en croit les premiers « historiens espagnols et les plus estimés, il y avait parmi les « Américains une opinion presque universelle que quelque « grande calamité les menaçait et leur serait apportée par une « race de conquérants redoutables, venant des régions de l'Est « pour dévaster leur contrée, etc. » (Robertson, Hist. de l'Amérique, tom. III, in-12; liv. V, pag. 39.)

Ailleurs le même historien rapporte le discours de Montézuma aux grands de son empire : « Il leur rappelle les traditions « et les prophéties qui annonçaient depuis longtemps l'arrivée « d'un peuple *de la même race qu'eux, et qui devait pren-* « *dre possession du pouvoir suprême.* » (*Ibid.* p. 123, sur l'année 1520.)

On peut voir à la page 103, A. 1519, l'opinion de Montézuma sur les Espagnols. La lecture du célèbre Solis ne laisse aucun doute sur ce fait.

Les traditions chinoises tiennent absolument le même langage. On lit dans le Chouking ces paroles remarquables : *Quand une famille s'approche du trône par ses vertus, et qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, l'homme parfait en est instruit par des signes avant-coureurs.* (Mémoires sur les Chinois, in-4°, tom. I, p. 482.)

Les missionnaires ont placé sous ce texte la note suivante :

« L'opinion que les prodiges et les phénomènes annoncent « les grandes catastrophes, le changement des dynasties, les « révolutions dans le gouvernement, est générale parmi nos « lettrés. Le *Tien*, disent-ils, d'après le *Chouking* et autres « anciens livres, ne frappe jamais de grands coups sur une « nation entière sans l'inviter à la pénitence par des signes sen- « sibles de sa colère. » *Ibid.*

Nous avons vu que le plus grand évènement du monde était universellement attendu. De nos jours, la révolution française a fourni un exemple des plus frappants de cet esprit prophétique qui annonce constamment les grandes catastrophes. Depuis l'épître dédicatoire de Nostradamus au roi de France (qui appartient au XVIe siècle), jusqu'au fameux sermon du père Beauregard; depuis les vers d'un anonyme, destinés au fronton de Sainte-Geneviève, jusqu'à la chanson de M. de Lisle, je ne crois pas qu'il y ait eu de grand évènement annoncé aussi clairement et de tant de côtés. Je pourrais accumuler une foule de citations : je les supprime, parce qu'elles sont assez connues et parce qu'elles allongeraient trop cette note.

Cicéron, examinant la question de savoir pourquoi nous sommes instruits dans nos songes de plusieurs évènements futurs (jamais l'antiquité n'a douté de ce fait), en rapporte trois raisons d'après le philosophe grec Possidonius : 1° L'esprit humain prévoit plusieurs choses sans aucun secours extérieur, en vertu de sa parenté avec la nature divine ; 2° l'air est plein d'esprits immortels qui connaissent ces choses et les font connaître ; 3° les dieux enfin les révèlent immédiatement (1). En faisant abstraction de la troisième explication, qui rentre pour nous dans la seconde, on retrouve ici la pure doctrine de Pythagore et de saint Paul.

---

(1) Cic., de Div.

V.

(Page 236... Et par delà l'éternité.

*In æternum et ultrà.*

(Exode, XV, 18. Michée, IV, 5.)

Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité.

(RACINE, *Esther*, dern. vers.)

Un habile critique français n'aime pas trop cette expression : « On ne conçoit pas, dit-il, qu'il y ait quelque chose au-delà « de l'éternité. Cette expression ne serait point à l'abri de la « critique, si elle n'était pas autorisée par l'Ecriture. *Domi-* « *nus regnabit in æternum et ultra.* » (Geoffroi, sur le texte de Racine qu'on vient de lire.)

Mais Bourdaloue est d'un autre avis : « Par delà l'éternité, « dit-il, *expression divine et mystérieuse.* » (Troisième sermon sur la purification de la Vierge, troisième partie.) Et la bonne madame Guyon a dit aussi : *Dans les siècles des siècles* ET AU-DELA. (Disc. chrét. XLVI, n° 1.)

VI.

(Page 238. S'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques.)

A ces idées, je me permettrai d'en ajouter ici quelques-unes que je donne seulement comme de simples doutes; car il n'est permis de se montrer dogmatique que lorsqu'on a le droit de ne pas douter: or, ce droit ne nous appartient que dans les choses qui ont fait l'objet principal de nos études. N'étant donc point mathématicien, j'exprimerai avec réserve et sans prétention des doutes qui ne sont pas toujours à mépriser, puisqu'il n'y a pas de science qui ne doive rendre compte à la métaphysique et répondre à ses questions.

Le mot d'*attraction* est évidemment faux pour exprimer le système du monde. Il eût fallu en trouver un qui exprimât la combinaison des deux forces: car j'ai autant et même plus de droit d'appeler un Newtonien *tangentiaire* qu'*attractionnaire*. Si l'attraction seule existait, toute la matière de l'univers ne serait qu'une masse inerte et immobile. La force tangentielle, qu'on emploie pour expliquer les mouvements cosmiques, n'est qu'un mot mis à la place d'une chose. Cette question n'étant point une de celles qu'il est impossible de pénétrer, la réserve à cet égard serait un tort. Ce n'est pas que, dans une foule de livres, on ne nous dise: *Qu'il est superflu de se livrer à ces sortes de recherches; que les premières causes sont inabordables; qu'il suffit à notre faible intelligence d'interroger l'expérience et de connaître les faits, etc.* Mais il ne faut pas être la dupe de cette prétendue modestie. Toutes les fois qu'un savant du dernier siècle prend le ton humble et semble craindre de décider, on peut être sûr qu'il voit une vérité qu'il voudrait cacher. Il ne s'agit nullement ici d'un mystère qui nous impose le silence; nous avons au contraire toutes les connaissances qu'exige la solution du problème. Nous savons que *tout mouvement est un effet:* et nous savons de plus que l'origine du mouvement ne saurait se trouver que dans l'esprit; ou, comme disaient les anciens si

souvent cités dans cet ouvrage : *Que le principe de tout mobile ne doit être cherché que dans l'immobile.* Ceux qui ont dit que *le mouvement est essentiel à la matière* ont d'abord commis un grand crime, celui de parler contre leur conscience ; car je ne crois pas qu'il y ait d'homme sensé qui ne soit persuadé du contraire, ce qui les rend absolument inexcusables : et de plus on peut les soupçonner légitimement de ne pas savoir ce qu'ils affirment. En effet, celui qui affirme d'une manière abstraite que le mouvement est essentiel à la matière n'affirme rien du tout ; car il n'y a point de mouvement abstrait et réel : tout mouvement est un mouvement particulier qui produit son effet. Il ne s'agit donc point de savoir *si le mouvement est essentiel à la matière ;* mais si le mouvement, ou la suite ou l'ensemble des mouvements qui doivent produire, par exemple un minéral, une plante, un animal, etc., sont essentiels à la matière ; si l'idée de la matière emporte *nécessairement* celle d'*une* émeraude, d'*un* rossignol, d'*un* rosier, et même de cette émeraude, de ce rosier, de ce rossignol individuel, etc. : ce qui devient l'excès du ridicule. Il n'y a point dans la nature de mouvement aveugle ou de *turbulence ;* tout mouvement a un but et un résultat de destruction ou d'organisation, en sorte qu'on ne peut soutenir le mouvement essentiel sans affirmer en même temps les *résultats* essentiels : or, le mouvement se trouvant ainsi évidemment et nécessairement joint à l'intention, il s'ensuit qu'en supposant le mouvement essentiel de la matière, on admet l'*intention essentielle et néces saire ;* c'est-à-dire qu'on ramène l'*esprit* par l'argument même qui voudrait s'en débarrasser.

Lorsque le système newtonien parut dans l'univers, il plut au siècle, bien moins par sa vérité, qui était encore discutée, que par l'appui qu'il semblait donner aux opinions qui allaient distinguer à jamais ce siècle fatal. *Cotes*, dans la fameuse pré-

face qu'il mit à la tête du livre des *Principes*, se hâta d'avancer *que l'attraction était essentielle à la matière ;* mais l'auteur du système fut le premier à désavouer son illustre élève. Il déclara publiquement qu'il n'avait jamais entendu soutenir cette proposition, et même il ajouta *qu'il n'avait jamais vu la préface de Cotes* (1).

Dans la préface même de son fameux livre, Newton déclare solennellement et à diverses reprises *que son système ne touche point à la physique ; qu'il n'entend attribuer aucune force aux centres ; en un mot, qu'il n'entend point sortir du cercle des mathématiques* (quoiqu'il semble assez difficile de comprendre cette sorte d'abstraction).

Les Newtoniens, ne cessant de parler de *physique céleste*, semblent se mettre ainsi en opposition directe avec leur maître, qui a toujours exclu de son système toute idée physique, ce qui m'a paru toujours très remarquable.

De là encore cette autre contradiction frappante parmi les Newtoniens ; car ils ne cessent de dire que l'attraction n'est pas un système, mais un fait ; et cependant quand ils en viennent à la pratique, c'est bien un *système* qu'ils défendent. Ils parlent *des deux forces* comme de quelque chose de réel, et véritablement, si l'attraction n'était pas un système, elle ne serait rien, puisque tout se réduirait au fait ou à l'observation.

---

(1) La chose paraît incroyable ; et cependant rien n'est plus vrai, à moins qu'on ne suppose, ce qui n'est pas permis, que Newton en a imposé ; car dans ses lettres théologiques au docteur Bentley, il dit expressément, en parlant de la préface de *Cotes*, « qu'il ne l'a jamais lue ni même vue. (*Newton*, non vidit.) » C'est de ce *Cotes*, emporté à la fleur de son âge, que Newton fit cette superbe oraison funèbre : — *Si* Cotes *avait vécu, nous aurions su quelque chose.*

Dernièrement encore (1819) l'Académie royale de Paris a demandé : *Si l'on pouvait fournir, par la théorie seule, des tables de la lune aussi parfaites que celles qui ont été construites par l'observation.*

Il y a donc encore un doute sur ce point, et le simple bon sens étranger aux profonds calculs serait tenté de croire que l'attraction n'est que l'*observation représentée par des formules ;* ce que je n'affirme point cependant, car je n'entends point sortir de ce ton de réserve auquel j'ai protesté de m'astreindre rigoureusement.

Il y a cependant des choses certaines indépendamment de tout calcul : il est certain, par exemple, que les Newtoniens ne doivent point être écoutés lorsqu'ils disent : *Qu'ils ne sont point obligés de nommer la force qui agite les astres, et que cette force est un fait.* Je le répète, gardons-nous de la philosophie moderne toutes les fois qu'elle s'incline respectueusement et qu'elle dit : *Je n'ose pas avancer* : c'est une marque certaine qu'elle voit devant elle une vérité qu'elle craint. Le mouvement des astres n'est pas plus mystérieux qu'un autre : tout mouvement naissant d'un mouvement antécédent jusqu'à ce qu'on arrive à une volonté, l'astre ne peut être mû que par une impulsion mécanique, s'il est au rang des mouvements secondaires, ou par une volonté, s'il est considéré comme mouvement primitif. Les Newtoniens sont donc obligés de nous dire quel est le moteur matériel qu'ils ont chargé de conduire les astres dans le vide ; et en effet ils ont appelé à leur secours je ne sais quel *éther* ou fluide merveilleux, pour maintenir l'honneur du mécanisme, et l'on peut voir dans ce genre l'excès de la déraison humaine dans les ouvrages de Lesage, de Genève. De pareils systèmes ne sont pas même dignes d'une réfutation. Cependant ils sont précieux sous un certain rapport, en ce qu'ils montrent le désespoir de ces sortes

de philosophes qui sauraient bien appuyer leurs opinions de quelque supposition un peu tolérable, si elle existait.

Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle, et il ne s'agit plus de savoir si nous devons admettre une cause seconde ou remonter immédiatement à la première ; mais dans l'un et l'autre cas, que deviennent *les forces* et leur combinaison, et tout le système mécanique ? les astres tournent parce qu'une intelligence les fait tourner. Si l'on veut représenter tous les mouvements par des nombres, on y parviendra parfaitement, je le suppose ; mais rien n'est plus indifférent à l'existence du principe nécessaire.

Si je tourne en rond dans une plaine, et que des observateurs lointains disent *que je suis agité par deux forces*, etc., ils sont bien les maîtres, et leurs calculs seront incontestables. Le fait est cependant que *je tourne parce que je veux tourner*.

Il faut encore se rappeler ici ce qu'a dit Newton (1) sur l'indispensable distinction des possibilités physiques ou simplement théoriques et métaphysiques.

*Peut-on*, disait-il, *imaginer dix mille aiguilles debout sur une glace polie*? Sans doute, il ne s'agit que de la simple théorie. Il suffit de les supposer toutes parfaitement d'aplomb ; pourquoi tomberaient-elles d'un côté plus que d'un autre ? mais si nous entrons dans le cercle physique, on ne sait plus imaginer rien d'aussi impossible.

Il en est absolument de même du système du monde : cette machine immense peut-elle être réglée par des forces aveugles ? sans doute encore, sur le papier, avec des formules

(1) *Voyez* encore ses *Lettres théologiques* au docteur Bentley,

algébriques et des figures; mais dans la réalité, nullement. Nous sommes ramenés *aux aiguilles*. Sans une intelligence opérante ou coopérante, l'ordre n'est plus possible. En un mot, le système physique est physiquement impossible.

Il ne nous reste donc qu'à choisir, comme je l'ai dit, entre l'intelligence première et l'intelligence créée.

Mais entre deux suppositions, il n'y a pas moyen de délibérer longtemps; la raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décidés.

En suivant ces idées, on comprendra comment le Sabéisme fut la plus ancienne des idolâtries;

Pourquoi on attribua une divinité à chaque planète, qui la présidait et semblait s'amalgamer avec elle en lui donnant son nom;

Pourquoi la planète, satellite de la terre (chose parfaitement ignorée des hommes qui vécurent depuis les temps primitifs), pourquoi, dis-je, cette planète, à la différence des autres, était présidée, suivant eux, par une divinité qui appartenait encore à la terre et *aux enfers* (1);

Pourquoi ils croyaient qu'il y avait autant de métaux que de planètes, chacune d'elles donnant son nom et son signe à l'un des métaux (2);

---

(1) Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.
(*Virg*. Æn. IV, v. 511.)

(2) Il y avait jadis sept planètes et sept métaux: il est singulier que, de nos jours, le nombre des uns et des autres ait augmenté en même proportion, car nous connaissons 28 planètes ou satellites, et 28 métaux. (Journ. de phys. Travaux et progrès dans les sciences naturelles pendant l'année 1809, cités dans le *Journal de Paris*, du 4 avril 1810, pag. 672, 673, n. 4.)

Pourquoi Job attestait le Seigneur qu'il n'avait jamais approché la main de sa bouche en regardant les astres (1);

Pourquoi les prophètes emploient si souvent l'expression d'*armée des cieux* (2);

Pourquoi Origène disait *que le soleil, la lune et les étoiles offrent des prières au Dieu suprême par son Fils unique....*; qu'ils aiment mieux nous voir adresser directement nos prières à Dieu, que si nous les adressions à eux, en *divisant ainsi la puissance de la prière humaine* (3);

Pourquoi Bossuet se plaignait de l'aveuglement et de la grossièreté de ces hommes *qui ne veulent jamais comprendre* ces génies patrons des nations et moteurs de tout l'univers?

A cette masse imposante de traditions antiques, il faut ajouter toute la théorie de l'astrologie judiciaire, qui a déshonoré sans doute l'esprit humain comme l'idolâtrie, mais qui sans

---

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'il y a des demi-planètes comme il y a des demi-métaux, car les astéroïdes sont des demi-planètes.

Il reste aussi toujours sept planètes *à l'usage de l'homme* comme sept métaux.

(1) Job. XXXI, 26, 27, 28.

(2) *Exercitus cœli te adorat.* (II. Esdras, IX, 6).... *Omnis militia cœlorum* (Isaie, XXXIV, 4.) — *Militiam cœli.* (Jérém. VIII, 2.) — *Adoraverunt universam militiam cœli.* (Reg. lib, IV, XVII, 16.)

(3) Ημῶν τὴν εὐχτιχὴν δυνάμιν. (Orig. adv. Cels. lib. V. — Celse suppose que nous comptons pour rien le soleil, la lune et les étoiles, tandis que nous avouons : *Qu'ils attendent aussi la manifestation des enfants de Dieu, qui sont maintenant assujettis à la vanité des choses matérielles, à cause de celui qui les y a assujettis.* (Rom. VIII, 19, seqq.) Si, parmi les innombrables choses que nous disons sur ces astres, Celse avait seulement entendu : *Louez-le, ô vous, étoiles et lumière!* ou bien, *louez-le, cieux des cieux!* (Ps. CXLVIII, 3, 4.), il ne nous accuserait pas de compter pour rien de si grands panégyristes de Dieu. » (Orig., *ibid.* V.)

doute aussi tient comme l'idolâtrie à des vérités du premier ordre, qui nous ont été depuis soustraites comme inutiles ou dangereuses, ou que nous ne savons plus reconnaître sous des formes nouvelles.

Tout nous ramène donc à l'incontestable vérité que le système du monde est inexplicable et impossible par des moyens mécaniques. De savoir ensuite comment cette vérité peut s'accorder avec les théories mathématiques, c'est ce que je ne décide point, craignant par-dessus tout de sortir du cercle des connaissances qui m'appartiennent : mais la vérité que j'ai exposée étant incontestable, et nulle vérité ne pouvant être en contradiction avec une autre, c'est aux théoriciens en titre à se tirer de cette difficulté. — *Ipsi viderint.*

La première fois que l'esprit religieux s'emparera d'un grand mathématicien, il arrivera très-sûrement une révolution dans les théories astronomiques.

Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de despotisme, qui est le caractère distinctif des savants modernes, n'est propre qu'à retarder la science. Elle repose aujourd'hui toute entière sur de profonds calculs à la portée d'un très-petit nombre d'hommes. Ils n'ont qu'à s'entendre pour imposer silence à la foule. Leurs théories sont devenues une espèce de religion ; le moindre doute est un sacrilége.

Le traducteur anglais de toutes les œuvres de Bacon, le docteur Schaw, a dit, dans une de ses notes dont il n'est plus en mon pouvoir d'assigner la place, mais dont j'assure l'authenticité : *Que le système de Copernic a bien encore ses difficultés.*

Certes, il faut être bien intrépide pour énoncer un tel doute. La personne du traducteur m'est absolument inconnue ; j'ignore même s'il existe : il est impossible d'apprécier ses raisons qu'il

n'a pas jugé à propos de nous faire connaître ; mais sous le rapport du courage, c'est un héros.

Malheureusement ce courage n'est pas commun, et je ne puis douter qu'il y ait dans plusieurs têtes (allemandes surtout) des pensées de ce genre qui n'osent se montrer.

Pour moi, je me borne à demander qu'en partant de cette vérité incontestable : *Que tout mouvement suppose un moteur, et que le poussant est de nécessité absolue antérieur au poussé* (1), il soit fait une revue philosophique du système astronomique.

La demande me semble modeste, et je ne vois pas que personne ait droit de se fâcher.

On se fâchera encore moins, je l'espère, si je donne un exemple des doutes excités dans mon esprit par les théories mécaniques ; je le choisirai dans les notions élémentaires sur la figure de la terre.

On nous a dit à tous, en commençant nos instructions sur ce point, que notre planète est aplatie sur les pôles, et s'élève au contraire sous l'équateur ; en sorte que les deux axes sont inégaux dans une proportion qu'il s'agit d'assigner.

---

(1) Μῶν ἀρχὴ τὶς τῆς ἔσται κινήσεως ἁπάσης ἀλλῆ πλὴν ἡ τῆς αὐτῆς αὐτὴν κινήσασης μεταβολὴ ; c'est-à-dire : *Le mouvement peut-il avoir un autre principe que cette force qui se meut elle-même ?* Cette puissance est l'intelligence, et cette intelligence est Dieu ; et il faut nécessairement qu'elle soit antérieure à la nature physique, qui reçoit d'elle le mouvement : car comment le κινῶν ne serait-il pas avant le κινούμενον ? (*Plat. de Leg.* X, 86, 87.)

*Voyez* encore Aristote (*Physicorum*, lib. III, 1, 23.) *Quòd cœlum moveatur ex aliquâ intellectuali substantiâ.*

Pour s'en assurer, nous a-t-on dit, il y a deux moyens, l'expérience ou les mesures géodésiques, et la théorie.

Celle-ci repose sur cette vérité physique, que si une sphère tourne sur son axe, elle s'élèvera sur son équateur en vertu de la force centrifuge, et prendra la forme d'un sphéroïde aplati.

Et l'on nous montrait dans le cabinet de physique une sphère de cuir bouilli, tournant sur un axe au moyen d'une manivelle, et prenant en effet, en vertu de la rotation, la figure indiquée.

Et nous disions tous : *Voilà qui est clair!*

Mais voyez combien, pour l'âge de raison, s'élèvent d'arguments décisifs contre cette démonstration *décisive*.

En premier lieu, la terre n'est point du tout de cuir bouilli : l'intérieur est *lettre close ;* mais quant à l'extérieur et à cette enveloppe de médiocre profondeur que Dieu nous a livrée, nous voyons de l'eau et de la terre, et d'immenses montagnes qui s'enfoncent jusqu'à une profondeur inconnue, et que nous pouvons regarder comme les ossements de la terre. Si cette masse, supposée immobile, venait tout à coup à recevoir le mouvement diurne, l'habitation de l'homme et des animaux serait détruite par les eaux qui accourraient sous l'équateur : *Ainsi la terre ne pouvait être ce qu'elle est, lorsqu'elle commença à tourner*, etc.

En second lieu, les physiciens que j'ai en vue n'admettent point de *création* proprement dite. Ce mot seul les met en colère, et plusieurs ont fait leur profession de foi à cet égard. Or, à partir de cette hypothèse, comment peuvent-ils dire : *Que la terre a été soulevée sous l'équateur par un mouvement qui n'a jamais commencé*? Cette supposition sera trouvée impossible, si l'on y pense.

Ce n'est pas tout : supposons en troisième lieu, et laissant même de côté la question de l'éternité de la matière, que le monde au moins ait commencé ; il faut que ces mécaniciens nous disent dans quelle révélation ils ont appris que, lorsque la terre commença de tourner, elle était molle et ronde : deux petites suppositions qui valent la peine d'être examinées. Si la terre devait être ronde (supposons-le un instant) alors elle eût été elliptique avant de tourner, et allongée sur l'axe autant précisément qu'il le fallait pour devenir parfaitement ronde par le mouvement de rotation.

Ainsi tout se réduit aux mesures géodésiques, et la prétendue théorie n'est rien.

Observons, en finissant, que plusieurs parties de la science, notamment celle dont il s'agit dans ce moment, reposent sur des observations infiniment délicates, et que toute observation délicate exige une conscience délicate. La probité la plus rigoureuse est la première qualité de tout observateur . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## ESQUISSE DU MORCEAU FINAL

DES

# SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

---

LE COMTE.

En commençant ces entretiens, nous ne devions plus être séparés que par la mort, mes chers amis ; et voilà que la Providence, en un clin d'œil, a de nouveau bouleversé le monde : les devoirs changent avec les rapports politiques ; vous, mon cher chevalier, vous êtes le premier appelé. Allez, allez encore, sous les drapeaux de l'honneur, montrer à vos maîtres d'honorables cicatrices, et leur offrir le sang qui vous reste ; allez, avec le courage des martyrs, et sans autre espoir que celui qui les animait : car il ne faut pas se faire illusion, il n'y a plus dans le monde d'espoir pour la fidélité ; dans les grandes révolutions, les victimes pures ne meurent pas toutes du premier coup ; elles sont frappées deux fois : telle est votre destinée. Partez ; j'attendrai votre sort, et

le mien, qui doit ressembler au vôtre, ne vous sera pas inconnu.

Quoi! bientôt nous ne vous verrons plus, mon cher sénateur ? Voyez mes larmes; elles vous prouvent que jamais vous ne sortirez de ma mémoire. Les jours où l'écriture m'apprendra que vous existez, c'est-à-dire que vous m'aimez, seront pour moi des jours de fête. Puissé-je vous en donner de pareils! — Jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai de me rappeler la Russie, et de faire des vœux pour elle. Naturalisé par la bienveillance que j'ai rencontrée au milieu de ses habitants, j'écoute volontiers la reconnaissance lorsqu'elle essaye de me prouver que je suis Russe. Votre bonheur ne cessera d'occuper ma pensée. — Qu'allez-vous devenir au milieu de l'ébranlement général des esprits? et comment s'allieront tant d'éléments divers qu'un court espace de temps a réunis chez vous? La foi aveugle, les cérémonies grossières, les doctrines philosophiques, l'illuminisme, l'esprit de liberté, l'obéissance passive, l'isba et le palais, les raffinements du luxe et les rudesses de la sauvagerie, que deviendront tant d'éléments discordants mis en mouvement par ce goût de nouveauté qui forme peut-être le trait le plus saillant de votre caractère, et qui, vous élançant sans cesse vers des objets nouveaux, vous dégoûte de ce que vous possédez? Vous n'habitez avec plaisir que la maison que vous venez d'acheter. Depuis les lois jusqu'aux rubans, tout est soumis à l'infatigable roue de vos changements. Cependant, contemplez les nations qui couvrent le globe; c'est le système contraire qui les a menées à l'illustration. Le

tenace Anglais vous le prouve : ses souverains s'honorent encore de porter les titres qu'ils reçurent des papes, l'épée qu'ils tenaient de la même main marche encore devant eux le jour de leur sacre, de manière que dans l'avenir il n'y aura rien à changer. On lit dans leurs almanachs le nom du *confesseur de la cour*, tant il est difficile de la séparer de ses antiques institutions. Enfin, quel peuple la surpasse en force, en unité, en gloire nationale ? Voulez-vous être grands autant que vous êtes puissants ? marchez sur ces exemples, contredisez sans cesse cet esprit de nouveauté et de changement, jusque dans les plus petites choses ; laissez pendre sur vos murs les tapisseries enfumées de vos aïeux ; chargez vos tables de leur pesante argenterie. Vous dites : « Mon père est mort dans cette maison, il faut que « je la vende ! » Anathème sur ce sophisme de l'insensibilité ! dites au contraire : « Il y est mort, je ne puis « plus la vendre. » Placez sur la porte vos armes exprimées par le bronze, et que la dixième génération foule encore le seuil qui a vu passer la cendre des ancêtres. — Laissez là vos planches, vos clous, et votre plâtre ignoble. Dieu vous a faits seigneurs du granit et du fer ; usez de ses dons, et ne bâtissez que pour l'éternité. On cherche les monuments chez vous : on dirait que vous ne les aimez pas. Peut-être direz-vous que vous êtes jeunes ; mais songez donc que les pyramides d'Egypte furent modernes. Si vous ne faites rien pour le temps, que peut-il faire pour vous ? Quant aux sciences, elles viendront si elles veulent : êtes-vous faits pour elles ? c'est ce qu'on verra. En tous cas, que vous im-

porte? Les Romains, si grands dans la littérature, n'entendaient rien aux sciences proprement dites ; cependant ils ont fait dans le monde une figure décente. Comme eux et comme toutes les nations du monde, vous commencez par la poésie, votre belle langue se prête à tout ; laissez mûrir vos talents sans impatience, songez qu'il ne vous arrive que ce qui est arrivé à toutes les autres nations. Vos hommes de guerre et d'Etat, ceux qui vous ont faits ce que vous êtes, ont précédé chez vous comme ailleurs l'ère des sciences. — Galitzin, véritable ministre russe d'un véritable empereur russe ; — Dolgorouky, qui savait apprivoiser le lion sans l'avilir ; — Strogonoff, qui poussa la Sibérie dans les bras de vos maîtres ; — les Romanzoff, les Repnin, les Soûvaroff, les Soltikoff, qui ont porté aux nues la gloire de vos armes, n'étaient d'aucune académie : il vaut mieux n'en point avoir, que de les remplir d'étrangers. Votre temps, s'il doit venir, viendra naturellement et sans efforts. La flamme brûle dans toute l'Europe ; si vous êtes combustibles, comment ne vous saisirait-elle pas ? En attendant, la gloire romaine vous attend dans les lettres. Mes vœux ne sont rien, mon cher sénateur ; mais tant que je foulerai cette malheureuse terre, je ne cesserai d'en former pour vous.

---

# ÉCLAIRCISSEMENT

SUR

# LES SACRIFICES

## CHAPITRE PREMIER

### DES SACRIFICES EN GÉNÉRAL

Je n'adopte point l'axiome impie :

La crainte dans le monde imagina les dieux (1).

Je me plais au contraire à remarquer que les hommes, en donnant à Dieu les noms qui expriment la grandeur, le pouvoir et la bonté, en l'appelant *le Seigneur*, *le Maître*, *le Père*, etc., montraient assez que l'idée de la divinité ne pouvait être fille de la crainte. On peut observer

(1) *Primus in orbe deos fecit timor*. Ce passage, dont on ignore le véritable auteur, se trouve parmi les fragments de Pétrone. Il est bien là.

encore que la musique, la poésie, la danse, en un mot tous les arts agréables, étaient appelés aux cérémonies du culte; et que l'idée d'allégresse se mêla toujours si intimement à celle de *fête*, que ce dernier devint partout synonyme du premier.

Loin de moi d'ailleurs de croire que l'idée de Dieu ait pu commencer pour le genre humain, c'est-à-dire, qu'elle puisse être moins ancienne que l'homme.

Il faut cependant avouer, après avoir assuré l'orthodoxie, que l'histoire nous montre l'homme persuadé dans tous les temps de cette effrayante vérité : *Qu'il vivait sous la main d'une puissance irritée, et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices.*

Il n'est pas même aisé, au premier coup d'œil, d'accorder des idées en apparence aussi contradictoires; mais si l'on y réfléchit attentivement, on comprend très-bien comment elles s'accordent, et pourquoi le sentiment de la terreur a toujours subsisté à côté de celui de la joie, sans que l'un ait jamais pu anéantir l'autre.

« Les Dieux sont bons, et nous tenons d'eux tous les biens dont nous jouissons : nous leur devons la louange et l'action de grâce. Mais les dieux sont justes, et nous sommes coupables : il faut les apaiser, il faut expier nos crimes; et, pour y parvenir, le moyen le plus puissant est le *sacrifice* (1). »

---

(1) Ce n'était point seulement pour apaiser les mauvais génies; ce n'était point seulement à l'occasion des grandes cala-

Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, celle de tout l'univers. Les hommes primitifs, dont le genre humain entier reçut ses opinions fondamentales, se crurent coupables : les institutions générales furent toutes fondées sur ce dogme, en sorte que les hommes de tous les siècles n'ont cessé d'avouer la dégradation primitive et universelle, et de dire comme nous, quoique d'une manière moins explicite : *Nos mères nous ont conçus dans le crime ;* car il n'y a pas un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme, et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain.

Mais la racine de cette dégradation, ou la *réité* de l'homme, s'il est permis de fabriquer ce mot, résidait dans le *principe sensible, dans la vie, dans l'âme* enfin, si soigneusement distinguée par les anciens, de l'*esprit* ou de l'intelligence.

L'animal n'a reçu qu'une *âme ;* à nous furent donnés et *l'âme et l'esprit* (1).

---

mités que le sacrifice était offert : il fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieu, de temps, d'opinions ou de circonstances.

(1) *Immisitque* (Deus) *in hominem* spiritum *et* animam. (Joseph. *Antiq. Jud.*, lib. I, cap. I, § 2.)

> Principio indulsit communis conditor illis
> Tantùm animam ; nobis, animum quoque...
>
> Juven., *Sat. XV*, 148, 149.

L'antiquité ne croyait point qu'il pût y avoir, entre *l'esprit et le corps*, aucune sorte de lien ni de contact (1) ; de manière que *l'âme*, ou le principe sensible, était pour eux une espèce de *moyenne-proportionnelle*, ou de puissance intermédiaire en qui *l'esprit* reposait, comme elle reposait elle-même dans le corps.

En se représentant *l'âme* sous l'image d'un œil, suivant la comparaison ingénieuse de Lucrèce, l'*esprit* était la prunelle de cet œil (2). Ailleurs il l'appelle *l'âme de l'âme* (3), et Platon, d'après Homère, le nomme *le cœur de l'âme* (4), expression que Philon renouvela depuis (5).

---

(1) *Mentem autem reperiebat Deus ulli rei adjunctam esse sine animo nefas esse: quocirca intelligentiam in animo*, animam *conclusit in corpore.* (Tim. inter. frag. Cicer., Plat. in Tim. opp., tom. IX, p. 312. A. B., p. 386, 11.)

(2) Ut lacerato oculo circùm, si popula mansit
Incolumis, etc.

(Lucr. de N. R. iii, 489, seqq.)

(3) Atque anima est animæ proporrò totius ipsa.

(*Ibid.*)

(4) In Theæt. opp., tom. II, p. 261, C.

*N. B.* Quelquefois les latins abusent du mot *animus*, mais toujours d'une manière à ne laisser aucun doute au lecteur. Cicéron, par exemple, l'emploie comme un synonyme *d'anima* et l'oppose à *mens*. Et Virgile a dit dans le même sens : *Mentem animumque*. Æn. VI, 11, etc. Juvénal, au contraire, l'oppose comme synonyme de *mens*, au mot *anima*, etc.

(5) Philo. *de Opif. mundi*, cité par Juste-Lipse. Phys. stoic. III, dissert. xvi.

Lorsque Jupiter, dans Homère, se détermine à rendre un héros victorieux, le dieu a pesé la chose *dans son esprit* (1) ; il est *un :* il ne peut y avoir de combat en lui.

Lorsqu'un homme connaît son devoir et le remplit sans balancer, dans une occasion difficile, il a vu la chose comme un dieu, *dans son esprit* (2).

Mais si, longtemps agité entre son devoir et sa passion, ce même homme s'est vu sur le point de commettre une violence inexcusable, il a délibéré *dans son âme et dans son esprit* (3).

Quelquefois *l'esprit* gourmande *l'âme*, et la veut faire rougir de sa faiblesse : *Courage*, lui dit-il, *mon âme ! tu as supporté de plus grands malheurs* (4).

Et un autre poète a fait de ce combat le sujet d'une conversation, en forme tout à fait plaisante. *Je ne puis,*

---

(1) Ἀλλ' ὅγε μερμήριζε κατὰ φρένα.

(Iliad. II, 3.)

(2) Αὐτὰρ ὃ ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσί.

(*Ibid.* I, 333.)

(3) Εως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν.

(*Ibid.* 193.)

(4) Τέτλαθι δὴ κραδίη, καὶ κύντερον ἄλλο πότ' ἔτλης.

(Odyss. XX, 18.)

Platon a cité ce vers dans le Phédon, (Opp. tom. I, p. 215, D.) et il y voit *une puissance qui parle à une autre.* — Ὡς ἄλλη οὐσία ἄλλῳ πράγματι διαλεγομένη.

(*Ibid.* 261, B.)

dit-il, *ô mon âme! t'accorder tout ce que tu désires: songe que tu n'es pas la seule à vouloir ce que tu aimes* (1).

*Que veut-on dire*, demande Platon, *lorsqu'on dit qu'un homme s'est vaincu lui-même, qu'il s'est montré plus fort que lui-même*, etc.? On affirme évidemment qu'il est, tout à la fois, plus fort et plus faible que lui-même; car si c'est lui qui est le plus faible, c'est aussi *lui* qui est le plus fort, puisqu'on affirme l'un et l'autre du même sujet. La volonté supposée *une* ne saurait pas plus être en contradiction avec elle-même, qu'un corps ne peut être animé à la fois par deux mouvements actuels et opposés (2); car nul sujet ne peut réunir deux contraires simultanés (3). *Si l'homme était un*, a dit excellemment Hippocrate, *jamais il ne serait malade* (4); et la raison en est simple : *car*, ajoute-t-il, *on ne peut concevoir une cause de maladie dans ce qui est un* (5).

---

(1) Οὐ δύναμαι σοί, Θυμὲ, παρασχεῖν ἄσμενα πάντα,
Τέτλαθι. Τῶν δὲ καλῶν οὔτι σύ μουνος ἐρᾷς.
(Theogn. inter. vers. gnom. ex edit. Brunckii v. 72-73.)

(2) Plat., *de Rep. opp.* tom. V, p. 349, E. A.; et p. 360, C.

(3) Οὐδέ (τῶν ὄντων) οὐδὲν ἅμα τὰ ἐναντία ἐπιδέχεται.
(Arist. catheg. de quantitate. Opp. tom. I.)

(4) Ἐγὼ δὲ φημὶ εἰ ἕν ἦν ὁ ἄνθρωπος, πότ' ἂν ἤλγεεν.
(Hipp. *de Nat. hum.* Rom. I, cit. edit., cap. 2, p. 265.)

(5) Οὐδὲ γὰρ ἂν ἦν ὑπὸ τοῦ ἀλγήσειν ἝΝ ΕΟΝ.
Cette maxime lumineuse n'a pas moins de valeur dans le monde moral.

Cicéron écrivant donc *que, lorsqu'on nous ordonne de nous commander à nous-mêmes, cela signifie que la raison doit commander à la passion* (1), ou il entendait que la passion est une *personne*, ou il ne s'entendait pas lui-même.

Pascal avait en vue sans doute les idées de Platon, lorsqu'il disait : *Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes, un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés* (2).

Mais avec tous les égards dus à un tel écrivain, on peut cependant convenir qu'il ne semble pas avoir vu la chose tout à fait à fond ; car il ne s'agit pas seulement de savoir *comment un sujet simple est capable de telles et si soudaines variétés*, mais bien d'expliquer comment un sujet simple peut réunir des oppositions simultanées ; comment il peut aimer à la fois le bien et le mal, aimer

---

(1) *Quum igitur præcipitur ut nobismetipsis imperemus, hoc præcipitur*, ut ratio *coerceat* temeritatem. (Tusc. quæst. II, 21.) Partout où il faut résister, il y a *action* ; partout où il y a action, il y a *substance* ; et jamais on ne comprendra comment une tenaille peut se saisir elle-même.

(2) Pensées, III, 13. — On peut voir à l'endroit de Platon qu'on vient de citer la singulière histoire d'un certain Léontius, *qui voulait absolument voir des cadavres qu'absolument il ne voulait pas voir*, ce qui se passa dans cette occasion entre son *âme* et lui, et les injures qu'il crut devoir adresser à ses yeux. (Loc. cit., p. 360, A.)

et haïr le même objet, vouloir et ne vouloir pas, etc. ; comment un corps peut se mouvoir actuellement vers deux points opposés ; en un mot, pour tout dire, comment un sujet simple peut n'être pas simple.

L'idée de deux puissances distinctes est bien *ancienne*, même dans l'Eglise. « Ceux qui l'ont adoptée, disait « Origène, ne pensent pas que ces mots de l'apôtre : « *La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit* « (Galat. V, 17.) doivent s'entendre *de la chair* proprement dite ; mais de *cette âme*, qui est réellement *l'âme* « *de la chair* ; car, disent-ils, nous en avons deux, l'une « bonne et céleste, l'autre inférieure et terrestre : c'est de « celle-ci qu'il a été dit *que ses œuvres sont évidentes* « (Ibid. 19.), et nous croyons que cette âme de la chair « réside dans le sang (1). »

Au reste, Origène, qui était à la fois le plus hardi et le plus modeste des hommes dans ses opinions, ne s'obstine point sur cette question. *Le lecteur*, dit-il, *en pensera ce qu'il voudra*. On voit cependant assez qu'il ne savait pas expliquer autrement ces deux mouvements diamétralement opposés dans un sujet simple.

Qu'est-ce en effet que cette puissance qui contrarie *l'homme*, ou, pour mieux dire, sa conscience ? Qu'est-ce que cette puissance qui n'est pas *lui, ou tout lui ?* Est-elle matérielle comme la pierre ou le bois ? dans ce cas,

---

(1) Orig. *de Princ. III*, 4, *Opp*. edit. Ruæi. Paris, 1733, in-fol., tom. I, p. 145 seqq.

elle ne pense ni ne sent, et, par conséquent, elle ne peut avoir la puissance de troubler l'esprit dans ses opérations. J'écoute avec respect et terreur toutes les menaces faites *à la chair ;* mais je demande ce que c'est.

Descartes, qui ne doutait de rien, n'est nullement embarrassé de cette duplicité de l'homme. Il n'y a point, selon lui, dans nous de partie supérieure et inférieure, de puissance raisonnable et sensitive, comme on le croit vulgairement. L'âme de l'homme est une, et la même substance est tout à la fois *raisonnable et sensitive.* Ce qui trompe à cet égard, dit-il, *c'est que les volitions produites par l'âme et par les esprits vitaux envoyés par le corps, excitent des mouvements contraires dans la glande pinéale* (1).

Antoine Arnaud est bien moins amusant : il nous propose comme un mystère inconcevable, et cependant incontestable : « Que ce corps, qui, n'étant qu'une ma-
« tière, n'est point un sujet capable de péché, peut ce-
« pendant communiquer à l'âme ce qu'il n'a pas et ne
« peut avoir ; et que, de l'union de ces deux choses

(1) *Cartesii opp.* Amst., Blaeu, 1785, in-4° ; *de Passionibus*, art. XLVII, p. 22. Je ne dis rien de cette explication : les hommes tels que Descartes méritent autant d'égards qu'on en doit peu aux funestes usurpateurs de la renommée. Je prie seulement qu'on fasse attention au fond de la pensée, qui se réduit très-clairement à ceci : *Ce qui fait croire communément qu'il y a une contradiction dans l'homme, c'est qu'il y a une contradiction dans l'homme.*

« exemptes de péché, il en résulte un tout qui en est « capable, et qui est *très-justement* l'objet de la colère de « Dieu (1). »

Il paraît que ce dur sectaire n'avait guère philosophé sur l'idée *du corps*, puisqu'il s'embarrasse ainsi volontairement, et qu'en nous donnant une bêtise pour un mystère, il expose l'inattention ou la malveillance à prendre un mystère pour une bêtise.

Un physiologiste moderne se croit en droit de déclarer expressément que le principe vital est un *être*. « Qu'on l'appelle, dit-il, *puissance ou faculté*, cause « immédiate de tous nos mouvements et de tous nos « sentiments, ce principe est UN : il est absolument indé« pendant de l'âme pensante, et même du corps, sui« vant toutes les vraisemblances (2) : aucune cause ou « loi mécanique n'est recevable dans les phénomènes du « corps vivant (3). »

Au fond, il paraît que l'Ecriture sainte est sur ce point tout à fait d'accord avec la philosophie antique et

---

(1) *Perpétuité de la foi*, in-4°, tom III, liv. XI, c. VI.

(2) Il semble que ces mots, *suivant toutes les vraisemblances*, sont encore, comme je l'ai dit ailleurs, une pure complaisance pour le siècle : car comment ce qui est UN, et qui peut s'appeler *principe*, ne serait-il pas distingué de la matière ?

(3) *Nouveaux Eléments de la science de l'homme*, par M. Barthez, 2 vol. in-8°. Paris, 1806.

moderne, puisqu'elle nous apprend : « Que l'homme est « double dans ses voies (1), et que la parole de Dieu « est une épée vivante qui pénètre jusqu'à la division « de l'âme et de l'esprit, et discerne la pensée du senti- « ment (2). »

Et saint Augustin, confessant à Dieu l'empire qu'avaient encore sur son âme d'anciens fantômes ramenés par les songes, s'écrie avec la plus aimable naïveté : Alors, Seigneur ! suis-je MOI (3) ?

Non, sans doute, il n'était pas LUI, et personne ne le savait mieux que LUI, qui nous dit dans ce même endroit : *Tant il y a de différence entre* MOI-MÊME *et* MOI-MÊME (4) ; lui qui a si bien distingué les deux puissances de l'homme lorsqu'il s'écrie encore, en s'adressant à Dieu : *O toi ! pain mystique de mon âme, époux de mon intelligence ! quoi ! je pouvais ne pas t'aimer* (5) !

Milton a mis de beaux vers dans la bouche de

---

(1) *Homo duplex in viis suis*. Jac. I, 8.

(2) *Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs* (Il ne dit pas *de l'esprit et du corps*), *et discretor cogitationum et intentionum cordis*. (Hebr. IV, 12.)

(3) Numquid tunc non EGO sum, Domine, Deus meus ? (D. August. *Confess*. X, XXX, 1.)

(4) Tantùm interest inter ME IPSUM et ME IPSUM. (*Ibid*.)

(5) Deus.... *panis oris intus* animæ *meæ, et virtus maritans* mentem *meam.... non te amabam !* (Ibid. I, XIII, 2.)

Satan, qui rugit de son épouvantable dégradation (1). L'homme aussi pourrait les prononcer avec proportion et intelligence.

D'où nous est venue l'idée de représenter les anges autour des objets de notre culte par des groupes de têtes ailées (2)?

Je n'ignore pas que la doctrine des *deux âmes* fut condamnée dans les temps anciens, mais je ne sais si elle le fut par un tribunal compétent : d'ailleurs il suffit de s'entendre. Que l'homme soit un être résultant de l'union de deux *âmes*, c'est-à-dire de deux principes intelligents de même nature, dont l'un est bon et l'autre mauvais, c'est, je crois, l'opinion qui aurait été condamnée, et que je condamne aussi de tout mon cœur. Mais que l'intelligence soit la même chose que le principe sensible, ou que ce principe qu'on appelle aussi le *principe vital*, et qui est *la vie*, puisse être quelque chose de matériel, absolument dénué de connaissance et

(1) O foul descent! That I who erst contend'd
With Gods to sit the high'st, am now constrain'd
Into a beast and mix'd with bestial slime
This essence to incarnate and imbrute
That to the height of Deity aspir'd.

(P. L. IX, 163, 599.)

(2) Trop de gens savent malheureusement dans quel endroit de ses œuvres Voltaire a nommé ces figures des *Saints joufflus*. Il n'y a pas, dans les jardins de l'intelligence, une seule fleur que cette chenille n'ait souillée.

de conscience, c'est ce que je ne croirai jamais, à moins qu'il ne m'arrivât d'être averti que je me trompe par la seule puissance qui ait une autorité légitime sur la croyance humaine. Dans ce cas, je ne balancerais pas un instant, et au lieu que, dans ce moment, je n'ai que la *certitude* d'avoir raison, j'aurais alors la *foi* d'avoir tort. Si je professais d autres sentiments, je contredirais de front les principes qui ont dicté l'ouvrage que je publie, et qui ne sont pas moins sacrés pour moi.

Quelque parti qu'on prenne sur la duplicité de l'homme, c'est sur la *puissance animale*, sur la *vie*, sur *l'âme* (car tous ces mots signifient la même chose dans le langage antique), que tombe la malédiction avouée par tout l'univers.

Les Egyptiens, que l'antiquité savante proclama *les seuls dépositaires des secrets divins* (1), étaient bien persuadés de cette verité, et tous les jours ils en renouvelaient la profession publique ; car lorsqu'ils embaumaient les corps, après qu'ils avaient lavé dans le vin de palmier les intestins, les parties molles, en un mot tous les organes des fonctions animales, ils les plaçaient dans une espèce de coffre qu'ils élevaient vers le ciel, et l'un des opérateurs prononçait cette prière au nom du mort :

« Soleil, souverain maître de qui je tiens la vie, dai-

---

(1) *Ægyptios solos divinarum rerum conscios.* (Macrob. Sat. I, 12. ) On peut dire que cet écrivain parle ici au nom de toute l'antiquité.

« gnez me recevoir auprès de vous. J'ai pratiqué fidè-
« lement le culte de mes pères ; j'ai toujours honoré
« ceux de qui je tiens ce corps ; jamais je n'ai nié un
« dépôt ; jamais je n'ai tué. *Si j'ai commis d'autres fau-*
« *tes, je n'ai point agi par moi-même, mais par ces cho-*
« *ses* (1). » Et tout de suite on jetait *ces choses* dans le fleuve, *comme la cause de toutes les fautes que l'homme avait commises* (2) : après quoi on procédait à l'embaumement.

Or il est certain que, dans cette cérémonie, les Egyptiens peuvent être regardés comme de véritables précurseurs de la révélation qui a dit anathème *à la chair*, qui l'a déclarée ennemie de l'intelligence, c'est-à-dire

---

(1) Ἀλλὰ διὰ ταῦτα. Porphyr. (*De abstin. et usu anim.*, IV, 10.)

(2) Ὡς αἰτίαν ἁπάντων ὧν ὁ ἄνθρωπος ἥμαρτεν. Διὰ ταῦτα, (Plut., *De usu carn.*. Orat. II,) cités par M. Larcher dans sa précieuse traduction d'Hérodote, liv. II, § 85. Je ne sais au reste pourquoi ce grand helléniste a traduit διὰ ταῦτα par *c'est pour ces choses ;* au lieu de, *c'est par ces choses.*

Il y a un rapport singulier entre cette prière des prêtres égyptiens et celle que l'Eglise prononce à côté des agonisants. « Quoi-
« qu'il ait péché, il a cependant toujours cru ; il a porté dans
« son sein le zèle de Dieu ; il n'a cessé d'adorer le Dieu qui a
« tout créé, etc. »

*Licèt enim peccaverit, tamen.... credidit, et zelum Dei in se habuit, et eum qui fecit omnia fideliter adoravit*, etc.

de Dieu, et nous a dit expressément que *tous ceux qui sont nés du sang ou de la volonté de la chair ne deviendront jamais enfants de Dieu* (1).

L'homme étant donc coupable par son *principe sensible*, par *sa chair*, par *sa vie*, l'anathème tombait sur le sang ; car le sang était le principe de la vie, ou plutôt le sang était la vie (2). Et c'est une chose bien singulière que ces vieilles traditions orientales, auxquelles on ne faisait plus d'attention, aient été ressuscitées de nos jours, et soutenues par les plus grands physiologistes.

Le chevalier Rosa avait dit, il y a longtemps, en Italie, *que le principe vital réside dans le sang* (3). Il a

---

(1) Joh. I, 12, 13. Lorsque David disait : *Spiritum rectum innova in visceribus meis*, ce n'était point une façon vague ou une manière de parler : il énonçait un dogme précis et fondamental.

(2) Vous ne mangerez point le sang des animaux, *qui est leur vie*. (Gen. IX, 4, 5.) La vie de la chair est dans le sang ; *c'est pourquoi* je vous l'ai donné, afin qu'il soit répandu sur l'autel pour l'expiation de vos péchés ; car c'est par le sang que l'AME sera purifiée. (*Lev.* XVII, 11.) Gardez-vous de manger leur sang (des animaux), *car leur sang est leur vie ;* ainsi vous ne devez pas manger avec leur chair *ce qui est leur vie;* mais vous répandrez ce sang sur la terre comme l'eau. (Deut. XII, 23, 24, etc., etc.)

(3) On trouvera une belle analyse de ce système dans les œuvres du comte *Gian-Rinaldo Carli-Rubi*. Milan, 1790, 30 vol. in-8°, tom. IX.

fait sur ce sujet de fort belles expériences, et il a dit des choses curieuses sur les connaissances des anciens à cet égard ; mais je puis citer une autorité plus connue (1), celle du célèbre *Hunter*, le plus grand anatomiste du dernier siècle, qui a ressuscité et motivé le dogme oriental de la vitalité du sang.

« Nous attachons, dit-il, l'idée de la vie à celle de « l'organisation ; en sorte que nous avons de la peine à « forcer notre imagination de concevoir un fluide vi- « vant ; *mais l'organisation n'a rien de commun avec la « vie* (2). Elle n'est jamais qu'un instrument, une ma- « chine qui ne produit rien, même en mécanique, sans « quelque chose qui réponde à un principe vital, savoir « *une force*.

« Si l'on réfléchit bien attentivement sur la nature « du sang, on se prête aisément à l'hypothèse qui le « suppose vivant. On ne conçoit pas même qu'il soit « possible d'en faire une autre, lorsqu'on considère « qu'il n'y a pas une partie de l'animal qui ne soit for- « mée du sang, que nous venons de lui (*we grow out*

---

(1) Je ne dis pas *plus décisive*, car les pièces ne sont plus sous mes yeux, et jamais je n'ai pu les comparer. D'ailleurs, quand *Rosa* aurait tout dit, qu'importe ? l'honneur de la priorité pour le système de la vitalité du sang ne lui serait point accordé. Sa patrie n'a ni flottes, ni armées, ni colonies : tant pis pour elle et tant pis pour lui.

(2) Vérité du premier ordre et de la plus grande évidence.

« *of it*), et que, s'il n'a pas la vie antérieurement à cette « opération, il faut au moins qu'il l'acquière dans l'acte « de la formation, puisque nous ne pouvons nous dis- « penser de croire à l'existence de la vie dans les mem- « bres ou différentes parties, dès qu'elles sont for- « mées (1). »

Il paraît que cette opinion du célèbre Hunter a fait fortune en Angleterre. Voici ce qu'on lit dans les *Recherches asiatiques :*

« C'est une opinion, du moins aussi ancienne que « Pline, que le sang est un fluide vivant ; mais il était « réservé au célèbre physiologiste Jean Hunter de pla- « cer cette opinion au rang de ces vérités dont il n'est « plus possible de disputer (2). »

---

(1) Voy. *John. Hunter's Treatise on the blood, inflammation and gun-shotwounds.* London, 1794, in-4°.

(2) *Voy.* le mémoire de M. William Boag *sur le venin des serpents*, dans les *Recherches asiatiques*, tom. VI, in-4°, p. 108.

On a vu que Pline est bien jeune comparé à l'opinion de la vitalité du sang ; voici au reste ce qu'il dit sur ce sujet : *Duæ grandes venæ... per alias minores omnibus membris vitalitatem rigant.... magna est in eo vitalitatis portio.*

(C. Plinii Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, 1685 ; in-4°, t. II, lib. XII, cap. 69-70, pag. 364, 365, 583.)

*Hinc sedem animæ sanguinem esse veterum plerique dixerunt.* (Not. Hard., ibid., p. 583.)

La vitalité du sang, ou plutôt l'identité du sang et de la vie étant posée comme un fait dont l'antiquité ne doutait nullement, et qui a été renouvelé de nos jours, c'était aussi une opinion aussi ancienne que le monde, *que le ciel irrité contre* la chair et le sang, *ne pouvait être apaisé que par le sang :* et aucune nation n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire ! Or, ni la raison ni la folie n'ont pu inventer cette idée, encore moins la faire adopter généralement. Elle a sa racine dans les dernières profondeurs de la nature humaine, et l'histoire, sur ce point, ne présente pas une seule dissonance dans l'univers (1). La théorie entière reposait sur le dogme de la réversibilité. On croyait (comme on a cru, comme on croira toujours) *que l'innocent pouvait payer pour le coupable*; d'où l'on concluait

---

(1) C'était une opinion uniforme, et qui avait prévalu de toute part, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur d'un autre. (*Bryant's Mithology explaned*, tom II, in-4°, p. 455.)

Les Thalmudistes décident de plus que les péchés ne peuvent être effacés que par le sang. (*Huet*, *Dém. Evang. prop. IX*, *cap.* 145.)

Ainsi le dogme du salut par le sang se retrouve partout. Il brave le temps et l'espace ; il est indestructible, et cependant il ne découle d'aucune raison antécédente ni d'aucune erreur assignable.

que la vie étant coupable, *une vie moins précieuse pouvait être offerte et acceptée pour une autre.* On offrit donc le sang des animaux; et cette *âme*, offerte pour une *âme*, les anciens l'appelèrent *antipsychon* (ἀντίψυχον), *vicariam animam;* comme qui dirait *âme pour âme* ou *âme substituée* (1).

Le docte *Goguet* a fort bien expliqué, par ce dogme de la substitution, ces prostitutions légales très-connues dans l'antiquité, et si ridiculement niées par Voltaire. Les anciens, persuadés qu'une divinité courroucée ou malfaisante en voulait à la chasteté de leurs femmes, avaient imaginé de lui livrer des victimes volontaires, espérant ainsi *que Vénus, tout entière à sa proie attachée,* ne troublerait point les unions légitimes : semblable à un animal féroce auquel on jetterait un agneau pour le détourner d'un homme (2).

Il faut remarquer que, dans les sacrifices proprement dits, les animaux carnassiers, ou stupides, ou étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, les serpents, les poissons, les oiseaux de proie, etc., n'étaient point im-

---

(1) Lami, *Appar. : Ad Bibl. I*, 7.

Cor pro corde, precor, pro fibris accipe fibras,
Hanc animam vobis pro meliore damus.

(OVID. Fast. VI, 161.)

(2) Voy. la *Nouvelle démonstration évangélique de Leland.* Liége, 1768, 4 vol. in-12, tom. I, part. I, chap. VII, p. 352.

molés (1). On choisissait toujours, parmi les animaux, les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes. Ne pouvant enfin immoler l'homme pour sauver l'homme, on choisissait dans l'espèce animale les victimes les plus *humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; et toujours la victime était brûlée en tout ou en partie, pour attester que la peine naturelle du crime est le feu, et que la *chair substituée* était brûlée à la place de la *chair coupable* (2).

Il n'y a rien de plus connu dans l'antiquité que les *tauroboles* et les *crioboles* qui tenaient au culte oriental de Mithra. Ces sortes de sacrifices devaient opérer une purification parfaite, effacer tous les crimes et procurer à l'homme une véritable renaissance spirituelle : on creusait une fosse au fond de laquelle était placé l'initié : on étendait au-dessus de lui une espèce de plancher percé d'une infinité de petites ouvertures, sur lequel on immolait la victime. Le sang coulait en forme de pluie sur le *pénitent*, qui le recevait sur toutes les parties de

---

(1) A quelques exceptions près qui tiennent à d'autres principes.

(2) Car tout ainsi que les humeurs viciées produisent dans les corps *le feu de la fièvre*, qui les purifie ou les consume sans les brûler, de même les vices produisent dans les âmes *la fièvre du feu*, qui les purifie ou les brûle sans les consumer. (Vid. *Orig.*, *De Princip. II*, 10, *Opp. tom. I*, *p.* 102.)

son corps (1), et l'on croyait que cet étrange baptême opérait une régénération spirituelle. Une foule de bas-reliefs et d'inscriptions (2) rappellent cette cérémonie et le dogme universel qui l'avait fait imaginer.

Rien n'est plus frappant dans toute la loi de Moïse que l'affectation constante de contredire les cérémonies païennes, et de séparer le peuple hébreu de tous les

---

(1) Prudence nous a transmis une description détaillée de cette dégoûtante céremonie :

Tum per frequentes mille rimarum vias,
Illapsus imber tabidum rorem pluit ;
Defossus intus quem sacerdos excipit
Guttas ad omnes turpe subjectum caput,
Et veste et omni putrefactus corpore.
Qui os supinat ; obvias offert genas ;
Supponit aures ; labra, nares objicit ;
Oculos et ipsos proluit liquoribus ;
Nec jam palato parcit, et linguam rigat,
Donec cruorem totus atrum combibat.

(2) Gruter nous en a conservé une qui est très-singulière, et que Van Dale a citée à la suite du voyage de Prudence :

DIS MAGNIS
MATRI DEUM ET ATTIDI
SEXTUS AGESILAUS ÆSIDIUS....
. . . . . . . . . . . . TAUROBOLIO
CRIOBOLIOQUE IN ÆTERNUM
RENATUS ARAM SACRAVIT.

(*Ant. Van Dale, Dissert. de orac. ethnicorum.* Amst., 1683 ; in-8°, p. 223.)

autres par des rites particuliers ; mais, sur l'article des sacrifices, il abandonne son système général, il se conforme au rite fondamental *des nations* ; et non-seulement il se conforme, mais il le renforce au risque de donner au caractère national une dureté dont il n'avait nul besoin. Il n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce fameux législateur, et surtout il n'y a pas une purification, même physique, qui n'exige du sang.

La racine d'une croyance aussi extraordinaire et aussi générale doit être bien profonde. Si elle n'avait rien de réel ni de mystérieux, pourquoi Dieu lui-même l'aurait-il conservée dans la loi mosaïque ? où les anciens auraient-ils pris cette idée d'une renaissance spirituelle par le sang ? et pourquoi aurait-on choisi, *toujours* et *partout*, pour honorer la Divinité, pour obtenir ses faveurs, pour détourner sa colère, une cérémonie que la raison n'indique nullement et que le sentiment repousse ? Il faut nécessairement recourir à quelque cause secrète, et cette cause était bien puissante.

---

# CHAPITRE II

## DES SACRIFICES HUMAINS

La doctrine de la substitution était universellement reçue, il ne restait plus de doute sur l'efficacité des sacrifices proportionnés à l'importance des victimes ; et cette double croyance, juste dans ses racines, mais corrompue par cette force qui avait tout corrompu, enfanta de toute part l'horrible superstition des sacrifices humains. En vain la raison disait à l'homme qu'il n'avait point de droit sur son semblable, et que même il l'attestait tous les jours en offrant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme ; en vain la douce humanité et la compassion naturelle prêtaient une nouvelle force aux arguments de la raison : devant ce dogme entraînant, la raison demeurait aussi impuissante que le sentiment.

On voudrait pouvoir contredire l'histoire lorsqu'elle nous montre cet abominable usage pratiqué dans tout

l'univers ; mais à la honte de l'espèce humaine, il n'y a rien de si incontestable ; et les fictions mêmes de la poésie attestent le préjugé universel.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mort lui répond par des mugissements ;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume ;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume :
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Quoi ! le sang d'une fille innocente était nécessaire au départ d'une flotte et au succès d'une guerre ! Encore une fois, où donc les hommes avaient-ils pris cette opinion ? et quelle vérité avaient-ils corrompue pour arriver à cette épouvantable erreur ? Il est bien démontré, je crois, que tout tenait au dogme de la substitution dont la vérité est incontestable, et même innée dans l'homme (car comment l'aurait-il acquise ? ), mais dont il abusa d'une manière déplorable : car l'homme, à parler exactement, n'adopte point l'erreur. Il peut seulement ignorer la vérité, ou en abuser ; c'est-à-dire l'étendre, par une fausse induction, à un cas qui lui est étranger.

Deux sophismes, ce semble, égarèrent les hommes : d'abord l'importance des sujets dont il s'agissait d'écarter l'anathème. On dit : *Pour sauver une armée*, *une ville*, *un grand souverain même*, *qu'est-ce qu'un homme ?* On considéra aussi le caractère particulier de deux espè-

ces de victimes humaines déjà dévouées par la loi civile politique ; et l'on dit : *qu'est-ce que la vie d'un coupable ou d'un ennemi ?*

Il y a grande apparence que les premières victimes humaines furent des coupables condamnés par les lois ; car toutes les nations ont cru ce que croyaient les Druides au rapport de César (1) : *que le supplice des coupables était quelque chose de fort agréable à la divinité.* Les anciens croyaient que tout crime capital, commis dans l'état, *liait* la nation, et que le coupable était *sacré* ou voué aux dieux, jusqu'à ce que, par l'effusion de son sang, il eût *délié* et lui-même et la nation (2).

On voit ici pourquoi le mot de *sacré* (SACER) était pris dans la langue latine en bonne et en mauvaise part, pourquoi le même mot dans la langue grecque (ΟΣΙΟΣ) signifie également ce qui est saint et ce qui est profane ; pourquoi le mot *anathème* signifiait de même tout à la fois ce qui est offert à Dieu à titre de don, et ce qui est livré à sa vengeance ; pourquoi enfin on dit en grec comme en latin qu'un homme ou une chose ont été *dé-sacrés* (expiés), pour exprimer qu'on les a lavés d'une souillure qu'ils avaient contractée. Ce mot de *dé-sacrer* (ἀφοσιοῦν, *expiare*) semble contraire à l'analogie : l'o-

---

(1) *De Bello Gallico*, VI, 16.

(2) Ces mots de *lier* et de *délier* sont si naturels, qu'ils se trouvent adoptés et fixés pour toujours dans notre langue théologique.

reille non instruite demanderait *re-sacrer* ou *re-sancti-fier ;* mais l'erreur n'est qu'apparente, et l'expression est très-exacte *Sacré* signifie, dans les langues anciennes, ce qui est *livré à la Divinité*, n'importe à quel titre, et qui se trouve *lié ;* de manière que le supplice *dé-sacre*, *expie*, ou *délie*, tout comme l'*ab-solution* religieuse.

Lorsque les lois des XII tables prononcent la peine de mort, elles disent : SACER ESTO (*qu'il soit sacré*)*!* c'est-à-dire *dévoué :* ou, pour s'exprimer plus correctement, *voué ;* car le coupable n'était, rigoureusement parlant, *dé-voué* que par l'exécution.

Et lorsque l'Eglise prie *pour les femmes* dévouées (*pro* devoto *femineo sexu*), c'est-à-dire *pour les religieuses* qui sont réellement *dévouées* dans un sens très-juste (1), c'est toujours la même idée. D'un côté est le crime, et de l'autre l'innocence ; mais l'un et l'autre sont SACRÉS.

Dans le dialogue de Platon, appelé l'*Enthyphron*, un homme sur le point de porter devant les tribunaux une accusation horrible, puisqu'il s'agissait de dénoncer son

---

(1) Un journaliste français, en plaisantant sur ce texte, *Pro devoto femineo sexu*, n'a pas manqué de dire : que *l'Eglise a décerné aux femmes le titre de* SEXE DÉVOT. (*Journal de l'Empire*, 26 février 1812.) Il ne faut pas quereller les gens d'esprit qui apprennent le latin ; bientôt sans doute ils le sauront. Il est vrai cependant qu'il serait bon de l'avoir appris avant de se jouer à l'Eglise romaine qui le sait passablement.

père, s'excuse en disant : « Qu'on est également souillé « en commettant un crime, ou en laissant vivre tran- « quillement celui qui l'a commis, et qu'il veut absolu- « ment poursuivre son accusation, *pour* absoudre *tout* « *à la fois et sa propre personne et celle du coupa-* « *ble* (1).

Ce passage exprime fort bien le système antique, qui, sous un certain point de vue, fait honneur au bon sens des anciens.

Malheureusement, les hommes étant pénétrés du principe *de l'efficacité des sacrifices proportionnés à l'importance des victimes*, du coupable à l'ennemi il n'y eut qu'un pas ; tout *ennemi* fut *coupable* ; et malheureusement encore tout *étranger* fut *ennemi* lorsqu'on eut besoin de victimes. Cet horrible droit public n'est que trop connu ; voilà pourquoi HOSTIS (2), en latin, signifia d'abord également *ennemi* et *étranger*. Le plus élégant des écrivains latins s'est plu à rappeler cette synony-

---

(1) Ἀφοσιοῖς σεαυτόν καὶ ἐκεῖνον. Plat. *Enthyph.* Opp. tom. I, p. 8.

(2) *Eusth. ad Loc.* Le mot latin HOSTIS est le même que celui de HÔTE (*hoste*) en français ; et l'un et l'autre se trouvent dans l'allemand *Gast*, quoiqu'ils y soient moins visibles. *L'hostis* étant donc un *ennemi* ou un étranger, et sous ce double rapport, sujet au sacrifice, l'homme, et ensuite par analogie l'animal immolé, s'appelèrent *hostie.* On sait combien ce mot a été dénaturé et ennobli dans nos langues chrétiennes.

mie (1) ; et je remarque encore qu'Homère, dans un endroit de l'Iliade, rend l'idée d'ennemi par celle d'*étranger* (2), et que son commentateur nous avertit de faire attention à cette expression.

Il paraît que cette fatale induction explique parfaitement l'universalité d'une pratique aussi détestable ; qu'elle l'explique, dis-je, fort bien *humainement:* car je n'entends nullement nier (et comment le bon sens, légèrement éclairé, pourrait-il le nier ?) l'action du mal qui avait tout corrompu.

Cette action n'aurait point de force sur l'homme, si elle lui présentait l'erreur isolée. La chose n'est pas même possible, puisque l'erreur n'est rien. En faisant abstraction de toute idée antécédente, l'homme qui aurait proposé d'en immoler un autre, pour se rendre les dieux propices, eût été mis à mort pour toute réponse, ou enfermé comme fou: il faut donc toujours partir d'une vérité pour enseigner une erreur. On s'en apercevra surtout en méditant sur le Paganisme qui étincelle de vérités, mais toutes altérées et déplacées ; de manière que je suis entièrement de l'avis de ce théosophe qui a dit de nos jours que *l'idolâtrie était une putréfaction.* Qu'on y regarde de près : on verra que,

---

(1) *I, soror, atque* hostem *supplex affare superbum.* (Virg. Æn. IV, 424.) Ubì Servius : — *Nonnulli juxta veteres* hostem *pro hospite dictum accipiunt.* (Forcellini in *hostis.*)

(2) Ἀλλότριος φώς. Iliad. v, 214.

parmi les opinions les plus folles, les plus indécentes, les plus atroces; parmi les pratiques les plus monstrueuses et qui ont le plus déshonoré le genre humain, il n'en est pas une que nous ne puissions *délivrer du mal* (depuis qu'il nous a été donné de savoir demander cette grâce), pour montrer ensuite le résidu vrai, qui est divin.

Ce fut donc de ces vérités incontestables de la dégradation de l'homme et de sa *réité* originelle, de la nécessité d'une satisfaction, de la réversibilité des mérites et de la substitution des souffrances expiatoires, que les hommes furent conduits à cette épouvantable erreur des sacrifices humains.

France ! dans tes forêts elle habita longtemps.

« Tout Gaulois attaqué d'une maladie grave, ou soumis « aux dangers de la guerre (1), immolait des hommes ou « promettait d'en immoler, ne croyant pas que les dieux « pussent être apaisés, ni que la vie d'un homme pût « être rachetée autrement que par celle d'un autre. Ces « sacrifices, exécutés par la main des Druides, s'étaient « tournés en institutions publiques et légales ; et lorsque « les coupables manquaient, on en venait au supplice

---

(1) Mais l'état de guerre était l'état naturel de ce pays. *Ante Cæsaris adventum ferè quotannis* (bellum) *accidere solebat ; utì, aut ipsi injurias inferrent, aut illas propulsarent.* (*De Bello gallico*, VI, 15.)

« des innocents. Quelques-uns remplissaient d'hommes « vivants certaines statues colossales de leurs dieux : ils « les couvraient de branches flexibles : ils y mettaient « le feu, et les hommes périssaient ainsi environnés de « flammes (1). » Ces sacrifices subsistèrent dans les Gaules, comme ailleurs, jusqu'au moment où le Christianisme s'y établit : car nulle part ils ne cessèrent sans lui, et jamais ils ne tinrent devant lui.

On en était venu au point de croire *qu'on ne pouvait supplier* pour une tête qu'au prix d'une tête (2). Ce n'est pas tout ; comme toute vérité se trouve et doit se trouver dans le Paganisme, mais, comme je le disais tout à l'heure, dans un état de *putréfaction*, la théorie également consolante et incontestable du *suffrage* catholique se montre au milieu des ténèbres antiques sous la forme d'une superstition sanguinaire ; et comme tout sacrifice réel, toute action méritoire, toute macération, toute souffrance volontaire peut être véritablement *cédée* aux morts, le Polythéisme, brutalement égaré par quelques réminiscences vagues et corrompues, versait le sang humain *pour apaiser les morts*. On égorgeait des prisonniers autour des tombeaux. Si les prisonniers man-

---

(1) *De Bello gallico*, VI, 16.

(2) *Præceptum est ut pro capitibus capitibus supplicarentur ; idque aliquandiu observatum ut pro familiarium sospitate pueri mactarentur Maniæ deæ, matri Larum.* (Macrob. Sat. I, 7.)

quaient, des gladiateurs venaient répandre leur sang, et cette cruelle extravagance devint un métier, en sorte que ces gladiateurs eurent un nom (*Bustiarii*) qu'on pourrait représenter par celui de *Bûchériens*, parce qu'ils étaient destinés à verser leur sang autour des bûchers. Enfin, si le sang de ces malheureux et celui des prisonniers manquaient également, des femmes venaient, en dépit des XII tables (1), se déchirer les joues, *afin de rendre aux bûchers au moins une image des sacrifices, et de satisfaire les dieux infernaux*, comme *disait Varron, en leur montrant du sang* (2).

Est-il nécessaire de citer les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Chananéens ? Faut-il rappeler qu'Athènes, dans ses plus beaux jours, pratiquait ces sacrifices tous les ans ? que Rome, dans les dangers pressants, immolait des Gaulois (3) ? Qui donc pourrait

---

(1) *Mulieres genas ne radunto.* XII Tab.

(2) *Ut rogis illa imago restitueretur, vel, quemadmodum Varro loquitur*, ut sanguine ostenso inferis satisfiat. (*Joh. Ros. Rom. Antiquit. corp. absolutiss. cum notis Th. Demsteri à Murreck.* Amst., Blaen, 1685 ; in-4°, *V.* 39, p. 442.)

(3) Car le Gaulois était pour le Romain l'HOSTIS, et par conséquent l'HOSTIE naturelle. *Avec les autres peuples*, dit Cicéron, *nous combattons pour la gloire, avec le Gaulois pour le salut. — Dès qu'il menace Rome, les lois et les coutumes que nous tenons de nos ancêtres veulent que l'enrôlement ne connaisse plus d'exceptions.* — Et en effet, les esclaves mêmes marchaient. — (*Cic. pro M. Fonteio.*)

ignorer ces choses? il ne serait pas moins inutile de rappeler l'usage d'immoler des ennemis, et même des officiers et des domestiques sur la tombe des rois et des grands capitaines.

Lorsque nous arrivâmes en Amérique, à la fin du XVe siècle, nous y trouvâmes cette même croyance, mais bien autrement féroce. Il fallait amener aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes humaines par an ; et, pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple : mais au besoin les Mexicains sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des victimes, et se hâtait d'en arracher le cœur tout vivant. Le grand prêtre en exprimait le sang qu'il faisait couler sur la bouche de l'idole, et tous les prêtres mangeaient la chair des victimes.

. . . . . . . . . . ô Pater orbis !
Unde nefas tantum ? . . . . . .

Solis nous a conservé un monument de l'horrible bonne foi de ces peuples, en nous transmettant le discours de Magiscatzin à Cortez pendant le séjour de ce fameux Espagnol à Tlascala. *Ils ne pouvaient pas, lui* dit-il, *se former l'idée d'un véritable sacrifice à moins qu'un homme ne mourût pour le salut des autres* (1).

---

(1) *Ni sabian que pudiese haber sacrificio, sin que muriese alguno por la salud de los demas.* (Ant. Solis. *Conq. de la Nueva Esp.*, lib. III, c. 3.)

Au Pérou les pères sacrifiaient de même leurs propres enfants (1). Enfin cette fureur, et même celle de l'anthropophagie, ont fait le tour du globe et déshonoré les deux continents (2).

Aujourd'hui même, malgré l'influence de nos armes et de nos sciences, avons-nous pu déraciner de l'Inde ce funeste préjugé des sacrifices humains?

Que dit la loi antique de ce pays, l'évangile de l'Indostan? *Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant trois mille ans* (3).

---

(1) On trouvera un détail exact de ces atrocités dans les lettres américaines du comte *Carli-Rubi*, et dans les notes d'un traducteur fanatique qui a malheureusement souillé des recherches intéressantes par tous les excès de l'impiété moderne. (Voy. *Lettres américaines, traduct. de l'italien par M. le comte Gian Rinaldo Carli.* Paris 1788; 2 vol. in-8°, lettre VIIIe, p. 116 ; et lettre XXVIIe, p. 407 et suiv.) En réfléchissant sur quelques notes très-sages, je serais tenté de croire que la traduction, originairement partie d'une main pure, a été gâtée dans une nouvelle édition par une main bien différente : c'est une manœuvre moderne et très-connue.

(2) L'éditeur français de Carli se demande *pourquoi ?* et il répond doctement : *Parce que l'homme du peuple est toujours dupe de l'opinion.* (Tom. I, lettre XIIIe, p. 416.) Belle et profonde solution !

(3) Voy. le *Rudhiradhyaya*, ou le *chapitre sanglant*, traduit du *Calica-Puran*, par M. Blaquière. *Asiat. Research. Sir Will. Jones's works*, in-4°, tom. II, p. 1058.)

Je sais que, dans des temps plus ou moins postérieurs à la loi, l'humanité, parfois plus forte que le préjugé, a permis de substituer à la victime humaine la figure d'un homme formée en beurre ou en pâte; mais les sacrifices réels ont duré pendant des siècles, et celui des femmes à la mort de leurs maris subsiste toujours.

Cet étrange sacrifice s'appelle le *Pitrimedha-Yaga* (1): la prière que la femme récite avant de se jeter dans les flammes se nomme la *Sancalpa.* Avant de s'y précipiter, elle invoque les dieux, les éléments, son âme et *sa conscience* (2) ; elle s'écrie: *et toi, ma conscience! sois témoin que je vais suivre mon époux*, et, en embrassant le corps au milieu des flammes, elle s'écrie *satya! satya! satya!* (ce mot signifie *vérité*).

C'est le fils ou le plus proche parent qui met le feu au bûcher (3). Ces horreurs ont lieu dans un pays où

---

(1) Cette coutume, qui ordonne aux femmes de se donner la mort ou de se brûler sur le tombeau de leurs maris, n'est point particulière à l'Inde. On la retrouve chez des nations du Nord. (Hérod. liv. V, ch. I, § 11.) Voy. Brottier sur Tacite, *de Mor. Germ.* c. XIX, note 6. — Et en Amérique. (Carli, Lettres citées, tom. I, lettre X.)

(2) *La conscience!* — Qui sait ce que vaut cette persuasion au tribunal du juge infaillible *qui est si doux pour tous les hommes, et qui verse sa miséricorde sur toutes ses créatures*, comme sa pluie sur toutes les plantes? (Ps. CXLIV, 9.)

(3) *Asiat. Research.*, tom. VII, p. 222.

c'est un crime horrible de tuer une vache ; où le superstitieux bramine n'ose pas tuer la vermine qui le dévore.

Le gouvernement du Bengale ayant voulu connaître, en 1803, le nombre des femmes qu'un préjugé barbare conduisait sur le bûcher de leurs maris, trouva qu'il n'était pas moindre de trente mille par an (1).

Au mois d'avril 1802, les deux femmes d'Ameer-Jung, régent de Tanjore, se brûlèrent encore sur le corps de leur mari. Le détail de ce sacrifice fait horreur : tout ce que la tendresse maternelle et filiale a de plus puissant, tout ce que peut faire un gouvernement qui ne veut pas user d'autorité, fut employé en vain pour empêcher cette atrocité : les deux femmes furent inébranlables (2).

---

(1) Extraits des papiers anglais traduits dans la *Gazette de France* du 19 juin 1804, nº 2369. — *Annales littéraires et morales*, tom. II. Paris, 1804 ; in-8º, p. 145. — M. Colebrooke, de la société de Calcutta, assure, à la vérité, dans les *Recherches asiatiques* (Sir William Jones's works, Supplém., tom. II, p. 722), *que le nombre de ces martyres de la superstition n'a jamais été considérable, et que les exemples en sont devenus rares*. Mais d'abord ce mot *rare* ne présente rien de précis ; et régnant sur une population de plus de soixante millions d'hommes peut-être, il semble devoir produire nécessairement un très grand nombre de ces atroces sacrifices.

(2) Voy. *The asiatic annual Register*, 1802, in-8º. On

Dans quelques provinces de ce vaste continent, et parmi les classes inférieures du peuple, on fait assez communément le vœu de se tuer volontairement, si l'on obtient telle ou telle grâce des idoles du lieu. Ceux qui ont fait ces vœux et qui ont obtenu ce qu'ils désiraient, se précipitent d'un lieu nommé *Calabhairava*, situé dans les montagnes entre les rivières *Tapti* et *Nermada*. La foire annuelle qui se tient là est communément témoin de huit ou dix de ces sacrifices commandés par la superstition (1).

Toutes les fois qu'une femme indienne accouche de deux jumeaux, elle doit en sacrifier un à la déesse *Gonza*, en le jetant dans le Gange: quelques femmes même sont encore sacrifiées de temps en temps à cette déesse (2).

Dans cette Inde si vantée, « la loi permet au fils de « jeter à l'eau son père vieux et incapable de travailler « pour se procurer sa subsistance. La jeune veuve est « obligée de se brûler sur le bûcher de son mari ; on « offre des sacrifices humains pour apaiser le génie de « la destruction, et la femme qui a été stérile pendant « longtemps offre à son dieu l'enfant qu'elle vient de « mettre au monde, en l'exposant aux oiseaux de proie

---

voit dans la relation que, suivant l'observation des chefs marattes, ces sortes de sacrifices n'étaient point rares dans le Tanjore.

(1) *Asiat. Research.* tom. VII, p. 267.

(2) *Gazette de France*, à l'endroit cité.

« ou aux bêtes féroces, ou en le laissant entraîner par « les eaux du Gange. *La plupart de ces cruautés furent « encore commises sollennellement, en présence des Eu- « ropéens, à la dernière fête indostane donnée dans l'île « de Sangor, au mois de décembre* 1801 (1). »

On sera peut-être tenté de dire : *Comment l'Anglais, maître absolu de ces contrées, peut-il voir toutes ces horreurs sans y mettre ordre ? Il pleure peut-être sur les bûchers, mais pourquoi ne les éteint-il pas ? Les ordres sévères, les mesures de rigueur, les exécutions terribles, ont été employés par le gouvernement ; mais pourquoi ? toujours pour augmenter ou défendre le pouvoir, jamais pour étouffer ces horribles coutumes. On dirait que les glaces de la philosophie ont éteint dans son cœur cette soif de l'ordre qui opère les plus grands changements, en dépit des plus grands obstacles ; ou que le despotisme des nations libres, le plus terrible de tous, méprise trop ses esclaves pour se donner la peine de les rendre meilleurs.*

Mais d'abord il me semble qu'on peut faire une supposition plus honorable, et par cela seul plus vraisemblable : *C'est qu'il est absolument impossible de vaincre sur ce point le préjugé obstiné des Indous, et qu'en voulant abolir par l'autorité ces usages atroces, on n'aboutirait qu'à la compromettre, sans fruit pour l'humanité* (2).

---

(1) Voy. *Essais by the students of Fort William Bengal, etc. Calcutta*, 1802.

(2) Il serait injuste néanmoins de ne pas observer que, dans

Je vois d'ailleurs un grand problème à résoudre : ces sacrifices atroces qui nous révoltent si justement ne seraient-ils point *bons*, ou du moins nécessaires dans l'Inde ? Au moyen de cette institution terrible, la vie d'un époux se trouve sous la garde incorruptible de ses femmes et de tout ce qui s'intéresse à elles. Dans le pays des révolutions, des vengeances, des crimes vils et ténébreux, qu'arriverait-il si les femmes n'avaient matériellement rien à perdre par la mort de leurs époux, et si elles n'y voyaient que le droit d'en acquérir un autre ? Croirons-nous que les législateurs antiques, qui furent tous des hommes prodigieux, n'aient pas eu dans ces contrées des raisons particulières et puissantes pour établir de tels usages ? Croirons-nous même que ces usages aient pu s'établir par des moyens purement humains ? Toutes les législations antiques méprisent les femmes, les dégradent, les gênent, les maltraitent plus ou moins.

*La femme*, dit la loi de Menu, *est protégée par son père dans l'enfance, par son mari dans la jeunesse, et*

---

les parties de l'Inde soumises à un sceptre catholique, le bûcher des veuves a disparu. Telle est la force cachée et admirable de la véritable *loi de grâce.* Mais l'Angleterre, qui laisse brûler par milliers des femmes innocentes sous un empire certainement très doux et très humain, reproche cependant très sérieusement au Portugal les arrêts de son inquisition, c'est-à-dire quelques gouttes de sang coupable versées de loin en loin *par la loi.* — EJICE PRIMÒ TRABEM, etc.

*par son fils dans la vieillesse ; jamais elle n'est propre à l'état d'indépendance. La fougue indomptable du tempérament, l'inconstance du caractère, l'absence de toute affection permanente, et la perversité naturelle qui distingue les femmes, ne manqueront jamais, malgré toutes les précautions imaginables, de les détacher en peu de temps de leurs maris* (1).

Platon veut que les lois ne perdent pas les femmes de vue, même un instant : « Car, dit-il, si cet article est « mal ordonné, elles ne sont plus la moitié du genre « humain, elles sont plus de la moitié, *et autant de fois « plus de la moitié, qu'elles ont de fois moins de vertu « que nous* (2). »

Qui ne connaît l'incroyable esclavage des femmes à Athènes, où elles étaient assujetties à une interminable tutelle ; où, à la mort d'un père qui ne laissait qu'une fille mariée, le plus proche parent du mort avait droit de l'enlever à son mari et d'en faire sa femme ; où un mari pouvait léguer la sienne, comme une portion de sa propriété, à tout individu qu'il lui plaisait de choisir pour son successeur, etc. (3)?

---

(1) Lois de Menu, fils de Brahma, trad. par le chev. William Jones. Works, *tom. III*, *chap. XI*, *n°* 3, *p.* 335, 337.

(2) *Plat. de Leg. VI*, *Opp. tom. VIII*, *p.* 310, — *ibi.* — Οσῳ δὲ ἡ θήλεια ἡμῖν φύσις πρὸς ἀρετὴν χείρων τῆς ἀρρενων, τοσούτῳ διαφέρει προς τὸ πλέον ἢ διπλάσιον εἶναι.

(3) La mère de Démosthènes avait été léguée ainsi, et la for-

Qui ne connaît encore les duretés de la loi romaine envers les femmes ? On dirait que, par rapport au *second sexe*, les instituteurs des nations avaient tous été à l'école d'Hippocrate, qui le croyait mauvais dans son essence même. *La femme*, dit-il, *est perverse par nature : son penchant doit être journellement réprimé*, *autrement il pousse en tous sens, comme les branches d'un arbre. Si le mari est absent, des parents ne suffisent point pour la garder : il faut un ami dont le zèle ne soit point aveuglé par l'affection* (1).

Toutes les législations en un mot ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes ; de nos jours encore elles sont esclaves sous l'Alcoran, et bêtes de somme chez le Sauvage : l'Evangile seul a pu les élever au niveau de l'homme en les rendant meilleures ; lui seul a pu proclamer *les droits de la femme* après les avoir fait naître, et les faire naître en s'établissant dans le cœur de la femme, instrument le plus actif et le plus puissant pour le bien comme pour le mal. Eteignez, affaiblissez seulement jusqu'à un certain point, dans un pays chrétien, l'influence de la loi di-

---

mule de cette disposition nous a été conservée dans le discours contre Stéphanus. (*Voy.* les Commentaires sur les plaidoyers d'Isœus, par le chev. Jones dans ses œuvres, tom. III, in-4°, pag. 210-211.)

(1) *Hippocr. opp. cit.* Van der Linden, in-8°, tom. II, p. 911. — ibi. —

Ἔχει γὰρ φυσει τὸ ἀκόλαστον ἐν ἑαυτῇ.

vine, en laissant subsister la liberté qui en était la suite pour les femmes, bientôt vous verrez cette noble et touchante liberté dégénérer en une licence honteuse. Elles deviendront les instruments funestes d'une corruption universelle qui atteindra en peu de temps les parties vitales de l'état. Il tombera en pourriture, et sa gangreneuse décrépitude fera à la fois honte et horreur.

Un Turc, un Persan, qui assistent à un bal européen, croient rêver: ils ne comprennent rien à ces femmes,

Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, fidèles sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

C'est qu'ils ignorent la loi qui rend ce tumulte et ce mélange possibles. Celle même qui s'en écarte lui doit sa liberté. S'il pouvait y avoir sur ce point du *plus* et du *moins*, je dirais que les femmes sont plus redevables que nous au Christianisme. L'antipathie qu'il a pour l'esclavage (qu'il éteindra toujours doucement et infailliblement partout où il agira librement) tient surtout à elles: sachant trop combien il est aisé d'inspirer le vice, il veut au moins que personne n'ait droit de le commander (1).

---

(1) Il faut remarquer aussi que si le Christianisme protége la femme, elle, à son tour, a le privilége de protéger la loi

Enfin aucun législateur ne doit oublier cette maxime : *Avant d'effacer l'Evangile, il faut enfermer les femmes*, ou les accabler par des lois épouvantables, telles que celles de l'Inde. On a souvent célébré *la douceur* des Indous ; mais qu'on ne s'y trompe pas : hors de la loi qui a dit, BEATI MITES ! il n'y a point d'hommes *doux*. Ils pourront être *faibles, timides, poltrons*, jamais *doux*. Le poltron peut être cruel ; il l'est même assez souvent : l'homme *doux* ne l'est jamais. L'Inde en fournit un bel exemple. Sans parler des atrocités superstitieuses que je viens de citer, quelle terre sur le globe a vu plus de cruautés ?

Mais nous, qui pâlissons d'horreur à la seule idée des sacrifices humains et de l'anthropophagie, comment pourrions-nous être tout à la fois assez aveugles et assez ingrats pour ne pas reconnaître que nous ne devons ces sentiments qu'à la *loi d'amour* qui a veillé sur notre berceau ? Une illustre nation, parvenue au der-

---

protectrice à un point qui mérite beaucoup d'attention. On serait même tenté de croire que cette influence tient à quelque affinité secrète, à quelque loi *naturelle*. Nous voyons le salut commencer par une femme annoncée depuis l'origine des choses : dans toute l'histoire évangélique, les femmes jouent un rôle très remarquable ; et dans toutes les conquêtes célèbres du Christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme. Cela doit être, puisque.... Mais j'ai peur que cette note devienne trop longue.

nier degré de la civilisation et de l'urbanité, osa naguère, dans un accès de délire dont l'histoire ne présente pas un autre exemple, suspendre formellement cette loi : que vîmes-nous ? en un clin d'œil, les mœurs des Iroquois et des Algonquins ; les saintes lois de l'humanité foulées aux pieds ; le sang innocent couvrant les échafauds qui couvraient la France ; des hommes frisant et poudrant des têtes sanglantes, et la bouche même des femmes souillée de sang humain.

Voilà l'homme *naturel !* ce n'est pas qu'il ne porte en lui-même les germes inextinguibles de la vérité et de la vertu : les droits de sa naissance sont imprescriptibles ; mais sans une fécondation divine, ces germes n'écloront jamais, ou ne produiront que des êtres équivoques et malsains.

Il est temps de tirer des faits historiques les plus incontestables une conclusion qui ne l'est pas moins.

Nous savons par une expérience de quarante siècles, est-ce assez, *que partout où le vrai Dieu ne sera pas connu et servi, en vertu d'une révélation expresse, l'homme immolera toujours l'homme, et souvent le dévorera.*

Lucrèce, après nous avoir raconté le sacrifice d'Iphigénie (comme une histoire authentique, cela s'entend, puisqu'il en avait besoin), s'écriait d'un air triomphant :

> Tant la religion peut enfanter de maux !

Hélas ! il ne voyait que les abus, ainsi que tous ses successeurs, infiniment moins excusables que lui. Il ignorait que celui des sacrifices humains, tout énorme qu'il était, disparaissait devant les maux que produit

l'impiété absolue. Il ignorait, ou il ne voulait pas voir qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir même de religion entièrement fausse ; que celle de toutes les nations policées, telle qu'elle était à l'époque où il écrivait, n'en était pas moins le ciment de l'édifice politique, et que les dogmes d'Epicure étaient précisément sur le point, en la sapant, de saper du même coup l'ancienne constitution de Rome, pour lui substituer une atroce et interminable tyrannie.

Pour nous, heureux possesseurs de la vérité, ne commettons pas le crime de la méconnaître. Dieu a bien voulu *dissimuler quarante siècles* (1) ; mais depuis que de nouveaux siècles ont commencé pour l'homme, ce crime n'aurait plus d'excuse. En réfléchissant sur les maux produits par les fausses religions, bénissons, embrassons avec transport la vraie, qui a expliqué et justifié l'instinct religieux du genre humain, qui a dégagé ce sentiment universel des erreurs et des crimes qui le déshonoraient, et qui a *renouvelé la face de la terre*.

TANT LA RELIGION PEUT CORRIGER DE MAUX !

---

(1) Actes, XVII, 30. *Et tempora quidem hujus ignorantiæ despiciens Deus*, etc. ὑπεριδών. Arnaud, dans le nouveau Testament de Mons, traduit : *Dieu* étant en colère contre *ces temps d'ignorance*, etc. Et dans une note au bas de la page, il écrit : *Autrement, Dieu ayant laissé passer et comme dissimulé ; et*, suivant la lettre, *méprisé ces temps*, etc. — En effet, c'est tout à fait *autrement*.

C'est à peu près, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire, sans trop s'avancer, sur le principe caché des sacrifices, et surtout des sacrifices humains qui ont déshonoré toute la famille humaine. Je ne crois pas inutile maintenant de montrer, en finissant ce chapitre, de quelle manière la philosophie moderne a considéré le même sujet.

L'idée vulgaire qui se présente la première à l'esprit, et qui précède visiblement la réflexion, c'est celle d'un hommage ou d'une espèce de *présent* fait à la Divinité. *Les Dieux sont nos bienfaiteurs* (datores bonorum); *il est tout simple de leur offrir les prémices de ces mêmes biens que nous tenons d'eux*, de là les libations antiques et cette offrande des prémices qui ouvrait les repas (1).

Heyne, en expliquant ce vers d'Homère,

Du repas dans la flamme il jette les prémices (2),

trouve dans cette coutume l'origine des sacrifices : « Les anciens, dit-il, offrant aux dieux une partie de

---

(1) Cette portion de la nourriture, qui était séparée et brûlée en l'honneur des dieux, se nommait chez les Grecs Aparque (ἀπαρχὴ), et l'action même d'offrir ces sortes de prémices était exprimée par un verbe (ἀπάρχεσθαι) *aparquer* ou COMMENCER (par excellence).

(2) Ο δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς. (Iliad. IX, 220.) Odyss. XIV, 436, 446.

« leur nourriture, la chair des animaux dut s'y trou-
« ver comprise, *et le sacrifice*, ajoute-t-il, *envisagé de*
« *cette manière, n'a rien de choquant* (1). » Ces derniers mots, pour l'observer en passant, prouvent que cet habile homme voyait confusément dans l'idée générale du sacrifice quelque chose de plus profond que la simple offrande, et que cet autre point de vue le *choquait*.

Il ne s'agit point en effet uniquement de *présent*, *d'offrande*, de *prémices*, en un mot, d'un acte simple d'hommage et de reconnaissance, rendu, s'il est permis

(1) *Apparet (religiosum hunc ritum) peperisse sacrificiorum morem ; quippe quæ ex epulis domesticis ortum duxerunt, quum cibi vescendi pars resecta pro primitiis offerretur diis in focum conjicienda : hoc est* τὸ ἀπαρχεσθαι *nec est quòd* HIC *mos religiosus displiceat.* (Heyne, ad loc.)

Cette explication de Heyne ne me surprend pas ; car l'école protestante en général n'aime point les idées qui sortent du cercle matériel : elle s'en défie sans distinction, et semble les condamner en masse comme vaines et superstitieuses. J'avoue sans difficulté que sa doctrine peut nous être utile à nous-mêmes, jamais à la vérité comme aliment, mais quelquefois comme remède. Dans ce cas, néanmoins, je la crois certainement fausse, et je m'étonne que Bergier l'ait adoptée. ( *Traité hist. et dogm. de la vraie Relig.*, in-8°, tom. II, p. 303, 304 ; tom. VI, p. 296, 297, d'après Porphyre, *de Abstin.*, lib. II, cité, *ibid.* Ce savant apologiste *voyait* très bien : il semble seulement qu'ici il n'ait pas *regardé*.

de s'exprimer ainsi, à la *suzeraineté* divine ; car les hommes, dans cette supposition, auraient envoyé chercher à la boucherie les chairs qui devaient être offertes sur les autels : ils se seraient bornés à répéter en public, et avec la pompe convenable, cette même cérémonie qui ouvrait leurs repas domestiques.

Il s'agit de *sang;* il s'agit de l'*immolation* proprement dite ; il s'agit d'expliquer comment les hommes de tous les temps et de tous les lieux avaient pu s'accorder à croire qu'il y avait, non pas dans l'offrande des chairs (il faut bien observer ceci), mais dans *l'effusion du sang*, une vertu expiatrice utile à l'homme : voilà le problème, et il ne cède pas au premier coup d'œil (1).

Non-seulement les sacrifices ne furent point une simple extension des *aparques*, ou de l'offrande des prémi-

---

(1) Les Perses, au rapport de Strabon, se divisaient la chair des victimes, *et n'en réservaient rien pour les dieux.* (Τοῖς θεοῖς οὐδὲν ἀπονείμαντες μερος.) *Car*, disaient-ils, *Dieu n'a besoin que de l'âme de la victime* (c'est-à-dire du sang). Τῆς γὰρ ΨΥΧΗΣ, φασὶ, του ἱερεῖου δεῖσθαι τὸν θεὸν, ἄλλου δὲ οὐδενὸς. *Strabo, lib. XV, p.* 695, cité dans la dissertation de Cudwort, *de verâ notione cœnæ Domini*, cap. I, n° VII, à la fin de son livre célèbre : *Systema intellectuale universum.* Ce texte curieux réfute directement les idées de Heyne, et se trouve parfaitement d'accord avec les théories hébraïques, suivant lesquelles *l'effusion du sang constitue l'essence du sacrifice.* (Ibid. cap. II, n° IV.)

ces brûlées en commençant le repas ; mais ces *aparques* elles-mêmes ne furent très-évidemment que des espèces de *sacrifices diminués* ; comme nous pourrions transporter dans nos maisons certaines cérémonies religieuses, exécutées avec une pompe publique dans nos églises. On en demeurera d'accord pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir.

Hume, dans sa vilaine *Histoire naturelle de la Religion*, adopte cette même idée de Heyne, et il l'envenime à sa manière : « Un sacrifice, dit-il, est considéré « comme présent : or, pour donner une chose à Dieu, « il faut la détruire pour l'homme. S'agit-il d'un solide, « on le brûle ; d'un liquide, on le répand ; d'un ani- « mal, on le tue. L'homme, faute d'un meilleur moyen, « rêve qu'en se faisant du tort il fait du bien à Dieu ; « il croit au moins prouver de cette manière la sincé- « rité des sentiments d'amour et d'adoration dont il est « animé ; et c'est ainsi que notre dévotion mercenaire « se flatte de tromper Dieu après s'être trompée elle- « même (1). »

---

(1) *Hume's* Essays and Treatises on several subjects. — The natural History of Religion. Sect. IX ; London, 1758, in-4°, p. 511.

On peut remarquer dans ce morceau, considéré comme une formule générale, l'un des caractères les plus frappants de l'impiété : c'est le mépris de l'homme. Fille de l'orgueil, mère de l'orgueil, toujours ivre d'orgueil, et ne respirant que l'orgueil,

Mais toute cette acrimonie n'explique rien : elle rend même le problème plus difficile. Voltaire n'a pas manqué de s'exercer aussi sur le même sujet ; en prenant seulement l'idée générale du sacrifice comme une *donnée*, il s'occupe en particulier des sacrifices humains.

« On ne voyait, dit-il, dans les temples que des « étaux, des broches, des grils, des couteaux de cui- « sine, de longues fourchettes de fer, des *cuillers*, ou « des *cuillères* à pot (1), de grandes jarres pour mettre « la graisse, et tout ce qui peut inspirer le mépris et « l'horreur. Rien ne contribua plus à perpétuer cette « dureté et cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les « hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs « propres enfants. Mais les sacrifices de l'inquisition « dont nous avons tant parlé ont été cent fois plus abo- « minables : nous avons substitué des bourreaux aux « bouchers (2). »

---

l'impiété ne cesse cependant d'outrager la nature humaine, de la dégrader, d'envisager tout ce que l'homme a jamais fait et pensé, de l'envisager, dis-je, de la manière la plus humiliante pour lui, la plus propre à l'avilir et à le désespérer : et c'est ainsi que, sans y faire attention, elle met dans le jour le plus resplendissant le caractère opposé de la religion, qui emploie sans relâche l'humilité pour élever l'homme jusqu'à Dieu.

(1) Superbe observation, et précieuse surtout par l'à-propos.

(2) Voyez la note XII^e sur la tragédie décrépite de *Minos*.

Voltaire sans doute n'avait jamais mis le pied dans un temple antique ; la gravure même ne lui avait jamais fait connaître ces sortes d'édifices, s'il croyait que le temple, proprement dit, présentait le spectacle d'une boucherie et d'une cuisine. D'ailleurs, il ne faisait pas attention que ces grils, ces broches, ces longues fourchettes, ces *cuillers* ou ces *cuillères*, sont tout aussi à la mode qu'autrefois ; sans que jamais aucune mère de famille, et pas même les femmes des bouchers et des cuisiniers, soient le moins du monde tentées de mettre leurs enfants à la broche ou de les jeter dans la marmite. Chacun sent que cette espèce de dureté qui résulte de l'habitude de verser le sang des animaux, et qui peut tout au plus faciliter tel ou tel crime particulier, ne conduira jamais à l'immolation systématique de l'homme. On ne peut lire d'ailleurs sans étonnement ce mot d'ENFIN employé par Voltaire, comme si les sacrifices humains n'avaient été que le résultat tardif des sacrifices d'animaux, antérieurement usités depuis des siècles : rien n'est plus faux. *Toujours* et *partout* où le vrai Dieu n'a pas été connu et adoré, on a immolé l'homme ; les plus anciens monuments de l'histoire l'attestent, et la fable même y joint son témoignage, qui ne doit pas, à beaucoup près, être toujours rejeté. Or, pour expliquer ce grand phénomène, il ne suffit pas tout à fait de recourir *aux couteaux de cuisine et aux grandes fourchettes*.

Le morceau sur l'inquisition, qui termine la note, semble écrit dans un accès de délire. Quoi donc ! l'exécution légale d'un petit nombre d'hommes, ordonnée

par un tribunal légitime, en vertu d'une loi antérieure solennellement promulguée, et dont chaque victime était parfaitement libre d'éviter les dispositions, cette exécution, dis-je, est *cent fois plus abominable* que le forfait horrible d'un père et d'une mère qui portaient leur enfant sur les bras enflammés de Moloch ! Quel atroce délire ! quel oubli de toute raison, de toute justice, de toute pudeur ! La rage anti-religieuse le transporte au point qu'à la fin de cette belle tirade il ne sait exactement plus ce qu'il dit. *Nous avons*, dit-il, *substitué les bourreaux aux bouchers.* Il croyait donc n'avoir parlé que des sacrifices d'animaux, et il oubliait la phrase qu'il venait d'écrire sur les sacrifices d'hommes : autrement, que signifie cette opposition des *bouchers* aux bourreaux ? Les prêtres de l'antiquité, qui égorgeaient leurs semblables *avec un fer sacré*, étaient-ils donc moins *bourreaux* que les juges modernes qui les envoient à la mort en vertu d'une loi ?

Mais revenons au sujet principal : il n'y a rien de plus faible, comme on voit, que la raison alléguée par Voltaire pour expliquer l'origine des sacrifices humains. Cette simple conscience qu'on appelle *bon sens* suffit pour démontrer qu'il n'y a, dans cette explication, pas l'ombre de sagacité, ni de véritable connaissance de l'homme et de l'antiquité.

Ecoutons enfin Condillac, et voyons comment il s'y est pris pour expliquer l'origine des sacrifices humains à son prétendu ÉLÈVE, qui, pour le bonheur d'un peuple, ne voulut jamais se laisser *élever*.

« *On ne se contenta pas*, dit-il, *d'adresser aux dieux*

« *ses prières et ses vœux; on crut devoir leur offrir les* « *choses qu'on imagina leur être agréables*... des fruits, « des animaux, et DES HOMMES...... (1). »

Je me garderai bien de dire que ce morceau est digne d'un enfant; car il n'y a, Dieu merci, aucun enfant assez mauvais pour l'écrire. Quelle exécrable légèreté! Quel mépris de notre malheureuse espèce! Quelle rancune accusatrice contre son instinct le plus naturel et le plus sacré! Il m'est impossible d'exprimer à quel point Condillac révolte ici dans moi la conscience et le sentiment: c'est un des traits les plus odieux de cet odieux écrivain.

---

(1) Œuvres de Condillac; Paris, 1798, in-8°, tom. I, hist. anc., ch. XII, p. 98-99.

# CHAPITRE III

## THÉORIE CHRÉTIENNE DES SACRIFICES

Quelle vérité ne se trouve pas dans le Paganisme? Il est bien vrai qu'il y a plusieurs *dieux* et plusieurs *seigneurs*, tant dans le ciel que sur la terre (1), et que nous devons aspirer à l'amitié et à la faveur de ces *dieux* (2).

Mais il est vrai aussi qu'il n'y a qu'un seul Jupiter, qui est le dieu suprême, le dieu qui est le premier (3),

(1) *Car, encore qu'il y en ait qui soient appelés dieux tant dans le ciel que sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs seigneurs, cependant*, etc., etc. (Saint Paul aux Corinthiens, I, c. VIII, 5, 6; II Thess. II, 4.)

(2) Saint Augustin, de Civ. Dei, VIII, 25.

(3) *Ad cultum divinitatis obeundum, satis est nobis Deus primus.* (Arnob., adv. gent., III.)

qui est le très-grand (1) ; *la nature meilleure* qui surpasse toutes les autres natures, même divines (2) ; *le quoi que ce soit* qui n'a rien au-dessus de lui (3) ; le dieu non-seulement *Dieu*, mais TOUT A FAIT DIEU (4) ; le moteur de l'univers (5) ; le père, le roi, l'*empereur* (6) ; le dieu des dieux et des hommes (7) ; le père tout-puissant (8).

Il est bien vrai encore que *Jupiter* ne saurait être adoré convenablement qu'avec *Pallas* et *Junon ;* le culte

---

(1) *Deo qui est maximus.* (Inscript. sur une lampe antique du Musée de Passeri. *Antichità di Ercolano.* Napoli, 17 vol. in-fol., t. VIII, p. 264.)

(2) *Melior naturâ.* (Ovid., Métam. I, 21.) *Numen ubi est, ubi Di? (Id.* Her. XII, 119.) Προς Διος καὶ Θεῶν. (*Demost., pro Cor.* Οἱ Θεοί δέ εἰσονται καὶ τὸ Δαιμόνιον (*Id. de falsâ leg.* 68.)

(3) *Deum summum, illud quidquid est summum.* (Plin. Hist. nat. II, 4.)

(4) *Principem et* MAXIMÈ DEUM. (Lact. ethn. ad Stat. Theb., IV, 516, cité dans la biblioth. lat. de Fabricius.)

(5) *Rector orbis terrarum.* (Sen. ap. Lact., div. just. 1, 4.)

(6) *Imperator divûm atque hominum.* (Plaut., in Rud., prol., v, 11.)

(7) *Deorum omnium Deus.* (Sen., ubi suprà.) Θεός ὁ Θεῶν Ζευς. *Deus deorum Jupiter.* (Plat. in Crit., Opp., tom. X, pag. 66.) *Deus deorum.* (Ps. LXXXIII, 7.) *Deus noster præ omnibus diis.* (*Ibid.* CXXXIV, 5.) *Deus magnus super omnes deos.* (*Ibid.* XCIV, 3.) Ἐπὶ πᾶσι Θεός. (*Plat., Orig., passim.*)

(8) *Pater omnipotens.* (Virg., Æn., 1, 65 ; X, 2, etc.)

de ces trois puissances étant de sa nature indivisible (1).

Il est bien vrai *que si nous raisonnons sagement sur le Dieu, chef des choses présentes et futures, et sur le Seigneur, père du chef et de la cause, nous y verrons clair autant qu'il est donné à l'homme le plus heureusement doué* (2).

Il est bien vrai que Platon, qui a dit ce qui précède, ne saurait être corrigé qu'avec respect lorsqu'il dit ailleurs : *Que le grand roi étant au milieu des choses, et toutes choses ayant été faites pour lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien, le second roi est cependant au milieu des secondes choses, et le troisième au milieu des troisièmes* (3), *ce qui toutefois ne devait point s'écrire d'une*

---

(1) *Jupiter sine contubernio conjugis filiæque coli non solet.* (Lact., div. instit.)

(2) Τόν τῶν πάντων Θεὸν ἡγεμόνα τῶν τὲ ὄντων καὶ τῶν μελλόντων, τοῦ τε ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα κύριον... ἄν ὀρθῶς ὄντως φιλοσοφῶμεν, εἰσόμεθα πάντες σαφῶς, εἰς δύναμιν ἀνθρώπων εὐδαιμόνων. (*Plat., epist. VI, ad Herm. Erast. et Corisc., Opp.*, tom. XI, p. 92.) — En effet, comment connaître l'un sans l'autre ? (*Tertull., De an., cap.* 1.)

(3) Περί τὸν πάντων βασιλέα πάντ' ἐστι, καὶ εκείνου ἕνεκα πάντα, καὶ ἐκείνος αἴτιον ἅπαντων τῶν καλῶν, δεύτερονδε περὶ δεύτερα, καὶ τρῖτον περὶ τὰ τρίτα. (*Ejusd. epist. II, ad Dyonis.*, ibid.., tom. XI, p. 69 ; *et apud Euseb. Præp. evang.*, XI.)

Celui qui serait curieux de savoir ce qui a été dit sur ce texte pourra consulter *Orig., de princ.*, lib. I, cap. 3, nº 5,

*manière plus claire, afin que l'écrit venant à se perdre, par quelque cas de mer ou de terre, celui qui l'aurait trouvé n'y comprît rien* (1).

Il est bien vrai que *Minerve* est sortie du cerveau de *Jupiter* (2). Il est bien vrai que *Vénus* était sortie primitivement *de l'eau* (3) ; qu'elle y rentra à l'époque de

---

opp. edit. Ruæi, in-fol., tom. IV, p. 62. — *Huet, in Origen.*, ibid., lib. II, cap. 2, n. 27-28 ; et les notes de La Rue, p. 63, 135. — *Clem. Alex.* tom. V, p. 598, édit. Paris. — *Athenag. leg. pro Christ. Oxoniæ, ex theatro Seldon*, in-8°, 1706, *curis* Dechair, p. 93, n. XXI, in not. Il est bien singulier que Huet ni son savant commentateur n'aient point cité le passage de Platon, dont celui d'Origène est un commentaire remarquable. Voici ce dernier texte tel que Photius nous l'a conservé en original. (Cod. VIII.) Διήκειν μὲν τὸν πατέρα διὰ πάντων τῶν ὄντων · τὸν δὲ υἷον μεχρὶ τῶν λογικων μόνων, τὸ δὲ πνεῦμα μεχρὶ μόνων τῶν σεσωσμένων, c'est-à-dire, *le Père embrasse tout ce qui existe; le Fils est borné aux seuls êtres intelligents, et l'Esprit aux seuls élus.*

(1) Φραστέον δὲ σοὶ δι' αἰνιγμῶν, ἵν' ἄν τί ἡ δέλτος ἢ πόντου ἢ γῆς ἐν τύχαις πάθη, ὁ ἀνάγνους μὴ γνῶ. (*Plat. ubi sup.*)

(2) Télémaque, liv. VIII. *Il chanta d'abord*, etc.

(3) En mémoire de cette naissance, les anciens avaient établi une cérémonie pour attester à perpétuité *que tout accroissement dans les êtres organisés vient de l'eau.* — ἐξ ὕδατος πάντων αὔξησις. *Voy.* le Scoliaste sur le cent quarante-cinquième vers de la quatrième Pythique de Pindare. Suivant l'antique doctrine des *Vedas*, Brahma (*qui est l'esprit de Dieu*) *était porté sur les eaux* au commencement des choses, dans une

ce déluge durant lequel *tout devint mer et la mer fut sans rives* (1), et qu'elle s'endormit alors au fond des eaux (2); si l'on ajoute qu'elle en ressortit ensuite sous la forme d'une colombe, devenue fameuse dans tout l'Orient (3), ce n'est pas une grande erreur.

Il est bien vrai que chaque homme a son *génie conducteur* et *initiateur*, qui le guide à travers les mystères de la vie (4).

---

feuille de lotus; et la puissance sensible prit son origine dans l'eau. (*Williams Jones, dans les* Recherches asiatiques, *Diss. sur les dieux de la Grèce et d'Italie*, tom. I.) — *M. Colebroke, ibid.*, tom. VIII, p. 403, note. — La physique moderne est d'accord. Voy. *Black's Lectures on Chemistry*, in-4°, tom. I, p. 245. — *Lettres physiques et morales*, etc., par M. de Luc; in-8°, tom. I, p. 112, etc., etc.

(1) Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.

(Ovid., Mètam.)

(2) *Voyez* la dissertation sur le mont Caucase, par F. R. Wilford (*dans les Rech. Asiat.* tom. VII, p. 522-23).

(3) Ainsi l'on ne peut être surpris que les hommes se fussent accordés à reconnaître la colombe pour *l'oiseau de Vénus;* rien n'est faux dans le Paganisme, mais tout est corrompu.

(4) Μυσταγωγὸς τοῦ βίου ἀγαθὸς. (Men. ap. Plut., *De tranq. an.*) *Ces génies habitent la terre par l'ordre de Jupiter, pour y être les bienfaisants gardiens des bienheureux mortels* (Hésiod.); mais sans cesser néanmoins de voir celui qui les a envoyés. (Matth. XVIII, 10.) *Lors* donc *que nous avons fer-*

Il est bien vrai qu'*Hercule* ne peut monter sur l'*Olympe* et y épouser *Hébé*, qu'après avoir consumé par le feu sur le mont *Æta* tout ce qu'il avait d'*humain* (1).

Il est bien vrai que *Neptune* commande aux *vents* et à la *mer*, et qu'il leur fait peur (2).

---

*mé la porte et amené l'obscurité dans nos appartements, souvenons-nous de ne jamais dire* (qu'il est nuit et) *que nous sommes seuls; car* DIEU ET NOTRE ANGE *sont avec nous; et pour nous voir ils n'ont pas besoin de lumière.* (Epist., Arr., dissert. I, 14.) Bacon, dans un ouvrage passablement suspect, met au nombre des *paradoxes* ou des contradictions *apparentes* du Christianisme : *Que nous ne demandions rien aux anges et que nous ne leur rendions grâce de rien, tout en croyant que nous leur devons beaucoup.* (*Christian paradoxes*, etc., etc. *Works*, tom. II, p. 494.) Cette contradiction qui n'est pas du tout *apparente*, ne se trouve pas dans le Christianisme *total.*

(1) . . . . . Quodcumque fuit populabile flammæ
Mulciber abstulerat; nec cognoscenda remansit
Herculis effigies; nec quidquam ab origine ductum
Matris habet; tantùmque Jovis vestigia servat.
(Ovid., Mét., IX, 202, seqq.)

(2) « Des deux points opposés du ciel il appelle à lui les vents : « Comment donc, leur dit-il, avez-vous pu vous confier en ce que « vous êtes, assez pour oser ainsi troubler la terre et les mers, et « soulever ces vagues énormes, sans vous rappeler ma puis- « sance ? pour prix d'une telle audace, je devrais vous... Mais « il faut avant tout tranquilliser les flots; une autre fois vous « ne me braverez point impunément. Partez sans délai; allez

Il est bien vrai que *les dieux* se nourrissent de *nectar* et d'ambroisie (1).

Il est bien vrai que les *héros* qui ont bien mérité de l'humanité, les *fondateurs* surtout et les *législateurs*, ont droit d'être déclarés *dieux* par la puissance légitime (2).

---

« dire à votre maître que l'empire des mers n'est point à lui : « le sort a mis dans mes mains le trident redoutable. Eole ha- « bite le palais des vents, au milieu des rochers sourcilleux : « qu'il s'agite dans ces retraites ! qu'il règne dans ces vastes « prisons ! » Il dit, et déjà la tempête a cessé : Neptune dissipe les nuages amoncelés, laisse briller le soleil, et promène son char léger sur la surface aplanie des eaux. (Virg., Æn. I, 136, seqq.)

*Alors il menaça les vents et dit à la mer* : Tais-toi !... et *tout de suite il se fit un calme profond.* (Marc, IV, 39.—Luc, VIII, 24. — Matth. VIII, 26.)

On voit ici la différence de la vérité et de la fable : la première fait *parler* Dieu ; la seconde le fait *discourir* ; mais c'est toujours, comme on le verra plus bas, quelque chose de *différemment semblable.*

(1) « Je suis l'ange Raphaël... ; il vous a paru que je bu- « vais et que je mangeais avec vous ; mais pour moi je me « nourris d'une viande invisible et d'un breuvage qui ne peut « être vu des hommes. » (Tobie, XII, 15, 19.)

(2) L'*apothéose* d'un souverain dans l'antiquité païenne et la *canonisation* d'un *héros* du Christianisme dans l'Eglise ne diffèrent, suivant l'expression déjà employée, que comme des puissances négatives et positives. D'un côté sont l'erreur et la corruption ; de l'autre, la vérité et la sainteté : mais tout part

Il est bien vrai que, lorsqu'un homme est malade, il faut tâcher d'*enchanter* doucement le mal par des *paroles puissantes*, sans négliger néanmoins aucun moyen de la médecine matérielle (1).

---

du même principe ; car l'erreur, encore une fois, ne peut être que la vérité corrompue, c'est-à-dire une pensée procédant d'un principe intelligent plus ou moins dégradé, mais qui ne saurait cependant agir que suivant son essence, ou, si l'on veut, suivant ses idées naturelles ou innées. *Totum propè cœlum nonne humano genere completum est ?* Cic. *Tusc. Quæst.* I, 13. — Oui, vraiment ; c'est sa destinée. La chose n'est plus susceptible de doute ni de plaisanteries. Mais pourquoi n'y aurait-il pas de distinction pour les *héros ?*

Quant à ceux qui s'obstineraient à voir ici comme ailleurs des méditations raisonnées, il n'y a plus rien à leur dire : Attendons le réveil !

(1) . . . . . . . . Τοὺς μὲν μαλακαῖς
'Επαοιδαῖς ἀμφέπων ;
Τοὺς δὲ προσανέα πί —
Νοντας, ἤ γυίοις περιάπτων πάντοθεν
Φαρμακα, τοὺς δὲ τομαῖς ἔστασεν ὀρθους.
(Pind., Pyth. III, 91-95.)

*Locus classicus de medicinâ veterum.* (Heyne, ad loc. v. *Pindari carm.*, Gottingæ, 1798, tom. I, p. 241.)

Serait-il permis, sans manquer de respect à la mémoire d'un aussi savant homme, d'observer qu'il semble s'être trompé en voyant dans les vers 94 et 95, les *amulettes ;* car il paraît que Pindare, dans cet endroit, parle tout simplement des applications, des fomentations, des *topiques*, en un mot : mais j'ose à peine avoir raison contre Heyne.

Il est bien vrai que la médecine et la *divination* sont très-proches parentes (1).

Il est bien vrai que *les dieux* sont venus quelquefois s'asseoir à la table des hommes justes, et que d'autres fois ils sont venus sur la terre pour explorer les crimes de ces mêmes hommes (2).

---

(1) Ἰητρικὴ δὲ καὶ μαντικὴ καὶ πάνυ συγγενὲς ἐισί. (*Hippocr. Epist. ad Philop.*, opp. tom. II, p. 896.) « Car « sans le secours d'Esculape, qui tenait ces secrets de son pè- « re, jamais les hommes n'auraient pu inventer les remèdes. » (*Ibid.* p. 966.) La médecine a placé ses premiers inventeurs dans le ciel, et aujourd'hui encore on demande de tous côtés des remèdes aux oracles. (Plin. *Hist. nat.* XXIX, 1.) Ce qui ne doit point étonner, puisque « c'est le Très-Haut qui a créé « le médecin, et c'est lui qui guérit par les médecins.... C'est « lui qui a produit de la terre tout ce qui guérit.... ; qui a fait « connaître aux hommes les remèdes et qui s'en sert pour « apaiser les douleurs.... Priez le Seigneur.... ; détournez- « vous du péché... ; purifiez votre cœur... Ensuite appelez le « médecin ; car c'est le Seigneur qui l'a créé.» (*Eccli.* XXXVIII, 1, 2, 4, 6, 7, 10, 12.)

(2) Ils sont finis ces jours où les esprits célestes
Remplissaient ici-bas leurs messages divins ;
Où l'ange, hôte indulgent du premier des humains,
L'entretenait du ciel, des grandeurs de son Maître ;
Quelquefois s'asseyait à sa table champêtre,
Oubliant pour ses fruits le doux nectar des cieux.

(Milton, trad. par M. Delille. P. P. IX, 1, seqq.)

C'est une élégante paraphrase d'Hésiode, cité lui-même par

Il est bien vrai que les nations et les villes ont des *patrons*, et, qu'en général, *Jupiter* exécute une infinité de choses dans ce monde par le ministère des *génies* (1).

Il est bien vrai que les éléments mêmes, qui sont des

---

Origène comme rendant témoignage à la vérité. (*Adv. Cels.* tom. I, opp. IV, nº 76, p. 563.)

> Ξυναὶ γὰρ τότε δαῖτες ἔσαν, ξυνοὶ τὲ θοῶκοι
> Ἀθανατοῖσι θεοῖσι κατὰ θνητοῖς τ' ἀνθρώποις.

(Gen. XVIII, XIX. Ovid. Métam. I, 210, seqq.)

(1) *Constat omnes urbes in alicujus Dei esse tutelâ*, etc. (Macrob., Sat. III, 9.) *Quemadmodum veteres Pagani tutelaria sua numina habuerunt regnorum, provinciarum et civitum* (Dî quibus imperium steterat), *ita romana Ecclesia suos habet tutelares sanctos*, etc. (Henr. Morus, opp. theol., p. 665.)

Exod. XIII ; Dan. X, 13, 20, 21 ; XII, 1. Apoc. VIII, 3 ; XIV, 18 ; XVI, 5. Huet, *Dem. evang.* prop. VII, nº 9. Saint Aug., *De Civ. Dei*, VII, 30.

Saint Augustin dit que Dieu exerçait sa juridiction sur les Gentils par le ministère des anges, et ce sentiment est fondé sur plusieurs textes de l'Ecriture. (*Berthier sur les Psaumes*, Ps. CXXXIV, 4, tom. V, p. 363.) — « Mais ceux qui, par une « grossière imagination (*en effet il n'y en a pas de plus « grossière*), croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'il donne à « ses anges et à ses saints..., ne prendront-ils jamais le droit « esprit de l'Ecriture, etc. ? » (Bossuet, *Préf. sur l'expl. de l'Apoc.*, nº XXVII.) *Voy.* les *Pensées de Leibnitz*, tom. II, p. 54, 66.

empires, sont présidés, comme les empires, par certaitaines *divinités* (1).

Il est bien vrai que les *princes des peuples* sont appelés au conseil du Dieu d'Abraham, parce que *les puissants* dieux *de la terre* sont bien plus importants qu'on ne le croit (2).

Mais il est vrai aussi que « parmi tous ces *dieux*, il

---

(1) Quand je vois dans les Prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Evangile même, *cet ange des Perses*, *cet ange des Grecs*, *cet ange des Juifs*, *l'ange des petits enfants*, *qui en prend la défense*...; *l'ange des eaux*, *l'ange du feu*, etc., je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges : je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux Païens de distribuer les divinités dans les élémens et dans les royaumes pour y présider : *car toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse* (Bossuet, *ibid.*) *et dont elle n'est qu'une vicieuse imitation.* (Massillon, *Vér. de la rel.*, 1er point.)

(2) Quæ *Pater* ut summâ vidit Saturnius arce,
Ingemit et referens fœdæ convivia mensæ,
Ingentes, animo et dignas Jove concipit iras.
Conciliumque vocat : tenuit mora nulla vocatos...,
Dextrâ lævâque deorum
Atria *nobilium* valvis celebrantur apertis....
Ergo ubi marmoreo Superi sedère recessu,
Celsior ipse loco, etc.
(Ovid., Métam. II.)

*Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham : quoniam dii fortes terræ vehementer elevati sunt.* (Ps. XLVI, 10.)

« n'en est pas un qui puisse se comparer au SEIGNEUR,
« et dont les œuvres approchent des siennes.

« Puisque le ciel ne renferme rien de semblable à « lui, *que parmi les fils de Dieu, Dieu même n'a point* « *d'égal*; et que, d'ailleurs, il est le seul qui opère « des miracles » (1).

Comment donc ne pas croire que le Paganisme n'a pu se tromper sur une idée aussi universelle et aussi fondamentale que celle des sacrifices, c'est-à-dire *de la rédemption par le sang?* Le genre humain ne pouvait deviner le sang dont il avait besoin. Quel homme livré à lui-même pouvait soupçonner l'immensité de la chute et l'immensité de l'amour réparateur? Cependant tout peuple, en confessant plus ou moins clairement cette chute, confessait aussi le besoin et la nature du remède.

Telle a été constamment la croyance de tous les hommes. Elle s'est modifiée dans la pratique, suivant le caractère des peuples et des cultes; mais le principe paraît toujours. On trouve spécialement toutes les nations d'accord sur l'efficacité merveilleuse du sacrifice volontaire de l'innocence qui se dévoue elle-même à la divinité comme une victime propitiatoire. Toujours les

---

(1) *Non est similis tuî in diis*, DOMINE; *et non est secundùm opera tua.* (Ps. LXXXV, 8.)

*Quis in nubibus* (sur l'Olympe) *æquabitur Domino; similis erit Deo in filiis Dei?* (Ps. LXXXVIII, 7.)

*Qui facit mirabilia solus.* (Ps. LXXI, 18.)

hommes ont attaché un prix infini à cette soumission du juste qui accepte les souffrances ; c'est par ce motif que Sénèque, après avoir prononcé son fameux mot : *Ecce par Deo dignum ! vir fortis cum malâ fortunâ compositus* (1), ajoute tout de suite : UTIQUE SI ET PROVOCAVIT (2).

Lorsque les féroces geôliers de Louis XVI, prisonnier au temple, lui refusèrent un rasoir, le fidèle serviteur qui nous a transmis l'histoire intéressante de cette longue et affreuse captivité lui dit : *Sire, présentez-vous à la convention nationale avec cette longue barbe, afin que le peuple voie comment vous êtes traité.*

Le roi répondit : JE NE DOIS POINT CHERCHER A INTÉRESSER SUR MON SORT (3).

Qu'est-ce donc qui se passait dans ce cœur si pur, si soumis, si préparé ? L'auguste martyr semble craindre d'échapper au sacrifice, ou de rendre la victime moins parfaite : quelle acceptation ! et que n'aura-t-elle pas mérité !

On pourrait sur ce point invoquer l'expérience à l'appui de la théorie et de la tradition ; car les changements

---

(1) *Voyez le grand homme aux prises avec l'infortune ! ces deux* lutteurs *sont dignes d'occuper les regards de Dieu.* (Sen. *De Provid.*, II.)

(2) *Du moins si le grand homme a provoqué le combat.* (Ibid.)

(3) *Voy.* la Relation de M. Cléri. Londres, Baylis, 1793 ; in-8°, pag. 175.

les plus heureux qui s'opèrent parmi les nations sont presque toujours achetés par de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime. Le sang de Lucrèce chassa les Tarquins, et celui de Virginie chassa les Décemvirs. Lorsque deux partis se heurtent dans une révolution, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires.

Si l'histoire des familles était connue comme celle des nations, elle fournirait une foule d'observations du même genre : on pourrait fort bien découvrir, par exemple, que les familles les plus durables sont celles qui ont perdu le plus d'individus à la guerre. Un ancien aurait dit : « A la terre, à l'enfer, ces victimes suffi- « sent (1). » Des hommes plus instruits pourraient dire : *Le juste qui donne sa vie en sacrifice verra une longue postérité* (2).

Et la guerre, sujet inépuisable de réflexions, montrerait encore la même vérité, sous une autre face ; les annales de tous les peuples n'ayant qu'un cri pour nous montrer comment ce fléau terrible sévit toujours avec une violence rigoureusement proportionnelle aux vices des nations, de manière que, lorsqu'il y a *débordement*

---

(1) *Sufficiunt Dîs infernis terræque parenti.* (Juv. Sat. VIII, 257.)

(2) *Qui iniquitatem non fecerit.... si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.* (Is. LIII, 9, 10.)

*de crimes*, il y a toujours *débordement de sang.* — *Sine sanguine non fit remissio* (1).

La rédemption, comme on l'a dit dans les *Entretiens*, est une idée universelle. Toujours et partout on a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable (*utique si et provocavit*) ; mais le Christianisme a rectifié cette idée et mille autres qui, même dans leur état négatif, lui avaient rendu d'avance le témoignage le plus décisif. Sous l'empire de cette loi divine, le juste (qui ne croit jamais l'être) essaie cependant de s'approcher de son modèle par le côté douloureux. Il s'examine, il se purifie, il fait sur lui-même des efforts qui semblent passer l'humanité, pour obtenir enfin la grâce de pouvoir *restituer ce qu'il n'a pas volé* (2).

Mais le Christianisme, en certifiant le dogme, ne l'explique point, du moins publiquement, et nous voyons que les racines secrètes de cette théorie occupèrent beaucoup les premiers *initiés* du Christianisme.

Origène surtout doit être entendu sur ce sujet intéressant, qu'il avait beaucoup médité. C'était son opinion bien connue : « Que le sang répandu sur le Calvaire « n'avait pas été seulement utile aux hommes, mais aux « anges, aux astres, et à tous les êtres créés (3) ; ce

---

(1) *Sans effusion de sang, nulle rémission de péchés.* (Hebr. IX, 22.)

(2) *Quæ non rapui, tunc exsolvebam* (Ps. LXVIII, 8.)

(3) *Sequitur placitum aliud Origenis de morte Christi*

« qui ne paraîtra pas surprenant à celui qui se rappel« lera ce que saint Paul a dit : « *Qu'il a plu à Dieu de « réconcilier toutes choses par celui qui est le principe « de la vie, et le premier-né entre les morts, ayant « pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix, tant « ce qui est en la terre que ce qui est au ciel* (1). » Et si toutes les créatures *gémissent* (2), suivant la profonde doctrine du même apôtre, pourquoi ne devaient-elles pas être toutes *consolées ?* Le grand et saint adversaire d'Origène nous atteste qu'au commencement du Ve siècle de l'Eglise, c'était encore une opinion reçue *que la rédemption appartenait au ciel autant qu'à la*

---

*non hominibus solùm utili, sed angelis etiam et sideribus ac rebus creatis quibuscumque.* (P. D. Huetti Origen., lib. II, cap. II, quæst. 3, n° 20. — *Orig. opp. tom. IV, p.* 149.)

(1) Coloss. I, 20. Ephes. I, 10. — Paley, dans ses *Horæ Paulinæ* (London, 1790, in-8°, p. 212.), observe que ces deux textes sont trèsremarquables, vu que cette réunion des choses divines et humaines est un sentiment très singulier et qu'on ne trouvera point ailleurs que dans ces deux épîtres : *A very singular sentiment and found no where else but in these two epistles.* Si ce mot *ailleurs* se rapporte aux épitres canoniques, l'assertion n'est pas exacte, *puisque ce sentiment très singulier* se retrouve expressément dans l'épître aux Hébreux, IX, 23. Si le mot a toute sa latitude, on voit que Paley s'est trompé encore davantage.

(2) Rom., VIII, 22.

*terre* (1), et saint Chrysostôme ne doutait pas que le même sacrifice, continué jusqu'à la fin des temps, et célébré chaque jour par les ministres légitimes, n'opérât de même *pour tout l'univers* (2).

C'est dans cette immense latitude qu'Origène envisageait l'effet du grand sacrifice. « Mais que cette théorie, « dit-il, tienne à des mystères célestes, c'est ce que l'a« pôtre nous déclare lui-même lorsqu'il nous dit : *Qu'il « était nécessaire que ce qui n'était que figure des choses « célestes, fût purifié par le sang des animaux ; mais que* « les célestes mêmes *le fussent par des victimes plus « excellentes que les premières* (3). Contemplez l'expia« tion *de tout le monde*, c'est-à-dire des régions céles« tes, terrestres et inférieures, et voyez de combien de « victimes elles avaient besoin !... Mais l'*agneau* seul a « pu ôter les péchés de tout le monde, etc., etc. (4). »

---

(1) *Crux Salvatoris non solùm ea quæ in terrâ, sed etiam ea quæ in cœlis erant pacasse* PERHIBENTUR. (D. Hieron. Epist. LIX, ad Avitum, c. I, v. 22.)

(2) Nous sacrifions pour le bien de la terre, de la mer et de tout l'univers. (Saint Chrysost. *Hom. LXX, in Joh.*) Et saint François de Sales ayant dit « que Jésus-Christ avait souffert « principalement pour les hommes, *et en partie pour les « anges ;* » on voit (sans examiner précisément ce qu'il a voulu dire) qu'il ne bornait point l'effet de la rédemption aux limites de notre planète. (Voy. les *Lettres de saint François de Sales*, liv. V, p. 38-39.)

(3) Hebr. IX, 23.

(4) Orig. *Hom. XXIX, in Num.*

Au reste quoique Origène ait été un *grand auteur*, un *grand homme, et l'un des sublimes théologiens* (1) qui aient jamais illustré l'Eglise, je n'entends pas cependant défendre chaque ligne de ses écrits ; c'est assez pour moi de chanter avec l'Eglise romaine :

Et la terre, et la mer, et les astres eux-mêmes,
Tous les êtres enfin sont lavés par ce sang (2).

Sur quoi je ne puis assez m'étonner des scrupules étranges de certains théologiens qui se refusent à l'hypothèse de la pluralité des mondes, de peur qu'elle n'ébranle le dogme de la rédemption (3) ; c'est-à-dire que, suivant eux, nous devons croire que l'homme voyageant dans l'espace sur sa triste planète, misérablement *gênée* entre *Mars* et *Venus* (4), est le seul être intelligent du système, et que les autres planètes ne

---

(1) Bossuet, *Préf. sur l'explication de l'Apoc.*, num. XXVII, XXIX.

(2) Terra, pontus, astra, mundus,
Hoc lavantur sanguine (flumine).

(*Hymne des Laudes du dimanche de la Passion.*)

(3) On en trouvera un exemple remarquable dans les notes dont l'illustre cardinal Gerdil crut devoir honorer le dernier poëme de son collègue, le cardinal de Bernis.

(4) Nam Venerem Martemque inter natura locavit,
Et nimiùm, ah ! miseros, spatiis conclusit iniquis.

(*Boscowitch, De Sol. et lun. defect.* lib. I.)

sont que des globes *sans vie et sans beauté* (1) que le Créateur a lancés dans l'espace pour s'amuser apparemment comme un joueur de boules. Non, jamais une pensée plus mesquine ne s'est présentée à l'esprit humain ! Démocrite disait jadis dans une conversation célèbre : *O mon cher ami ! gardez-vous bien de rapetisser bassement dans votre esprit la nature, qui est si grande* (2). Nous serions bien inexcusables si nous ne profitions pas de cet avis, nous qui vivons au sein de la lumière, et qui pouvons contempler à sa clarté la suprême intelligence, à la place de ce vain fantôme de *nature*. Ne rapetissons pas misérablement l'Etre infini en posant des bornes ridicules à sa puissance et à son amour. Y a-t-il quelque chose de plus certain que cette proposition : *tout a été fait* par et pour l'*intelligence ?* Un système planétaire peut-il être autre chose qu'un système d'intelligences, et chaque planète en particulier peut-elle être autre chose que le séjour d'une de ces familles ? Qu'y a-t-il donc de commun entre la matière et Dieu ? *la poussière le connaît-elle* (3) ? Si les habitants des autres planètes ne sont pas coupables ainsi que nous, ils n'ont pas besoin du même remède ; et si,

---

(1) *Inanes et vacuæ.* (Gen. I, 2.)

(2) Μηδαμῶς ὦ εταῖρε κατασμικρολογεῖ πλουσίην τὴν φύσιν ἐοῦσαν. (*Voy.* la lettre d'Hippocrate à Damagète ; Hipp. opp. t. II, p. 918-19.) Il ne s'agit point ici de l'authenticité de ces lettres.

(3) *Numquid confitebitur tibi pulvis ?* (Ps. XXIX, 10.)

au contraire, le même remède leur est nécessaire, ces théologiens dont je parlais tout à l'heure ont-ils donc peur que la vertu du sacrifice qui nous a sauvés ne puisse s'élever jusqu'à la lune? Le coup d'œil d'Origène est bien plus pénétrant et plus *compréhensif*, lorsqu'il dit: *L'autel était à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers* (1).

Il ne se croit point permis cependant de publier tout ce qu'il savait sur ce point: « Pour parler, dit-il, de « cette victime de la loi de grâce offerte par Jésus-« Christ, et pour faire comprendre une vérité qui passe « l'intelligence humaine, il ne faudrait rien moins qu'un « homme *parfait*, exercé à juger le bien et le mal, et « qui fût en droit de dire par un pur mouvement de « la vérité: Nous prêchons la sagesse aux PARFAITS (2). « Celui dont saint Jean a dit: *Voilà l'agneau de Dieu « qui ôte les péchés du monde*..... a servi d'expiation, « selon certaines lois mystérieuses de l'univers, ayant « bien voulu se soumettre à la mort en vertu de l'a-« mour qu'il a pour les hommes, et nous racheter un « jour par son sang des mains de celui qui nous avait « séduits, et auquel nous nous étions *vendus par le « péché* (3). »

(1) Orig., Hom. I, in Lévit. nº 3.

(2) I. Cor. II, 6.

(3) *Rom. VII*, 14. — *Orig. opp., tom. IV. Comment. in Evang. Joh.* Tom. VI, cap. XXXII, XXXVI, p. 151, 153.

De cette rédemption générale, opérée par le grand sacrifice, Origène passe à ces rédemptions particulières qu'on pourrait appeler *diminuées*, mais qui tiennent toujours au même principe. « D'autres victimes, dit-il, « se rapprochent de celle-là.... je veux parler des gé- « néreux martyrs qui ont aussi donné leur sang : *mais* « *où est le sage pour comprendre ces merveilles* ; *et qui* « *a de l'intelligence pour les pénétrer* (1)? Il faut des « recherches profondes pour se former une idée, même « très-imparfaite, de la loi en vertu de laquelle ces sor- « tes de victimes purifient ceux pour qui elles sont « offertes (2).... Un vain simulacre de cruauté voudrait « s'attacher à l'Etre auquel on les offre pour le salut des « hommes ; mais un esprit élevé et vigoureux sait re- « pousser les objections qu'on élève contre la Provi- « dence, *sans exposer néanmoins les derniers secrets* (3) : « car les jugements de Dieu sont bien profonds ; il est « bien difficile de les expliquer ; et nombre d'âmes fai- « bles y ont trouvé une occasion de chute : mais enfin

---

(1) Osée, XIV, 10.

(2) *Les martyrs administrent la rémission des péchés ; leur martyre, à l'exemple de celui de Jésus-Christ, est un baptême où les péchés de plusieurs sont expiés ; et nous pouvons en quelque sorte être rachetés par le sang précieux des martyrs, comme par le sang précieux de Jésus-Christ.* (Bossuet, *Médit..pour le temps du jubilé, cinquième point ;* d'après ce même Origène, dans *l'Exhortation au martyre.*)

(3) Ως ἀπιοῤῥητοτέρων ὄντων χαὶ ὑπερ ἀνθρωπίνην φύσιν. (*Ibid.*)

« comme il passe pour constant parmi les nations qu'un « grand nombre d'hommes se sont livrés volontaire- « ment à la mort pour le salut commun, dans les cas, « par exemple, d'épidémies pestilentielles (1), et que « l'efficacité de ces dévouements a été reconnue sur la « foi même des Ecritures par ce fidèle Clément, à qui « saint Paul a rendu un si beau témoignage (*Phil.*, IV, « 13.), il faut que celui qui serait tenté de blasphémer « des mystères qui passent la portée ordinaire de l'es- « prit humain, se détermine à reconnaître dans les « martyrs quelque chose de *différemment semblable....* »

« Celui qui tue... un animal venimeux... a bien mé- « rité sans doute de tous ceux auxquels cette bête « aurait pu nuire si elle n'avait pas été tuée.... ; « croyons qu'il arrive quelque chose de semblable « par la mort des très-saints martyrs...., qu'elle dé- « truit des puissances malfaisantes..., et qu'elle procure « à un grand nombre d'hommes des secours merveil- « leux, en vertu d'une certaine force qui ne peut être « nommée (2). »

---

(1) Si l'on parcourt l'échelle de l'esprit humain, depuis Origène jusqu'à La Fontaine, on verra combien ces idées sont naturelles à l'homme.

> L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
> On fait de pareils dévouements.
>
> (*Animaux malades de la peste.*)

(2) Orig., *ubi sup.*

Les deux rédemptions ne diffèrent donc point en nature, mais seulement en excellence et en résultats, suivant le mérite et la puissance des agents. Je rappellerai à cet égard, ce qui a été dit dans les *Entretiens*, au sujet de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine. Elles ne peuvent différer que comme des figures semblables qui sont toujours telles, quelles que soient leurs différences de dimension.

Contemplons en finissant la plus belle des analogies. L'homme coupable ne pouvait être absous que par le sang des victimes : ce sang étant donc le lien de la réconciliation, l'erreur antique s'était imaginé que *les dieux* accouraient partout où le sang coulait sur les autels (1) ; ce que nos premiers docteurs mêmes ne refusaient point de croire en croyant à leur tour *que les anges accouraient partout où coulait le véritable sang de la véritable victime* (2).

---

(1) Porphyr., *de Abst., lib. II*, dans la *Dém. évang.* de Leland, tom. I, ch. v, § 7. (Saint August. *de Civit. Dei, X*, 11. *Orig., adv. Cels.*, lib. III.)

(2) Chrysost., *Hom. III, in Ep. ad Ephes., orat. de Nat. Chr. ; Hom. III, de Incomp. Nat. Dei.* — Perpét. de la foi, etc., in-4°, t. I, liv. II, chap. VII, n° 1. Tous ces docteurs ont parlé de la *réalité* du sacrifice, mais nul d'eux plus *réellement* que saint Augustin lorsqu'il dit : *que le Juif converti au Christianisme buvait le même sang qu'il avait versé* (sur le Calvaire). Aug. Serm. LXXVII.

Par une suite des mêmes idées sur la nature et l'efficacité des sacrifices, les anciens voyaient encore quelque chose de mystérieux *dans la communion du corps et du sang des victimes.* Elle emportait, suivant eux, le complément du sacrifice et celui de l'unité religieuse ; en sorte que, pendant longtemps, les Chrétiens refusèrent de goûter aux viandes immolées, *de peur de communier* (1).

Mais cette idée universelle de la *communion par le sang*, quoique viciée dans son application, était néanmoins juste et prophétique dans sa racine, tout comme celle dont elle dérivait.

Il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain. *La chair* ayant séparé l'homme du ciel, Dieu s'était revêtu de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'en séparait : mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée : *et celui qui refusera d'en manger ne vivra point* (2). Comme la parole, qui n'est dans l'ordre maté-

---

(1) *Car tous ceux qui participent à une même victime sont un même corps.* (I. Cor. X, 17.)

(2) Joh. VI, 34.

riel qu'une suite d'ondulations circulaires excitées dans l'air, et semblables dans tous les plans imaginables à celles que nous apercevons sur la surface de l'eau frappée dans un point; comme cette parole, dis-je, arrive cependant dans toute sa mystérieuse intégrité, à toute oreille touchée dans tout point du fluide agité, de même l'essence corporelle (1) de celui qui s'appelle *parole*, rayonnant du centre de la toute-puissance, qui est partout, entre tout entière dans chaque bouche, et se multiplie à l'infini sans se diviser. Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre *les entrailles coupables* pour en dévorer les souillures (2). Il arrive jusqu'aux confins inconnus de ces deux puissances irréconciliablement unies (3) où *les élans du cœur* (4) heurtent l'intelligence et la troublent. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme et les transforme sans les détruire. « On a droit de s'étonner, sans doute, que l'homme puisse s'élever jusqu'à « Dieu : mais voici bien un autre prodige! c'est Dieu « qui descend jusqu'à l'homme. Ce n'est point assez : « pour appartenir de plus près à sa créature chérie, *il* « *entre dans l'homme*, et tout juste est un temple habité

---

(1) Σῶμα ἅγιον τι. (*Orig. adv. Cels.*, lib. VIII, n° 33, cité dans la *Perpét. de la foi*, in-4°, tom. II, liv. VII, ch. I.)

(2) *Adhœreat visceribus meis... ut in me non remaneat scelerum macula.* (Liturgie de la messe.)

(3) *Usque ad divisionem animæ et spiritûs.* (Hebr. IV, 12.)

(4) *Intentiones cordis.* (Ibid.)

« par la Divinité (1). » C'est une merveille inconcevable, sans doute, mais en même temps infiniment plausible qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a pas dans tout le monde spirituel une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause, de mal et de remède. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable, et LE SALUT PAR LE SANG.

---

(1) *Miraris homines ad Deos ire? Deus ad homines venit; imò (quod proprius est)* IN HOMINES VENIT. (Sen., Epist. LXXIV.) *In unoquoque virorum bonorum* (QUIS DEUS INCERTUM EST) *habitat Deus.* (Id., Epist. XLI.)

Beau mouvement de l'instinct humain, qui cherchait ce que la foi possède !

INTUS CHRISTUS INEST ET INOBSERVABILE NUMEN.

(Vida, *Hymn. in Euchar.*)

QUIS DEUS CERTUM EST.

# SUR LES DÉLAIS

DE LA

# JUSTICE DIVINE

# PRÉFACE

J'avais conçu d'abord le projet de faire sur le Traité de Plutarque, *des Délais de la Justice divine*, un travail à peu près semblable à celui que le célèbre Mendelson a exécuté sur le Phédon de Platon; c'est-à-dire de me servir seulement de l'ouvrage ancien comme d'un cadre où les idées de Plutarque viendraient se placer d'une manière très-subordonnée et fondues pour ainsi dire avec celles qu'une métaphysique plus savante nous a fournies depuis sur le sujet intéressant de ce Traité.

Mais en le relisant attentivement je ne tardai pas à m'apercevoir que je n'avais pas le droit de prendre à l'égard de Plutarque la même liberté que le philosophe juif a prise avec Platon, dont l'Ouvrage un peu

faible avait besoin d'être refondu entièrement. Dans les endroits mêmes du Phédon, où le disciple de Socrate prête des raisonnements solides à son maître, il ne produira guère d'effet sur la masse des Lecteurs, à moins que sa pensée ne soit développée et mise en rapport avec les idées modernes : Plutarque, au contraire, a traité son sujet avec une rigueur et une sagesse remarquables ; ses idées n'ont pas la plus légère couleur de secte ou de localité ; elles appartiennent à tous les temps et à tous les hommes.

Jamais il ne se livre à son imagination ; jamais il n'est poète ; ou, s'il invente, ce n'est pas seulement pour embellir, c'est pour fortifier la vérité. Enfin je ne vois pas trop ce qu'on pourrait opposer à cet Ouvrage, parmi ceux des anciens philosophes. On trouvera sans doute çà et là, et dans Platon surtout, des traits admirables, de superbes éclairs de vérité ; mais nulle part, je crois, rien d'aussi suivi, d'aussi sagement raisonné, d'aussi fini dans l'ensemble.

Plutarque ayant vécu dans le second siècle *de la lumière*, il est assez naturel de croire qu'il en a été notablement éclairé, et c'est en effet une opinion assez générale parmi les gens instruits. Je suis fâché et même affligé qu'elle ait été contredite par M. Wittenbach, qui s'est rendu si recommandable par son excellente édition des Œuvres morales de Plutar-

que (*), et qui m'a été si utile par celle qu'il a publiée en particulier de ce beau Traité *des Délais de la Justice* (**).

*Théodoret*, dit-il dans sa Préface générale, *a mis ce philosophe* (Plutarque) *au nombre de ceux qui avaient entendu la prédication de l'Evangile, et qui en avaient transporté plusieurs choses dans leurs livres; c'est un* lieu commun *dont les Pères ont fait grand bruit, mais qui, à l'égard de Plutarque du moins, est* CERTAINEMENT *faux* (***).

Avec la permission de ce très-habile homme, il me semble qu'il y a beaucoup de hardiesse à s'exprimer sur ce point d'une manière si tranchante : en effet, il ne peut y avoir qu'un moyen de prouver une proposition négative, c'est de prouver que l'affirmative

---

(*) Oxon. 1795, in-4° et in-8°. On peut se flatter, je crois, qu'au moment où j'écris, les Vies ont été publiées.

(**) Lugd. Batav. 1772, in-8°.

(***) *Plutarchum in iis memorat* (Theodoretus) *qui sacrum Evangelium audivissent, ex eoque multa in libros suos transtulissent :* locus communis *à Patribus jactatus, in Plutarcho* CERTÈ *falsus*. (Wittem. Præf. in Opp. Mor. Plut. cit. edit. tom. I, in-8°, cap. III, p. LV.)

contraire est impossible. Or non-seulement il est *impossible* de démontrer *impossible* la proposition affirmative que *Plutarque a eu une certaine connaissance des vérités du Christianisme ;* mais toutes les probabilités se réunissent en faveur de cette supposition. Personne au fond ne le sent mieux que les hommes pleins de talents à qui ces probabilités déplaisent ; de manière que, pour les écarter, du moins en apparence, ils ont recours à une manœuvre habile qui mérite d'être remarquée. Ils posent eux-mêmes la question au nom de leurs adversaires, d'une façon vague ou qui prête même directement à l'objection. Ils triomphent alors, et l'innombrable nation des inattentifs a la bonté de croire qu'ils ont réfuté les autres, tandis que réellement ils n'ont réfuté qu'eux-mêmes. C'est une tactique fort à la mode, mais dont une critique clairvoyante n'est pas la dupe.

Il ne s'agit pas précisément de savoir si *Plutarque avait entendu la prédication de l'Evangile ;* car je ne prétends point soutenir, par exemple, que le philosophe de Chéronée allait au sermon, qu'il fréquentait les déserts et les retraites cachées où l'on célébrait alors les divins Mystères ; qu'il lisait saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, comme nous les lisons aujourd'hui, et qu'il en a

transporté les passages entiers dans ses écrits (*).

On demande plus généralement « si la prédica-
« tion de la *bonne nouvelle*, éclairant alors le second
« siècle de notre ère, et s'étant déjà créé des prosé-
« lytes dans toutes les parties du monde connu, il
« pouvait se faire qu'un homme aussi savant et
« aussi curieux que Plutarque, et qui avait déjà une
« connaissance parfaite du judaïsme hellénique (**),
« fût demeuré totalement étranger à cette publica-
« tion, qui retentissait du Tibre à l'Euphrate ; qui
« foudroyait en grec toutes les opinions, toutes les
« prétentions, toutes les passions des Grecs. On
« demande s'il est permis au bon sens de supposer
« que Plutarque, ayant fait un voyage en Egypte,
« uniquement pour s'instruire, en fût revenu sans
« avoir seulement abordé cette fameuse école d'A-
« lexandrie, alors sur le point d'enfanter Origène ;

(*) Je ne vois pas cependant pourquoi les livres des chrétiens n'auraient pas été recherchés et lus par ce philosophe, comme ceux de *Bohme*, de *Saint-Martin*, de *Dutoit*, d'*Eckartshausen*, etc., etc., le sont de nos jours par ceux mêmes qui s'en moquent. Mais, encore une fois, ce n'est pas là *précisément* l'état de la question.

(**) Voyez son traité de la Superstition.

« si l'on peut concevoir qu'un tel homme, préparé « et comme averti par Josèphe, par Philon, et très-« probablement par la Bible, ne se fût donné aucun « mouvement pour connaître la nouvelle doctrine, « lui qui avait pris la peine de s'informer des moin-« dres cérémonies judaïques ; si, dans le cas où il « en aurait eu une connaissance quelconque, on « peut regarder comme possible qu'elle n'eût laissé « aucune trace dans les écrits de ce grand mora-« liste ; si cette doctrine enfin n'a pas droit de re-« vendiquer, comme une propriété légitime, tous « les endroits des écrits de ce philosophe qui pré-« sentent une analogie plus ou moins sensible avec « l'enseignement évangélique, et tous ceux même « où, sur des matières que la raison humaine n'a-« vait abordées jusqu'alors que pour faire preuve « d'une étonnante faiblesse, Plutarque se montre « tout-à-coup supérieur aux philosophes qui avaient « écrit avant la publication de cette doctrine. »

La question ainsi posée (et c'est ainsi qu'elle doit l'être) change un peu de face. L'homme sage qui l'examinera sous ce point de vue, ne trouvera pas tout-à-fait *certain* que Plutarque ne doive *certainement* rien à la prédication évangélique ; et il se sentira très-disposé à pardonner un *lieu commun* à ces malheureux Pères de l'Eglise, qui

ont très-peu le bonheur de plaire au docte éditeur (*).

Quoi qu'il en soit de cette question, qui ne doit

---

(*) Il a dit en parlant d'Eusèbe : « C'est le seul auteur « appartenant à l'Eglise, qui ait bien mérité de la bonne litté« rature dans son livre de la *Préparation évangélique*, à « cause de la sagesse qu'il a eue de nous donner dans ce livre « les pensées des autres et non les siennes : *Eusebius in « Præp. evang. unus omnium Ecclesiasticorum de bonis « litteris meruit, quòd aliena quàm sua prodere maluit.* » (Præf. p. LVI.) L'arrêt est dur et général, mais sans appel. Le seul écrivain ecclésiastique qui ait quelque droit à notre estime est l'arien Eusèbe, et même encore dans un seul livre; et pourquoi? *Parce qu'il a eu la sagesse, dans ce livre, de copier des auteurs profanes, au lieu de s'aviser de parler en son nom*, comme Chrysostôme, Basile, Augustin, etc., etc., et tout cela à propos de Plutarque et de ses Œuvres morales. Le marquis de Mirabeau, vers le milieu du siècle dernier, disait dans l'*Ami des Hommes*, en parlant de la France : *Il n'est aujourd'hui bouquet à Iris ou dissertation sur des eaux chaudes, où l'auteur ne veuille insérer sa petite profession de foi d'esprit-fort.* Aujourd'hui cette fièvre a passé en d'autres contrées avec une sorte de redoublement. Un savant, en commentant Anacréon ou Catulle, trouvera l'occasion *naturelle* d'attaquer Moïse. A cela point de remède dans notre faible logique humaine : il faut attendre, et désirer d'autres temps et d'autres moyens.

point être approfondie ici, il est certain que le Traité de Plutarque, *des Délais de la Justice divine*, est une des plus excellentes productions de l'antiquité. Animé par l'espoir d'être utile, j'ai entrepris de le faire connaître davantage ; et pour y parvenir j'ai pris quelques libertés dont j'espère que Plutarque n'aura point à se plaindre. J'ai fait disparaître la forme du Dialogue, qui marque peu dans ce Traité et qui me gênait en pure perte ; car je ne vois pas que cette forme, quelquefois très-avantageuse, produise ici aucune espèce de beauté ou de mérite réel. Si d'ailleurs le préambule de l'ouvrage n'a pas disparu, comme tout le monde le croyait, jusqu'à M. Wittenbach, qui a jeté sur ce point quelques doutes fondés, Plutarque au moins commence d'une manière *abrupte* qui ne saurait avoir de grâce pour nous, supposé qu'elle en ait eu pour ses contemporains. J'ai donc tâché de donner un portail à ce bel édifice et d'entrer en matière d'une manière naturelle, en me tenant toujours aussi près de l'auteur qu'il m'a été possible. Lorsque, dans le courant de l'ouvrage, sa pensée m'a paru incomplète, j'ai cru pouvoir la terminer, et quelquefois aussi la fortifier par de nouveaux aperçus que je dois à mes propres réflexions ou à la lecture de Platon, auteur que *j'aime et pratique volontiers*, comme disait Montaigne en

parlant d'un tout autre écrivain(*). S'il m'arrive de rencontrer sur ma route de ces pensées qui ne sont pour ainsi dire *qu'en puissance*, je les développe soigneusement. Ce sont des boutons que je fais éclore ; je n'ajoute aucune feuille, mais je les montre toutes. J'honore beaucoup les traducteurs qui m'ont précédé. Amyot surtout a bien mérité de la langue française, *et son vieux style encore a des grâces nouvelles*. Cependant il faut convenir que sa *jeunesse surannée* n'est guère aimée que des gens de lettres extrêmement familiarisés avec son langage. Hors de ce cercle il est plus estimé que lu. Son orthographe égare l'œil ; l'oreille ne supporte pas ses vers ; les dames surtout et les étrangers le goûtent peu. A mesure d'ailleurs qu'on s'élève dans l'antiquité, on trouve plus d'énigmes dans les langues. Le grec, sans remonter plus haut, prouve seul la vérité de cette observation. Cette langue est pleine d'ellipses et d'idiotismes singuliers qui ne se laissent pas aisément saisir. Dans les matières philosophiques, la phrase admet souvent je ne sais quel vague qui ne cède qu'à l'étude obstinée et à la comparaison de diffé-

---

(*) Lucain.

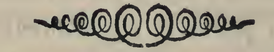
rents passages qui s'expliquent les uns par les autres : d'ailleurs chaque peuple a sa langue philosophique, qu'il n'est pas du tout aisé de traduire dans une autre. Celui qui a lu Aristote et Platon, en latin, dans une version littérale de la meilleure main, n'a pas lu réellement ces philosophes (*). La traduction lui présente souvent les mêmes difficultés que le texte. Celui même qui a bien saisi le sens dans l'original cherche encore longtemps dans sa langue des expressions et des tournures qui rendent bien à son gré ce qu'il a compris, et lorsqu'il les a trouvées c'est une découverte pour lui-même. Il m'a donc paru qu'il était possible à un effort d'attention et d'étude, de faire mieux comprendre, c'est-à-dire mieux goûter Plutarque : mais comme il était

---

(*) *Nemo fidem habeat Ficino et Serrano Platonis interpretibus, nemo Bessarioni, Pacio et aliis qui Aristotelem latinâ veste induerunt, credat. Errârunt hi egregii viri, magnisque hominibus illis aut sententias attribuerunt à quibus alieni fuêre ; aut verbis nimis obsequentes scita eorum caligine nescio quâ obduxerunt et deformârunt.* (Laur. Moshemius, in Præfat. ad Rad. Cudworthi Systema intellectuale universum ; Jenæ, anno 1733, 2 vol. in-fol°, tom. I, pages 4, 5.)

essentiel de ne point m'exposer à lui faire tort en mêlant mes pensées aux siennes, voici la méthode que je me suis prescrite. D'abord j'ai suivi exactement l'ordre des chapitres tels qu'on les trouve dans la traduction d'Amyot ; en sorte que la comparaison ne présentera jamais aucune difficulté. Pour éviter même au lecteur qui veut savoir ce qui appartient à chacun, la peine d'une vérification continuelle, j'ai eu soin d'enfermer entre deux astérisques tout ce qui n'est point de Plutarque ; et lorsque j'ai trouvé l'occasion (que j'ai toujours cherchée) d'insérer dans ces morceaux étrangers quelques phrases de l'auteur principal, je les ai écrites en lettres italiques : ainsi tout lecteur est mis à même de se reconnaître à chaque ligne, et il peut être sûr d'ailleurs que je n'ai pas été moins soigneux de ne lui dérober rien de ce qui appartient à l'auteur principal. Excepté deux ou trois chapitres extrêmement courts, nullement essentiels et dont la substance même a été conservée, et quelques passages encore absolument étrangers à nos idées, je ne me suis pas permis de supprimer une ligne de Plutarque. Enfin j'ai accompagné mon Ouvrage de quelques notes que j'ai crues utiles sous différents rapports et que j'ai rejetées en grande partie à la fin de l'Ouvrage, pour ne point trop embarrasser les pages. L'œuvre originale aura-t-elle gagné

quelque chose à la forme et aux additions qu'elle tient de moi? Je l'espère, ou plutôt je le désire, car je ne suis sûr que de mes intentions; et, dans ce genre surtout, les meilleures sont très-souvent trompées par le jugement du public, dont je ne crois pas au reste qu'il soit permis d'appeler.



# SUR LES DÉLAIS

DE LA

# JUSTICE DIVINE

I. * C'est une manière assez commune à la secte d'Epicure d'éviter les combats réguliers avec les défenseurs de la Providence. Toujours prêts à faire une objection, les philosophes de cette école n'aiment pas trop attendre la réponse : ils combattent en fuyant, comme les Parthes. Ils manquent d'ailleurs de ce calme et de cette gravité qui sont l'apanage et le signe de la vérité. Il y a dans leurs discours quelque chose d'aigre et de colérique qui ne les abandonne jamais. En raisonnant, et même au lieu de raisonner, ils insultent ; et toujours ils ont l'air d'accuser la Providence plus que de la nier. *Souvent on serait tenté, en leur répondant, d'imiter Brasidas, qui, ayant été blessé d'une javeline au travers du corps, l'arracha de la plaie et en porta lui-même un coup si violent à celui qui l'avait lancée, qu'il l'étendit mort sur la place :* mais ces sortes de repré-

sailles ne nous conviennent point. *Lorsque l'impiété a décoché sur nous quelque discours empoisonné* (Voyez la note I), *il doit nous suffire de l'ôter sans délai de notre cœur, afin qu'il n'y prenne pas racine.* Du reste nous n'avons nul intérêt d'attaquer pour nous défendre; car dans le vrai cette philosophie, purement négative, ne fait que du bruit : elle assemble des objections de tout côté et les présente confusément, sans pouvoir jamais établir un corps de doctrine, ni même une suite de raisonnements proprement dits; car l'ordre, l'ensemble et surtout l'affirmation ne sauraient appartenir qu'à la vérité. L'erreur au contraire nie toujours : c'est le trait le plus saillant de son caractère. Dès qu'elle cesse de nier, elle plaisante ou elle insulte. Pour elle la Providence est un ennemi qu'elle hait, et dont elle voudrait se débarrasser. Voyons cependant ce qu'il peut y avoir de spécieux dans ces objections, pour effacer, comme je le disais tout à l'heure, jusqu'aux moindres impressions qu'elles pourraient laisser dans nos cœurs. *

II. Les retards que la justice divine apporte à la punition des méchants, paraissent à plusieurs personnes une des plus fortes objections qu'on puisse élever contre la Providence. Elles ne pardonnent point aux écrivains qui ont fait de cette lenteur une espèce d'attribut de la Divinité. « Il n'y a rien, disent-elles, de si indécent que « de nous représenter Dieu comme un être paresseux « en quoi que ce puisse être, mais surtout dans la pu- « nition des méchants; car ceux-ci ne sont nullement « paresseux lorsqu'il s'agit de nuire, la passion qui les « domine les portant au contraire à des déterminations

« soudaines. Or, comme l'a très bien observé Thucy- « dide (1), la punition qui suit de près le crime est ce « qu'il y a de plus efficace pour arrêter ceux qui se « laissent aller trop facilement à mal faire. Le châti- « ment des crimes est une dette de la justice envers « l'offensé ; et de toutes les dettes c'est celle dont il im- « porte le plus que le paiement soit fait à point « nommé ; car le retard dans ce genre a le double in- « convénient de décourager l'offensé et d'enhardir « l'offenseur sans mesure : au lieu que la célérité des « châtiments est tout à la fois la terreur des coupables « et la meilleure des consolations pour ceux qu'ils ont « fait souffrir. On cite ce discours de Bias à un méchant « homme : *Je ne crains pas que tu échappes à la peine ;* « *je crains seulement de ne pas vivre assez pour en* « *être le témoin.* Mais plus on réfléchit sur ce discours, « et moins l'esprit en est satisfait ; car que signifie la « justice qui n'est pas faite à temps ? Les Messéniens « furent défaits près de l'endroit appelé *la Grande-* « *Fosse*, par les Lacédémoniens, qui avaient corrompu « Aristocrate. Celui-ci fut paisiblement roi d'Arcadie « pendant vingt ans. Au bout de ce temps il fut con- « vaincu de son crime et puni : mais cette punition « était bien étrangère aux Messéniens qu'il avait tra- « his, et qui n'existaient plus ; et les Orchoméniens qui « avaient perdu leurs enfants, leurs parents et leurs

(1) Discours de Cléon, III, 38.

« amis par la trahison de Lycisque (2), quelle consola-
« tion trouvèrent-ils dans cette maladie qui vint assail-
« lir le coupable longtemps après, et qui lui dévora le
« corps au point que lui-même, plongeant et replon-
« geant les pieds dans l'eau, jurait, avec d'horribles
« imprécations, qu'il les voyait tomber en pourriture à
« cause du crime qu'il avait commis ? Et les Cyloniens
« ayant été massacrés à Athènes dans un lieu saint, les
« scélérats qui s'étaient rendus coupables de ce sacri-
« lége furent bannis depuis de la république, et leurs
« ossements même furent aussi bannis et jetés hors des
« confins de l'Etat ; mais lorsque la vengeance arriva,
« la seconde génération des malheureux Cyloniens
« n'existait plus (3). Il n'y a donc, ce semble, rien de
« plus déplacé que ces sortes de discours assez fami-
« liers aux poètes : *Que la justice divine n'est pas tou-*
« *jours prête à percer le cœur des coupables ; qu'elle est*
« *silencieuse et lente, mais qu'à la fin elle arrive :* car
« cette considération est précisément celle dont les mé-
« chants se servent pour s'encourager eux-mêmes à se
« livrer au crime. Qu'y a-t-il, en effet, de plus sédui-
« sant que de voir le fruit de l'iniquité toujours mûr et
« prêt à se laisser cueillir, tandis que le châtiment qui

---

(2) Ce fait est demeuré d'ailleurs absolument inconnu

(3) Voyez sur ce fait et sur la correction qu'exige le texte, la note de Vauvilliers (Trad. d'Amyot, Paris, Cussac, 1785, Œuvres mor. I, 4, p. 537, 538).

« doit la suivre n'est aperçu que dans le lointain et « longtemps après la jouissance que procure le crime ?

III. « Il y a plus : le résultat fatal de ces dé« lais est que, lorsqu'enfin la justice arrive, on « ne veut plus y reconnaître la main de la Providence : « de manière que le mal qui survient aux méchants, « non pas au moment où ils se sont rendus coupa« bles, mais longtemps après, ils l'appellent *fortune* ou « *malheur*, et point du tout *châtiment* : d'où il arrive « qu'ils n'en retirent aucun profit pour leur amende« ment ; car ils sentent bien la pointe de la douleur, « mais cette douleur ne produit plus de repentir. Le « cheval est corrigé par la punition qui suit immédia« tement sa faute ; mais si cette punition est retardée, « les cris, les saccades et les coups d'éperon dont il ne « sent plus la cause, l'irritent sans lui rien appren« dre (4). C'est l'image naturelle du méchant par rap« port à Dieu. Si la main divine se fait sentir à lui, et « le frappe au moment même où il se rend coupable, il « faut bien que rentrant en lui-même il apprenne à « s'humilier et à trembler sous l'empire d'un Dieu dont

---

(4) Ce passage était absolument inexplicable, comme on peut le voir dans la traduction d'Amyot (qui s'en est cependant tiré avec beaucoup d'esprit). *Reiske* a tout éclairci en changeant ἡ ποινὴ, en ἵππον. C'est une correction des plus heureuses, et qui ne souffre pas la moindre objection. La critique, comme les autres sciences, a ses inspirations.

« la vengeance n'est jamais retardée. Mais quant à « cette justice tardive et équivoque dont nous bercent « les poètes, elle ressemble à une chance beaucoup plus « qu'à un acte délibéré de la justice divine ; de manière « qu'on ne voit pas trop à quoi sert *cette meule des dieux* « *qui moud si lentement*, comme dit notre proverbe. « Cette lenteur ne semble propre qu'à rendre la justice « douteuse et à débarrasser les méchants de la crainte. »

IV. On pourrait pousser ces difficultés plus loin ; mais je crois que j'ai rapporté les principales, et qu'il est bon de les repousser d'abord, s'il est possible, avant de s'engager dans un nouveau combat ; je crois néanmoins encore devoir protester, avant tout, que je ne m'écarterai point, dans cette discussion, de la réserve sage dont l'Académie a toujours fait profession lorsqu'il s'agit de la Divinité : de manière que j'éviterai soigneusement de parler de ces choses comme si j'en avais une connaissance parfaite (Note II). Il serait, en effet, moins hardi de parler de la musique sans l'avoir apprise, ou de la guerre sans l'avoir jamais faite, qu'il ne le serait à nous qui ne sommes que des hommes, d'entreprendre de décider sur ce qui concerne les dieux et les génies, et de vouloir deviner les plans de l'artiste sans avoir aucune connaissance de son art, et fondés uniquement sur des opinions et sur des conjectures. Il serait téméraire à un homme qui n'aurait aucunes connaissances en médecine, de demander pourquoi le médecin n'a pas ordonné l'amputation plus tôt, et pourquoi il a prescrit le bain hier et non aujourd'hui. Il faut croire, à plus forte raison, qu'il n'est ni sûr ni facile à des êtres

mortels d'affirmer autre chose sur les jugements de Dieu, sinon qu'il connaît parfaitement les temps les plus propres pour appliquer les châtiments aux crimes, comme le médecin éclairé distribue les remèdes, dont il varie, suivant les circonstances, et les doses et les époques. Que la médecine de l'âme, qui se nomme *jugement et justice*, soit en effet la plus sublime des sciences, c'est ce que Pindare atteste après mille autres, lorsqu'il donne à l'Etre, principe et maître de tout ce qui existe, le nom d'*Aristotechnite*, c'est-à-dire *excellent ouvrier*, auquel il appartient, comme à l'auteur même de la justice, de décider et quand, et comment, et jusqu'à quel point chaque coupable doit être puni : et lorsque Platon nous dit que Minos, fils de Jupiter, était disciple de son père sur cette science, il nous fait assez comprendre qu'il est impossible de bien exercer la justice correctionnelle, ni même de bien juger ceux qui l'exercent, sans avoir étudié et appris cette science.

V. Les lois faites par les hommes, * et qui devraient par conséquent se rapporter à notre manière d'apercevoir les choses, * ne paraissent cependant pas toujours raisonnables au premier coup d'œil : il leur arrive même assez souvent de présenter des dispositions qui prêtent fort au ridicule : à Sparte, par exemple, les éphores, en entrant en charge, ordonnent, par cri public, *que personne ne laisse croître sa moustache, et que chacun obéisse aux lois ; à défaut de quoi ils séviront contre les infracteurs.* A Rome, lorsqu'on veut élever un esclave à la liberté, on lui jette une petite verge sur les épaules (Note III) ; et lorsque les Romains font leur testament,

ils instituent une certaine personne pour leur héritière, et ils vendent leurs biens à une autre, ce qui semble tout à fait extravagant (Note IV). Mais rien dans ce genre n'égale la loi de Solon, laquelle déclare infâme celui qui, dans une sédition, ne s'attache pas à l'une ou l'autre faction. Enfin l'on pourrait montrer dans les lois civiles une foule de dispositions qui paraîtraient absurdes, si l'on ne connaissait pas l'intention du législateur ou l'esprit de la loi. Or, si les choses humaines nous présentent tant de difficultés, faut-il donc nous étonner si fort de n'être pas en état de comprendre, lorsqu'il s'agit des dieux, pourquoi ils punissent certains coupables plus tôt, et les autres plus tard? Tout ceci, au reste, n'est point dit pour éviter une lutte que je ne redoute nullement: je veux seulement, par cette réponse tranchante, mériter l'indulgence dans tout ce que je dirai sur cette question : je veux que la raison voyant, pour ainsi dire, derrière elle un refuge assuré, en devienne plus hardie pour affronter les objections, et range plus aisément ses auditeurs au parti de la vraisemblance.

VI. Considérons d'abord que, suivant la doctrine de Platon, Dieu s'étant mis, si l'on peut s'exprimer ainsi, *au milieu des choses*, pour servir de modèle à tout ce qui existe de bon, a fait présent de la vertu aux êtres qu'il a rendus capables de lui obéir; par où il nous a mis en état de nous rendre en quelque manière semblables à lui; car l'univers, qui n'était dans l'origine qu'un chaos, n'est devenu *monde, c'est-à-dire ordre et beauté* (Note V) qu'au moment où Dieu se mêlant à lui d'une

certaine manière, ce monde devint une image affaiblie de l'intelligence et des vertus divines. Ce même Platon ajoute que la nature n'*alluma* (5) la vue dans nous qu'afin que nos âmes, en contemplant les corps qui se meuvent dans le ciel, apprissent à admirer, à respecter, à chérir l'ordre et la beauté ; à détester au contraire tout ce qui leur est opposé, à fuir toute passion déréglée, et surtout cette légèreté qui agit au hasard et qui est la source de toute sorte de crimes et d'erreurs ; car l'homme ne peut jouir de Dieu d'une manière plus délicieuse qu'en se rendant, autant qu'il le peut, semblable à lui par l'imitation des perfections divines.

VII. Voilà pourquoi Dieu ne se hâte point dans la punition des coupables. Ce n'est pas qu'il craigne de se tromper en agissant trop vite, ou de frapper des coups dont il ait ensuite à se repentir ; mais * c'est qu'étant notre modèle, comme je viens de le dire, * il veut nous apprendre par son exemple à nous garder, lorsque nous devons punir les fautes de nos semblables, de toute cruauté et d'une certaine impétuosité brutale tout à fait indigne de l'homme. Il nous enseigne à ne pas nous précipiter sur celui qui nous a offensés, dans le moment même de la colère et lorsque la passion étouffe absolument la raison ; comme s'il s'agissait d'assouvir une faim ou une soif excessive. Il veut au contraire que lorsque nous levons le bras pour châtier, nous agis-

---

(5) Ἐνάψαι.

sions avec calme et mesure, imitant sa bonté et ses clémentes lenteurs, et prenant toujours conseil du temps, qui amène rarement le repentir lorsqu'on a reçu ses avis. *Il y a*, comme disait Socrate, *beaucoup moins de danger pour un homme altéré qui, par défaut d'empire sur lui-même, s'abreuve de la première eau trouble qui se présente à lui, qu'il n'y en a pour l'homme emporté par la colère, d'assouvir sa vengeance sur son semblable et son frère, pendant que la passion le transporte au point de le priver de la raison, et avant que son esprit ait été, pour ainsi dire*, clarifié *par la réflexion.*

VIII. Car il n'est pas vrai du tout *que la vengeance la plus convenable*, comme l'a dit Thucydide, *soit celle qui suit l'offense de plus près :* c'est au contraire celle qui en est le plus éloignée ; car *la colère*, comme dit Mélanthe, *produit d'étranges malheurs lorsqu'elle a délogé la raison ;* au lieu que la raison, lorsqu'elle a chassé la colère, ne produit rien que de sage et de modéré. On marque que certains caractères peuvent être adoucis et apaisés par l'exemple seul des vertus humaines, tel que celui de Platon, par exemple, qui demeura longtemps le bâton levé sur un esclave, *ce qu'il faisait*, dit-il, *pour châtier sa colère ;* ou tel que celui d'Archytas, qui, se sentant un peu trop ému pour je ne sais quel désordre arrivé dans sa campagne par la faute de ses gens, se contenta de leur dire en se retirant : *Vous êtes bien heureux que je sois en colère.*

IX. S'il est donc vrai, comme on n'en peut douter, que les sages discours des anciens, et leurs belles actions que l'histoire nous a transmises, contribuent puis-

samment à réprimer l'ardeur et l'impétuosité de la colère ; lorsque nous viendrons à considérer de plus que Dieu même, qui ne craint rien et ne se repent de rien, suspend néanmoins ses vengeances et les renvoie dans un avenir éloigné, nous en deviendrons à plus forte raison plus retenus. Nous comprendrons que nous ne saurions appartenir à Dieu de plus près que par la clémence et la longanimité : nous l'entendrons lorsqu'il nous enseigne lui-même qu'un châtiment précipité corrige bien peu de coupables, mais que s'il est retardé, il en rassainit plusieurs et en avertit d'autres.

X. La justice humaine ne sait que punir ; son pouvoir ne s'étend pas plus loin. Les hommes se mettent sur la trace des coupables et les poursuivent sans relâche, *aboyant* (6), pour ainsi dire, après eux jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à les saisir et à leur rendre mal pour mal. Là ils s'arrêtent sans pouvoir passer outre. Il en est tout autrement de Dieu, et il y a tout lieu de croire que lorsqu'il se décide à guérir une âme malade de vices, il examine premièrement les passions qui la souillent, pour voir s'il y a quelque moyen de la plier à la repentance, et qu'il accorde des délais pour leur amendement à tous les coupables dont la malice n'est pas tout à fait confirmée et privée absolument de tout mélange de bien. Il sait quelle étendue de perfection l'âme humaine a tirée de lui lorsqu'elle a reçu l'être, et

(6) Ἐφυλακτοῦσι.

quelle en est l'excellence innée et ineffaçable ; il sait que, cette âme étant de sa nature étrangère au mal, tous les vices qui viennent à *fleurir* (7) en elle ne peuvent être que le fruit d'une éducation vicieuse ou du contact des hommes corrompus, et qu'elle revient aisément à son état primitif si elle est traitée suivant les règles (8). Dieu ne se hâte donc point d'appliquer à tous un châtiment égal ; mais il retranche sur-le-champ et prive de la vie tout ce qu'il trouve d'absolument incurable ; car tout être qui a fait une alliance absolue avec le mal ne saurait plus exister que pour nuire aux autres et encore plus à lui-même (9) : mais quant à ceux qui se sont livrés au vice, moins par un choix délibéré de la volonté que par ignorance du bien, il leur accorde le délai nécessaire pour se corriger ; et s'ils persistent dans le mal, alors il les punit à leur tour ; et la suspension n'a produit aucun inconvénient, car Dieu ne craint pas que le coupable lui échappe.

XI. Considérons d'ailleurs quels prodigieux changements s'opèrent dans les mœurs et dans les habitudes des hommes. On dit que le roi Cécrops fut appelé jadis *double* ou *bi-forme*, pour faire entendre que de roi bon

---

(7) Ἐξανθεῖ.

(8) Εἶτα θεραπευθὲν καλῶς.

(9) *Quo uno modo possunt desinant mali esse :* Puisque d'aucune autre manière ils ne peuvent cesser de nuire, qu'ils cessent de vivre. (*Sen. de irâ, I*, 15.)

et clément il était devenu tyran cruel et impitoyable : pour moi, je crois tout le contraire ; mais quand il y aurait du doute à son sujet, il n'y en aurait du moins aucun sur celui de Gélon et de Hiéron, en Sicile, et de Pisistrate, à Athènes, qui parvinrent à la souveraineté par les moyens les plus criminels, et qui en jouirent ensuite de la manière la plus équitable, donnant de très-bonnes lois à leurs peuples, leur inspirant le goût de l'agriculture, et les dégoûtant des plaisirs insensés pour en faire des citoyens sages et industrieux ; et Gélon, en particulier, lorsque les Carthaginois, vaincus dans une grande bataille, lui demandèrent la paix, refusa de la leur accorder, à moins qu'ils ne s'obligeassent par le traité à ne plus sacrifier leurs enfants à Saturne (Note VI) : et Lydiadas, ayant usurpé la souveraineté dans la ville libre de Mégalopolis, se repentit ensuite de son injustice pendant qu'il était en pleine possession de la puissance royale, de manière qu'il rendit les lois à ses concitoyens (Note VII), et mourut depuis couvert de gloire, en combattant les ennemis de sa patrie. D'autres grands hommes fournissent des exemples du même genre. Si l'on avait fait mourir Miltiade, pendant qu'il était tyran de la Chersonèse ; si quelqu'un avait mis Cimon en justice, lorsqu'il vivait publiquement avec sa propre sœur, et l'eût accusé d'inceste (Note VIII) ; ou si l'on avait traité de même Thémistocle pour son insolent libertinage (Note IX), et qu'on l'eût banni de la République, comme les Athéniens en usèrent depuis envers Alcibiade pour de semblables excès de jeunesse, nous eussions perdu avec eux la bataille de Marathon, celle

de l'Eurymédon, et celle qui a rendu à jamais fameuse cette côte d'Artémisium, sur laquelle, comme l'a dit Pindare :

> Le bras de l'immortelle Athènes,
> Du Perse repoussant les chaînes,
> Fonda l'auguste liberté (10).

XII. Les grands caractères ne sauraient produire rien de médiocre ; et comme l'énergie qui est en eux ne peut demeurer oiseuse, toujours ils sont en branle comme les vaisseaux battus par les flots et par la tempête, jusqu'à ce qu'enfin ils soient parvenus à des habitudes fixes. Or, comme il peut arriver qu'un homme sans expérience dans l'agriculture méprise une terre qu'il verra couverte de broussailles, de plantes sauvages, d'eaux extravasées, de fange et de reptiles, tandis que le connaisseur tirera de ces signes mêmes, et d'autres semblables, des preuves de l'excellence de cette terre ; de même les grands caractères sont sujets, dans leurs commencements, à *pousser* (11) des fruits mauvais et désordonnés ; et nous qui ne pouvons supporter ce que ces fruits ont d'épineux et d'offensant, nous imagi-

---

(10) Voyez sur ces vers de Pindare, et sur la manière de les lire, les fragments de ce poète, dans l'édition de Heyne ; Gottingue, 1798, in-8°, tom. III, p. 101, n° XL. On adoptera, si l'on veut, le mètre proposé par M. Hermann.

(11) Προεξανθοῦσι.

nons qu'il n'y a rien de plus pressé que de réprimer par le fer cette fausse végétation : mais celui qui en sait plus que nous, voyant déjà ce qu'il y a dans ces esprits de bon et de généreux, attend l'époque de la raison et de la vertu, où ces tempéraments robustes seront en état de produire des fruits dignes d'eux.

XIII. Mais en voilà assez sur ce sujet ; considérons maintenant si quelques nations grecques n'ont pas adopté avec beaucoup de raison la loi Egyptienne qui ordonne *que si une femme enceinte est condamnée à mort, on suspende le supplice jusqu'à sa délivrance* (12). Maintenant, au lieu d'une femme qui a conçu matériellement, imaginons un coupable qui *porte* dans le fond de son âme une bonne action, une grande pensée, un conseil salutaire, une invention utile ; ne préfèrera-t-on pas d'une commune voix la clémence qui laisse mûrir et naitre ces fruits de l'intelligence, à la justice précipitée qui les aurait fait avorter ? * Jusqu'ici la comparaison est exacte ; elle devient fausse ensuite, mais c'est au profit de la vérité : car cet enfant que la mère condamnée doit mettre au monde, ne peut lui-même sauver sa mère, dont le sort est décidé ; au lieu que cette bonne action

---

(12) L'expression de Plutarque, *quelques-uns d'entre les Grecs*, suppose manifestement que tous les peuples de sa patrie, à beaucoup près, n'avaient pas adopté une loi aussi sage, et que dans la plus grande partie de la Grèce on exécutait les femmes enceintes ; ce qui montre combien il y avait encore de barbarie parmi ces nations *tant* et peut-être *trop* vantées.

que Dieu voit dans l'avenir, sera pour le coupable un mérite qui aura la force d'adoucir le supplice, peut-être même de le prévenir. Comment donc la suprême bonté pourrait-elle annuler ce mérite en le prévenant par une punition soudaine? *

XIV. Si Denys-le-Tyran eût été puni au premier moment de l'usurpation dont il se rendit coupable, il ne serait pas demeuré un seul Grec dans toute la Sicile; car les Carthaginois, qui s'emparèrent de ce pays, les en auraient tous chassés. Il en serait arrivé de même à la ville d'Apollonie, à celle d'Anactorium et à toute la presqu'île de Leucadie (13), si Périandre n'avait pas été puni longtemps après qu'il eut usurpé la domination sur ces contrées; et pour moi je ne doute pas que le châtiment de Cassandre n'ait été différé jusqu'à ce que, par le moyen de ce meurtrier, la ville de Thèbes fût complètement rebâtie et repeuplée (14).

XV. Plusieurs des étrangers qui pillèrent le temple de Delphes pendant la guerre sacrée, passèrent en Sicile à la suite de Timoléon, et après avoir battu les Carthaginois et détruit plusieurs gouvernements tyranniques, ils périrent enfin misérablement, comme ils l'a-

---

(13) Colonies illyriennes fondées par les Corinthiens, aujourd'hui Sainte-Maure, Pollina, etc.

(14) Il s'agit ici de la mort d'Alexandre-le-Grand, qui fut l'ouvrage de Cassandre, et qui précéda le rétablissement de Thèbes. L'antiquité croyait que toute la famille de Cassandre avait péri à cause de ce crime. (Justin, XVI, 2.)

vaient mérité : car les méchants sont quelquefois, dans les mains de Dieu, comme des espèces de bourreaux dont il se sert pour châtier d'autres hommes encore plus coupables ; puis il détruit à leur tour les bourreaux, et c'est ainsi, à mon avis, qu'il traite la plupart des tyrans. * Car lorsque les nations sont devenues criminelles à ce point qui amène nécessairement les châtiments généraux, lorsque Dieu a résolu de les ramener à l'ordre par la punition ; de les humilier, de les exterminer, de renverser les trônes ou de transporter les sceptres ; pour exercer ces terribles vengeances presque toujours il emploie de grands coupables, des tyrans, des usurpateurs, des conquérants féroces qui se jouent de toutes les lois : rien ne leur résiste, parce qu'ils sont les exécuteurs d'un jugement divin ; mais pendant que l'ignorance humaine s'extasie sur leurs succès, on les voit disparaître subitement comme l'exécuteur, quand il a fini. * Tout ainsi donc qu'il y a dans quelques animaux venimeux certaines parties ou certains sucs utiles à la guérison des maladies ; de même, lorsque Dieu voit que certains peuples ont besoin d'être châtiés et, pour ainsi dire, *mordus* (15), il leur envoie un tyran implacable ou des maîtres âpres et rigoureux ; et il ne les délivre de ce supplice continué que lorsqu'il a parfaitement purgé et rassaini tout ce qui était malade et corrompu dans eux. Ainsi Phalaris fut donné aux Agrigentins, et Marius

---

(15) Δηγμοῦ δεομένοις.

aux Romains, comme deux remèdes de ce genre (16). On connaît aussi la réponse donnée par l'Oracle aux Sicyoniens, à propos d'un jeune garçon nommé Télétias qui avait été couronné aux jeux Pythiques, et qu'ils voulaient, sous prétexte qu'il était de leur pays, enlever de force aux Cléoniens, qui prétendaient le retenir. Dans ce conflit de deux partis qui ne voulaient céder ni l'un ni l'autre, le jeune homme fut mis en pièces ; sur quoi le Dieu déclara expressément aux Sicyoniens *qu'ils avaient besoin de maîtres toujours armés de fouets* ; et en effet ils passèrent successivement sous la main de trois tyrans, Orthagore, Myron et Clisthènes, qui surent bien les retenir dans le devoir, tandis que les Cléoniens, qui ne furent pas soumis au même remède, tombèrent en décadence et finirent par disparaître entièrement.

XVI. Homère parle quelque part de ce héros fils de Coprée, *d'un méprisable père illustre rejeton* (17). Celui-là, à la vérité, ne paraît pas s'être illustré par d'éclatantes actions ; mais les descendants d'un Sisyphe, d'un Autolyque, d'un Phlégyas, ont brillé en gloire et en

---

(16) La justesse ordinaire de Plutarque semble l'abandonner ici. Pour que la comparaison des animaux venimeux fût exacte, il faudrait, par exemple, qu'au lieu de prendre les bouillons de vipère pour se guérir de certains maux, on fût obligé de se faire mordre par ces animaux.

(17) Τοῦ γένετ' ἐκ πατρὸς πολὺ χείρονος υἱος ἀμείνων. (Iliad. XV, 641.)

vertu parmi les plus grands rois. Périclès, à Athènes, était né d'une famille maudite et dévouée. A Rome, Pompée, surnommé *le Grand*, était fils de ce Strabon pour qui le peuple romain avait conçu une telle haine, que lorsqu'après sa mort on portait son corps vers le bûcher, il fut arraché du lit funéraire, jeté à terre et foulé aux pieds. Où est donc le scandale, si, comme le jardinier ne coupe point l'épine avant d'en avoir détaché l'asperge (18), ou comme les habitants de la Libye ne brûlent jamais les branches du ciste avant d'avoir retiré la gomme aromatique qui en découle, Dieu de même ne veut point couper par la racine certaines nobles et royales familles (quoique mauvaises d'ailleurs et malheureuses), avant qu'elles aient produit quelques rejetons dignes d'elles. Il eût beaucoup mieux valu pour les Phocéens que dix mille bœufs et autant de chevaux d'Iphitus (19) eussent été tués, ou que Delphes eût perdu beaucoup plus d'or et d'argent, que si des

---

(18) Il ne s'agit point ici des asperges proprement dites, dont aucune ne se prête à la description que fait ici Plutarque ; les anciens ont donné le même nom à une plante épineuse qui porte un fruit doux. Théophraste en a parlé dans son Histoire des Plantes, liv. I, chap. 16 ; et liv. VI, chap. 1, 3 ; et Henri-Etienne l'a cité au mot *asparagos*.

(19) Plutarque est accusé ici par les commentateurs d'une petite distraction, l'enlèvement des chevaux d'*Iphitus* étant totalement étranger à Ulysse. Heureusement *la vérité d'une fable* importe peu.

personnages tels qu'Ulysse ou Esculape (20) ne fussent point nés, et tant d'autres encore qui, nés de parents vicieux et méchants, ont été cependant d'excellents hommes, grandement utiles à leurs semblables.

XVII. N'y a-t-il pas d'ailleurs des raisons de croire que la justice faite à propos vaut mieux que la justice faite sur-le-champ? Callippe d'Athènes, feignant d'être l'ami de Dion, le tua d'un coup de poignard: or il arriva que lui-même fut tué ensuite avec le même poignard, et par la main de ses propres amis. Mitius d'Argos ayant été tué dans une sédition, et le peuple étant depuis assemblé sur la place pour assister à des jeux, une statue de bronze tomba d'elle-même sur le meurtrier et l'écrasa. L'histoire de Bessus le Péonien, et celle d'Ariston l'Etéien, l'un et l'autre chefs de milices étrangères, ne sont pas moins connues. Ce dernier, favorisé par les tyrans qui dominaient, de son temps, à Delphes, enleva l'or et les diamants de la reine Eriphyle, déposés depuis longtemps dans le temple de cette ville, et il en fit présent à sa femme; mais le fils d'Ariston ayant depuis pris querelle avec sa mère, mit le feu à la maison, qui fut consumée avec tout ce qu'elle contenait (Note X). Bessus avait tué son père, et pendant longtemps ce crime fut ignoré; mais enfin, étant venu dîner un jour chez des amis, il s'avisa d'abattre un nid d'hirondelles, en le per-

---

(20) Ulysse et Esculape descendaient d'Autolycus et de Phlégyas, qui sont nommés plus haut.

çant de sa lance, et de tuer les petits. L'un des témoins de cette action s'étant écrié, comme il était bien naturel : *Comment donc, mon cher, vous permettez-vous quelque chose d'aussi peu raisonnable* (21)*? Eh ! n'entendez-vous donc pas*, répondit Bessus, *que ces oiseaux ne cessent de crier contre moi et de m'accuser d'avoir tué mon père ?* Cet aveu surprenant fut bientôt porté au roi, qui ordonna les recherches convenables. Le coupable fut convaincu et puni comme parricide. * Ces diverses punitions sont plus frappantes, et par conséquent plus utiles que si elles avaient suivi de près les crimes. *

XVIII. Tout ce discours, au reste, suppose, comme une proposition accordée, *que la punition des coupables est retardée* ; mais je ne sais si, au lieu de suivre Platon, qui nomme la peine *une suivante du crime*, il ne vaudrait pas mieux écouter Hésiode lorsqu'il nous dit : *Le crime est avant tout nuisible à son auteur ;* et ailleurs encore : *Qui cherche à perdre autrui cherche à périr lui-même* (Note XI). On dit que la mouche cantharide porte en elle le contre-poison du venin qu'elle communique. Par un effet tout contraire le crime, avec le faux

---

(21) Les anciens croyaient, et cette idée n'est pas encore absolument effacée de nos jours (*Génie du Christianisme*, tom. VI, ch. 6.), qu'il y avait quelque espèce de mal à détruire le nid de notre concitoyenne l'hirondelle, oiseau remarquable par le bon sens qui lui a fait découvrir qu'il est bon de se faire protéger par les êtres plus forts que nous, mais sans se laisser toucher.

plaisir qui nous séduit, verse dans l'âme la douleur et le remords, et non point dans un avenir reculé, mais dans l'instant même où l'homme se rend coupable. Comme le criminel marchant au supplice est condamné à porter lui-même la croix sur laquelle il doit expirer (22) ; de même le méchant, livré à sa conscience, porte avec lui le supplice qu'il a mérité ; le crime, après qu'il a déshonoré une vie entière, étant encore le bourreau le plus cruellement inventif pour la remplir de troubles, d'inquiétude, de cuisants remords et d'interminables frayeurs.

XIX. Certains hommes, dans les jugements qu'ils portent sur le bonheur des méchants, ne ressemblent pas mal à des enfants admis pour la première fois à contempler, sur la scène, des misérables jouant les rôles les plus nobles. Vêtus de pourpre et de brocart, le front ceint de couronnes, ces rois de théâtre en imposent à l'œil de l'enfance, qui les prend pour de grands personnages et s'extasie sur leur bonheur, jusqu'à ce que tout à coup on les voit frappés de verges, percés de coups, ou même brûlés vifs dans leur royale parure (Note XII). C'est ainsi en effet que lorsqu'on voit des coupables illustres, environnés de serviteurs, distingués par une haute naissance et revêtus de grands emplois,

---

(22) Juste-Lipse, dans son traité *de Cruce*, lib. XI, cap. 5, n'a rien laissé à désirer sur cet usage de l'antiquité, que le christianisme a fait connaître dans tout le monde.

on ne peut se déterminer à croire qu'ils soient punis, jusqu'à ce qu'on les voie poignardés ou précipités ; ce qui est cependant moins une punition que la fin et le complément de la punition (Note XIII). Que sont donc ces prétendus *retards* dont on fait tant de bruit ? En premier lieu nous appelons de ce nom, dans notre ignorance, *le temps que la Justice divine emploie à soulever l'homme qu'elle veut précipiter* ; mais si nous voulons d'ailleurs nous exprimer rigoureusement, il n'y a point de retard, car c'est une loi divine que le supplice commence toujours avec le crime. L'ingénieuse antiquité a dit que la peine est *boîteuse :* sans doute qu'elle n'atteint pas tout de suite le coupable : mais jamais elle ne cesse de le poursuivre ; et le bruit de sa marche, que nous appelons *remords*, tourmente sans relâche le coupable, de manière que lorsqu'elle le saisit enfin, ce n'est plus que la fin du supplice. * Hérodique de Sélibrée (*) parvint, en mêlant la gymnastique aux remèdes intérieurs, à trouver un palliatif, dont il fit le premier usage sur lui-même, contre la phthisie, maladie qui jusqu'à lui avait résisté entièrement à tous les remèdes ; sur quoi Platon disait *que ce médecin, et pour lui et pour les autres, avait inventé l'art de faire durer la mort*. Ce mot heureux est applicable à la punition des méchants : * on la croit lente, parce qu'elle est longue ; et, parce que les coupables vieillissent sous la peine, on dit que la peine n'atteint que leur vieillesse.

---

(*) Ancien médecin qui fut le maître d'Hippocrate.

XX. Ajoutons encore que ce mot de *longtemps* n'a de sens que par rapport à nous ; car la plus longue vie humaine, pour Dieu, est un instant. Qu'un méchant soit puni divinement au moment même où il a commis son crime, ou qu'il le soit trente ans après, c'est comme si la justice humaine, au lieu de le faire pendre ou torturer le matin, ne l'envoyait au supplice que l'après-midi. En attendant, la vie est pour le coupable une véritable prison, qui ne lui laisse aucun espoir de fuite. Que si, dans cette position, il donne de grands festins ; s'il répand des grâces et des largesses ; s'il entreprend des affaires importantes, il ressemble au prisonnier, qui s'amuse à jouer aux dés et aux échecs pendant que la corde qui doit l'étrangler pend déjà sur sa tête. Si cette comparaison ne paraît pas juste, qu'est-ce qui pourra nous empêcher de soutenir de plus, en parlant d'un criminel détenu et condamné à mort, *qu'il a échappé à la justice*, parce qu'on ne lui a pas encore coupé la tête ? Et pourquoi n'en dirions-nous pas autant de celui qui a bu la ciguë, et qui se promène dans sa prison en attendant la pesanteur des jambes, l'extinction du sentiment, et les glaces de la mort ? Si nous voulons ne compter pour rien les souffrances, les angoisses et les remords qui déchirent la conscience du méchant, il vaudrait autant dire que le poisson qui a mordu l'hameçon n'est point encore pris, jusqu'à ce qu'il soit grillé ou dépecé dans nos cuisines. Le crime est pour nous un véritable hameçon dont la volupté est l'amorce : à l'instant même où le méchant la saisit, *il est pris*. Il devient prisonnier de la Justice divine : sa conscience le traîne et l'agite douloureu-

sement comme le poisson qui, ne vivant plus que pour souffrir, se débat vainement sous la main qui l'entraîne à la mort. * Il en coûte à l'homme de bien pour faire de grands sacrifices à la vertu, pour surmonter ses inclinations les plus chères et les plus entraînantes : mais lorsqu'enfin il s'est rendu maître de lui-même, il en est récompensé par les torrents d'une volupté divine qui coulent dans son cœur. Il arrive précisément le contraire au méchant ; le crime se présente à ses yeux sous les couleurs les plus séduisantes : mais à peine est-il consommé, que ce charme trompeur disparaît et ne laisse après lui que d'affreux tourments *.

XXI. L'audace qui est naturelle aux grands coupables ne leur sert en effet que pour commettre les crimes ; car l'impétuosité de la passion qui les pousse est une espèce de vent qui leur manque d'abord après, de manière qu'ils demeurent sans mouvement, livrés au supplice des terreurs religieuses. * Mille fantômes sinistres se présentent à l'imagination du coupable ; il se fuit sans cesse, et se retrouve toujours. La nuit surtout est terrible pour lui, car le sommeil tranquille n'est donné qu'à la vertu : c'est pendant la nuit que le crime, forcé d'habiter avec lui-même, se voit tel qu'il est, se touche, pour ainsi dire, et se fait horreur * (23).

---

(23) *Perfugium videtur omnium laborum et sollicitudinum esse somnus ; at ex eo ipso plurimæ curæ metusque nascuntur :* c'est-à-dire, le sommeil, qui devrait être le baume de la vie, en devient le poison. (*Cic. de divin.* II, 72.)

Il me semble donc que Stésichore a peint le songe de Clytemnestre avec une grande vérité de coloris, et d'une manière d'ailleurs très-conforme à l'histoire, lorsqu'il nous représente Oreste qui apparaît la nuit à sa mère :

> Il semblait s'élancer de la gueule sanglante
> D'un dragon qui planait sur la reine tremblante.

Car les visions qui nous viennent dans les songes, les apparitions de fantômes en plein jour, les réponses des oracles, les prodiges célestes, tous les signes enfin de l'intervention divine, causent de grands troubles et des frayeurs mortelles à tous les hommes qui se sentent accusés par leur conscience. Apollodore, * tyran cruel de Cassandra, dans la Thrace, songea, une nuit, que les Scythes le faisaient bouillir après l'avoir écorché vif, et que son cœur en cuisant murmurait du fond de la chaudière *C'est moi qui suis l'auteur des tourments que tu souffres* (24). Une autre fois il crut voir ses propres filles qui tournaient autour de lui, enflammées comme des tisons ardents. Hipparque, fils de Pisistrate, songea peu de temps avant sa mort que Vénus, tenant du sang dans une coupe, lui en jetait au visage. Les amis de Ptolémée, surnommé *la Foudre*, crurent voir en songe Séleucus appelant ce prince en justice, par-devant les

---

(24) Ce cœur disait la vérité ; car nous avons été assurés depuis *que tout crime part du cœur*. (Matth. X, 19.) Et ce n'est pas sans raison que les hommes sont convenus de se frapper la poitrine pour exprimer le repentir.

loups et les vautours, qui étaient les juges. Le roi Pausanias, se trouvant à Bysance, s'était fait amener par force une jeune fille de condition, libre et de bonne maison, nommée Cléonice, dans le dessein de passer la nuit avec elle ; mais comme il était endormi lorsqu'elle entra, il s'éveilla en sursaut, et la prenant pour un ennemi qui venait le surprendre, il la tua sur la place. Dès lors, pendant son sommeil, il voyait souvent apparaître cette fille, qui lui disait :

> Malheur à l'homme entraîné par ce vice !
> Marche au supplice. (Note XIV.)

Tant qu'à la fin, fatigué de cette apparition qui ne cessait de l'obséder, il se vit forcé de s'en aller jusqu'à la ville d'Héraclée, qui possédait un temple où l'on évoquait les âmes des morts ; et là, ayant fait les sacrifices ordinaires d'expiation, et les libations qui se font sur les tombeaux, il fit tant, que Cléonice lui apparut, et lui dit *que lorsqu'il serait de retour à Lacédémone il y trouverait la fin de ses peines* ; et, en effet, à peine fut-il arrivé dans sa patrie qu'il y perdit la vie. Il paraît donc qu'en partant de la supposition que l'âme n'a plus de sentiment après la mort, et que le terme de la vie est celui de toute peine et de toute récompense, on pourrait soutenir à bon droit, à l'égard des méchants qui seraient frappés et mourraient d'abord après leurs crimes, que les Dieux les traitent avec une douceur excessive. *
En effet, les plus inconséquents des hommes seraient ceux qui, se refusant à la croyance de l'immortalité, reprocheraient cependant à la Divinité de laisser vivre

les méchants ; car demander, dans cette supposition, que le méchant meure, c'est demander expressément qu'il échappe à la vengeance : il faudrait, au contraire, dans ce cas, demander pour lui la vie, c'est-à-dire le prolongement de son supplice. Il n'y a pas de propos plus léger ni malheureusement plus commun que celui-ci : *Comment, sous l'œil d'une Providence juste, un tel homme peut-il vivre tranquille ? — Tranquille !* Comment donc sait-on qu'il est tranquille ? Il est condamné au contraire à vivre sous le fouet des furies ; il faut que le châtiment s'accomplisse. S'il mourait, on ne manquerait pas de dire : *Est-il possible qu'un tel homme soit mort* tranquillement *dans son lit ?* Il faudrait donc, pour contenter nos petites conceptions, que le coupable fût frappé miraculeusement au moment même où il le devient, c'est-à-dire qu'il faudrait exclure le repentir. En vérité, nous serions bien malheureux si Dieu était impitoyable comme l'homme ! Qui ne voit d'ailleurs que si le châtiment suivait infailliblement et immédiatement le crime, il n'y aurait plus ni vice ni vertu, puisque l'on ne s'abstiendrait du crime que comme l'on s'abstient de se jeter au feu ? La loi des esprits est bien différente : la peine est retardée, parce que Dieu est bon ; mais elle est certaine, parce que Dieu est juste. *Ne croyez pas,* dit Platon, *pouvoir échapper à la vengeance des Dieux ; vous ne sauriez être assez petit pour vous cacher sous la terre, ni assez grand pour vous élancer dans le ciel* (Note XV) ; *mais vous subirez la peine qui vous est due, ou dans ce monde ou dans l'autre, dans l'enfer ou dans un lieu encore plus terrible* (Note XVI), *où vous serez transporté après votre mort.*

XXII. Quand une longue vie n'amènerait pour le méchant aucune punition matérielle et exemplaire, elle servirait au moins à le convaincre par l'expérience la plus douloureuse qu'il n'y a ni paix ni bonheur pour le crime, et qu'après nous avoir exposé à toutes sortes de peines et de dangers, il ne nous laisse enfin que d'affreux remords. Lysimaque, forcé par la soif de livrer aux Gètes et sa personne et son armée, s'écria après qu'il eut bu, étant déjà prisonnier : O Dieux ! que je suis lâche de m'être privé d'un si grand royaume pour un plaisir si court (25) ! Cet homme cependant était excusable d'avoir cédé à un besoin physique contre lequel la volonté ne peut rien ; mais lorsque, entraîné par le désir effréné des richesses, par l'ambition ou par l'attrait d'un plaisir infâme, un malheureux a commis quelque action détestable, bientôt, la soif du désir se trouvant éteinte, et la rage de la passion ne l'agitant plus, il voit qu'au lieu de ce triste fantôme de plaisir qu'il poursuivait avec tant d'ardeur, il n'a trouvé que le trouble, l'amertume et les regrets. Alors, mais trop

---

(25) Plutarque lui-même (ou quelque autre) raconte ailleurs la même anecdote, avec quelque variation. Il fait dire à Lysimaque : *O Dieux ! pour quel misérable plaisir je viens de me faire esclave, de roi que j'étais !* (Apophth. Reg. et Impr. edit. Steph. Tom. II, pag. 160.) Peut-être que Lysimaque ne dit ni d'une manière ni de l'autre. En lisant les anciens historiens il ne faut jamais oublier qu'ils sont tous plus ou moins poètes.

tard, il se reproche d'avoir empoisonné sa vie entière ; de l'avoir livrée aux frayeurs, aux tristes souvenirs, aux repentirs cuisants, à la défiance du présent, à la crainte de l'avenir, pour se procurer de misérables jouissances qui ont passé comme l'éclair (26). C'est ainsi qu'Ino s'écrie sur nos théâtres, en se rappelant son crime :

Femme, dont la tendresse assoupit ma douleur !
O que ne puis-je encore, au sein de l'innocence,
Vivre en paix sous le toit qui couvrit mon enfance !
Je n'éprouverais pas l'épouvante et l'horreur,
Que verse dans mon âme un souvenir rongeur.

XXIII. Mais je crois que ce retour amer est commun à tous les coupables. Il n'en est pas un qui ne se dise à lui-même : *O que ne puis-je chasser le souvenir de tant de crimes ! Que ne puis-je me délivrer du remords et recommencer une autre vie !* * Si l'on pouvait voir dans ces cœurs livrés aux passions criminelles, on y verrait les tourments du Tartare : *car pour moi je suis persuadé que les grands criminels et les impies surtout n'ont besoin d'aucun Dieu ni d'aucun homme pour les tourmenter*, puisque leurs vices sont autant de serpents qui les déchirent, et qu'il leur suffit de vivre pour souffrir. Où sont pour eux les douceurs de l'amitié et de la confiance ?

---

(26) *Dat pœnas quisquis exspectat ; quisquis autem meruit exspectat* : c'est-à-dire, attendre la peine c'est la souffrir, et la mériter c'est l'attendre. (Sen. Ep. CV.)

Le méchant ne peut voir dans les hommes que des ennemis. *Continuellement en garde contre ceux qui le connaissent et qui le blâment, il ne se défie pas moins de ceux qui le louent sans le connaître ; car sa conscience lui dit assez que ceux qui rendent hommage à des vertus imaginaires, se déclarent par là même ennemis de ceux qui ne les possèdent pas. Ainsi il ne croit personne, il ne se fie à personne, il n'aime personne ; il finit par se déplaire à lui-même, par se haïr enfin, et toute sa vie il n'est à ses yeux qu'un objet d'abomination.* *

XXIV. * Mais pour examiner plus à fond cette question du retard des punitions divines, il faut considérer que Dieu, ayant assujetti l'homme au temps (27), a dû nécessairement s'y assujettir lui-même. Ceux qui demandent *comment il a fallu tant de temps à Dieu pour faire ceci ou cela*, font preuve d'une grande faiblesse de jugement : ils demandent un autre monde, un autre ordre de choses ; ils ignorent également Dieu et l'homme : aussi les sages qui ont examiné à fond ce sujet, non-seulement n'ont point été scandalisés de ces délais dans les vengeances divines ; mais en généralisant la question, ils ont cru que cette lenteur dans les opérations de la toute-puissante sagesse était comme le sceau et le caractère distinctif de la Divinité. Euripide avait fait une étude particulière de l'ancienne théologie, et il tenait à

---

(27) *Tempora patimur*, a fort bien dit Juste-Lipse, *Physiol. Stoïc. dissert.* XVII.

grand honneur d'être versé dans ces sortes de connaissances, car c'est de lui-même qu'il parle, quoique à mots couverts, dans ce chœur de la tragédie d'Alceste, où il dit :

Les Muses, dans le sein des nues,
Soutiennent de mon vol l'essor audacieux,
Et des sciences inconnues
Les secrets ont été dévoilés à mes yeux (28).

Or ce poète, en parlant de la Divinité, a écrit ce vers remarquable dans sa tragédie d'Oreste :

Elle agit lentement, car telle est sa nature.

(Note XVII.)

En quoi il me paraît justifier parfaitement la réputation qu'il ambitionnait d'homme profondément versé dans les sciences divines : car il n'y a rien de si vrai ni de si important que cette maxime. En effet l'homme, tel qu'il est, ne peut être gouverné par la Providence, à moins que l'action divine, à son égard, ne devienne pour ainsi dire *humaine;* autrement elle anéantirait l'homme au lieu de le diriger. *

XXV. * Ce caractère de la Divinité, senti par tous les hommes, a produit une croyance qui choque la rai-

---

(28) Ἐγὼ καὶ διὰ Μούσας
Καὶ μετάρσιος ἦξα, καὶ
Πλείσων ἀψάμενος λόγων. κ. π. λ.

(*Euripid. Alc. Act.* V, v. 965.)

son humaine, et qui cependant est devenue un dogme universel parmi les hommes de tous les temps et de tous les lieux : « Tout le monde a cru, sans exception, « qu'un méchant n'ayant point été puni pendant sa vie, « il peut l'être dans sa descendance, qui n'a point par- « ticipé au crime, de manière que l'innocent est puni « pour le coupable. » Ce qui révolte tout à fait la raison ; car puisque nous blâmons tous les jours des tyrans qui ont vengé sur des particuliers, sur des familles, et même sur les habitants d'une ville entière, des crimes commis par les ancêtres de ces malheureux, comment pouvons-nous attribuer à la Divinité des vengeances que nous jugeons criminelles ? Y a-t-il moyen de comprendre qne le courroux céleste s'étant comme perdu sous terre, à la manière de certains fleuves, au moment où le crime se présentait à la vengeance, en ressorte tout à coup et longtemps après pour engloutir l'innocence ? *

XXVI. * Ces doutes se présentent d'abord à tous les esprits ; cependant, lorsqu'on y regarde de plus près, il arrive une chose fort extraordinaire, c'est que l'absurdité même de la chose, telle qu'elle se présente au premier abord, commence à la rendre vraisemblable : on ne peut s'empêcher de se demander « Comment une « opinion aussi révoltante, du moins pour le premier « coup d'œil, a pu devenir la croyance de tous les « hommes ; et si elle ne serait point appuyée peut-être « sur quelque raison profonde que nous ignorons ? » Et ce premier doute amène bientôt des réflexions qui tournent l'esprit dans un sens tout opposé. *

XXVII. * Rappelons-nous la fête que les Grecs ont célébrée naguères en l'honneur des familles dont les ancêtres avaient eu le bonheur de recevoir les Dieux dans leurs maisons (29) ; rappelons-nous les honneurs extraordinaires décernés aux descendants de Pindare ; ces témoignages de la reconnaissance publique, ces distinctions personnelles, si justement accordées par la loyauté de nos pères, nous pénètrent de joie et d'admiration ; il faudrait, pour n'y pas applaudir, avoir, comme l'a dit ce même Pindare, *un cœur de métal forgé dans un feu glacé*. Sparte ne célèbre-t-elle pas encore la mémoire de son fameux Terpandre ? Dans ses festins publics le héraut, après qu'on a chanté l'hymne d'usage, ne crie-t-il pas : *Mettez à part la portion due aux descendants de Terpandre ?* Les Héraclites ne jouissent-ils pas du droit de porter des couronnes ? Et la loi de Sparte n'a-t-elle pas statué que cette prérogative serait inviolablement conservée aux descendants d'Hercule, en reconnaissance des services signalés qu'il avait jadis rendus aux Grecs, sans en avoir jamais reçu aucune récompense ? * Je ne finirais pas si je voulais raconter les honneurs publics rendus à certaines familles en mémoire d'un ancêtre illustre. Cette dette de la reconnaissance, payée aux descendants d'un grand personnage, est l'effet d'un sentiment universel. Il est intimement naturel à l'homme, au point que les gens envieux sont

(29) La Théoxénie.

moins choqués de cette distinction que de toutes les autres, quoiqu'elle ne puisse supporter l'épreuve du simple raisonnement. * Or, il me semble qu'un sentiment aussi universel peut fournir à la philosophie un merveilleux sujet de méditation, et que nous y apprenons d'abord à ne pas tant nous hâter de crier à l'injustice, lorsque nous verrons un fils puni pour les crimes de son père ; car il faudrait, par la même raison, nous élever contre les honneurs rendus à la noblesse : en effet, si nous avouons que la récompense des vertus ne doit point se borner à celui qui les possède, mais qu'elle doit se continuer à ses descendants, il doit nous paraître tout aussi juste que la punition ne cesse point avec les crimes, mais qu'elle atteigne encore la postérité du malfaiteur. Si nous applaudissons aux honneurs qu'Athènes a décernés aux descendants de Cimon, approuvons donc aussi, et par la même raison, cette république lorsqu'elle déclare à jamais maudite et bannie de son territoire la postérité de ce Lacharès * qui tyrannisa sa patrie pendant quatre ans, et la quitta ensuite après avoir pillé les temples et le trésor public. Mais ce n'est point ainsi que nous raisonnons : nous admettons un principe dont nous rejetons en même temps la conséquence nécessaire, et les contradictions ne nous coûtent rien, pourvu qu'elles nous fournissent la matière d'un reproche contre les Dieux. * Si la famille d'un méchant est détruite, ils sont injustes ; et si elle prospère, ils sont injustes encore : voilà comment la Providence est jugée ; on la méconnaît ou on la chicane. Ne commettons point la même faute, et servons-

nous au contraire des raisonnements qui viennent d'être exposés, comme d'une espèce de barrière pour écarter de nous ces discours aigres et accusateurs.

XXVIII. Mais reprenons le fil qui doit nous guider dans le labyrinthe obscur des jugements de Dieu, et marchons prudemment, retenant pour ainsi dire notre esprit dans le cercle d'une humble et timide retenue, et nous attachant toujours à ce qu'il y a de plus vraisemblable, * sans jamais permettre à nos pensées de s'égarer et de devenir téméraires, * et songeant surtout que les choses matérielles qui nous environnent présentent des mystères tout aussi inconcevables, et que nous sommes cependant forcés de recevoir. Je ne sais pourquoi, par exemple, l'action à distance de temps nous paraît moins explicable que l'action à distance de lieu. On demande pourquoi les Phocéens et les Sybarites sont punis pour les crimes commis par leurs pères? et moi je demande pourquoi Périclès mourut, et pourquoi Thucydide fut mis en danger par une maladie née en Ethiopie (30)? * Il est aisé de répondre que la peste fut apportée dans Athènes par un Ethiopien; mais c'est ce qu'il faudrait prouver, et

---

(30) Il s'agit ici de la grande peste d'Athènes, décrite par Thucydide (II, 47) et par Lucrèce, d'après ce grand historien. (De N. R. VI, 1136.)

*Nam penitùs veniens Ægypti è finibus ortus,*
*Aera permensus multum, camposque natantes,*
*Incubuit tandem populo Pandionis.*

Lucr. ibid. 1141, 1142.

expliquer de plus comment cet homme ne mourut pas en chemin, ou comment les pays intermédiaires ne furent pas infectés: au reste, ce n'est qu'un exemple, *et il y a entre les choses d'un ordre supérieur, comme entre les choses naturelles, des liaisons et des correspondances secrètes*, dont il est impossible de juger autrement que par l'expérience, les traditions et le consentement de tous les hommes. *

XXIX. * Tout ceci se rapporte à l'homme considéré individuellement ; mais si nous venons à le considérer dans son état d'association, il semble qu'il n'y a plus de difficulté, et que la vengeance divine tombant sur un état ou sur une ville longtemps après la mort des coupables, ne présente plus rien qui choque notre raison. * Un état, en effet, est une même chose continuée, un tout, semblable à un animal qui est toujours le même et dont l'âge ne saurait altérer l'identité. L'état étant donc toujours *un*, tandis que l'association maintient l'unité, le mérite et le blâme, la récompense et le châtiment, pour tout ce qui est fait en commun, lui sont distribués justement comme ils le sont à l'homme individuel. Si l'on prétend diviser l'état par sa durée pour en faire plusieurs, en sorte, par exemple, que celui du siècle précédent ne soit pas celui d'aujourd'hui, autant vaut diviser aussi l'homme de la même manière, sous prétexte que celui d'aujourd'hui, qui est vieux, n'est pas le même que celui qui était jeune il y a soixante ans. C'est le sophisme plaisant d'Epicharme, disciple de Pythagore, qui s'amusait à soutenir que l'homme qui a emprunté de l'argent n'est pas tenu de le restituer, vu

qu'au moment de l'échéance il n'est plus *lui*, le débiteur primitif étant devenu un autre homme ; et que celui qu'on a prié hier à souper vient aujourd'hui se mettre à table sans invitation, parce qu'il a changé dans l'intervalle. Cependant le temps amène encore plus de différence dans l'homme individuel que dans les villes ou états : car celui qui aurait vu Athènes il y a trente ans, y retrouverait aujourd'hui les mêmes mœurs, les mêmes plaisirs, les mêmes goûts, rien enfin n'aurait changé ; tandis que si vous passez quelques années sans voir un homme, quelque familier que vous soyez avec lui, vous aurez peine à le reconnaître au visage, et qu'à l'égard de son être moral, il aura si fort changé d'habitudes, de système et d'inclinations, que vous ne le reconnaîtrez plus du tout ; et cependant personne ne révoque en doute l'identité de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort : croyons donc pareillement à celle des cités et des états, à moins que nous ne voulions abuser de l'idée d'Héraclite, qui soutenait avec beaucoup de raison, dans un certain sens, *qu'il est impossible de se baigner deux fois dans la même rivière* (31) (Note XVIII).

---

(31) *Δὶς ἐς τον αὐτον ποταμὸν οὐκ ἀν ἐμβαίης.* (*Heracl. apud Plat. in Cratylo.* Opp. tom. III, edit. Bip. p. 268, 269. Mais ce Cratyle, le même, à ce qui paraît, qui a donné son nom au dialogue de Platon, trouvait encore cette proposition inexacte : « Car, disait-il, il n'est pas possible de se baigner dans le cou- « rant *même une fois.* » Ce qui est vrai en suivant à la rigueur l'idée d'Héraclite. (*Arist. Metaph.* III, 5.)

XXX. Mais si l'état doit être considéré sous ce point de vue, il en doit être de même d'une famille provenant d'une souche commune, dont elle tient je ne sais quelle force cachée, je ne sais quelle communication d'essence et de qualités, qui s'étend à tous les individus de la lignée. Les êtres produits par voie de génération ne ressemblent point aux productions de l'art. A l'égard de celles-ci, dès que l'ouvrage est terminé, il est sur-le-champ séparé de la main de l'ouvrier et ne lui appartient plus : il est bien fait *par lui*, mais non *de lui*. Au contraire ce qui est engendré provient de la substance même de l'être générateur ; tellement qu'il tient de *lui* quelque chose qui est très-justement puni ou récompensé pour *lui*, car ce quelque chose est *lui*: Que si, dans une matière de cette importance, il était permis de laisser seulement soupçonner qu'on ne parle pas sérieusement, je dirais que les Athéniens firent plus de tort à la statue de Cassandre lorsqu'ils la firent fondre, et que les Syracusains en firent plus au corps du tyran Denys, qu'ils n'en auraient fait à la descendance de ces deux tyrans, si l'un et l'autre peuple avait sévi contre elle ; car enfin la statue de Cassandre ne tenait rien de lui, et le cadavre de Denys n'était pas Denys ; au lieu que les enfants des hommes vicieux et méchants sont une dérivation de l'essence même de leurs pères. Ce qu'il y avait dans ceux-ci de principal, ce qui vivait, ce qui se nourrissait, ce qui pensait et parlait, est précisément ce qu'ils ont donné à leur fils : il ne doit donc point sembler étrange ni difficile à croire qu'il y ait entre l'être générateur et l'être

engendré une sorte d'identité occulte, capable de soumettre justement le second à toutes les suites d'une action commise par le premier.

XXXI. Que doit-on appeler *bon* dans la médecine ? c'est ce qui guérit ; et l'on rirait à bon droit de celui qui reprocherait au médecin de commettre une injustice envers la jambe en la cautérisant pour débarrasser la tête ou la poitrine, ou qui blâmerait les opérations de la chirurgie comme cruelles ou immorales. Or, il me semble qu'on ne doit pas trouver moins ridicule celui qui croirait que, dans la médecine spirituelle, c'est-à-dire dans les châtiments divins, il peut y avoir autre chose de *bon* que ce qui guérit les vices, qui sont les maladies de l'âme. Celui-là sans doute aurait oublié que souvent un maître d'école, en châtiant un écolier, retient tous les autres dans le devoir, et qu'un grand capitaine en faisant décimer ses soldats peut ramener le reste à l'obéissance et sauver l'Etat ; comme le chirurgien peut sauver les yeux en ouvrant la veine du bras ou de la jambe. Il y a entre les âmes comme entre les corps une véritable communication de mouvement, * de manière qu'un seul coup frappé sur une âme par la main divine peut se propager sur d'autres, par des chocs successifs, jusqu'à des bornes que nous ignorons. *

XXXII. Tout ce raisonnement, au reste, suppose l'immortalité de l'âme, car il suppose que Dieu nous distribue les biens et les maux suivant nos mérites. Or, c'est la même chose de soutenir que Dieu se mêle de la conduite des hommes, ou de soutenir que nos âmes

sont immortelles : car s'il n'y avait en nous rien de divin, rien qui lui ressemblât, c'est-à-dire rien d'immortel ; et si les âmes humaines devaient se succéder comme les feuilles, dont la chute a fourni une si belle comparaison au divin Homère (Note XIX), Dieu ne daignerait pas s'occuper de nous : mais puisqu'au contraire il s'en occupe sans relâche, * puisqu'il ne cesse de nous instruire, de nous menacer, de nous écarter du mal, de nous rappeler au bien, de châtier nos vices, de récompenser nos vertus, c'est une marque infaillible * qu'il ne nous a pas créés comme des plantes éphémères, et qu'il ne se borne pas à conserver un instant nos âmes *fraîches et verdoyantes*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans une vile chair, comme les femmes attachées aux jardins d'Adonis conservent, à ce qu'on dit, les fleurs dans de fragiles vases de terre (32) ; mais qu'il a mis dans nous une véritable racine de vie, qui doit un jour germer dans l'immortalité. *

« Il faut, disait Platon, croire en tout les législa-
« teurs, mais particulièrement sur l'âme, lorsqu'ils nous
« disent qu'elle est totalement distincte du corps et que

---

(32) Un passage curieux de Platon permettrait de croire que les hommes préposés à ces jardins possédaient le secret de produire une végétation artificielle véritablement merveilleuse, puisqu'ils auraient pu en huit jours porter à l'état de maturité parfaite *les fruits les plus chers à l'agriculture.* (Plat. in Phed. Opp., t. X, p. 385.)

« c'est elle qui est le *moi ;* que notre corps n'est qu'une « espèce de fantôme qui nous suit ;... que le *moi* de « l'homme est véritablement immortel ; que c'est ce « que nous appelons *âme*, et qu'elle rendra compte aux « Dieux, comme l'enseigne la loi du pays ; ce qui est « également consolant pour le juste et terrible pour le « méchant. Nous ne croirons donc point que cette « masse de chair que nous enterrons soit l'*homme*, sa- « chant que ce fils, ce frère, etc., que nous croyons « inhumer, est réellement *parti* pour un autre pays, « après avoir terminé ce qu'il avait à faire dans ce- « lui-ci * (33). »

XXXIII. Et voyez comment toutes les cérémonies de la Religion supposent l'immortalité. Elle nous avertit de courir aux autels dès qu'un homme a quitté cette vie, et d'y offrir pour lui des oblations et des sacrifices expiatoires. Les honneurs de toute espèce rendus à la mémoire des morts attestent la même vérité (Note XX). Croira qui voudra que ces autorités nous trompent : quant à moi, avant qu'on me fasse convenir que l'âme ne survit point au corps, il faudra qu'on renverse le trépied prophétique de Delphes, d'où la Pythie rendit autrefois cet oracle à un certain Callondas de Naxos :

Croire l'esprit mortel c'est outrager les Dieux.

---

(33) *Plato, de leg.* XII. Opp. tom. IX, édit. Bipont. pag. 212, 213. *Quem putamus periisse præmissus est.* (Sen. Ep. mor. CII.)

XXXIV. Ce Callondas avait tué un personnage consacré aux Muses, nommé Archiloque. Pour excuser son crime, et pour en obtenir le pardon, il se présenta d'abord à la Pythie, qui d'abord rejeta sa demande ; mais étant revenu à la charge, la prophétesse lui ordonna de s'en aller dans un lieu situé près de la ville de Ténare, où l'on avait coutume de conjurer et d'évoquer les âmes des morts, et là d'apaiser celle d'Archiloque par des oblations et des sacrifices. Et de même, Pausanias ayant péri à Sparte, par décret des Ephores, de la manière que tout le monde connaît, les Spartiates, troublés par certaines apparitions, recoururent à l'oracle, qui leur conseilla de chercher les moyens d'apaiser l'âme de leur roi ; et, en effet, ayant fait chercher jusques en Italie des sacrificateurs et des exorcistes habiles dans l'art d'évoquer les morts, ceux-ci parvinrent par leurs sacrifices à chasser l'esprit de Pausanias de ce temple,* dont les Ephores avaient détruit le toit et muré la porte pour l'y faire mourir de faim et de souffrance. *

XXXV. C'est donc absolument la même chose qu'il y ait une Providence et que l'âme humaine ne meure point ; car il n'est pas possible que l'une de ces vérités subsiste sans l'autre. Si donc l'âme continue d'exister après la mort, on conçoit aisément qu'elle soit punie ou récompensée, et toute la question ne roule que sur la manière. Or, cette vie n'étant qu'un combat perpétuel (34),

---

(34) *Car nous avons à combattre, non contre des hommes*

c'est seulement après la mort que l'âme peut recevoir le prix qu'elle aura mérité : mais personne ne sait ce qui se passe dans l'autre monde, et plusieurs même n'y croient pas ; de manière que tout cela est nul pour l'exemple et pour le bon ordre du monde : au contraire la vengeance, exercée d'une manière visible sur la postérité des coupables, frappe tous les yeux et peut retenir une foule d'hommes prêts à se livrer au crime.

XXXVI. Il est certain, de plus, qu'il n'y a pas de punition plus cruelle et plus ignominieuse que celle de voir nos descendants malheureux par notre faute (35). Représentons-nous l'âme d'un méchant homme, ennemi des Dieux et des lois, voyant après sa mort, non sa mémoire outragée, non ses images et ses statues abattues ; mais ses propres enfants, ses amis, ses parents

---

*de chair et de sang, mais contre les puissances de ce siècle ténébreux*, etc. Ephes. VI, 12.

(35) *Les âmes des morts ont une certaine force, en vertu de laquelle elles prennent toujours intérêt à ce qui se passe dans ce monde : cela est certain, quoique la preuve exige de longs discours ; mais il faut croire ces choses sur la foi des législateurs et des traditions antiques, à moins qu'on n'ait perdu l'esprit.* (Plat. de Leg. XI, tom. IX, pag. 150.) Il ajoute : *Que les tuteurs craignent donc les dieux avant tout, et ensuite les âmes des pères ! L'orphelin n'aura rien à craindre de celui qui croira ces vérités.* Ibid. p. 151. Législateurs, écoutez bien.

ruinés et affligés pour lui, accablés par sa faute de misères et de tribulations. On ne saurait imaginer un plus grand supplice ; et si cet homme pouvait revenir à la vie, il renoncerait aux honneurs divins, si on les lui offrait, plutôt que de s'abandonner encore à l'injustice ou à la luxure qui l'ont perdu (36).

XXXVII. Le philosophe Bion dit que si Dieu punissait les enfants des coupables pour les crimes de leurs pères, il ne serait pas moins ridicule qu'un médecin qui administrerait un remède au petit-fils pour guérir le grand-père : mais cette comparaison qui a quelque chose d'éblouissant au premier coup d'œil, n'est cependant qu'un sophisme évident. En premier lieu il ne s'agit point de *guérir* le grand-père, qui est censé même ne plus exister ; il s'agit de punir, et nous avons vu que le spectacle de sa postérité, souffrante à cause de lui, remplissait parfaitement ce but. En second lieu, le remède administré à un malade est inutile à tous les

---

(36) On lirait ici dans le texte : Οὐδεὶς ἂν ΑΓΑΠΕΙΣΕΙΕΝ κ. τ. λ., ce qui ne saurait s'expliquer grammaticalement. Je dois à l'obligeante politesse de M. *Koëhler*, conseiller d'Etat, bibliothécaire de S. M. I., et directeur du cabinet impérial d'antiquités à Saint-Pétersbourg, la connaissance d'une très-heureuse correction fournie par M. *Coraï*, qui nous avertit dans ses notes sur Héliodore (p. 43), qu'il faut lire : Οὐδεὶς ἂν ΑΝΑΠΕΙΣΕΙΕΝ, ce qui ne souffre pas de difficulté. Le sens, au reste, étant aisé à deviner, ma traduction l'avait rendu d'avance.

spectateurs ; mais lorsqu'on voit au contraire la postérité du méchant obligée d'avaler jusqu'à la lie le calice amer de la douleur pour les crimes d'un père coupable, les témoins de ces terribles jugements prennent garde à eux ; ils s'abstiennent du vice, ou tâchent de s'en retirer. Enfin, et c'est ici la raison principale, une infinité de maladies nullement incurables de leur nature le deviennent cependant par l'intempérance du malade, qui périt à la fin victime de ses propres excès. Or, si le fils de ce malheureux manifeste quelques dispositions, même très-éloignées, à la même maladie qui a tué son père, le tuteur ou le maître qui s'en aperçoit l'assujettira sagement à une diète austère : il le privera de toute superfluité de mets et de la société des femmes ; il le forcera même à prendre des remèdes préservatifs ; il le soumettra à des travaux pénibles, à de rudes exercices, pour essayer, par cette réunion de moyens, d'extirper de son corps le germe de la maladie qui s'est montrée de loin. Et ne conseillons-nous pas tous les jours à ceux qui sont nés de parents cacochymes, de prendre bien garde à eux, de veiller de bonne heure sur les moindres symptômes alarmants, pour détruire la racine du mal avant qu'il ait pris des forces ?

XXXVIII. Il s'en faut donc que nous agissions contre la raison en prescrivant un régime extraordinaire et même des remèdes pénibles aux enfants des personnes attaquées de la goutte, de l'épilepsie ou autres maladies semblables. Nous ne les traitons point ainsi parce qu'ils sont malades, mais de peur qu'ils ne le deviennent. C'est par un très-grand abus de termes qu'on appelle-

rait ces sortes de traitements du nom de *punitions*. Un corps né d'un autre corps vicié doit *être pansé* et *guéri*, mais non *châtié*. Que si un homme est assez lâche pour donner à ces remèdes le nom de *châtiments*, parce qu'ils sont douloureux ou qu'ils le privent de quelques plaisirs grossiers, il faut le laisser dire, il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui. Or, s'il est utile et raisonnable de médicamenter un corps, uniquement parce qu'il provient d'un autre qui fut jadis gâté et maléficié, pourquoi le serait-il moins d'extirper dans l'âme d'un jeune homme, le germe d'un vice héréditaire, lorsque ce vice commence seulement à poindre? Vaut-il donc mieux permettre à ce vice de se développer sans obstacle, jusqu'à ce que la fièvre des passions se rende plus forte que tous les remèdes, et que le malade, devenu tout à fait incurable, découvre enfin à tous les yeux *le fruit honteux mûri dans son cœur insensé*, comme dit encore Pindare? Croyez-vous que Dieu n'en sache pas autant qu'Hésiode, qui nous a laissé ce précepte?

Prudent époux, crains de devenir père,
Quand tu reviens du bûcher funéraire;
Attends la fin de nos banquets joyeux,
Faits en l'honneur des habitants des cieux.

* Ainsi les anciens sages croyaient que de simples idées lugubres, trop fraîchement excitées dans l'esprit d'un père au moment où il donnait la vie, pouvaient influer en mal sur le caractère et la santé de son fils. On peut donc aisément juger de ce qu'ils pensaient des vices et des excès honteux, qui ne troublent pas seule-

ment l'âme d'une manière passagère, mais qui la changent et la dégradent jusque dans son essence. Platon était pénétré de ces vérités, lorsqu'il disait : « Tâ-« chons de rendre les mariages saints, autant qu'il est « au pouvoir humain ; car les plus saints sont les plus « utiles à l'Etat (37). » Tout occupé de ce sujet, Platon remonte jusqu'au banquet nuptial, qui ne lui paraît pas, à beaucoup près, une chose indifférente. « Qu'il « soit présidé, dit-il, par la décence, et que l'ivresse « en soit bannie. Les époux surtout doivent jouir d'une « parfaite tranquillité d'esprit dans ce moment solen-« nel où il se fait un si grand changement dans leur « état. Que la sagesse veille toujours de part et d'au-« tre, car personne ne connaît la nuit ni le jour où la « reproduction de l'homme s'opèrera *avec l'assistance* « *divine* (38). Un homme ivre n'est point du tout propre « à se reproduire ; il est dans un véritable état de dé-« mence qui affecte l'esprit autant que le corps.... Si « dans un tel état il a le malheur de devenir père, il y « a tout à parier qu'il aura des enfants faibles, mal « constitués, et qui, dans l'un et l'autre sens, *ne mar-* « *cheront jamais droit* (39). Il est donc de la plus haute « importance que les époux, durant leur vie entière,

---

(37) Plat. de Rep. Opp. tom. VII, pag. 22.

(38) Σὺν Θεῷ. Plat. de Leg. VI. Opp. t. VIII, p. 298, 299.

(39) Οὐδὲν εὐθὺπορον ἦθος οὐδὲ σῶμα. Id. ibid. de Leg. VI. Opp. tom. VIII, pag. 299.

« mais surtout dans le temps où ils peuvent se donner « des enfants, ne se permettent rien de criminel, ni « rien qui de sa nature soit capable de produire dans « le corps des désordres physiques ; car ces vices, « transmis par la génération, s'impriment dans l'âme « comme dans le corps des descendants, qui naissent « dégradés. Il n'y a donc rien de plus essentiel pour les « époux que d'être purs, le jour surtout et la nuit des « noces : *car nous portons tous dans notre essence la « plus intime un principe et un Dieu qui mène tout à « bien, s'il est respecté et honoré comme il doit l'être par « ceux qui jouissent de son influence* * (Note XXI). »

XXXIX. * Mais quoique l'hérédité des maladies et des vices soit une vérité incontestable, reconnue par les plus grands personnages, et même par la tradition universelle, * on se tromperait cependant beaucoup si l'on regardait cette hérédité comme quelque chose de régulier et d'instantané, de manière que le fils succédât immédiatement aux maux et aux vices, comme au patrimoine de son père. Les petits de l'ours et du tigre présentent en naissant toutes les qualités et toutes les inclinations de leur espèce, d'autant qu'ils obéissent à un instinct aveugle, et que rien ne déguise ces qualités naturelles. Il n'en est pas ainsi de l'homme, à raison même de sa perfection : car il manifeste sa supériorité jusque dans ce qu'il a et dans ce qu'il fait de mauvais. Le mal chez lui est toujours accidentel et contre nature : quoique perverti, il obéit toujours plus ou moins à la raison et à la loi : l'opinion lui en impose, la coutume le mène ; lorsqu'il est tenté par des inclinations

corrompues, sa conscience les combat; et lors même qu'il a succombé, le sentiment du beau moral survivant à l'innocence, il se jette souvent dans l'hypocrisie, se donnant ainsi un nouveau vice pour jouir encore des honneurs de la vertu après qu'il a cessé de les mériter. Mais nous qui ne voyons point ces combats intérieurs ou ces ruses criminelles, nous ne croyons point aux coupables avant d'avoir vu les crimes, ou plutôt nous croyons, par exemple, qu'il n'y a d'homme emporté, que celui qui vient d'outrager quelqu'un; d'homme lâche, que celui que nous avons vu s'enfuir du champ de bataille. C'est là, cependant, une *simplesse* égale à celle de croire que l'aiguillon du scorpion ne s'engendre dans le corps de cet animal qu'au moment où il pique, ou que le venin de la vipère naît de même tout à coup au moment où elle mord. Un méchant ne le devient point au moment où il se montre tel; mais il porte en lui-même une malice originelle, qui se manifeste ensuite lorsqu'il en a le moyen, le pouvoir et l'occasion (40). Mais Dieu, qui n'ignore point le naturel et l'inclination de chaque homme (les esprits lui étant connus plus que les corps), n'attend pas toujours, pour châtier, que la violence lève le bras, que l'impudence prenne la parole, ou que l'incontinence abuse des organes naturels; car

---

(40) *Occasiones hominem fragilem non faciunt, sed qualis sit ostendunt.* L'occasion ne rend point l'homme fragile; elle montre qu'il l'est. (*De Imit.* c. I, 16, 4.)

cette manière de punir ne serait pas au-dessus d'un tribunal humain. Dieu, lorsqu'il punit, n'a point à se venger comme nous : l'homme le plus inique ne lui fait aucun tort ; le ravisseur ne lui ôte rien, l'adultère ne l'outrage point. Il ne punit donc l'avare, l'adultère, le violateur des lois, que par manière de remède ; et souvent il arrache le vice, comme il guérirait le haut-mal avant le paroxisme. Tantôt on se plaint de ce que les méchants sont trop lentement punis, et tantôt on trouve mauvais que Dieu réprime les inclinations perverses de certains hommes, avant qu'elles aient produit leurs funestes effets ; c'est une singulière contradiction ! Nous ne voulons pas considérer que l'avenir est souvent pire et plus dangereux que le présent ; qu'il peut être plus utile à un certain homme que la Justice divine l'épargne après qu'il a péché, tandis qu'il vaut mieux pour un autre qu'il soit prévenu et châtié avant qu'il ait pu exécuter ses pernicieux desseins. La même loi se retrouve encore dans la médecine matérielle : car souvent le remède tue le malade, et souvent aussi il sauverait un homme qui a toutes les apparences de la santé, et qui est cependant plus en danger que l'autre.

XL. Et l'on voit encore ici la raison pourquoi les Dieux ne rendent pas toujours les enfants responsables des fautes de leurs pères ; car s'il arrive qu'un enfant bon naisse d'un père mauvais, comme il peut arriver qu'un fils sain et robuste naisse d'un père maladif, ce fils pourra se voir exempté des peines de la race : car il est bien de la famille, mais il est étranger au vice et à la dette de la famille, * comme un fils qui se serait

prudemment abstenu de l'hoirie d'un père dissipateur, tandis que le jeune homme qui s'est volontairement *mêlé* à la malice héréditaire, sera tenu au châtiment des crimes comme aux dettes de la succession * (41). Nous ne devons donc point nous étonner de voir figurer dans l'histoire de fameux coupables dont les fils n'ont point été punis, parce que ceux-ci étaient eux-mêmes de fort honnêtes gens ; mais quant à ceux qui avaient reçu, aimé et reproduit les vices de leurs pères, la Justice divine les a très-justement punis de cette ressemblance.

XLI. Il arrive assez souvent que des verrues, des taches, et même des accidents plus essentiels de conformation, de goût ou de tempérament, ne sont point transmis du père au fils, et que nous les voyons ensuite reparaître dans la personne d'un descendant plus éloigné : nous avons vu une femme grecque, qui avait accouché d'un négrillon, mise en justice comme coupable d'adultère ; puis il se trouva, vérification faite, qu'elle descendait d'un Ethiopien à la quatrième génération. Python de Nisibie passait pour être de la race de ces Thébains primitifs, fondateurs et premiers maîtres de Thèbes, que nous appelions *les Semés,* parce qu'ils étaient nés des dents du dragon que Cadmus

---

(41) *Que l'iniquité de ses pères revive aux yeux du Seigneur, et que le péché de sa mère ne soit point effacé !* (Ps. CVIII, 14.)

avait semées après l'avoir tué : or le dernier fils de ce Python, que nous avons vu mourir de nos jours, portait naturellement sur son corps la figure d'une lance, qui distinguait tous les membres de cette famille, et qui reparut ainsi après un très-long intervalle de temps. * Comme un corps retenu au fond de l'eau contre la loi de sa masse, remonte tout à coup, et se montre à la surface dès que l'obstacle est écarté, * de même certaines passions, certaines qualités morales, particulières à une famille, demeurent souvent comme enfoncées par la pression du temps ou de quelque autre agent inconnu : mais si, par l'action de quelque autre cause non moins inconnue, elles viennent à se dégager, on les voit tout de suite reprendre leurs places (42), et la famille montre de nouveau le signe bon ou mauvais qui la distingue.

XLII. L'histoire suivante se place naturellement à la fin de ce discours. J'aurai l'air peut-être de raconter une fable imaginée à plaisir ; mais, après avoir épuisé tout ce que le raisonnement me présentait de plus vraisemblable sur le sujet que je traite, je puis bien réciter ce conte (si cependant c'est un conte), tel qu'il me fut fait il y a très-peu de temps (43).

---

(42) Ἀναδύσης (τῆς λόγχης) ὥσπερ ἐκ βυθοῦ.

(43) Voyez la fin du chapit. XXXVI, dans le texte.

## Histoire de Thespésius (Note XXII).

Il y avait naguères à Soli en Cilicie un homme appelé Thespésius, grand ami de ce Protogène qui a vécu longtemps à Delphes avec moi et quelques amis communs. Cet homme ayant mené dans sa première jeunesse une vie extrêmement dissolue, perdit tout son bien en très-peu de temps; de manière qu'après avoir langui quelque temps dans la misère, il se corrompit entièrement et tâcha de recouvrer par tous les moyens possibles la fortune qui lui avait échappé: semblable en cela à ces libertins qui dédaignent et rejettent même une femme estimable pendant qu'ils la possèdent légitimement, et qui tâchent ensuite, lorsqu'elle a épousé un autre homme, de la séduire pour en jouir criminellement. Thespésius employant donc sans distinction tous les moyens capables de le conduire à ses fins, il amassa en peu de temps, non pas beaucoup de biens, mais beaucoup de honte, et sa mauvaise réputation augmenta encore par une réponse qu'il reçut de l'oracle d'Amphiloque, auquel il avait fait demander si lui, Thespésius, mènerait à l'avenir une meilleure vie. La réponse fut *que les choses iraient mieux après sa mort* (44). Ce qui parut généralement signifier qu'il ne devait cesser d'empirer jusqu'à la fin de sa vie.

---

(44) Οτὶ πράξει βέλτιον ὅταν ἀποθάνῃ.

XLIII. Mais bientôt l'évènement expliqua l'oracle : car étant tombé peu après d'un lieu élevé, et s'étant fait à la tête une forte contusion sans fracture, il perdit connaissance et demeura trois jours dans un état d'insensibilité absolue, au point qu'on le crut mort ; mais lorsqu'on faisait déjà les apprêts des funérailles, il revint à lui : et ayant bientôt repris toute sa connaissance, il se fit un changement extraordinaire dans toute sa conduite : car la Cilicie entière atteste que jamais on ne connut une conscience plus délicate que la sienne dans toutes les affaires de négoce et d'intérêt, ni de piété plus tendre envers les dieux ; que jamais on ne vit d'ami plus sûr, ni d'ennemi plus redoutable (Note XXIII) ; de manière que ceux qui l'avaient connu particulièrement dans les temps passés désiraient fort apprendre de lui-même la cause d'un changement si grand et si soudain : car ils se tenaient pour sûrs qu'un tel amendement, après une vie aussi licencieuse, ne pouvait s'être opéré par hasard, ce qui était vrai en effet, comme il le raconta lui-même, de la manière suivante, à ce Protogène dont je viens de parler, et à quelques autres de ses amis (45).

---

(45) Plutarque parle-t-il ici comme un homme persuadé, ou veut-il seulement donner à son récit un plus grand air de vraisemblance ? C'est ce qu'il n'est pas aisé de décider. J'observe seulement que ce n'est point du tout la même question de savoir si le conte est vrai ou si Plutarque y croyait. Platon, à la fin du *Gorgias*, s'explique, dans une occasion semblable,

XLIV. Au moment même où l'esprit quitta le corps, le changement qu'éprouva Thespésius le mit précisément dans la situation où se trouverait un pilote qui serait jeté de son bord au fond de la mer. S'étant ensuite un peu remis, il lui sembla qu'il commençait à respirer parfaitement et à regarder autour de lui, son âme s'étant ouverte comme un œil. Mais le spectacle qui se présenta à ses regards était entièrement nouveau pour lui : il ne vit que des astres d'une grandeur immense et placés les uns à l'égard des autres à des distances infinies ; des rayons d'une lumière resplendissante et admirablement colorée partaient de ces astres, et avaient la force de transporter l'âme en un instant partout où elle voulait aller, comme un vaisseau cinglant à pleines voiles sur une mer tranquille. Laissant à part une infinité de choses qu'il avait observées alors, il disait que les âmes de ceux qui mouraient ressemblaient à des bulles de feu montant au travers de l'air, qui leur cédait le passage ; et ces bulles venant à se rompre les unes après les autres, les âmes en sortaient sous une forme humaine. Les unes s'élançaient en haut et en droite ligne, avec une rapidité merveilleuse ; d'autres tournaient sur elles-mêmes comme des fuseaux, montaient de plus ou descendaient alternativement ;

---

à peu près comme Plutarque : *Vous croirez peut-être que c'est un conte, mais pour moi c'est une histoire, et je vous donne ces choses pour vraies.* (Opp. tom. IV, p. 164.)

de manière qu'il en résultait un mouvement confus, qui s'arrêtait difficilement et après un assez long temps.

XLV. Thespésius, dans la foule de ces âmes, n'en connut que deux ou trois, dont il s'efforça de s'approcher pour leur parler ; mais elles ne l'entendaient point. Etant comme étourdies et privées de sens, elles fuyaient toute espèce de vue et de contact; errantes çà et là, et d'abord seules, mais venant ensuite à en rencontrer d'autres disposées de la même manière, elles s'embrassaient étroitement et s'agitaient ensemble de part et d'autre, au hasard, en poussant je ne sais quel cri inarticulé, mêlé de tristesse et d'effroi. D'autres âmes, au contraire, parvenues aux plus hautes régions de l'air, étaient brillantes de lumière et se rapprochaient souvent les unes des autres par l'effet d'une bienveillance mutuelle, tandis qu'elles fuyaient la foule tumultueuse des premières; donnant suffisamment à entendre, par cette fuite ou ce rapprochement, la peine ou le plaisir qu'elles éprouvaient. Parmi ces âmes fortunées il aperçut celle d'un de ses parents, qu'il ne connut pas d'abord, parce qu'il était encore dans l'enfance lorsque ce parent mourut. Mais l'âme, s'approchant de lui, le salua, en lui disant : *Dieu te garde, Thespésius!* A quoi celui-ci répondit, tout étonné, *qu'il s'appelait Aridée, et non Thespésius. Auparavant,* reprit l'autre, *il en était ainsi, mais à l'avenir on te nommera Thespésius* (le divin) ; *car tu n'es point encore mort. Seulement, par un ordre particulier de la destinée, tu es venu ici avec la partie intelligente de ton âme, laissant l'autre dans ton*

*corps pour en être la gardienne* (46). *La preuve que tu n'es point ici totalement séparé de ton corps, c'est que les âmes des morts ne produisent jamais aucune ombre et que leurs paupières ne clignotent point* (47). Ces paroles ayant engagé Thespésius à se recueillir davantage et à se rendre compte de ce qu'il voyait, en regardant autour de lui il observa que son ombre se projetait légèrement à ses côtés (Note XXIV), tandis que les autres âmes étaient environnées d'une espèce d'atmosphère lumineuse, et qu'elles étaient d'ailleurs transparentes in-

---

(46) J'adopte la leçon de Ruhnkenius, qui lisait οἰκουρόν, au lieu de ἀγκύριον. (Myth. p. 89.) La leçon commune n'est pas cependant absolument rejetable : elle peut signifier que l'âme sensible ou animale était demeurée dans le corps *comme une ancre*, que l'autre saisissait pour revenir.

(47) Plutarque a dit ailleurs (*de Is. et Osir.* XLIV.), « qu'après la destruction finale du mauvais principe, les « hommes seront très-heureux ; qu'ils n'auront plus besoin « de nourriture, *et ne donneront plus d'ombre.* » C'est, au pied de la lettre, notre *corps glorieux*. En effet, *comme il y a un corps pour* l'âme (ψυχικὸν), *il y en a aussi un qui est pour* l'esprit (πνευματικόν). (I. Cor. XV, 44.) Suivant l'hypothèse admise dans cet endroit de l'histoire de Thespésius, l'âme intelligente, quittant le corps accidentellement, avant d'en être absolument séparée par la mort, n'est point encore entièrement dégagée de tout alliage grossier, ni par conséquent entièrement transparente : c'est ce qu'il faut soigneusement observer ; autrement on verrait ici, au lieu d'une erreur ou d'un paradoxe, une contradiction qui n'y est point.

térieurement, non pas toutes néanmoins au même degré : car les unes brillaient d'une lumière douce et égale comme une belle pleine lune dans toute sa sérénité : d'autres laissaient apercevoir çà et là quelques taches obscures, semblables à des écailles ou à de légères cicatrices ; quelques-unes, tout-à-fait hideuses, étaient tiquetées de noir comme la peau des vipères ; d'autres enfin avaient la face légèrement ulcérée (48).

XLVI. Or ce parent de Thespésius disait que la déesse *Adrastée* (49), fille de Jupiter et de la Nécessité, avait dans l'autre monde la plénitude de la puissance pour châtier toute espèce de crimes, et que jamais il n'y eut un seul méchant, grand ou petit, qui par force ou par adresse eût pu échapper à la peine qu'il avait méritée. Il ajoutait qu'Adrastée avait sous ses ordres trois exécutrices entre lesquelles était divisée l'intendance des supplices. La première se nomme *Pœné* (50). Elle punit d'une manière douce et expéditive ceux qui dès cette vie ont été déjà châtiés matériellement dans leurs corps : elle ferme les yeux même sur plusieurs choses qui auraient besoin d'expiation. Quant à l'homme dont la perversité exige des remèdes plus efficaces, le Génie des supplices le remet à la seconde exécutrice, qui se

---

(48) Ici encore le texte n'est pas susceptible d'une traduction incontestablement juste. Heureusement l'obscurité n'est dans ce cas d'aucune importance.

(49) *L'inévitable.*

(50) La *Peine*, le *Châtiment*.

nomme *Dicé* (51), pour être châtié comme il le mérite ; mais pour ceux qui sont absolument incurables, *Dicé* les ayant repoussés, *Erinnys* (52), qui est la troisième et la plus terrible des assistantes d'*Adrastée*, court après eux, les poursuit avec fureur, fuyants et errants de tout côté en grande misère et douleur, les saisit et les précipite sans miséricorde dans un abîme que l'œil humain n'a jamais sondé et que la parole ne peut décrire (Note XXV). La première de ces punitions ressemble assez à celle qui est en usage chez les Barbares. En Perse, par exemple , lorsqu'on veut punir certaines fautes, on ôte au coupable sa robe et sa tiare, qui sont dépilées et frappées de verges en sa présence, tandis que le malheureux, fondant en larmes, supplie qu'on veuille bien mettre fin à ce châtiment. Il en est de même des punitions divines : celles qui ne tombent que sur le corps ou sur les biens n'ont point cet aiguillon perçant qui atteint le vif et pénètre jusqu'au vice même : de sorte que la peine n'existe proprement que dans l'opinion, et n'est que purement extérieure ; mais lorsqu'un homme quitte le monde sans avoir même souffert ces sortes de peines, de manière qu'il arrive ici sans être nullement purifié, Dicé le saisit, pour ainsi dire, nu et mis à découvert jusque dans le fond de son âme, n'ayant aucun moyen de soustraire à la vue ou de

---

(51) La *Justice.*
(52) La *Furie*, l'*Agitatrice*.

pallier sa perversité. Il est visible au contraire à tous, et tout entier et de tout côté. L'exécutrice montre d'abord le coupable à ses parents gens de bien (s'il en a qui aient été tels), comme un objet de honte et de mépris, indigne d'avoir reçu d'eux la vie. Que s'ils ont été méchants comme lui, il assiste à leurs tourments ; et lui, à son tour, souffre sous leurs yeux et pendant très-longtemps, jusqu'à ce que le dernier de ses crimes soit expié, des supplices qui sont aux plus violentes douleurs du corps ce que la réalité est au songe. Les traces et les cicatrices de chaque crime subsistent même encore après le châtiment, plus longtemps chez les uns, et moins chez les autres. « Or, me dit-il, tu dois faire « grande attention aux différentes couleurs des âmes ; « car chacune de ces couleurs est significative. Le noir « sale désigne l'avarice et toutes les inclinations basses « et serviles. Le rouge ardent annonce l'amère malice « et la cruauté. Partout où tu verras du bleu, c'est la « marque des crimes impurs, qui sont terribles et diffi- « cilement effacés (Note XXVI). L'envie et la haine « poussent au dehors un certain violet ulcéreux né de « leur propre substance, comme la liqueur noire, de la « sèche. Pendant la vie de l'homme ce sont les vices « qui impriment certaines couleurs sur son corps par « les mouvements désordonnés de l'âme : ici, c'est le « contraire ; ces couleurs étrangères annoncent un état « d'expiation, et par conséquent l'espoir d'un terme « mis aux châtiments. Lorsque ces taches ont enfin tota- « lement disparu, alors l'âme devient lumineuse et re- « prend sa couleur naturelle ; mais tandis qu'elles sub-

« sistent il y a toujours certains retours de passions, « certains élancements qui ressemblent à une fièvre, « faible chez les unes, et violente chez les autres : or « dans cet état il en est qui après avoir été châtiées à « plusieurs reprises, reprennent enfin leur nature et « leurs affections primitives ; mais il en est aussi qui « sont condamnées par une ignorance brutale et par « l'empire des voluptés à revenir dans leur ancienne « demeure pour y habiter les corps de différents ani- « maux ; car leur entendement faible et paresseux, « n'ayant pas la force de s'élever jusqu'aux idées con- « templatives et intellectuelles, elles sont reportées par « de honteux souvenirs vers le plaisir qui appartient à « l'union des sexes (53), et comme elles se trouvent « encore dominées par le vice, sans en avoir retenu les « organes (car il n'y a plus ici qu'un vain songe de vo- « lupté, qui ne saurait opérer aucune réalité), elles sont « ramenées sur la terre par cette passion toujours vi- « vante, pour y assouvir leurs désirs au moyen des « corps qui leur sont rendus. »

XLVII. Après ce discours le parent de Thespésius le mena rapidement à travers un espace infini, mais d'une manière douce et aisée, le transportant sur des rayons de lumière comme sur des ailes (54) jusqu'à ce

---

(53) Il existe un mauvais livre intitulé *le Christianisme aussi ancien que le monde*. On pourrait en faire un excellent sous le même titre.

(54) Ce passage et celui qu'on a lu plus haut (ch. 44) sup-

qu'ils fussent arrivés au bord d'un gouffre profond, où il se trouva tout à coup abandonné des forces dont il avait joui jusque-là ; et il vit que les autres âmes étaient dans le même état, car elles se ressemblaient comme des oiseaux qui volent en troupes, et tournant à l'entour elles n'osaient entrer dans cette ouverture, qui ne ressemblait pas mal aux antres de Bacchus, tapissés de verts rameaux et de feuilles de toutes espèces. Il en sortait un vent doux et suave, chargé d'une odeur excessivement agréable, qui jetait ceux qui la respiraient dans un état assez semblable à l'ivresse. Les âmes qui en jouissaient étaient pénétrées de joie. On ne voyait autour de l'antre que danses bachiques, passe-temps et jeux de toutes espèces. Le conducteur de Thespésius disait que Bacchus avait passé par là pour arriver parmi les dieux ; qu'ensuite il y avait amené Sémélé, et que ce lieu se nommait *oubli*. Thespésius voulait y demeurer, mais son parent s'y opposa, et l'en arracha même de force, en lui représentant que l'effet immanquable de cette volupté qui l'attirait était de ramollir, pour ainsi dire, et de dissoudre l'intelligence ; de manière que la partie animale qui est dans l'homme se trouvant alors affranchie, elle excitait en lui la souvenance du corps, de laquelle naissait à son tour le désir de cette jouissance qu'on a justement appelée, dans la

---

posent des idées analogues à celles que nous avons sur l'émission et la progression excessivement rapide de la lumière.

langue grecque, d'un nom qui signifie *penchant vers la terre* (Note XXVII), comme si elle changeait la direction de l'âme en l'appesantissant vers la terre (55).

XLVIII. Thespésius ayant parcouru un chemin aussi long que celui qui l'avait conduit là, il lui sembla voir un vaste cratère où venaient se verser plusieurs fleuves, l'un plus blanc que la neige ou que l'écume de la mer, et l'autre d'un rouge aussi vif que celui que nous admirons dans l'arc-en-ciel ; et d'autres fleuves encore, dont chacun montrait de loin une couleur différente, et chaque couleur un éclat particulier. Mais à mesure que les deux compagnons approchèrent du cratère, toutes les couleurs disparurent, excepté le blanc (Note XXVIII). Trois génies, assis en forme de triangles, étaient occupés à mêler ces eaux selon certaines proportions. Le guide de Thespésius lui dit alors qu'Orphée avait pénétré jusqu'à cet endroit lorsqu'il vint chercher l'âme de sa femme ; mais qu'ayant mal retenu ce qui s'était présenté à ses yeux, il avait ensuite débité parmi les hommes quelque chose de très-faux ; savoir, qu'Apollon et la nuit répondaient en commun par l'oracle qui est à Delphes ; tandis qu'Apollon, qui est le soleil, ne saurait avoir rien de commun avec la nuit.

« Quant à l'oracle qui est ici, ajoutait le guide, il est « bien véritablement commun à la lune et à la nuit ;

---

(55) Il est extrêmement probable que Plutarque, initié aux mystères de Bacchus, en fait ici une critique à mots couverts et se plaint des abus.

« mais il n'aboutit exclusivement à aucun point de la « terre, et n'a pas de siége fixe ; il erre au contraire « parmi les hommes, et se manifeste seulement au « moyen des songes et des apparitions ; car c'est d'ici « que les songes, mêlés, comme tu sais, de vrai et de « faux, partent pour voltiger dans tout l'univers sur la « tête des hommes endormis. Pour ce qui est de l'ora- « cle d'Apollon, jamais tu ne l'as vu et jamais tu ne « pourras le voir ; car l'espèce d'action, qui appartient « en plus ou en moins à la partie inférieure ou terres- « tre de l'âme, ne s'exerce jamais dans une région supé- « rieure au corps, qui tient cette âme dans sa dépen- « dance » (56). Disant ces mots, il tâcha, en faisant avancer Thespésius, de lui montrer la lumière qui partit primitivement du trépied et se fixa ensuite sur le Parnasse, en passant par le sein de Thémis (Note XXIX) ; mais Thespésius, qui avait cependant grande envie de la contempler, ne put en soutenir l'éclat éblouissant : il entendit néanmoins en passant la voix aiguë d'une femme qui parlait en vers et qui disait, entre autres choses, que Thespésius mourrait à telle époque. Or, le génie (57) déclara que cette voix était celle de la Sy-

(56) Tout helléniste de bonne foi qui réfléchira sur le texte de ce chapitre, excessivement difficile et embrouillé (peut-être à dessein), trouvera, j'ose l'espérer, que j'ai présenté un sens assez plausible.

(57) Quel génie ? Il n'est question auparavant que de

bille, qui chantait l'avenir, emportée dans l'orbe de la lune. Thespésius aurait bien désiré en entendre davantage; mais il fut repoussé par le tourbillon impétueux de la lune, qui le jeta du côté opposé, de manière qu'il entendit seulement une prédiction touchant l'éruption prochaine du Vésuve et la destruction de la ville de Pouzzoles, et ce mot dit sur l'empereur qui régnait alors :

Homme de bien, il mourra dans son lit (58).

XLIX. Thespésius et son guide s'avancèrent ensuite jusqu'aux lieux où les coupables étaient tourmentés ; et d'abord ils furent frappés d'un spectacle bien triste et bien douloureux ; car Thespésius, qui était loin de s'attendre à ce qu'il allait voir, fut étrangement surpris de trouver dans ce lieu de tourments ses amis, ses compagnons, ses connaissances les plus intimes, livrés à des supplices cruels et se tournant de son côté en poussant des cris lamentables. Enfin il y vit son propre père, sortant d'un gouffre profond, couvert de piqûres et de cicatrices, tendant les mains à son fils, forcé par les bourreaux chargés de le tourmenter à rompre le silence et à confesser malgré lui à haute voix que, pour enle-

---

trois génies qui mêlaient les eaux. Si Plutarque voulait parler du *Guide* ou du *Psychopompe*, il eût fallu l'expliquer.

(58) Il s'agit de Vespasien, qui mourut en effet comme il s'en était rendu digne, *siccâ morte*.

ver l'or et l'argent que portaient avec eux certains étrangers qui étaient venus loger chez lui, il les avait indignement assassinés ; que ce crime était demeuré absolument inconnu dans l'autre vie, mais qu'en ayant été convaincu dans le lieu où il se trouvait, il avait déjà subi une partie de sa peine, et qu'il était mené alors dans une région où il devait subir l'autre. Thespésius, glacé de crainte et d'horreur, n'osait pas même intercéder et supplier pour son père ; mais, sur le point de prendre la fuite et de retourner sur ses pas, il ne vit plus à ses côtés ce guide bienveillant qui l'avait conduit précédemment : à sa place il en vit d'autres d'une figure épouvantable, qui le contraignaient de passer outre, comme s'il avait été nécessaire qu'il vît encore ce qui se passait ailleurs. Il vit donc les hommes qui avaient été notoirement coupables dans le monde, et punis comme tels ; ceux-là étaient beaucoup moins douloureusement tourmentés : on avait égard à leur faiblesse et à la violence des passions qui les avait entraînés ; mais quant à ceux qui avaient vécu dans le vice, et joui, sous le masque d'une fausse vertu, de la gloire que mérite la vraie, ils avaient à leurs côtés des ministres de vengeance qui les obligeaient à tourner en dehors l'intérieur de leurs âmes : comme ce poisson marin nommé *scolopendre,* dont on raconte qu'il se retourne de la même manière pour se débarrasser de l'hameçon qu'il a avalé. D'autres étaient écorchés et exposés dans cet état par ces mêmes exécuteurs, qui mettaient à découvert et faisaient remarquer le vice hideux qui avait corrompu leurs âmes jusque dans son essence la plus pure et la plus su-

blime (59). Thespésius racontait qu'il en vit d'autres attachés et entrelacés ensemble, deux à deux, trois à trois ou davantage, à la manière des serpents, s'entre-dévorant de rage au souvenir de leurs crimes et des passions venimeuses qu'ils avaient nourries dans leurs cœurs. Non loin de là se trouvaient trois étangs ; l'un était plein d'or bouillonnant, l'autre de plomb plus froid que la glace, et le troisième enfin d'un fer aigre. Certains démons préposés à ces lacs étaient pourvus d'instruments, avec lesquels ils saisissaient les coupables et les plongeaient dans ces étangs ou les en retiraient, comme les forgerons traitent le métal. Ils plongeaient, par exemple, dans l'or brûlant les âmes de ceux qui s'étaient abandonnés pendant leur vie à la passion de l'avarice et qui n'avaient rejeté aucun moyen de s'enrichir ; puis, lorsque la violence du feu les avait rendues transparentes, ils couraient les éteindre dans le plomb glacé ; et lorsqu'elles avaient pris dans ce bain la consistance d'un glaçon, on les jetait dans le feu, où elles devenaient horriblement noires, acquérant de plus une raideur et une dureté qui permettait de les briser en morceaux. Elles perdaient ainsi leur première forme,

---

(59) Ne demandons point à Plutarque comment on peut écorcher des âmes. Quand on entend une morale de cette espèce il n'est pas permis de chicaner. Observons seulement en passant que, dans tout ce que l'antiquité nous raconte sur les habitants de l'autre monde, elle suppose toujours *qu'ils ont* et *qu'ils n'ont pas* des corps.

qu'elles venaient bientôt reprendre dans l'or bouillant, souffrant, dans ces divers changements, d'épouvantables douleurs (60). Mais celles qui excitaient le plus de compassion et qui souffraient le plus cruellement, étaient celles qui se croyant déjà relâchées, se voyaient tout à coup reprises et ramenées au supplice ; c'est-à-dire celles qui avaient commis des crimes dont la punition était retombée sur leur postérité. Car lorsque l'âme de l'un de ces descendants arrive là, elle s'attache toute courroucée à celle qui l'a rendue malheureuse ; elle pousse des cris de reproche et lui montre la trace des tourments endurés pour elle. Alors la première voudrait s'enfuir et se cacher ; mais en vain : car les bourreaux se mettent à sa poursuite et la ramènent au supplice. Alors la malheureuse jette des cris désespérés, prévoyant assez tout ce qu'elle va souffrir. Thespésius ajoutait qu'il avait vu une foule de ces âmes groupées, à la manière des abeilles ou des chauves-souris, avec celles de leurs enfants, qui ne les abandonnaient plus et ne cessaient de murmurer des paroles de douleur et de colère, au souvenir de tout ce qu'elles avaient souffert pour les crimes de leurs pères.

L. Enfin Thespésius eut le spectacle des âmes destinées à revenir sur la terre pour y animer les corps animaux. Certains ouvriers étaient chargés de leur donner

---

(60) Il est permis de croire que le Dante a pris dans ce chapitre l'idée générale de son Enfer.

par force la forme convenable. Munis des outils nécessaires, on les voyait plier, élaguer ou retrancher même des membres entiers, pour obtenir la forme nécessaire à l'instinct et aux mœurs du nouvel animal. Parmi ces âmes il distingua celle de Néron, qui avait déjà souffert mille maux et qui était dans ce moment percé de clous enflammés. Les ouvriers se disposaient à lui donner la forme d'une vipère, dont les petits, à ce que dit Pindare, ne viennent au monde qu'en déchirant leur mère (Note XXX). Mais tout à coup il vit paraître une grande lumière, et il en sortit une voix qui disait. *Changez-le en une autre espèce d'animal plus doux ; faites-en un oiseau aquatique, qui chante le long des marais et des lacs. Il a déjà subi la peine de ses crimes, et les Dieux lui doivent aussi quelque faveur pour avoir rendu la liberté à la nation grecque, la meilleure et la plus chère aux Dieux parmi toutes celles qui lui étaient soumises* (Note XXXI).

LI. Jusque-là Thespésius n'avait été que spectateur ; mais sur le point de s'en retourner, il éprouva une frayeur terrible ; car il aperçut une femme d'une taille et d'une beauté merveilleuse, qui lui dit : *Viens ici, toi, afin que tu te souviennes mieux de tout ce que tu as vu.* En même temps elle se disposait à le toucher avec une sorte de petite verge de fer rougie au feu, toute semblable à celle dont se servent les peintres (61) ; mais une

---

(61) Il s'agit ici, suivant les apparences, d'une verge

autre femme l'en empêcha : dans ce moment même Thespésius se sentit poussé par un courant d'air impétueux, comme s'il avait été chassé d'une sarbacane (62), et se retrouvant dans son corps il ouvrit les yeux, pareil à un homme qui se relèverait du tombeau.

---

de métal, qui servait, dans la peinture encaustique, pour fondre et aplanir les cires. Cette circonstance, à laquelle il paraît impossible de donner un sens caché, semblerait prouver que Plutarque a raconté cette histoire de bonne foi, comme il la croyait, ou comme on la lui avait racontée.

(62) Un militaire français qui a fait une étude particulière de la balistique des anciens, a prétendu qu'il fallait entendre par cette *sarbacane* (Σύριγξ), *une machine à vent, dont on se servait, comme on fait encore aujourd'hui, pour lancer un projectile, au moyen de l'air comprimé.* (Voyez la nouvelle édition d'Amyot, citée plus haut, tom. IV, pag. 491.) Je ne puis citer aucun texte à l'appui de cette explication : mais elle paraît extrêmement plausible en elle-même, et l'on doit d'ailleurs beaucoup de confiance à un homme de l'art, qui a sûrement fait toutes les recherches nécessaires.

# NOTES

## (Note I.)

Cette comparaison des discours dangereux avec les traits qu'on lance à la guerre a plu extrêmement aux anciens, qui l'ont employée très-souvent. M. Wittembach en cite une foule d'exemples dans l'édition qu'il a donnée de ce traité de Plutarque, par lequel il a préludé à l'excellent travail qu'il a exécuté depuis sur toutes les œuvres de cet illustre écrivain. (*Lugd. Batav.* 1772, in-8°, *in Animadv.*, p. 5, *et seq.*) Il observe que le mot latin *dicere* n'est que le grec Δικεῖν, qui signifie *lancer*. Le mot *trait* offre dans notre langue un exemple semblable de l'analogie dont il s'agit ici.

## (Note II.)

On ne saurait trop louer cette sage réserve, et c'est ainsi que doit parler la raison qui marche toute seule. Voilà cependant le grand anathème qui pèse sur la philosophie et qui la rend absolument incapable de conduire les hommes. En effet chaque raison individuelle, sentant parfaitement qu'elle n'a pas le droit de commander à une autre, est obligée, si elle a de la conscience, de reconnaître sa faiblesse. De là l'absolue nécessité des dogmes, que Sénèque à développée (Ep. 95) avec une supériorité de logique vraiment admirable. De là encore le danger de la philosophie seule, dont l'effet infaillible est d'accumuler les doutes, de briser l'unité nationale et d'éteindre

l'esprit public en faisant diverger les esprits. *Sinè decretis omnia in animo natant. Necessaria ergò sunt decreta quæ dant animis inflexibile judicium.* (Sen. ibid.) Il faut donc qu'il y ait une autorité contre laquelle personne n'ait le droit d'argumenter. *Jubeat, non disputet.* (Id. Ep. 94.) *Raisonner*, disait saint Thomas, *c'est chercher ; et chercher toujours, c'est n'être jamais content.* Y a-t-il une misère semblable à celle de travailler toute sa vie pour douter? Ne saurait-on douter à moindres frais? Convenons, avec saint Augustin, que « la croyance est la santé de l'esprit. » *Fides est sanitas mentis.*

(Note III.)

Plutarque se montre ici moins instruit des coutumes et de la jurisprudence des Romains qu'on n'aurait droit de l'attendre de l'auteur qui a composé le Traité des *Questions Romaines.* Il y avait à Rome trois manières d'affranchir un esclave, *le Cens, le Testament* et *la Baguette.* Pour ne parler que de la dernière, dont il est question ici, le prêteur appuyant sur la tête de l'esclave une baguette qu'on nommait en latin *vindicta*, c'est-à-dire l'*adjudicatrice*, lui disait : *Je déclare cet homme libre, comme les Romains sont libres* (*). Puis, se tournant du côté du licteur, il lui disait : *Prends cette baguette et fais ton devoir, suivant ce que j'ai dit* (**). Le licteur ayant reçu la *vindicte* de la main du prêteur, en donnait un coup sur la tête de l'esclave ; puis il lui frappait de la main la joue et le dos, après quoi un secrétaire inscrivait le nom de l'affranchi dans le registre des citoyens. Ces formes étaient établies pour faire entendre aux yeux que cet homme, sujet naguère aux châtiments ignominieux de l'esclavage, en était affranchi pour toujours. La puissance publique le frappait pour annon-

(*) *Dico eum liberum esse more Quiritium.*
(**) *Secundùm tuam causam, sicuti dixi, ecce tibi vindicta.*

cer qu'il ne serait plus frappé. On comprend de reste que ces actes n'étant que de pure forme, l'esclave était à peine touché ; de manière que Plutarque a cru qu'on *jetait* la baguette au lieu de frapper; et Amyot a dit en suivant la même idée : *On lui jetait quelque menue verge ;* mais l'esprit de cette formalité, qui n'est pas douteux, n'a rien que de très-motivé et de très-raisonnable : il est encore rappelé de nos jours par le grand pénitencier de Rome, qui touche de la *vindicte* chrétienne le pénitent absous, pour lui déclarer qu'il a cessé d'être esclave (*Venumdatus sub peccato.* Rom. VII, 14), et que son nom vient d'être inscrit par le souverain spirituel au nombre des *hommes libres* ; car *le juste seul est libre*, comme le Portique l'a dit avant l'Evangile.

(Note IV.)

Plutarque paraît encore n'avoir pas étudié plus exactement la législation antique des testaments, chez les Romains, que celle des affranchissements ou *manumissions.* Il y avait encore trois sortes de testaments : le premier se faisait en comices assemblés, *collatis comitiis ;* le second, dans les rangs militaires, au moment du combat, *in procinctu* ; le troisième enfin, dont il s'agit ici, et qui était une vente fictive *par la monnaie et la balance* (*per æs et libram*). Le testateur se présentait avec celui qu'il voulait instituer héritier, et cinq témoins, devant le peseur public qu'on appelait le *libripens.* Là l'héritier futur, tenant une monnaie de cuivre à la main, disait : *Je déclare que la famille de cet homme, que j'ai achetée avec cette monnaie et cette balance de cuivre, m'appartient selon le droit des Romains* (*) ; ensuite il frappait sur la balance avec la pièce de cuivre, comme pour appeler l'attention des témoins,

(*) *Hujus ego familiam quæ mihi empta est hoc ære æneâque librâ jure Quiritium meam esse aio.*

et il la remettait au testateur, qui accomplissait l'acte en acceptant le prix fictif; formalité qui ne donnait cependant rien pour le moment, mais seulement le droit de succéder après la mort du testateur. Cette formalité, qui rappelle une antiquité antérieure à l'usage de la monnaie proprement dite, n'est pas plus déraisonnable que la précédente, quoiqu'elle ne s'accorde point avec nos idées actuelles; mais pour la bien comprendre il faut savoir qu'un testament, se présentant à l'esprit des Romains comme une exception aux lois portées sur les successions légitimes, ils jugèrent que l'institution héréditaire devait reposer sur la même autorité. En conséquence, on la proposait au peuple assemblé en comices, précisément dans les formes d'une loi : *Veuillez et ordonnez, Romains, etc.* Cette forme solennelle étant fort embarrassante, on en chercha une autre plus expéditive, et les Romains imaginèrent de suppléer à la première par une vente imaginaire, sur laquelle Plutarque paraît s'être trompé de plus d'une manière. En premier lieu on a droit, ce me semble, de lui reprocher d'avoir donné comme une jurisprudence de son temps un vieil usage qui n'appartenait déjà plus qu'à l'histoire ancienne de Rome. En second lieu il dit : *L'un est héritier et l'autre achète les biens :* c'est à peu près le contraire qu'il fallait dire pour s'exprimer clairement, car c'est bien l'acheteur qui était *héritier*, dans le sens légal, quoique les biens passassent à un autre. Enfin il suppose que l'acheteur ne retenait *jamais* les biens qui passaient *toujours* à un tiers, ce qui me paraît absolument improbable : chaque famille ayant chez les Romains un culte et des cérémonies domestiques qui avaient une grande importance dans l'opinion d'un peuple éminemment religieux (comme l'ont été les peuples fameux), c'était une honte pour eux de mourir sans héritiers, c'est-à-dire sans un représentant capable de succéder à tous les droits du défunt (*in omne jus*), mais surtout à cette religion domestique dont je viens de parler. Or cette religion appartenant à la famille, il fallait être de la famille pour être habile à perpétuer ces rites. Il fallait donc pour la même raison choisir un *agnat* (héritier du sang et du nom), pour servir d'acheteur; et celui-ci, avec qui on

s'était accordé d'avance, restituait les biens à celui que le testateur avait choisi pour son héritier de fait. C'était sans doute pour cette raison que l'acheteur fictif n'achetait point les *biens*, mais la *famille,* comme on l'a vu plus haut. Que si l'héritier de fait avait appartenu à l'*agnation*, je suis persuadé que sa personne se serait confondue avec celle de l'acheteur, qui était l'héritier de droit, et que le personnage intermédiaire serait devenu superflu. Il peut se faire aussi que l'interposition de l'acheteur fictif s'étant établie pour faire passer l'hoirie à un héritier étranger à la famille du testateur, elle ait ensuite été généralisée par un certain esprit d'uniformité, qui mène plus ou moins tous les hommes, mais qui est particulièrement remarquable chez les peuples distingués par le bon sens. Quoique je ne connaisse aucun texte de lois romaines qui parle clair sur ce point, je crois cependant que tout homme qui aura été appelé a pénétrer l'esprit de ces lois, trouvera l'explication plausible. Qu'était au fond l'acheteur fictif dans le cas supposé de la restitution ? un *héritier fiduciaire*, et rien de plus. Or, rien n'est plus naturel que cette idée d'un héritier fiduciaire, et jamais on n'a pu y recourir sans une bonne raison. Mais au lieu d'attacher notre attention sur cet exemple particulier ou sur tout autre du même genre, remarquons plutôt en général le génie *formuliste* des Romains, qui n'a jamais eu rien d'égal. Aucune nation de l'univers n'a su mieux anéantir l'homme pour former le citoyen. Tous les actes du droit public, toutes les conventions, toutes les dispositions à cause de mort, toutes les demandes légales, toutes les accusations, etc., étant assujetties à des *formules*, et pour ainsi dire circonscrites par des paroles *obligées*, qui portent quelquefois chez les écrivains latins le nom de *carmen*, à raison des lois qui en prescrivaient la forme, sans laquelle l'acte cessait d'être *romain*, c'est-à-dire *valide*. Le crime même n'était crime que lorsqu'il était déclaré tel par une *formule*. Nous rions aujourd'hui avant d'admirer, lorsque nous lisons que du temps de Cicéron, une insigne friponnerie ne pouvait être punie, *parce qu'Aquilius, collègue et ami de ce grand orateur, n'avait point encore imaginé sa*

*formule du dol* (*). Il y aurait des choses bien intéressantes à dire sur ce sujet. Je me borne à une seule observation. Celui des empereurs qui détruisit véritablement l'empire romain, en lui substituant, sans le vouloir peut-être, une monarchie asiatique déjà ébauchée par Dioclétien, et qui ne varia plus, fut précisément celui qui abolit les *formules;* car la loi qu'on lit dans le code Justinien, sous le titre *de formulis tollendis*, est de Constantin.

(Note V.)

Cosmos. *Monde*, *ordre* et *beauté ;* car *tout ordre* est *beauté* : Κόσμος γᾶρ ἡ τάξις (Eusth. ad Iliad. 1, 16.). Homère appela les rois *ordonnateurs de peuples* (mot à mot, *mondistes*. (Ibid.) Expression d'une très-grande justesse, et qui devint longtemps après encore plus juste, lorsque le sens exquis des philosophes grecs appela le monde ORDRE : en effet la société, qui est un *monde*, doit être *ordonnée* comme le *monde*. Les Latins ayant rencontré la même idée, je veux dire celle de l'*ordre* par excellence, associée à celle de l'*univers* (*unité* dans la *diversité*), ils l'exprimèrent par leur mot *mundus;* et ce mot étant essentiellement latin, c'est une preuve que sur ce point ils ne durent rien aux Grecs ; car lorsqu'une nation va quêter des idées chez une autre, elle en rapporte aussi les noms. Ainsi les Latins, dans cette supposition, auraient dit COSMUS. Quant à nous, pauvre race de barbares, nous avons déjà tout emprunté sans rien comprendre.

(Note VI.)

Il y a malheureusement de très-grands doutes sur cette belle action de Gélon ; il paraît prouvé au contraire que les Carthaginois conservèrent leur abominable coutume jusqu'au temps

---

(*) *Sed quid faceres ? Nondùm enim Aquilius collega et familiaris meus protulerat de dolo malo formulas* (Cic. de Offic. III, 14).

d'Agathocle. (CXV. Olymp.) Voyez la note de M. Wittembach, *Anim. pag.* 37. Plutarque, cité par le savant éditeur, décrit de la manière la plus pathétique ces affreux sacrifices. « Les « Carthaginois, dit-il, immolaient leurs propres enfants à « Saturne, et les riches qui n'en avaient point achetaient ceux « des pauvres pour les égorger comme des agneaux ou des « poulets. La mère était là, l'œil sec et étouffant ses sanglots, « sous peine de perdre à la fois et l'honneur et son fils (*); « les flûtes et les tambours, assemblés devant la statue du « Dieu, faisaient retentir le temple et couvraient le cri lamen- « table des victimes. » (*De superst.*) Plaçons ici une observation importante. L'immolation des victimes humaines, dont l'idée seule nous fait pâlir, est cependant naturelle à l'homme *naturel*. Nous la trouvons dans l'Egypte et dans l'Indostan ; à Rome, à Carthage, au Pérou, au Mexique, dans les déserts de l'Amérique septentrionale; nos féroces aïeux offraient le sang humain à leur Dieu *Teutatès* ; et le VIIIe siècle de notre ère le voyait encore fumer, dans la Germanie, sur les autels d'*Irminsul*, lorsqu'ils furent enfin renversés par la main divinement dirigée de l'immortel Charlemagne, dont la gloire ne saurait plus s'accroître depuis qu'il a obtenu les folles censures du dix-huitième siècle. Si l'on excepte un point du globe divinement préservé, et même avec de malheureuses exceptions produites par les prévarications du peuple, *toujours et partout* l'homme a immolé l'homme ; mais *toujours* aussi *et par-*

---

(*) Les Lecteurs qui consulteront le texte sentiront assez pourquoi je m'écarte ici d'Amyot et des traducteurs latins. Je ne puis faire céder l'évidence, ou ce qui me paraît tel, à la haute opinion que j'ai de leur habileté. Mais je ne dois point me jeter ici dans une dissertation. J'observerai seulement que dans la collection des apophthegmes lacédémoniens on lit (ch. LIII, *Lycurgue*) Τοὺς δε ἀγάμους... Τιμῆς ἐστέρησε, comme on lit ici, Τῆς τιμῆς στέρεσθαι. C'est précisément la même expression employée dans le sens que je lui attribue. Le raisonnement se trouve donc, ce me semble, parfaitement d'accord avec l'exactitude grammaticale.

*tout*, du moment où la plante humaine reçoit la greffe divine, le sauvageon laisse échapper l'aigreur originelle.

*Miraturque novas frondes et non sua poma.*

(Note VII.)

Les anciens opposent toujours les lois à la royauté, et ils avaient raison. Tacite a dit dans ce sens : *Quelques peuples, ennuyés de leurs rois, préférèrent des lois* (*). (Ann. III, 26). En effet, partout où l'homme est réduit à lui-même, l'alternative est inévitable. La monarchie qui résulte du règne des lois et de celui d'un homme, réunis d'une manière plus ou moins parfaite, est une production du christianisme, et ne se trouvera jamais hors de son sein. Il faut remarquer cette expression de Plutarque : *Il rendit les lois*, sans ajouter *et la liberté*, comme a fait Amyot.

(Note VIII.)

Cornélius-Népos absout Cimon de ce crime. Il observe qu'en épousant sa sœur Epinice, ce fameux Athénien put obéir à l'amour sans désobéir aux lois de son pays. (*In Cim. V.*) Personne en effet n'ignore qu'à Athènes il était permis d'épouser la demi-sœur par le père, ou sœur consanguine, quoiqu'il ne le fût pas d'épouser la demi-sœur par la mère, que nous nommons *utérine* : or, cette Epinice était seulement sœur de Cimon par le père.

Les Grecs, pour le dire en passant, considéraient principalement la fraternité dans la mère commune ; c'est pourquoi dans leur langue le mot de *frère* (ἀδελφὸς) n'exprime dans ses racines que la communauté de mère ; et ceci n'est point du tout une observation stérile. Homère voulant citer (Iliad. XXIV, 47.) la parenté la plus proche et la plus chère au cœur humain,

---

(*) *Quidam..... postquàm regum pertæsum, leges maluerunt.* (Tac. l. v.)

nomme *le frère par la mère* (l'homogastrien) *et le fils.* Les traducteurs latins qui ont traduit κασίγνητον ὁμογάστριον (Ibid.) par *fratrem uterinum*, peuvent aisément tromper un lecteur qui ne serait pas sur ses gardes. Homère, comme il est visible, veut exprimer dans cet endroit le *véritable frère*, ou le frère *tout-à-fait frère*, c'est-à-dire celui *qui* a la même mère, mais non celui qui n'a que la même mère (notion qui est exprimée dans notre langue par le mot d'*utérin*). Bitaubé a donc eu raison de traduire simplement par *frère*. Si l'on voulait absolument conserver une épithète, il vaudrait mieux dire *frère germain*.

(Note IX.)

Dans un temps où les mœurs des Athéniens conservaient encore l'ancienne sévérité, Thémistocle s'avisa un jour d'atteler quatre courtisanes, comme les chevaux d'un quadrige, et de les conduire ainsi à travers la place publique couverte de peuple. Athénée nous a conservé les noms de ces quatre effrontées. Elles se nommaient *Lamis*, *Scyone*, *Satyre* et *Nannion.* (Ath. lib. XII, pag. 531 ; et lib. XIII, pag. 576, cité par M. Wittembach. *Animadv.* pag. 38.)

(Note X.)

L'antiquité est d'accord sur les malheurs arrivés aux violateurs du temple de Delphes. (Voyez la note de Wittembach, qui cite les autorités. *Anim.* pag. 47.) On peut voir les réflexions du bon Rollin sur les phénomènes physiques qui empêchèrent depuis une spoliation du même genre, lorsque les Gaulois s'avancèrent sur le temple de Delphes. Il est certain, en thèse générale, *que les sacriléges ont toujours été punis*, et rien n'est plus juste, car le pillage ou la profanation d'un temple, même païen, suppose le mépris de ce Dieu (*quel qu'il soit*) qu'on y adore ; et ce mépris est un crime, a moins qu'il n'ait pour motif l'établissement du culte légitime, qui même exclut sévèrement toute espèce de crimes et de violences. *La punition des sacriléges dans tous les temps et dans tous les*

*lieux* a fourni à l'anglais Spelman le sujet d'un livre intéressant, abrégé en français par l'abbé de Feller. Bruxelles, 1787; Liége, 1789 ; in-8°.

(Note XI.)

M. Wittembach, *Anim.* p. 49, fait observer que ce vers n'est point d'Hésiode. On rencontre en lisant les anciennes éditions une foule d'erreurs de ce genre que nous n'avons pas le droit de leur reprocher. Notre imprimerie, nos grandes et nombreuses bibliothèques, nos dictionnaires, nos tables de matières, etc., manquaient aux anciens. Le plus souvent ils étaient obligés de citer de mémoire, et nous devons admirer l'usage prodigieux qu'ils ont fait de cette faculté, au lieu de blâmer les erreurs dont elle n'a pu les préserver.

(Note XII.)

Cette comparaison suppose que, du temps de Plutarque, des malfaiteurs étaient souvent condamnés à donner sur la scène des spectacles réels de supplices et d'exécutions légales. Au fond il n'y a rien qui doive nous surprendre, d'autant plus que l'auteur ne dit rien qui ne puisse se rapporter exclusivement à Rome, où les mœurs étaient bien plus féroces que dans la Grèce. Le gladiateur n'apprenait-il pas chez le *Peuple-Roi* à mourir décemment? N'y avait-il pas des règles pour égorger et pour présenter la gorge avec grâce? La vierge patricienne en fermant quatre doigts, et tournant vers la terre le pouce allongé, ne criait-elle pas en silence : *Egorgez ce maladroit?* N'en était-on pas venu à tuer pour tuer, à supprimer tout hasard, toute défense et tout retard? Le peuple n'était-il pas invité, au pied de la lettre, *à venir voir tuer les hommes pour tuer le temps :* NE NIHIL AGERETUR (Seneq. ep. VI.); à les tuer même pour s'exercer? Ces malheureux, en défilant dans l'arène, devant les spectateurs impatients, ne leur disaient-ils pas avec une admirable politesse : *Les gens*

*qui vont mourir vous saluent* (*)? Pour égayer certains repas de cérémonie, n'arrivait-il pas aux *gens du bon ton* d'appeler, au lieu de musiciens et de danseuses, quelques couples de gladiateurs qui venaient parfois tomber sur la table et l'arroser de leur sang? (Voyez Juste-Lipse, *de Magnit. Rom.*) Pourquoi donc quelques-uns de ces hommes destinés *aux plaisirs* du public ne seraient-ils pas venus de temps à autre *animer* le dernier acte d'une *orchèse* ou d'une tragédie (**)?

Voulez-vous savoir en passant à quelle autorité cédèrent enfin *ces délicieux* spectacles qui avaient résisté, jusqu'au 1er janvier 404, à tous les édits de Constantin, de Constance, de Julien et de Théodose? Lisez la vie de saint Almaque. (Vies des Saints, etc., trad. de l'anglais d'*Alban Buttler*, tom. I, pag. 30.)

(Note XIII.)

Si l'on suit bien le raisonnement de Plutarque, si l'on fait attention à la manière dont il rattache dans ce chapitre la première partie de son discours à la seconde, par une particule ayant la valeur de *car*, on ne pourra douter qu'il ne s'agisse ici d'exécutions réelles.

Si l'on adopte l'opinion contraire, on sera peut-être surpris de l'épithète que Plutarque donne ici aux comédiens en général (Κακοῦργους), qu'Amyot traduit faiblement par *des gens qui ne valent rien*, ce qui pourra paraître dur à certaines personnes ; mais les anciens sont faits ainsi, les Athéniens seuls exceptés (et même pas tout-à-fait exceptés) : ils font peu de grâce à l'état de comédien. *C'est une misérable profession*,

(*) *Morituri vos salutant.*

(**) Les lecteurs feront bien de lire sur ce même endroit de Plutarque la note de Vauvilliers, dont je ne me suis aperçu qu'après avoir terminé cet ouvrage. (Edit. de Cussac, tom. XVI, IVe des Œuvres morales, pag. 486.) J'ai eu le plaisir de me trouver assez d'accord avec lui.

dit Cicéron. (de Orat.) La jurisprudence romaine en avait placé l'exercice parmi les causes légitimes d'exhérédation : SI MIMOS SEQUITUR. Je ne finirais pas si je voulais accumuler les autorités de tout genre qui ont flétri dans tous les siècles et le théâtre et les hommes qui s'y dévouaient. Je me borne à observer que l'importance accordée à cette classe d'hommes, au théâtre en général, mais surtout au théâtre lyrique, est une mesure infaillible de la dégradation morale des nations. Ce thermomètre n'a jamais trompé. Que si quelque comédien s'élève au-dessus de sa profession par des vertus faites pour étonner la scène, il faut bien se garder de le décourager ; adressons-lui au contraire ce compliment si flatteur que Roscius obtint de Cicéron, il y a deux mille ans, et qui n'est pas du tout usé : *Vos talents vous rendent aussi digne d'être comédien que votre caractère vous rendrait digne de ne pas l'être.* Mais sans nous occuper davantage des phénomènes, observons que tout gouvernement fera bien, en accordant ce qui convient à l'amusement public, de méditer les maximes suivantes d'un lettré chinois : « Les « spectacles sont des espèces de feux d'artifice d'esprit, qu'on « ne peut voir que dans la nuit du désœuvrement. *Ils avilis-* « *sent et exposent* ceux qui les tirent ; fatiguent les yeux « délicats du sage ; occupent dangereusement les âmes oisives ; « mettent en danger les femmes et les enfants qui les voient « de trop près ; donnent plus de fumée et de mauvaise odeur « que de lumière ; ne laissent qu'un dangereux éblouissement, « et causent souvent d'horribles incendies. »

(Mém. concernant les Chinois, par les missionn. de Pékin ; in-4°, t. VIII, p. 227.)

(Note XIV.)

*Βᾶινε δίκης ἄσσον, μάλα τοι κακὸν ἀνδράσιν ὕβρις.* Amyot a traduit :

*Chemine droit au chemin de iustice,*
*Très grand mal est aux hommes l'injustice.*

Le mot grec *Hybris*, qui n'a point d'analogue dans notre langue, renfermant les trois idées d'*injure*, de *violence* et

d'*immoralité*, n'est rendu que bien faiblement par celui d'*injustice*. D'ailleurs malgré la double signification du mot *diké* qui peut signifier également *justice* et *supplice* (car le supplice est une justice), j'ose croire qu'il n'y a point de doutes sur la préférence due à la version de Xylandre, adoptée par M. Wittembach : *Perge ad supplicium ! valdè est damnosa libido.* Amyot est tout-à-fait malheureux dans la première traduction qu'il a faite de ce passage (Vie de Cimon, ch. XI.), où la même histoire est racontée.

(Note XV.)

Plat. de Leg. X. Opp tom. IX, pag. 108, ed. Bip. *Si ascendero in cœlum, tu illîc es ; si descendero in infernum, ades.* (Ps. CXXXVIII, 8.) Ailleurs il lui est arrivé de dire que *si Dieu n'a pas préside à la fondation d'une cité elle ne peut échapper aux plus grands maux :* ce qui rappelle encore un autre passage des psaumes : *Nisi Dominus ædificaverit domum, etc. Nisi Dominus custodierit civitatem, etc.* (Ps. CXXVI, 1, 2. Plat. ibid. de Leg. IV. Opp. tom. VIII, pag. 181.) On a conclu de là que Platon avait lu nos livres saints. On pourrait porter le même jugement de Plutarque, en réfléchissant sur ce passage : *Où fuira-t-il ? Où trouvera-t-il une terre ou une mer sans Dieu ? O malheureux ! dans quel abîme te cacheras-tu ? etc.* (*Plut. de Superst.* Edit. Steph. Paris, 1624 ; in-fol., p. 166, D.) Ce sont des présomptions qui ont leur poids parmi les autres.

(Note XVI.)

On voit que par le mot *Enfer* (ἌΔΗΣ), Platon n'entend qu'un lieu de tourments expiatoires, *lugentes campos ;* désignant ensuite, par ce *lieu encore plus terrible* (ἀγριώτερον) notre *Enfer* proprement dit, il établit cette distinction des supplices temporaires et éternels, en d'autres endroits de ses Œuvres et notamment dans sa République (lib. X, tom. VII, pag. 325.) ;

et dans le Gorgias. (tom. IV, pages 168, 169.) Il est bien vrai que quoique la plus haute antiquité ait cru à l'*Enfer* et au *Purgatoire*, ces deux idées n'étaient néanmoins ni générales, ni dogmatiques ; elles ne pouvaient être distinguées clairement que par deux mots opposés et exclusifs l'un de l'autre. Quelquefois cependant l'opposition entre *le Hadès* et le Tartare paraît incontestable. (*Plat. ibid.* p. 326.) Mais ailleurs Platon les confond, et place dans le Tartare des peines à temps et des peines éternelles. (*Ibid. in Gorg.* p. 170.) Ces variations, comme on voit, ne touchent point le fond de la doctrine. Au reste, si Platon menace le crime en si beaux termes, il n'est pas moins admirable lorsqu'il console le juste. *Jamais*, dit-il, *les Dieux ne perdent de vue celui qui se livre de toutes ses forces au désir de devenir juste et de se rendre, par la pratique de la vertu, semblable à Dieu, autant que la chose est possible à l'homme. Il est naturel que Dieu s'occupe sans cesse de celui qui lui ressemble. Si donc vous voyez le juste sujet à la pauvreté, à la maladie, ou à quelque autre de ces choses qui nous semblent des maux, tenez pour sûr qu'elles finiront par lui être avantageuses ou pendant sa vie ou après sa mort.* (Plat. de Leg. X, tom. VII, p. 302.) On croit lire saint Augustin ou Bourdaloue. Observons bien cette expression : *Jamais les dieux ne perdent de vue celui qui s'efforce de se rendre semblable* A DIEU (*). Platon s'est-il exprimé ainsi à dessein ? ou n'a-t-il fait qu'obéir au mouvement d'une âme *naturellement chrétienne ?* — Comme on voudra.

(Note XVII.)

ΜΕΛΛΕΙ, ΤΟ ΘΕΙΟΝ Δ'ΕΣΤΙ ΤΟΙΟΥΤΟΝ ΦΥΣΕΙ. (*Eurip.* Orest. V, 420.) J'avoue l'impuissance où je me trouve de traduire

---

(*) Οὐ γὰρ δὲ ὑπὸ γε ΘΕΩΝ ποτὲ ἀμελεῖται ος ἄν προθυμεῖσθαι ἐθέλη.... εἰς ὅσον δυνατὸν ἀνθρώπῳ, ὁμοιοῦσθαι ΘΕΩ. (Plat. ibid.)

ces vers d'une manière tolérable. Il faudrait que la décence permît de dire : *Dieu est fait ainsi*. Le bon Amyot a dit en deux vers (ou deux lignes) : *De jour en jour s'il dilaye et diffère, telle est de Dieu la manière ordinaire.* (*Ibid. de serâ num. vind. c.* 2.) Saint Chrysostôme a dit dans le même sens : *Dieu, qui fait tout, ne fait rien brusquement.* (Serm. IV. in Epist. ad Colos. ad v. 25.) Et Fénelon a remarqué la leçon que nous donne l'Ecriture-Sainte, lorsqu'elle nous apprend que Dieu accomplit l'ouvrage de la création en six jours (Œuvr. spirit. tom. I. Lettre sur l'infini, quest. IIe) : *Mais pourquoi donc ces lenteurs ? pourquoi ne créa-t-il pas l'univers comme la lumière ?* — Pourquoi ? — Parce qu'il est Dieu.

*Il est lent dans son œuvre, et telle est sa nature.*

## (Note XVIII.)

M. Wittembach a cru devoir observer ici que tout le raisonnement de Plutarque, dans ce chapitre, suppose plus d'esprit que de justesse (*multa hic acutiùs quàm vere dicta sunt*). « Car, dit-il, ce raisonnement n'est concluant que suivant « l'opinion des hommes, mais il ne saurait s'appliquer à « Dieu, auquel les actions de chaque individu sont connues. » (*Ibid. in anim.* pag. 75.) J'ose croire que cet habile homme se trompe évidemment, et que lui-même a prononcé le mot qui le condamne en avouant que le raisonnement de Plutarque est juste *dans l'opinion des hommes*, car c'est précisément de l'opinion des hommes qu'il s'agit ici. Sans doute Dieu, qui connaît les actions de tous les hommes, ne sera pas embarrassé de rendre à chacun *selon ses œuvres ;* mais sans doute aussi Dieu, qui est l'auteur de la société, est de même l'auteur de cette unité morale qui résulte des associations politiques. Si donc une ville est coupable *comme ville*, il faut qu'elle soit punie *comme ville ;* autrement les hommes diraient : *Cette ville qui a commis tant de crimes prospère cependant, etc.* L'Ecriture-Sainte est remplie de menaces faites

et même de châtiments exécutés sur les nations, *comme nations.* N'y avait-il pas quelques honnêtes gens à Tyr, et tous ses habitants étaient-ils également coupables lorsque Dieu disait à cette ville : *Je te renverserai de fond en comble ; tes murs, tes monuments, ne seront plus que des débris lavés par la vague ; le pêcheur y viendra sécher ses filets*, etc. (Ezech. XXVI, v. 14 et seqq.) Et lorsqu'après vingt-trois siècles un missionnaire assis *sur les bords où fut Tyr*, rêvait profondément et se rappelait le passage du Prophète, en voyant un pêcheur étendre son filet sur des débris sculptés, à demi-plongés dans les eaux, aurait-il éprouvé le même sentiment s'il avait songé par hasard dans son cabinet aux châtiments temporels qui purent jadis tomber individuellement sur quelques souverains ou administrateurs de Tyr ? Ne subtilisons jamais contre le sens commun ni contre la Bible. (*Huet a décrit avec une rare élégance cette scène du missionnaire, quelque part dans sa démonstration évangélique.*)

(Note XIX.)

Οἵη περ φύλλων γενεὴ, τοιήδε καὶ ἀνδρῶν·
Φύλλα τὰ μεν τ'ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δε θ'ὕλη
Τηλεθόωσα φύει, ἔαρος δ' επιγίγνεται ὤρη (ὤρη pour ὤρα)·
Ὣς ἀνδρῶν γενεὴ· ἡ μεν φύει, ἣ δ' ἀπολήγει.

*Les hommes se succèdent comme les feuilles des bois. Le souffle de l'hiver répand sur la terre ces feuilles desséchées ; mais bientôt la forêt reverdissante en pousse de nouvelles, car l'heure du printemps arrive de nouveau. Tel est aussi le sort des humains. Une génération est produite et l'autre disparaît.* Iliad. VI, 146, 149.

Nous lisons dans l'Ecclésiastique : *Toute chair se fane comme l'herbe et comme les feuilles qui croissent sur les arbres verts. Les unes naissent et les autres tombent : ainsi dans cette génération de chair et de sang, les uns meurent et les autres naissent.* Eccli. XIX, 18, 19.

L'auteur de l'Ecclésiastique fut un Juif helléniste, ainsi que son petit-fils, qui traduisit l'ouvrage en grec. Il est donc assez probable qu'en écrivant ce passage, il avait en vue celui d'Homère. Saint Paul a cité mot à mot un hémistiche d'Aratus, écrivain bien inférieur à Homère, et bien moins connu. (Act. XVII, 28.) Il a cité aussi Ménandre et Epiménide. (I. Cor. XV, 53. Tim. I, 12.)

(Note XX.)

*C'est une bien faible raison*, dit ici M. Wittembach, à mon très-grand regret, *uniquement fondée sur la superstition humaine;* ou, ce qui serait le plus triste, *uniquement propre à nourrir la superstition humaine*, car l'expression latine se laisse traduire ainsi (*); et il cite Cicéron, qui a donné comme les autres dans cette rêverie. (*de Amic.* IV.) On peut remarquer ici un nouvel exemple de ce petit artifice dont j'ai parlé dans la préface de cet écrit. Pour se donner plus beau jeu (en supprimant une idée intermédiaire qui forme néanmoins le nerf de l'argument) on a l'air de supposer que le dogme de l'immortalité se déduit immédiatement des honneurs rendus aux morts. Ce n'est point du tout cela : ces honneurs sont donnés seulement comme une preuve de la croyance universelle, et cette croyance universelle est donnée à son tour comme l'une des nombreuses preuves du dogme. *Majores nostri mortuis tàm religiosa jura non tribuissent, si nihil ad illos pertinere arbitrarentur.* (Cic. ibid.) Or, l'on attaquera tant qu'on voudra l'argument qui s'appuie sur l'élan éternel de l'homme vers l'éternité, jamais on ne l'affaiblira. La bouche menteuse peut bien le repousser, *mais le cœur révolté s'obstine* à *l'écouter*. Dieu, qui nous a créés, n'a pu mentir à l'in-

---

(*) *Levis sanè est ratio, et quæ ad hominum tantùm valeat superstitionem.* (Animadv. p. 79.)

telligence, en plaçant dans elle un instinct tout à la fois invincible et trompeur.

J'éprouve un chagrin profond, une douleur légitime bien étrangère à toute passion, lorsque je vois des hommes, d'ailleurs si estimables et que j'honore dans un sens comme mes maîtres, déplorablement en garde contre les traditions les plus vénérables, contre toute idée spirituelle, contre l'instinct de l'homme. Je m'écrie tristement : TANTUS AMOR NIHILI (*) ! — Mais nous la reverrons la superbe alliance de la Religion et de la science ; ils reviendront ces beaux jours du monde où toute la science remontait à sa source. Nous pouvons tous hâter cette époque, moins cependant par des syllogismes que par des vœux.

(Note XXI.)

Le traducteur français et anonyme du livre des Lois (Amsterdam, 1769 ; 2 vol. in-8°, tom. I, p. 373.) rend ainsi ce morceau : *En effet la Divinité, qui préside au commencement de nos actions, les fait réussir lorsqu'à chacune de nos entreprises nous lui rendons les honneurs qu'elle mérite.* Voilà comme on traduit, mais surtout voilà comme on traduit Platon. Ce grand philosophe a deux ennemis terribles, l'ignorance et la mauvaise foi : l'une ne l'entend pas, et l'autre craint qu'il ne soit entendu. Je crois au reste que l'expression *dans notre essence la plus intime*, est un équivalent juste de ἐν ἀνθρώποις ἱδρυμένη, qui signifie que ce principe et ce Dieu *réside, repose, est établi* dans l'homme comme une statue sur son piédestal.

(Note XXII.)

M. Wittembach accumule ici beaucoup d'érudition pour établir que l'histoire de Thespésius est un conte comme celle de

(*) *Quel amour du néant !* (Polignac.)

*Her* dans la république de Platon. Je penche vers la même supposition ; cependant il eût été bien, pour plus d'exactitude, de citer le passage de Plutarque, qu'on vient de lire : *Je réciterai donc ce conte (si c'est un conte).* En général toute l'antiquité *invente.* Pour elle le plus brillant attribut du génie est celui de FAIRE, et rien par elle n'est mis au-dessus du FAISEUR (poète). Les *trouvères* du moyen-âge présentent la même idée; car chaque nation, en passant de la barbarie à la civilisation, répète les mêmes phénomènes, quoique d'une manière qui va en s'affaiblissant. De là vient encore, pour le dire en passant, la multitude des ouvrages pseudonymes chez les anciens : c'était pour eux de la *poésie* et rien de plus. Se mettre à la place d'un personnage connu, et dire ce qu'il aurait dit suivant les apparences, n'avait pour eux rien d'immoral. Ils ne pensaient seulement pas à cacher cette supposition : mais parce qu'on lisait peu, qu'on écrivait encore moins, et que les monuments intermédiaires ont péri, nous prenons bonnement ces hommes pour des faussaires, parce que nous ignorons ce que tout le monde savait autour d'eux, ou ce que personne ne s'embarrassait de savoir. Mais pour revenir à l'objet principal de cette note, chez toutes les nations du monde, avant que *le raisonner tristement s'accréditât*, on a aimé donner à l'instruction une forme dramatique, parce qu'en effet il n'y a pas de moyen plus puissant pour la rendre plus pénétrante et ineffaçable : on a donc fait partout des *légendes*, c'est-à-dire des histoires *à lire* pour l'instruction commune. L'aventure de Thespésius est une *légende* grecque dont il faut surtout méditer le but et la portée dogmatique. On a beaucoup écrit contre quelques-unes de nos *légendes* latines : c'est fort bien fait sans doute, mais ce n'est point assez : il faudrait encore écrire contre la vérité du Télémaque et même contre celle de *l'Enfant prodigue.*

Hume a déclaré que dans ce traité des *Délais de la Justice divine*, Plutarque s'était tout-à-fait oublié. Cet ouvrage, dit le philosophe anglais, *présente des idées superstitieuses et des visions extravagantes.* (Essays, etc., London, 1758, in-4°,

p. 251.) Hume, comme on voit, n'aimait pas l'Enfer. — Il ne faut pas disputer des goûts ; mais c'est toujours un grand honneur pour le bon Plutarque d'avoir su, avec sa pénétrante histoire de Thespésius, émouvoir la bile paresseuse de Hume au point de le rendre tout-à-fait injuste.

(Note XXIII.)

Il semble d'abord que pour l'honneur de Plutarque il faut entendre la seconde partie de ce passage, des *ennemis de l'Etat ;* car dans notre manière actuelle de voir, c'est une singulière preuve de conversion que d'être devenu ennemi implacable : cependant rien n'est plus douteux ; et si l'on veut douter davantage, ou, pour mieux dire, si l'on veut ne plus douter, on peut lire Platon dans le *Ménon.* (Opp. edit. Bipont. tom. IV, pages 330, 331.)

En s'élevant plus haut dans l'antiquité grecque, on trouve que le plus fameux des poètes lyriques, remarquable surtout par ses sentiments religieux et par les sentences morales dont il a semé ses écrits, demande comme la perfection du caractère humain, *d'aimer tendrement et de haïr sans miséricorde.* (Pind. Pyth. II, 153, 155.)

Trompés par la plus heureuse habitude, nous regardons souvent la morale évangélique comme *naturelle,* parce qu'elle est *naturalisée ;* c'est une grande erreur : la *charité* est un mystère pour le cœur de l'homme, comme la *Trinité* en est un pour son esprit : ni l'une ni l'autre ne pouvaient être connues, ni par conséquent avoir de nom avant la révélation. Alors seulement on put savoir « *que la charité est incompa-* « *tible avec la haine d'un seul homme, fût-il de tous les* « *hommes le plus odieux et le plus méchant ;* vérité jus- « qu'alors ouvertement combattue par le cœur humain, qui, « après l'offense, ne trouvait rien de si raisonnable que la « haine, ni de si juste que la vengeance. De nouvelles lu- « mières ont produit de nouveaux sentiments. »

(Ligny, Hist. de la Vie de Jésus-Christ ; Paris, Crapelet, 1804, in-4°, tom. I, p. 226.)

(Note XXIV.)

Il y a ici une obscurité qui appartient à l'auteur et qu'il est, je pense, impossible de faire disparaître entièrement. Si l'on entend le mot Γραμμὴν au pied de la lettre, on ne sait plus ce qu'a voulu dire Plutarque ; mais il paraît que ce mot de *ligne* doit être pris pour la ligne du pourtour, *terminatrice* de l'ombre. Amyot, à qui le vague était permis, a dit : *Il se levait quand et luy ne sais quelle ombrageuse et obscure linéature.* Xylandre dit dans l'édition de M. Wittembach, comme dans les anciennes : *Animadvertit sibi comitari appendicis loco obscuram quamdam et umbrosam lineam.* Ce sont des mots français ou latins mis à la place des grecs ; et il s'agit toujours de traduire (*).

(Note XXV.)

Observez les traditions antiques et universelles sur cet abîme épouvantable *d'où l'espoir est banni, lui qu'on trouve en tout lieu* (Milton I, 66, 67.) ; *où l'on ne peut ni vivre ni mourir.* (Alcoran, ch. 87.) Plutarque appelle ces malheureux, pour qui il n'y a plus d'espérance, *absolument incurables* (πάμπαν ἀνιάτους). C'est une expression de Platon. (*In Gorg.* v. la note 31.) *Ceux-là, dit-il, étant incurables, souffriront éternellement des supplices épouvantables.* Ἅτε ἀνίατοι ὄντες... τὰ μέγιστα καὶ οδυνηρότατα καὶ φοβερότατα πάθη πάσχοντας τὸν ἀεί χρονον. κ. τ. λ. Quant à ceux dont les crimes ne sont pas incurables, ils ne souffrent que pour le bien dans ce monde et dans l'autre, n'y ayant pas d'autre moyen d'expiation que la douleur. (Ibid. p. 168.)

---

(*) Le texte dit : Εἶδεν ἑαυτῷ μέν τινα συναἱρουμένην, ἀμυδράν (τινα) και σκιώδην γραμμὴν. J'ai exprimé le sens qui m'a paru le plus naturel.

(Note XXVI.)

Ce vice étant le plus cher à la nature humaine, il en coûte infiniment aux écrivains modernes, surtout à ceux d'une certaine classe en Europe, de citer et de traduire rondement ces passages pénétrants, où l'on voit le bon sens et les traditions antiques parfaitement d'accord avec cet impitoyable christianisme. Je pourrais en citer des exemples remarquables ; mais, pour me borner au passage de Plutarque que j'examine dans ce moment, j'observe que le nouvel éditeur se contente de dire, dans la traduction latine qu'il a adoptée, *que le bleu annonce l'intempérance dans les plaisirs* (*) ; mais on ne trouve plus ces expressions fatigantes : Κακὸν καὶ δεινὸν οὖσα, *c'est un vice terrible ;* ni le Μολις ἐκτέτριπται, *et qui est effacé bien difficilement.* Xylandre avait déjà supprimé ces deux passages dans sa traduction (*edit. Stephan.* in-fol. Paris., 1624, tom. II, p. 265.) ; et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il les remplace par un astérisque, comme s'il y avait une lacune dans le texte. (M. Wittembach a justement fait disparaître ce signe menteur.) Amyot, au contraire, traduit avec complaisance, comme un évêque : *Là où il y a du bleu, c'est signe que de là a été escurée l'intempérance et dissolution ez voluptez, à bien long-temps et à grand'peine, d'autant que c'est un mauvais vice.* Le dernier éditeur d'Amyot supprime de même ces derniers mots, *c'est un mauvais vice ;* et il affirme *qu'il faut* lire ainsi. (Paris, Cussac, 1802, tom. IV, pages 490, 491.) Pour moi, je persiste à croire *qu'il faut* traduire Plutarque.

---

(*) *Cæruleus color intemperantiæ circa voluptates.*

(Note XXVII.)

Γένεσις, c'est-à-dire Νεῦσις ἔπι γῆν. Cette étymologie, sur laquelle on peut disputer, est répétée dans un fragment conservé par Stobée (Serm. CIX.) et attribué à Thémistius, mais que M. Wittembach revendique, par de bonnes raisons, en faveur de Plutarque. (*Anim.* p. 134.) Peu importe, au reste, à la morale, que la conscience des hommes ait construit le mot pour la pensée, ou qu'elle ait cherché dans la pensée l'origine du mot : la conscience a toujours parlé.

(Note XXVIII.)

Amyot s'est évidemment trompé en faisant disparaître le cratère même. Le texte dit mot à mot que *le cratère laissa échapper le brillant de toutes les couleurs, excepté celui du blanc;* mais cet excellent traducteur a eu raison de passer sous silence ἀφανισθεντος μαλλὸν τοῦ περιέχοντος; car ce passage ne présente aucun sens satisfaisant. La traduction latine me semble encore plus répréhensible : *Ut propiùs accessit, crater obscuritatis coloribus floridissimum retinuit absque albedine colorem.* C'est, ce me semble, un contre-sens manifeste. Le sens que j'ai exprimé est *commode,* et il présente de plus une vérité physique, puisqu'il est certain que le mélange de toutes les couleurs, dans le cratère, devait produire le blanc.

(Note XXIX.)

Allégorie visible, et allusion à quelque doctrine des mystères de Bacchus. Le triangle divin est fameux dans l'antiquité. Il fut consacré à Delphes, et jamais il n'y a eu de religion où le nombre *trois* n'ait joué un rôle mystérieux. Après le déluge universel, connu de même et célébré par tous les hommes, l'Arche qui portait Deucalion et Pyrrha s'arrêta, suivant les

traditions grecques (qui n'avaient qu'un jour), sur le mont *Parnasse*, mot purement indien. (Voyez les recherches asiatiques, in-4°, tom. VII, p. 494 et suiv.). Tous les temples avaient péri dans cette catastrophe, excepté celui de Thémis, *quæ tunc oracla tenebat.* « La déesse, inondée de la lumière qui partait « du triangle sacré, la versa à son tour sur ce mont privilégié, « et l'y fixa, etc. » (J'entends ici l'Hiérophante.) Mais comme il y a dans tout l'univers un principe qui corrompt tout, cet oracle, qui aurait dû demeurer sur le Parnasse, descendit à *Delphes*, dont le nom est la traduction du sanscrit *ioni.* (M. Wilfort, dans les recherches asiat. loc. cit. tom. VII, p. 502.) Ce que la Pythie annonçait elle-même toutes les fois qu'elle entrait en inspiration ; en sorte que Plutarque nous avertit de *fuir ces coupables orgies.*

(Note XXX.)

Cette idée n'appartient point en particulier à Pindare : tous les anciens ont cru que les serpents naissaient à la manière de Typhon. (*Plut. de Is. et Osir.* XII.) L'erreur était fondée sur une expérience vulgaire ; car si l'on souffle dans la peau d'un serpent, elle se gonfle et retient l'air comme un ballon tant qu'elle demeure fermée par le haut. Les naturalistes ont expliqué depuis longtemps cette merveille apparente. Au reste, en supposant la vérité du fait, la métamorphose qui se préparait est une allusion assez juste au plus grand crime de Néron.

(Note XXXI.)

On regrette qu'à la fin de cet incomparable traité Plutarque déroge, à ce point, au goût et au bon sens qui le distinguent. Parce que Néron avait protégé les Grecs, qui lui fournissaient les meilleurs comédiens, ce n'était pas une raison pour adresser un compliment à ce monstre. L'imagination refuse de voir Néron changé en cygne : c'est un solécisme contre le sens

commun, et même contre la morale. A l'égard du compliment fait à la nation grecque, quel peuple marquant n'a pas dit: *Je suis le premier?* Il n'y a point d'instrument pour mesurer cette supériorité. S'il n'y avait dans le monde ni graphomètres, ni baromètres, qui empêcherait différents peuples de soutenir que leurs montagnes sont les plus hautes de l'univers? — J'observe seulement qu'il faut posséder le *Téneriffe*, le *Cimboraço*, etc., pour avoir cette prétention : les autres nations seraient ridicules, même à l'œil nu.

---

# TABLE ANALYTIQUE



## SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

### SEPTIÈME ENTRETIEN.


*Pages.*

La guerre est mystérieuse; on ne peut l'expliquer humainement . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2
Parallèle du *soldat* et du Bourreau . . . . . . . . . . 3
Éloge du militaire : il est facilement religieux . . . . . . . 14
Au milieu du sang qu'il verse il est humain . . . . . . . 17
Pourquoi Dieu est appelé *le Dieu des armées?* . . . . . . 21
Comment s'accomplit sans cesse la destruction violente des êtres vivants . . . . . . . . . . . . . . . . . . 22
La guerre est divine; c'est une loi du monde . . . . . . 26
Ce que c'est qu'une bataille perdue. — La Peur . . . . . 30
Le *Te Deum* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 37
La prière de chaque nation indique l'état moral de cette nation. 39
Anciennement on ne priait pas Dieu comme *père;* on ne savait pas lui exprimer le *repentir*. . . . . . . . . . . 40
Beautés des Psaumes. — David et Pindare comparés. . . . 46
*La nuit*, nous valons moins que *le jour*. — Des longues veillées . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 57
Le Christianisme a sanctifié *la nuit* par la prière . . . . . 60
Le sommeil est un des grands mystères de l'homme. . . . 62
*Des songes*. Dieu visite les cœurs purs pendant la nuit . . . 64

## HUITIÈME ENTRETIEN.

Résumé des Entretiens précédents . . . . . . . . . . 81
Malheur de l'homme qui n'aurait jamais été malheureux ni souffrant. — Utilité et gloire *des souffrances* . . . . . 84
*Du Purgatoire;* la raison le comprend . . . . . . . . . 85
Les novateurs du seizième siècle n'ont disputé que sur le mot. 89
L'idée seule de Dieu prouve son existence . . . . . . . . 92
L'intelligence se prouve à l'intelligence par *le nombre* . . . 93
Du nombre dans les arts, les sciences, la parole . . . . . 94
Comment le *nombre*, la symétrie, l'ordre du monde prouvent Dieu . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 95
Ce qu'on appelle *le désordre* du monde physique en prouve l'ordre et *l'ordonnateur* . . . . . . . . . . . . . . 102
Ce qu'on appelle le désordre du monde moral ou *l'injustice* de Dieu, prouve un Dieu *juste* . . . . . . . . . . . 104
*Des savants.* Ce n'est pas à eux de conduire les hommes . . 107

## NEUVIÈME ENTRETIEN.

Croyance constante à la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables. . . . . . . . . . 120
Cette croyance à la vertu du *sacrifice* ne peut venir que de Dieu qui annonçait ainsi de loin le grand *sacrifice de la Rédemption* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 125
Nécessité du *sens religieux* pour comprendre les choses divines . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 128
Admirable providence de Dieu dans les souffrances *du juste.* 129
Beautés de Sénèque. Il a dû entendre saint Paul . . . . . 133
Effet que le Christianisme a dû produire sur les bons esprits de cette époque . . . . . . . . . . . . . . . . . 136
Discours de saint Paul à Agrippa . . . . . . . . . . . 136
Sénèque parle *d'aimer Dieu;* langage inconnu au paganisme. 138
Supériorité intellectuelle du Judaïsme; son influence probable sur Sénèque . . . . . . . . . . . . . . . . . 142
La raison qui veut se passer de la révélation est *un enfant qui bat sa nourrice.* . . . . . . . . . . . . . . 147

## DIXIÈME ENTRETIEN.

Toujours et partout on a cru à l'hérédité de la gloire et de l'infamie . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 161
Parce que le mal venant d'une certaine *division* inexplicable, l'univers tend vers une certaine *unité* aussi inconcevable. 162

A ses yeux, toute famille est *une* et solidaire . . . . . . 165
Cette *unité* brille surtout dans les familles souveraines . . . 165
Cette *division* et cette *unité* se trouvent encore dans la *parole*: Babel, *division* des langues; La Pentecôte, *réunion des langues* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 168
Mots et usages par lesquels l'homme exprime cette tendance à *l'unité* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 169
*Dieu est le lieu des esprits :* Nos âmes tendent à s'y réunir . . 170
Là nous ne serons plus *qu'un*, sans perdre notre personnalité. 172
La dégradation de l'homme prouve *l'unité* humaine. . . . 174
La table a toujours été l'*entremetteuse de l'amitié, de l'union.* — La Sainte-Table. — La Communion . . . . . . . . 175
Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 178
Toutes les sciences commencent par un mystère . . . . . 179
Utilité de la *bonne métaphysique.* Tous les inventeurs ont été des hommes religieux, et même exaltés . . . . . . . . 181
La religion est la mère de la science. L'Europe est la reine de la science, parce qu'elle a commencé par la *Théologie* . . 186
Mais la religion recommande avant tout la simplicité et l'obéissance, ce que nous devons ignorer étant plus important pour nous que ce que nous devons savoir . . . . . 188
Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être coupable. — L'idolâtrie vient de l'abus de la science . . . . . . . 189
Celui qui croit simplement est sûr d'être dans la vérité . . . 191
Comment la trop grande curiosité peut mener à la *superstition.* Qu'est-ce que la superstition? Y en a-t-il une de bonne? . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 195
Questions sur les lois de la pesanteur, par rapport aux oiseaux et par rapport à l'homme. Ravissements de quelques Saints . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 200
Des Indulgences. Combien ce dogme est naturel et universellement pratiqué . . . . . . . . . . . . . . . . . 207
La Rédemption, adorée par les protestants, n'est qu'*une grande indulgence* . . . . . . . . . . . . . . . . 209
Le dogme des *Indulgences* tend à purifier l'homme, par les efforts qu'il exige. . . . . . . . . . . . . . . . 211

## ONZIÈME ENTRETIEN.

De l'*illuminisme.* Qu'est-ce qu'un *illuminé?* . . . . . . 228
Faut-il entendre tout, dans l'Ecriture sainte, au pied de la lettre, ou bien peut-on creuser les abîmes où Dieu cache de hauts mystères? . . . . . . . . . . . . . . . 229
Ne touchons-nous pas à quelque évènement immense, indiqué dans les saints Livres? Attente générale à cet égard. — Le *Pollion* de Virgile . . . . . . . . . . . . . . . 231
On a toujours cru à l'esprit prophétique dans l'homme. — Les Oracles . . . . . . . . . . . . . . . . . . 232

L'*Avenir*. — L'homme est, par nature, étranger au temps . . 233
Comment le prophète sort du temps . . . . . . . . . . 234
Tous les grands évènements ont été prédits de quelque manière . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 236
La science tend à redevenir religieuse. — La matière est mue par l'intelligence, comme le corps humain . . . . . . 237
Le Paganisme n'est qu'un système de vérités corrompues : il suffit de les *nettoyer* . . . . . . . . . . . . . . . 239
Raisons de prévoir une nouvelle et *troisième révélation* . . 239
Tableau de l'affaiblissement de la foi . . . . . . . . 240
Le protestantisme finit par le socinianisme. C'est le mahométisme européen . . . . . . . . . . . . . . . . . 243
La société biblique travaille, sans s'en douter, à établir l'unité religieuse . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 245
Du sacerdoce chrétien. Doit-il faire des miracles pour remplir sa mission ? . . . . . . . . . . . . . . . . . . 252
Le prêtre et le chevalier français sont parents. Héroïsme du clergé français . . . . . . . . . . . . . . . . . 254
Ce n'est pas la *lecture*, c'est l'enseignement de l'Ecriture sainte qui est utile. . . . . . . . . . . . . . . . . . 255

ESQUISSE DU MORCEAU FINAL DES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 279



# ÉCLAIRCISSEMENT

## SUR LES SACRIFICES.

---

### CHAPITRE I[er].

#### DES SACRIFICES EN GÉNÉRAL.

L'homme s'est toujours cru dégradé et coupable envers *les dieux* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 284
La racine de cette dégradation résidait dans *le principe sensible*, dans *la vie*, ou *l'âme* distinguée de *l'esprit*. . . . . 285

C'est sur *l'âme* ainsi entendue que tombait la malédiction primitive, avouée par l'univers . . . . . . . . . . . . 295
L'*âme* ou *la vie*, c'est *le sang*. Vitalité *du sang*. . . . . . 297
On a toujours cru qu'il y a dans l'effusion du sang une vertu expiatoire . . . . . . . . . . . . . . . . . . 300
Et qu'*une vie* pouvait être offerte pour une autre plus précieuse . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 301

## CHAPITRE II.

### DES SACRIFICES HUMAINS.

Comment le dogme de la substitution enfanta les sacrifices humains . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 305
Les premières victimes humaines durent être des *coupables* et des *ennemis* . . . . . . . . . . . . . . . . . 307
Quelques aperçus sur les mots *coupable*, *sacré*, *lié*, *dévoué*, *délié*, *absous*; — et sur les mots *étranger* (hospes), *ennemi* (hostis), *victime* (hostia) . . . . . . . . . . . . . 308
On versait le sang humain *pour les morts* aussi; Purgatoire. 312
Sacrifices des veuves indiennes; d'où ont-ils pu venir? . . . 315
Dureté de la loi antique envers les femmes. . . . . . . . 320
Ce qu'elles doivent au Christianisme. . . . . . . . . . 322
Il n'y a pas de religion entièrement fausse; l'erreur religieuse vaut encore mieux que l'impiété absolue . . . . . . . . 326
De quelle manière la philosophie moderne a considéré les sacrifices humains . . . . . . . . . . . . . . . . . 327
Elle n'a pu expliquer la croyance universelle *à la vertu du sang répandu*. . . . . . . . . . . . . . . . . . 329

## CHAPITRE III.

### THÉORIE CHRÉTIENNE DES SACRIFICES.

Le paganisme ne s'est trompé complètement dans aucun de ses dogmes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 335
Il n'a donc pu se tromper sur une idée aussi universelle que celle des sacrifices, de *la rédemption par le sang*. . . . 346
Croyance constante à la vertu du sacrifice volontaire de l'innocence . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 346
Sacrifice volontaire de Louis XVI, utile à la nation . . . . 347
Durée des familles qui ont perdu le plus d'individus à la guerre . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3[illegible]3

Vertu du sang répandu au Calvaire. Il a purifié ***le ciel et la terre***. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 349
La pluralité des mondes n'ébranle point le dogme de la rédemption . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 355
Les anciens, en communiant au corps et au sang des victimes, prophétisaient ainsi le sacrifice de la communion chrétienne. 358
Merveilles de cette communion. . . . . . . . . . . . 359

**FIN DU CINQUIÈME VOLUME.**

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE CINQUIÈME VOLUME

## SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG


| | Pages. |
|---|---|
| Septième entretien | 1 |
| Notes du septième entretien | 65 |
| Huitième entretien | 75 |
| Notes du huitième entretien | 110 |
| Neuvième entretien | 115 |
| Notes du neuvième entretien | 150 |
| Dixième entretien | 161 |
| Notes du dixième entretien | 214 |
| Onzième entretien | 227 |
| Notes du onzième entretien | 258 |
| Esquisse du morceau final des Soirées de Saint-Pétersbourg | 279 |

## ÉCLAIRCISSEMENT SUR LES SACRIFICES

— Chap. I. . . . . . . . . . . . . . . . . 283
— Chap. II . . . . . . . . . . . . . . . . . 305
— Chap. III . . . . . . . . . . . . . . . . . 335

---

## SUR LES DÉLAIS DE LA JUSTICE DIVINE

Préface. . . . . . . . . . . . . . . . . . 363
Sur les Délais de la Justice Divine . . . . . . . 375
Notes . . . . . . . . . . . . . . . . . . 446

---

## TABLE ANALYTIQUE

Soirées de Saint-Pétersbourg. . . . . . . . . 471
Eclaircissement sur les Sacrifices . . . . . . . 474

FIN DE LA TABLE.

Lyon. — Imprimerie E. Vitte, rue Condé, 30.

